

BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

I

448

NAPOLI

VITTORIO EM. III





*Portrait of the photographer
H. Marsano*



ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES GARIBALDIENS

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1	La Femme au coiller	1	La Maison de glace .	1
Amour	1	de velours	1	Le Maître d'armes .	1
Ange Pitou	2	Fernande	1	Les Mariages du père	1
Ascanio	2	Une Fille du régent	1	Olivus	1
Une Aventure d'amour	1	Filles, Lorettes et	1	Les Médecins	1
Aventures de John Davys	2	Courtisanes	1	Mes Mémoires	10
Les Baileuiers	2	Le Fils du torquat . .	1	Mémoires de Garibaldi	1
Le Bâtard de Mauléou	3	Les Frères corses . .	1	Mémoires d'une aveugle	2
Black	1	Gabriel Lambert . . .	1	Mémoires d'un iné-	1
Les Blancs et les Bleus	3	Les Garibaldiens . . .	1	decin : Balsamo . . .	3
La Bouillie de la com-	1	Gaule et France . . .	1	Le Meneur de loups .	1
tesse Berthe	1	Georges	1	Les Mille et un Fan-	1
La Boule de neige . .	1	Un Gil Blas en Ca-	1	tomées	1
Bric-à-brac	1	ifornie	1	Les Moutons de Paris	1
Un Cadet de famille .	2	Les Grands Hommes	1	Les Morts vont vite .	2
Le Capitaine Pamphile	1	en robe de chambre :	1	Napoléon	1
Le Capitaine Paul . .	1	César	2	Une Nuit à Florence .	1
Le Capitaine Rhino . .	1	— Henri IV, Louis	2	Olympe de Clèves . .	3
Le Capitaine Richard	1	XIII, Richelieu . . .	2	Le Page du duc de	1
Catherine Blum	1	La Guerre des femmes	2	Savoie	2
Caseries	1	Hist. de mes bêtes . .	1	Parisiens et Provin-	2
Cécile	1	Histoire d'un casse-	1	ciaux	2
Charles le Téméraire .	2	noisette	1	Le Pasteur d'Ashbourn	2
Le Chasseur de Sauvage	1	L'Homme aux contes .	1	Pauline et Pascal	1
Le Château d'Eppstein	2	Les Hommes de fer . .	1	Bruno	1
Le Chevalier d'Har-	2	L'Horoscope	1	Un Pays inconnu . .	1
mental	2	L'Île de Feu	2	Le Père Gigogne . . .	2
Le Chevalier de Mais-	2	Impressions de voyage :	3	Le Père la Ruine . . .	1
son-Rouge	2	En Suisse	3	Le Prince des Voleurs	2
Le Collier de la reine .	3	— Une Année à	1	Princesse de Monaco .	2
La Colombe . — Maître	1	Florence	1	La Princesse Flora . .	1
Adam le Cabaretier . .	1	— L'Arabie Heu-	3	Propos d'Art et de	1
Les Compagnons de	3	reuse	3	Cuisine	1
Jéhu	3	— Les Bords du Rhin	2	Les Quarante-Cinq . .	3
Le Comte de Monte-	6	— Le Capit. Arena . .	1	La Régence	1
Cristo	6	— Le Caucase	3	La Reine Margot . . .	2
La Comtesse de	6	— Le Corricolo	2	Robin Hoodie Proscrit	2
Charvy	6	— Le Midl de la	2	La Route de Varennes .	1
La Comtesse de Sa-	2	France	2	Le Saltéador	1
lisbury	2	— De Paris à Cadix .	2	Salvator (suite des Veli-	3
Les Confessions de la	2	— Quinze jours au	1	caux de Paris)	3
marquise	2	Sinat	1	La San-Felice	1
Conscience l'Inno-	2	— En Russie	4	Souvenirs d'Antony . .	1
cent	2	— Le Speronare . . .	2	Souvenirs dramatiques	2
Création et Rédemp-	2	— Le Véloc	2	Souvenirs d'une Fa-	4
tion. — Le Docteur	2	— La Villa Palmieri .	1	vorite	4
mystérieux	2	Ingénue	1	Les Stuart	1
— La Fille du Marquis	2	Isaac Laquedem . . .	2	Sultanetta	1
La Dame de Monsoreau	3	Isabel de Bavière . .	2	Sylvandire	1
La Dame de Volupté .	3	Italiens et Flamands .	2	Tireur prussienne . .	2
Les Deux Diane	3	Ivanhoe de Walter	2	Le Testament de M.	1
Les Deux Reines	2	Scott (traduction) . .	2	Chauvelin	1
Dieu dispose	2	Jacques Ortis	1	Théâtre complet . . .	23
Le Drame de 93	3	Jacquot sans Oreilles .	1	Trois Maîtres	1
Les Drame de la mer	1	Jane	1	Les Trois Mousque-	2
Les Drame galants. —	1	Jehanne la Pucelle . .	1	taires	2
La Marquise d'Es-	2	Louis XIV et son Siècle	4	Le Trau de l'enfer . . .	1
coman	2	Louis XV et sa Cour .	2	La Tulipe noire	1
Emma Lyonna	3	Louis XVI et la Ré-	2	Le Vicomte de Brage-	1
		volution	2	lonne	1
		Les Louves de Ma-	3	La Vie au Désert . . .	6
		checoul	3	Une Vie d'artiste . . .	1
		Madame de Chamblay .	2	Vingt Ans après . . .	3

LES

GARIBALDIENS

— RÉVOLUTION DE SICILE ET DE NAPLES —

PAR

ALEXANDRE DUMAS



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—
Droits de reproduction et de traduction réservés.

FONDO DORIA I. 448¹⁴

960683



I

1 Luglio 1860

per non
 vent'istituta
 a la beam
 endant et
 l'autorità
 udra com-
 u pas in
 mais je
 u d'evan
 scripte, et
 s humanitatis
Garibaldi

LES GARIBALDIENS

Le Lombardo ET le Piemonte

Gênes, 23 mai 1860.

Il y a douze jours que je suis arrivé à Gênes, sur ma goëlette *l'Emma*, dont l'entrée dans le port a produit — grâce à la réputation qu'on a bien voulu lui faire — une sensation à rendre jalouse l'escadre du vice-amiral Le Barbier de Tinan, qui croise dans ces parages !

Comme, avant d'y faire cette nouvelle station, j'avais déjà mis pied à Gênes trente ou quarante fois peut-être, ce n'est point la curiosité qui m'y attirait.

Non.

Je venais y écrire la fin des *Mémoires de Garibaldi* ; quand je dis la fin, vous comprenez que c'est la fin de la première partie que je veux dire. Au train dont il va, mon héros promet de me fournir une longue suite de volumes !

A peine débarqué, j'appris que Garibaldi était parti pour la Sicile, dans la nuit du 5 au 6 mai. Il était parti laissant des notes pour moi entre les

maines de notre ami commun l'illustre historien Vecchi, et priant Bertani, Sacchi et Medici de compléter verbalement les détails qu'il n'avait pas le temps de me donner¹.

Il en résulte que, depuis douze jours, je suis installé à l'*hôtel de France*, où je travaille seize heures sur vingt-quatre; ce qui, du reste, ne change pas grand'chose à mes habitudes.

Depuis ces douze jours, les nouvelles les plus con-

1. Certains journaux de France et de l'étranger ont, m'a-t-on dit, non-seulement nié l'authenticité de ces *Mémoires*, mais prétendu même qu'ils n'étaient que la traduction pure et simple d'une biographie de Garibaldi publiée, il y a quelques années, en Amérique. Pour toute réponse à ces assertions charitables, je mettrai sous les yeux de mes lecteurs les deux pièces suivantes :

« Naples, 29 septembre 1860.

» C'est moi qui ai remis à M. Alex. Dumas une grande partie des autographes de Garibaldi, d'après l'autorisation du général lui-même.

» Sur ce fait, M. Alex. Dumas n'avait pas besoin de rien emprunter à d'autres, certainement moins bien renseignés que lui.

» A. BERTANI,

» *Secrétaire général de la dictature de l'Italie méridionale.* »

« Je certifie que non-seulement M. Alex. Dumas n'a pas emprunté les *Mémoires de Garibaldi* à un éditeur américain ou anglais, mais que c'est M. Bertani qui, de la part du général Garibaldi, les lui a remis, écrits de la propre main du général.

» Quant à moi, j'ai remis à M. Dumas les biographies d'Anita, de Daverio, d'Ugo Bassi et de la plupart des amis du général qui sont morts autour de lui.

» C.-A. VECCHI,

» *Major, aide de camp du général Garibaldi.*

» Naples, ce 16 octobre 1860: »

tradictaires nous arrivent de Sicile; on ne sait rien de positif au delà du 9 à six heures de l'après-midi.

Voici ce qui s'est passé dans la nuit du 5 au 6 mai et les jours suivants, jusqu'au 9.

Le soir du 5, Garibaldi avait adressé au docteur Bertani une lettre que je vais transcrire. Cette lettre, avec deux autres que le général a écrites au colonel Sacchi et au colonel Medici, sont les seules lettres authentiques.

La lettre au colonel Sacchi avait pour but de le consoler de ce que Garibaldi n'eût point accepté ses services. Sacchi, pour suivre Garibaldi, dont, à Montevideo, il était le porte-étendard, voulait donner sa démission de colonel au service de la Sardaigne; mais Garibaldi, comme il l'a dit lui-même, fait la guerre pour son compte, et c'est ainsi que, afin de ne point compromettre le roi Victor-Emmanuel dans son expédition, qui peut n'être qu'une échauffourée, il a refusé de prendre avec lui aucun officier ni aucun soldat de l'armée sarde.

La lettre à Medici avait également pour but de le consoler d'être laissé à Gênes. « Mais, à Gênes, lui disait Garibaldi, tu seras plus utile à l'entreprise que tu ne le serais peut-être en Sicile. »

Et, en effet, à Gênes, c'est Medici qui prépare deux nouvelles expéditions : celle d'un premier bateau à vapeur qui est parti hier et qui porte cent cinquante hommes et mille fusils; celle de deux autres bateaux à vapeur qui doivent porter deux mille cinq cents volontaires, des munitions et des armes, et qui partiront dans quelques jours.

Les deux bâtimens sont achetés et ont coûté sept cent mille francs ; les volontaires se rassemblent ; Medici, qui commandera les deux vapeurs, fait les enrôlements.

Les fonds sont fournis par des souscriptions ouvertes dans les principales villes d'Italie ; en ce moment, ils dépassent un million.

Quant à la lettre écrite par Garibaldi à Bertani, qui, avec La Farina, a le maniement de ces fonds, la voici :

« Gênes, 5 mai

» Cher Bertani,

» Appelé de nouveau sur la scène des événemens de la patrie, je vous laisse la mission suivante : réunir tous les moyens qu'il vous sera possible pour nous aider dans notre entreprise ; faire comprendre aux Italiens que, s'ils s'entr'aident avec dévouement, l'Italie sera faite en peu de temps et avec peu de dépenses, mais qu'ils n'auront point accompli leur devoir lorsqu'ils se seront bornés à prendre part à quelque stérile souscription ; que l'Italie libre d'aujourd'hui, au lieu de cent mille soldats, doit en armer cinq cent mille, nombre qui, certainement, n'est point en disproportion avec la population, et qui est celui des troupes des États voisins qui n'ont point d'indépendance à conquérir ; qu'avec une telle armée, l'Italie n'aura pas besoin de patrons étrangers qui la dévorent peu à peu sous prétexte de la délivrer ; que partout où les Italiens combattent les oppresseurs, il faut encourager les braves et les pourvoir de ce qui est nécessaire pour leur route ;

que l'insurrection sicilienne doit être aidée non-seulement en Sicile, mais partout où il y a des ennemis à combattre. Je n'ai point conseillé l'insurrection en Sicile; mais j'ai cru qu'il était de mon devoir d'aider nos frères dès l'instant où ils en sont venus aux mains. Notre cri de guerre sera : *Italie et Victor-Emmanuel!* et j'espère que, cette fois encore, la bannière italienne ne recevra pas d'affront.

» Votre affectionné,

» G. GARIBALDI. »

Le départ était fixé pour dix heures du soir; à dix heures donc, Garibaldi s'embarquait à la villa Spinola; c'est là qu'il avait passé, chez Vecchi, le dernier mois de son séjour à Gênes, mois pendant lequel il avait fait tous les préparatifs de son expédition.

Qu'on nous permette d'entrer dans les moindres détails. Si cette expédition réussit, si elle a les immenses résultats qu'en réussissant elle doit avoir, elle sera, avec le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, un des grands événements de notre dix-neuvième siècle, si fécond en événements. Alors, quand l'historien prendra la plume pour écrire cette merveilleuse épopée—du dénouement de laquelle je ne doute pas en songeant à l'homme prédestiné qui en est le héros—il sera heureux de trouver, chez un témoin à peu près oculaire, des faits pittoresques malgré leur réalité.

À dix heures et quelques minutes, Garibaldi sor-

tait de la villa Spinola, et descendait vers la mer, accompagné d'un grand nombre de ses officiers.

A ses côtés était l'historien La Farina.

Medici était absent. Quand je lui demandai d'où venait cette absence :

— Si j'avais été là; me répondit-il, je n'aurais jamais eu le courage de le laisser partir sans moi.

Descendu par le petit sentier qui conduit de la villa Spinola au bord de la mer, le général y trouva une trentaine de barques qui attendaient les volontaires.

Appel fait, il se trouva qu'ils étaient mille quatre-vingts hommes.

Au fur et à mesure que les barques se remplissaient, elles prenaient le large; le dernier bateau qui quitta le bord portait le général Garibaldi et Turr, son aide de camp. La mer était parfaitement calme, la lune splendide, le ciel d'azur.

On attendit : les bateaux à vapeur devaient paraître vers onze heures; à onze heures et demie, pas de bateaux à vapeur ! — A propos, disons quels étaient ces bateaux à vapeur, et de quelle façon on se les était procurés.

A neuf heures, Nino Bixio et une trentaine d'hommes s'étaient embarqués à la Marina à Gênes; ils avaient ramé dans deux embarcations, quinze hommes vers le *Piemonte*, quinze hommes vers le *Lombardo*; ils avaient grimpé à l'abordage, avaient enfermé dans la chambre de l'avant les matelots, les mariniers et les officiers qui étaient à bord.

Tout avait été à merveille jusque-là.

Mais, quand il avait fallu chauffer, appareiller, lever

l'ancre, les premières difficultés s'étaient fait sentir.

Personne n'était mécanicien, personne n'était chauffeur, personne enfin n'était marin à bord de l'un ou de l'autre des deux bâtiments.

De là venait le retard.

Garibaldi, ne voyant rien paraître, s'impatienta; il fit passer Turr sur une autre barque, et, avec six rameurs seulement, il se dirigea vers le port de Gênes, distant de trois milles, à peu près.

Il trouva les deux bâtiments capturés, mais les captureurs dans le plus grand embarras.

En un instant les bâtiments furent chauffés, les ancres se trouvèrent à leur chaîne, et l'on fut prêt à se mettre en route.

Pendant ce temps, une barque montée par un seul homme entra dans le port de Gênes.

Cet homme, c'était Turr, qui, s'impatientant à son tour, voulait voir ce qu'était devenu son général, comme son général avait voulu voir ce que devenaient ses bâtiments.

Turr monta à bord du *Piemonte*, qui devait être commandé par Garibaldi.

Nino Bixio, le plus marin de la troupe après le général, commandait le *Lombardo*.

On se mit en route et on rejoignit les barques vers trois heures et demie du matin.

La plupart des hommes, balancés sur les vagues depuis cinq heures, avaient le mal de mer et étaient tombés au fond des barques; d'autres, restés sains et saufs, — c'était le petit nombre, — se tenaient debout; quelques-uns avaient eu la chance de s'endormir.

On fit passer les hommes des barques sur les bâtiments; dans la confusion inséparable d'une pareille opération, une barque s'égara.

C'était celle qui portait la poudre, les balles et les revolvers; personne ne fit attention à sa disparition.

On mit le cap sur Talamone.

On devait y descendre une soixantaine d'hommes.

Ces soixante hommes avaient une mission fort dangereuse, fort ingrate et fort importante.

Ils devaient faire irruption dans les États romains, en criant : « Vive le roi Victor-Emmanuel ! vive Garibaldi ! »

La nouvelle se répandrait rapidement qu'un coup de main avait été tenté sur les États pontificaux, de sorte que, lorsque le départ de Garibaldi serait connu, le roi de Naples, rassuré par les nouvelles qui lui viendraient des États romains, ne regarderait même pas du côté de la Sicile.

Voilà le véritable motif de cette irruption dans les États romains, qui eût été une stupide folie si elle n'eût été une habile ruse de guerre.

Le temps demeura assez beau jusqu'à onze heures du matin; vers onze heures, il se gâta et la mer commença de grossir. *Le Piemonte* marchait le premier; *le Lombardo* suivait à trois ou quatre milles.

Garibaldi commandait en réalité les deux bâtiments, le sien avec la voix, celui de Nino Bixio avec des signaux; il n'y avait à bord ni une carte, ni un sextant, ni un chronomètre.

La mer continuait de grossir; les trois quarts des volontaires étaient couchés sur le pont des deux

bâtiments, incapables de faire un seul mouvement; le sirocco soufflait.

Tout à coup, vers le soir, un cri se fit entendre
— Un homme à la mer !

En un instant, tout ce qui pouvait se tenir sur ses jambes se précipita du côté où le cri avait retenti.

Garibaldi avait sauté sur un tambour et avait donné l'ordre de descendre un canot.

Quatre hommes et un officier s'y élancèrent pendant que Garibaldi, descendant du tambour et courant vers la machine, faisait stopper le bâtiment.

Il était tout à bord.

Le canot volait sur la mer dans la direction où l'homme avait disparu; chacun le suivait des yeux avec anxiété. Tout à coup un des rameurs abandonne son aviron, plonge dans l'eau son bras et une partie de sa poitrine, et amène un homme par les cheveux.

Un seul cri sortit de toutes les poitrines :

— Vivant ? demandèrent cinq cents voix.

— Vivant ! répondirent les hommes de la barque.

— Bravo ! s'écria Garibaldi ; cela nous eût porté malheur, si cet homme se fût noyé.

L'homme fut remonté sans connaissance sur le bâtiment ; alors on reconnut qu'il n'était point tombé à la mer, mais qu'il s'y était jeté volontairement.

C'était une espèce de fou, atteint de la manie du suicide ; déjà il s'était, pendant la nuit, jeté à la mer du haut d'une barque ; c'était la seconde fois qu'on le repêchait ¹.

1. Transporté à bord du *Lombardo*, il se jeta à la mer une

Un instant après cet accident, Garibaldi faisait au *Lombardo* le signal de se rallier à lui.

Le Lombardo se rapprocha jusqu'à portée de la voix.

— Combien de fusils as-tu à bord? cria Garibaldi à Nino Bixio.

— Mille, répondit celui-ci.

— Et de revolvers?

— Pas un.

— Et de munitions?

— Aucune.

Ce fut alors qu'on s'aperçut que la barque portant les munitions et les revolvers n'avait pas déposé son chargement à bord.

Cette réponse fit passer un nuage sur le visage ordinairement si serein du chef; il demeura un instant soucieux; puis il cria à Nino Bixio :

— Navigue bord à bord avec moi.

Et tout fut dit; le général resta pensif, mais reprit sa sérénité. Il cherchait un moyen de retrouver les munitions perdues.

Il alla au timonier, lui mit le cap dans la direction où il voulait qu'il fût, et lui dit :

— Toujours ainsi.

Il ne s'agissait pas de dire à cet homme : « Est, sud, ou sud-est; » le timonier, très-bon soldat à terre, était exécrable marin; il n'eût rien com-

troisième fois, et fut encore repêché; on lui fit observer alors que, s'il voulait absolument mourir, rien ne l'empêchait de se faire tuer à la première affaire; il comprit la logique de l'observation et demeura tranquille.

pris à une recommandation faite dans les termes techniques.

Puis Garibaldi appela les officiers dans sa chambre.

— Messieurs, dit-il, vous avez entendu? pas de revolvers, pas de munitions! Les revolvers, ce n'est rien encore; mais que faire avec des fusils sans cartouches?... Il faut donc se procurer ce qui nous manque.

— De quelle façon? demandèrent les officiers.

— Je crois qu'il n'y en a qu'une. Une fois arrivés à Talamone, nous ne serons plus qu'à douze milles d'Orbitello; il faut que l'un de nous aille à Orbitello, séduire par son éloquence le gouverneur de la forteresse, et que le gouverneur de la forteresse nous donne ce qui nous manque.

Les officiers se regardèrent.

— Mais si le gouverneur fait arrêter celui qui se présentera? reprit l'un d'eux.

— Il est évident, dit Garibaldi, qu'il y a cela à craindre.

Les officiers gardèrent le silence.

— C'est bien, dit le général, j'ai quelqu'un qui ira.

— Mais nous irons tous! dirent les officiers. C'était une simple observation que nous vous faisions dans l'intérêt de la cause.

— Je le prends ainsi, dit le général; mais ne vous inquiétez pas, j'ai quelqu'un qui ira. Où est Turr?

— Turr est couché sur le pont.

— C'est bien, dit le général.

— Général, reprit un des officiers, ne comptez pas sur Turr tant que nous serons en mer; tout à l'heure, quand j'ai passé près de lui, il m'a dit d'une voix mourante : « Sais-tu pourquoi le pauvre diable que l'on vient de repêcher s'était jeté à l'eau? — Non, lui ai-je répondu. — Je le sais, moi : c'est qu'il avait le mal de mer. Si je me jette à l'eau, obtiens du général qu'on ne m'en retire pas; c'est ma dernière volonté, et la volonté d'un mourant est sacrée. » Après quoi, il est retombé immobile et muet.

Garibaldi se mit à rire, sortit de la chambre et, parmi les hommes couchés plus ou moins sans connaissance sur le pont, se mit en quête de Turr.

A son costume hongrois, il le reconnut bientôt.

— Turr, lui dit-il, quand nous serons à terre, j'ai un mot à te dire.

Turr entr'ouvrit un œil.

— Et quand y serons-nous, à terre?

— Ce soir, dit le général.

Turr poussa un soupir et referma l'œil.

Il avait fait tout ce qu'il pouvait faire en ce moment pour la cause de la Sicile.

Aussitôt à Talamone, Turr reprit son équilibre et se présenta devant le général.

— Voyons, es-tu prêt à te faire fusiller? lui demanda Garibaldi.

— Ma foi, dit Turr, j'aime mieux cela que de me remettre en mer.

— Eh bien, prend un calessino, appelle à ton secours tout ce que tu as d'éloquence diplomatique, et fais-toi donner par le gouverneur d'Orbitello

toutes les munitions qui nous manquent, et il nous en manque pas mal : nous n'avons pas une cartouche.

Turr se mit à rire.

— Et vous croyez, dit-il, qu'il me donnera une capsule, le gouverneur d'Orbitello ?

— Qui sait ? répondit Garibaldi ; essayons.

— Donnez-moi un ordre pour lui.

— En quelle qualité veux-tu que je te donne un ordre pour un gouverneur de forteresse toscane ?

— Tout au moins recommandez-moi à lui.

— Oh ! quant à cela, bien volontiers.

Garibaldi prit un morceau de papier et écrivit :

« Croyez à tout ce que vous dira mon aide de camp Turr, et aidez-nous de tous vos moyens dans l'expédition que j'entreprends pour la gloire du Piémont et la grandeur de l'Italie.

» Vive Victor-Emmanuel ! Vive l'Italie !

» G. GARIBALDI. »

— Avec cela, dit Turr, j'irais réclamer Proserpine à Pluton. Donnez.

Un quart d'heure après, Turr volait dans un calessino sur la route de la forteresse.

Turr fut éloquent comme Cicéron et persuasif comme M. de Talleyrand.

Cependant le pauvre gouverneur hésitait encore. Turr lui dit :

— Je me doutais de votre refus et j'avais pris mes dispositions en conséquence. Donnez-moi un homme sûr, qui portera cette dépêche au marquis de

Trecchi, l'aide de camp de confiance du roi. Toute la question est de nous faire donner une seconde fois par Sa Majesté ce qu'elle nous a déjà donné une fois et que nous avons eu la bêtise d'égarer; seulement, voyez les conséquences du retard : trois jours pour aller à Turin, deux jours pour faire passer les munitions à Gênes ou y expédier l'ordre d'en donner, deux jours pour que les munitions puissent nous joindre; sept jours perdus ! sans compter que, par tous ces ordres transmis de l'un à l'autre, nous compromettons le roi, qui ne peut paraître officiellement dans tout ceci; je ne vous parle pas de ces malheureux Siciliens qui nous attendent comme le Messie ! Enfin, voyons, réfléchissez. Voici la lettre pour le marquis de Trecchi, aide de camp du roi.

Le gouverneur prit la lettre et la lut; elle était conçue en ces termes :

« Mon cher marquis,

» Je ne sais comment la chose s'est faite; mais, en nous embarquant, nous avons perdu le canot qui portait armes et munitions. Veuillez donc redemander pour nous, à Sa Majesté, cent cinquante mille cartouches, et, s'il est possible, un millier de fusils avec leurs baïonnettes.

» Colonel TURR. »

La façon dont Turr parlait à l'aide de camp particulier du roi ne laissa aucun doute au gouverneur.

— Prenez tout ce que vous voudrez, dit-il à Turr; je sais que, militairement parlant, je fais une

faute; mais, cette faute, je la commets pour le bien de mon roi et le bonheur de l'Italie.

Turr fut un instant prêt à tout avouer au gouverneur, c'est-à-dire que le roi Victor-Emmanuel ne savait pas un mot de l'expédition; mais il réfléchit aux conséquences d'un pareil aveu et pensa que mieux valait qu'un homme fût réprimandé, puni même, que de laisser un peuple sans secours. Il remercia le gouverneur au nom de Garibaldi, prit cent mille cartouches, trois cents gargousses et quatre canons.

Le gouverneur avait fini par être aussi enthousiaste que Turr pour la cause de la Sicile; il voulut venir avec lui à Talamone et consigner en personne toute sa livraison d'armes, de poudre et de balles entre les mains de Garibaldi; ce qu'il fit en souhaitant au général une heureuse réussite.

Le lendemain, 9 mai, Garibaldi remettait à la voile, et le gouverneur d'Orbitello était destitué.

Quant aux nouvelles que nous recevons passé la date du 9, elles sont, comme je vous l'ai dit, des plus contradictoires.

Vous allez en juger :

NOUVELLES OFFICIELLES TRANSMISES PAR LE GOUVERNEMENT NAPOLITAIN.

NOUVELLES TRANSMISES PAR DÉPÊCHES PARTICULIÈRES.

« 13 mai au soir.

« Turin, 14 mai

» Devant Marsala, deux frégates napolitaines ont fait feu et tué quelques flibustiers. Le vapeur *le Lombardo* a été coulé à fond. »

» La nouvelle du débarquement de Garibaldi en Sicile est officiellement confirmée. Le débarquement a été disputé; il y a eu quatre morts. »

« Naples, 17 mai au soir.

« 17 mai au matin.

« Les dernières nouvelles qui nous sont arrivées, annoncent qu'une colonne royale a attaqué valeureusement et battu les révoltés, qui ont pris la fuite en laissant sur le champ de bataille un de leur chefs, Rosolino Pilo; ils ont été forcés d'abandonner leur position de San-Martino. »

« Garibaldi a attaqué les royaux et les a battus à Calatafimi, près Montreale. La bataille s'est engagée sur toute la ligne; les royaux sont complètement en déroute. Beaucoup d'étendards, de canons et d'hommes pris. »

« Naples, 17 mai au soir,

« Notre colonne n'a pas cessé de les poursuivre; elle leur a livré un second et glorieux combat à Partanico, d'où elle se disposait à les poursuivre sans trêve.

« Les royaux ont été battus dans les combats du 15 et du 16; la position de Montreale, qui domine Palerme, est bloquée par les troupes de Garibaldi. »

« Naples, 19 mai.

« Palerme, 18 mai.

« Les résultats du combat de Calatafimi n'ont pas été décisifs; les troupes napolitaines se sont retirées à Palerme, d'où l'on a fait repartir deux colonnes de chacune trois mille hommes pour poursuivre les insurgés. »

« Les royaux ont évacué la province de Trapani et de Palerme; ils se sont retirés en complet désordre sur cette dernière ville. »

« 20 mai.

« 20 mai au soir. »

« Pas d'autres nouvelles; les colonnes royalistes sont sur les traces de Garibaldi. »

« Garibaldi a attaqué Palerme avec neuf mille hommes et douze canons. Un escadron de cavalerie napolitaine a déposé les armes. Garibaldi est entré à Palerme. Joie générale. »

On criait cette dernière dépêche dans les rues de Gènes le cinquième jour après mon arrivée; tout était illuminé, des groupes stationnaient devant

toutes les portes, des drapeaux aux couleurs de l'Italie unitaire flottaient à toutes les fenêtres.

Je courus chez Bertani, ne pouvant croire à l'authenticité de la nouvelle. Bertani non plus n'y croyait pas ; il regardait comme impossible cette marche si rapide et si heureuse.

Je voulais partir dès le lendemain pour Palerme ; il me conseilla d'attendre.

En effet, le lendemain au soir, la nouvelle fut démentie, et, ce qui parut certain, c'est que Garibaldi était maître de Montreale et se préparait à marcher sur Palerme.

Partout, dans les rues, des cartes de la Sicile sont étendues et clouées sur les murailles ; de petits drapeaux tricolores indiquent la marche triomphale de Garibaldi ; les drapeaux blancs sont réfugiés dans Palerme et couvrent les environs.

Les souscriptions et les représentations à bénéfice en faveur des insurgés vont leur train.

A cinq heures du soir, aujourd'hui 28 mai, je reçois ce mot de Bertani :

« Lisez cette dépêche imprimée et qui s'affiche sur tous les murs de Gênes ; elle paraît sûre, puisque le gouvernement piémontais permet qu'elle soit rendue publique.

» Et voici la source :

» Le consul anglais de Palerme a fait passer une dépêche à son confrère de Naples, lequel, par la ligne télégraphique, l'a transmise à Londres.

» A son passage à Gênes, elle a été copiée et envoyée au gouvernement.

» A trois heures de l'après-midi, le gouvernement l'a rendue publique.

» A. BERTANI. »

L'affiche portait ce qui suit :

« Une dépêche de Naples, en date de ce matin, neuf heures et demie, annonce que Garibaldi, à la tête des siens, est entré à Palerme le 27 et a placé son quartier général au centre de la ville.

» Il y a eu plusieurs heures de bombardement.

» Les forces assiégeantes étaient bien peu nombreuses; mais, conduites par leur valeureux chef, elles ont, dit-on, remporté la victoire.

» Il y a eu un grand nombre de morts. »

Je vais passer la nuit pour finir le deuxième volume des *Mémoires de Garibaldi*, et, que cette nouvelle soit vraie ou non, je pars demain pour Palerme.

Mais la nouvelle est vraie, j'en suis sûr; il y a des hommes que je crois capables de tout; Garibaldi est de ces hommes-là. Il me dirait : « Je pars demain pour prendre la lune, » que je lui répondrais : « C'est bien, partez; seulement, écrivez-moi aussitôt que vous l'aurez prise, et indiquez-moi, par un petit *post-scriptum*, comment je dois faire pour aller vous retrouver. »

Or, la Sicile n'est pas encore si difficile à prendre que la lune.

D'ailleurs, je mets un certain amour-propre personnel à voir prendre la Sicile par Garibaldi : il y a longtemps que, de même qu'Hernani était en

guerre avec Charles-Quint, je suis en guerre avec le roi de Naples, et je dirai, comme le banni espagnol :

Le meurtre est, entre nous, affaire de famille!

Je n'ai tué personne de la famille du roi de Naples; mais mon père, à son retour d'Égypte, fait prisonnier par surprise à Tarente, fut enfermé dans les cachots de Brindisi avec le général Manscourt et le savant Dolomieu.

Là, tous trois furent empoisonnés par ordre de l'aïeul du roi actuellement régnant; Dolomieu mourut, Manscourt en devint fou, mon père y résista et ne succomba que six ans après, d'un cancer à l'estomac. Il avait quarante ans.

En 1835, j'entrai en Sicile malgré le père du roi régnant; je m'y mis en communication avec les carbonari de Palerme, et particulièrement avec le savant historien Amari, ministre depuis en 1848.

A cette époque, je reçus, des mains des patriotes siciliens, tout un plan d'insurrection, un état des forces dont la Sicile pouvait disposer, un relevé des sommes auxquelles pouvait monter l'impôt. J'avais mission de remettre ces documents au frère du roi, le comte de Syracuse, qui, un instant lieutenant de son frère en Sicile, s'y était fait adorer.

Je rapportai à Naples ce plan, cousu dans la doublure de mon chapeau; j'eus un rendez-vous avec le comte de Syracuse, la nuit, sur la promenade de Chiaïa, au bord de la mer, sans qu'il sût le motif de ce rendez-vous.

Là, je lui communiquai d'une main le plan des

patriotes siciliens, tandis que, de l'autre main, je lui montrais, à cinquante pas de nous, mon *sporonare* prêt à le conduire en Sicile.

Je lui dois, à son point de vue, cette justice de dire qu'il n'hésita même pas un instant; tout en me racontant ce qu'il avait à souffrir de la part de son frère, tout en m'avouant les craintes qu'il avait pour sa propre vie, tout en me priant de demander au duc d'Orléans si, à un moment donné, il pourrait se réfugier à la cour de France, il refusa net et absolument d'entrer dans aucune conspiration contre son frère.

En conséquence, le plan de révolte sicilien que je venais de lui remettre, et qu'il ne lut même pas, fut, à sa prière, déchiré par moi en parcelles imperceptibles que le vent emporta dans le golfe de Naples, où s'engloutirent avec elles et l'espoir et la sympathie que les Siciliens avaient pour ce cœur plus loyal qu'ambitieux.

Ce que je ne pouvais pas raconter du vivant de l'ancien roi de Naples, qui n'avait cependant, en cette circonstance, qu'à se louer de la conduite de son frère, je puis le dire aujourd'hui.

C'est ce même comte de Syracuse qui a écrit dernièrement à son neveu cette lettre si pleine de sentiments libéraux et de judicieux conseils que, par bonheur, il n'a pas suivis.

Quos vult perdere Jupiter dementat !

Aujourd'hui, 28 mai 1860, on peut donc dire de la maison de Naples ce que Napoléon disait en

1808 de la maison de Bragance : « A partir de ce jour, la maison de Bragance a cessé d régner. »

Pour moi, je ne désire qu'une chose, c'est d'arriver à temps à Palerme pour lui voir arracher Palerme, c'est-à-dire le plus beau joyau de sa couronne.

31 mai, à trois heures de l'après-midi.

Nous partons de Gênes par un temps exécrable ! La mer est grosse et le vent de bout. Le capitaine, un vieux marin nommé Beaugrand, pour mettre sa responsabilité à couvert, me demande une attestation portant que c'est sur mon ordre qu'il part.

La goëlette vient de refuser deux fois de sortir du port. Je fais demander deux embarcations au commandant de la rade ; elles nous remorqueront jusqu'en pleine mer. Arrivée là, il faudra bien que *l'Emma* se décide à marcher dans un sens ou dans un autre.

Le capitaine essaye d'une dernière observation ; pour toute réponse, je fais hisser la flamme sur laquelle est écrite cette devise :

Au vent la flamme !
Au Seigneur l'âme !

Nous sommes à trois milles du port. La goëlette marche au plus près.

Adieu, Gênes ! Salut, Palerme !

II

EN MER

5 juil.

Depuis six jours, nous luttons contre des vents contraires.

Ce matin, nous sommes sortis des bouches de Bonifacio, en passant par le détroit de l'Ours. Un rocher bizarrement taillé et qui représente un ours marchant de son pas lourd et circonspect, a donné son nom à cette passe, assez dangereuse à cause de ses écueils à fleur d'eau.

À gauche se dessinait l'île de Caprera, propriété de Garibaldi.

Proscrit, presque prisonnier à l'île de la Madeleine, Garibaldi voyait s'étendre devant lui l'île inculte et rocheuse de Caprera.

Il souriait tristement, cet homme qui avait usé vingt ans de son existence à combattre pour la liberté de deux mondes, dont la vie avait été un long dévouement, un éternel sacrifice, en songeant qu'il n'avait pas une pierre où reposer sa tête.

Alors il se dit à lui-même :

— Celui qui posséderait cette île, qui l'habiterait seul, loin des hommes qui ne savent que persécuter et proscrire, celui-là serait heureux !

Dix ans après, Garibaldi, qui n'avait jamais pensé que cet heureux mortel pût être lui, héritait quarante mille francs de son frère.

Avec treize mille francs il acheta cette île, objet de son ambition ; avec quinze mille autres, il acheta un petit navire, et, avec le reste, il se mit, aidé de fils et de son ami Orrigoni, à bâtir cette maison blanche qu'on voit de la mer, la seule qui s'élève dans l'île.

Or, si les balles autrichiennes, si les boulets napolitains l'épargnent comme ont fait les balles et les boulets brésiliens, c'est là que reviendra mourir cet homme qui aura donné des provinces et, qui sait ? peut-être un royaume à un roi, et qui, riche de son rocher, n'aura rien accepté de ce roi, pas même six pieds de terre pour y dormir pendant l'éternité.

Et que l'on vienne maintenant nous parler de Cincinnatus, qui déposait l'épée pour retourner à sa charrue.

Cincinnatus avait un champ, puisqu'il avait une charrue.

Cincinnatus était un millionnaire et un aristocrate près de Garibaldi !

L'île de Caprera a trois ports : deux petits qui n'ont pas de nom ; un troisième, plus grand, qui s'appelle Porto-Palma.

Je croyais, en l'absence de Garibaldi, l'île complètement inhabitée ; j'avais grande envie de m'arrêter dans un des trois ports et de faire un pèlerinage à la maison ; mais une des fenêtres s'ouvrit, et, dans l'encadrement, je vis, à l'aide de ma lorgnette, apparaître une tête de femme.

Je pensai, dès lors, que mon pèlerinage deviendrait une indiscretion, et je ne parlai même pas de m'arrêter.

D'ailleurs, nous avions, par hasard, le vent bon; nous filions nos huit nœuds à l'heure.

Bientôt, nous doublâmes l'île de Pacco, et nous nous trouvâmes en face de la pleine mer.

.

8 juin.

Aujourd'hui, vers dix heures du matin, un de nos matelots, nommé Henri, signale la terre.

Tous les yeux s'ouvrent, toutes les lunettes se braquent; mais il est reconnu que ce que nous prenions pour la terre était un banc de nuages.

Henri soutient que cela peut et même doit être un banc de nuages, mais que, derrière ce banc de nuages, se trouve la terre.

Le capitaine répond au matelot qu'Ustica, sur laquelle nous avons le cap, étant une côte basse, elle ne peut arrêter les nuages.

Vers deux heures, le même matelot s'approche respectueusement du capitaine, et lui montre un sommet de montagne bien visible, qui, pareil à une dent gigantesque, s'élève au-dessus de ce banc de nuages.

Un second et un troisième sommet apparaissent sur la même ligne.

Cette fois, il n'y a pas à nier : c'est bien la terre; seulement, où sommes nous?

Le capitaine a recours à son chronomètre et reconnaît que, pour la seconde fois depuis notre départ de Gênes, la boussole a fait des siennes : en croyant marcher sur Ustica, nous marchions sur Trapani !

A notre droite, nous avons les îles Maritimo, Favignana et Pianezza; devant nous, le golfe d'Alcomo. Quant à Ustica, il n'en est pas question; nous avons dévié de trente-cinq milles, à peu près.

Nous tenons conseil pour savoir ce que nous allons faire. Devons-nous prendre langue à Marsala, à Trapani ou à Alcomo? devons-nous, à tout hasard, et au risque de ce qui peut arriver, aller droit à Palerme?

Comme c'est mon avis, cette dernière proposition l'emporte.

Seulement, pour rentrer dans le bon chemin, nous nous trouvons avoir le vent de bout.

Qu'importe! c'est surtout lorsqu'elle navigue au plus près que *l'Emma* déploie toutes ses qualités.

Nous orientons au plus près.

9 juin.

Ce matin, nous avons laissé à notre gauche une frégate; — probablement une frégate napolitaine, croisant sur la route de Gênes pour intercepter les secours d'hommes, d'armes et d'argent que doit envoyer Medici et qu'attend Garibaldi. Comme nous marchons assez vite, nous l'avons perdue de vue.

Maintenant, c'est un brick que nous avons à l'avant; il sort de derrière le cap San-Vito et fait une singulière manœuvre: il court des bordées à deux ou trois milles de la terre.

Tout à coup il semble prendre un parti et mettre le cap sur nous.

Cela ne laisse pas que d'être assez inquiétant.

Mais, à l'aide de la lunette, le capitaine s'assure que c'est un navire à voiles ; dès lors, il n'y a plus rien à craindre : la goëlette peut lutter avec quelque bâtiment à voiles que ce soit.

Nous laissons approcher le brick, prêts à virer de bord s'il indique des dispositions hostiles.

Point : ses intentions sont des plus pacifiques ; il passe à un demi-mille de nous. C'est un honnête brick marchand.

La terre est parfaitement visible ; nous reconnaissons le cap San-Vito.

À notre gauche, avec une attention soutenue et une bonne lunette, nous distinguons, à fleur d'eau, cette île d'Ustica sur laquelle nous devons gouverner.

Nous nous tenons à cinq ou six milles des côtes.

Peu à peu, le soir vient. Nous voyons les deux caps du golfe de Castellamare, mais sans que nos yeux puissent sonder ses profondeurs. Nous avons à l'avant le cap Gallo, derrière lequel se cache Palerme ; si nous eussions fait bonne route, nous eussions été à Palerme à cinq heures du soir.

Il en est six, et nous en sommes encore à vingt-cinq milles.

Avec le vent que nous avons, ces vingt-cinq milles peuvent être faits en trois heures ; mais il ne serait pas raisonnable de se hasarder de nuit dans la rade. Si Palerme n'est pas au pouvoir de Garibaldi, nous nous fourrons dans les griffes des Napolitains.

Nous continuerons notre route jusqu'à la hauteur de Palerme, et, arrivés là, nous mettrons en panne en attendant le jour.

A. neuf heures du soir, nous entendons tirer sept coups de canon.

Que veulent dire ces sept coups de canon? Le bombardement continue-t-il? Ces sept coups de canon, qui arrivent jusqu'à nous à peine perceptibles, sont-ils la clôture de la journée, le dernier soupir d'un combat qui doit recommencer le lendemain?

Rien de plus probable.

La nuit est tout à fait close. Vers dix heures, nous apercevons, au ras de la mer, le phare de Palerme.

Il s'agit de ne pas dépasser le point indiqué. Le capitaine ordonne de mettre en panne.

Je descends dans ma cabine, espérant que je parviendrai à m'endormir et que, pendant mon sommeil, les heures passeront.

Mais c'est chose impossible : la brise souffle par fortes rafales, et, à chaque rafale, les voiles fassent avec un effroyable bruit. On dirait qu'elles vont se déchirer dans toute leur longueur.

Les mâts, de leur côté, tremblent et craquent comme s'ils allaient se briser.

Chaque agrès du bâtiment grince, chaque jointure se plaint.

J'écris ; mais ce que j'écris est à peine lisible ; le mouvement du navire fait faire à ma plume des arabesques fantastiques.

Mes compagnons ne dorment pas plus que moi ; je les entends allant du pont à leur cabine et de leur cabine au pont.

Sans qu'il y ait de danger, tous ces bruits, toutes

ces rumeurs, tous ces craquements agacent et inquiètent.

Enfin, la fatigue l'emporte. Je m'endors deux ou trois heures.

10 juin.

Je m'éveille ; je monte sur le pont. Nous sommes toujours au même endroit ; le phare brille toujours à cinq ou six milles de nous ; le navire frémit et tremble toujours sous les efforts du vent. On ne voit pas la côte ; on n'aperçoit qu'une sombre masse de nuages dans lesquels la lune va se noyer, se perdre et s'engloutir.

Deux navires à vapeur sortent du port et passent, l'un à notre droite, sans doute va-t-il à Gênes ; l'autre à notre gauche, sans doute va-t-il à Naples.

Un navire à voiles vient droit sur nous.

Par précaution, le capitaine a ordonné d'éteindre les fanaux. On est obligé d'avertir le bâtiment étranger avec un fanal que l'on hisse et que l'on abaisse, en même temps que l'on frappe vigoureusement sur la cloche.

Il se détourne et passe à bâbord, presque à nous toucher.

Nous lui crions :

— Quoi de nouveau à Palerme ?

Il nous répond :

— Je n'en sais rien ; je viens de Messine. Je crois que l'on se bat.

Il s'éloigne et disparaît bientôt dans l'obscurité.

A trois heures et demie du matin, une légère

bande rougeâtre s'enflamme à l'orient. Elle annonce l'approche du jour.

A quatre heures et demie, le soleil paraît ; il sort de la mer, traverse un petit espace clair, brille un instant et va s'éteindre dans une autre mer de nuages sombres.

Le mont Pellegrino se dessine à droite ; le cap s'allonge à gauche. On commence à voir blanchir les maisons de Palerme.

Autant qu'on en peut juger, le port est plein de bâtiments de guerre.

Ils sont trop nombreux pour être napolitains. Le capitaine croit reconnaître parmi eux des formes anglaises et françaises.

Du moment que les Anglais et les Français sont dans le port de Palerme, il n'y a pas de raison pour que nous n'y soyons pas.

Le capitaine ordonne d'orienter vent arrière, e nous avançons vers Palerme avec une vitesse de trois milles à l'heure.

A mesure que nous avançons, nous pouvons reconnaître qu'un des bâtiments a le pavillon français, trois le pavillon anglais, deux le pavillon américain.

Les autres ont le pavillon de Naples.

Quoiqu'il ne soit que cinq heures du matin, tous ont leur pavillon, que, d'habitude, on abaisse à huit heures du soir pour ne le hisser qu'à huit heures du matin.

Le drapeau sarde flotte sur la ville.

Mais le drapeau napolitain flotte à la fois sur le fort de Castelluccio-del-Molo et sur le fort de Castellamare.

Nous allons jeter l'ancre entre le fort de Castelluccio-del-Molo et une frégate napolitaine.

A tribord, nous avons les canons du fort; à bâbord, les soixante bouches à feu de la frégate.

La plus grande agitation paraît régner sur le quai qui avoisine le port et dans les rues qui aboutissent au quai.

Que se passe-t-il, et que signifient ces drapeaux piémontais sur la ville, ces drapeaux napolitains sur le fort, et ces frégates napolitaines en rade?

Un bateau chargé de fruits vient à nous et nous accoste sans s'inquiéter si nous avons rempli les formalités d'usage.

Les trois hommes qui le montent ont la cocarde piémontaise.

Nous les interrogeons sur l'étrange spectacle que nous avons sous les yeux.

Ils nous répondent qu'il y a trêve, mais que, dans deux jours, la trêve expire et que le bombardement recommence.

— Et Garibaldi?

— Il est maître de la ville.

— Depuis quand?

— Depuis le jour de la Pentecôte.

— Où est-il?

— Au palais.

— Pouvez-vous me conduire près de lui?

— Rien ne s'y oppose.

— Alors, partons!

Je saute dans la barque; nous ramons vers le quai.

Deux de mes compagnons de voyage, Edouard

Lockroy et Paul Parfait, les plus jeunes et les plus ardents de la troupe, se font descendre le canot de la goëlette et me suivent à quelque distance.

Ma foi, il parait que nous sommes arrivés au bon moment !

III

ARIBALDI

Palerme, 11 juin.

Je vous écris du palais royal, où Garibaldi nous a logés tous.

Nous occupons les appartements des dignitaires de la couronne.

Quelqu'un qui eût dit au roi de Naples que j'occuperais, un jour, un des principaux appartements du vieux palais des rois normands, l'eût bien étonné.

Mais celui qui eût dit à Sa Majesté Sicilienne que, dans ce palais, j'écrirais la relation de la prise de Palerme par Garibaldi, l'eût étonné bien davantage encore.

Rien de plus vrai pourtant.

C'est dans la chambre du gouverneur Castelcicala, et sur son bureau même, que je vais vous raconter les fabuleux événements qui viennent de s'accomplir.

D'abord, et s'il vous plait, reprenons les choses où nous les avons laissées.

Vous n'avez point oublié, n'est-ce pas? que je rame vers le quai dans la barque d'un marchand de fruits.

Je saute à terre; je suis près de baiser, comme Brutus, ce sol que je ne croyais jamais revoir et qui me reçoit parce qu'il s'est fait libre.

O liberté! grande et sublime déesse, seule reine que l'on proscriit, mais qu'on ne détrône pas! tous ces hommes avec ces fusils, ce sont tes enfants; il y a huit jours, ils étaient tristes et avaient la tête courbée; maintenant, ils sont gais, ils ont la tête haute.

Ils sont libres!

Et ceux-là, avec des blouses rouges, qui courent çà et là à cheval, à pied, qu'on embrasse, dont on serre les mains, à qui l'on sourit; ceux-là, ce sont les sauveurs, ceux-là, ce sont les héros!

O Palerme! Palerme! c'est véritablement aujourd'hui que l'on peut t'appeler *Palerme l'heureuse!*

Et cependant, au premier aspect, comme te voilà sombre et dévastée, pauvre Palerme!

— Des barricades ferment mes rues, mes maisons croulent, mes monuments sont en feu; mais je suis libre! Sois le bienvenu, qui que tu sois; passe, regarde, et raconte au monde ce que tu as vu en passant.

Des barricades élevées de cinquante pas en cinquante pas, merveilleusement construites: on voit que les ingénieurs de ces remparts populaires sont les mêmes qui ont fait celles de Milan et de Rome.

Ces barricades sont gardées par toute une population armée. Le pavé de Palerme est admirable-

ment propre aux barricades : ce sont d'énormes pavés d'un demi-mètre cube.

On dirait des constructions cyclopéennes.

Quelques-unes ont une étroite ouverture au milieu ; par cette ouverture s'allonge le cou d'un canon.

Attendez, voici une affiche ; laissez-moi lire :

ITALIE ET VICTOR-EMMANUEL.

« Moi, Giuseppe Garibaldi, commandant en chef les forces nationales en Sicile,

» Sur l'invitation des notables et d'après les délibérations des communes libres de l'île ;

» Considérant qu'en temps de guerre, il est nécessaire que les pouvoirs civils et militaires soient concentrés dans un seul homme,

» Décrète :

» Que je prends, au nom du roi Victor-Emmanuel, la dictature en Sicile.

» GIUSEPPE GARIBALDI.

» Salemi, 14 mai 1860. »

Eh bien, à la bonne heure, voilà qui est franc, net et sans ambages. S'il y a réaction un jour, on saura contre qui réagir.

Continuons notre route. La vue des barricades me rajeunit de trente ans ; dans cette révolution, je retrouve, trait pour trait, celle de 1830. Rien ne manque à la ressemblance : c'est un autre Bourbon que l'on chasse, et, comme Paris, Palerme a son la Fayette, vainqueur, lui aussi, en Amérique.

J'ai pris ma part de la première, j'ai bien peur d'arriver trop tard pour prendre ma part de celle-ci.

Ah! je me reconnais, c'est la place des Quatre-Nations; j'ai logé dans cet hôtel que voilà, il y a vingt-cinq ans, sous le nom de François Guichard.

Merci à l'homme qui me permet aujourd'hui d'y loger sous mon nom.

C'est bien; tournez à gauche, voici le palais.

La porte est gardée par des hommes en blouse rouge; ce sont les mêmes — quelques-uns du moins — qui se sont battus, au Salto San-Antonio, un contre huit.

Ils viennent de se battre, à Palerme, un contre vingt.

Il y a cinq mois, à Milan, je dis à Garibaldi :

— Dieu sait où je vous reverrai. Donnez-moi un mot à l'aide duquel, quelque part que vous soyez, je puisse arriver près de vous.

Il prit une feuille de papier et écrivit :

« 4 gennaio 60:

» Raccomando ai miei amici l'illustro amico mio Alessandro Dumas.

» GARIBALDI. »

J'avais mon laissez-passer à la main.

Je n'en eus pas même besoin; le factionnaire me laissa passer sans me demander où j'allais.

Le palais du Sénat avait absolument le même aspect que l'hôtel de ville de Paris en 1830.

Je montai au premier étage et m'adressai à un jeune homme en chemise rouge, blessé à la main.

— Le général Garibaldi?

— Il vient de sortir pour aller visiter le couvent de la Grancia, qui a été brûlé et pillé par les Napolitains.

— Puis-je parler à son fils?

— C'est moi.

— Alors embrasse-moi, cher Menotti; il y a longtemps que je te connais.

Le jeune homme m'embrassa de confiance; puis, comme je voulais qu'il sût qui l'avait embrassé, je lui présentai la recommandation paternelle.

— Ah! dit-il, soyez le bienvenu! mon père vous attendait.

— Je voudrais le voir le plus tôt possible; je lui apporte des nouvelles de Gênes, des lettres de Medici et de Bertani.

— Allons au-devant de lui, alors.

Nous descendîmes, puis nous prîmes la rue de Tolède.

Paul et Édouard m'avaient rejoint et ne m'eussent pas quitté pour un empire.

Ils allaient voir Garibaldi!

Nous marchions sur les barricades et, entre les barricades, sur les décombres.

Vingt-cinq ou trente maisons fument encore, écroulées sur leurs habitants; on tire à tout moment des cadavres de ces ruines.

Nous arrivâmes à la magnifique cathédrale bâtie par Roger; une des statues, debout sur le mur qui enclôt l'édifice, a eu la tête emportée par un

noulet de canon ; les autres sont criblées de balles.

En face de la cathédrale, la maison du consul de Naples à Londres, brûlée par les Napolitains eux-mêmes, qui s'y sont retranchés et défendus et qui l'ont brûlée en se retirant, fume et s'écroule.

— Tenez, justement, voici mon père, me dit Menotti.

Vous savez qu'à la naissance de son fils, Garibaldi a voulu lui donner, non point un nom de saint, mais un nom de martyr.

En même temps que je tournais les yeux sur le général, il tournait les yeux sur moi.

Il poussa un cri de joie qui m'alla droit au cœur.

— Cher Dumas, dit-il, vous me manquez.

— Aussi, vous le voyez, je vous cherche. Mes compliments, mon cher général.

— Ce n'est point à moi qu'il faut les faire, c'est à ces hommes-là ; quels géants, mon ami !

Et il me montrait ceux qui l'entouraient, faisant, comme toujours, ruisseler sa gloire sur ses voisins.

— Et Turr ?

— Vous le verrez ; c'est le brave des braves ! Vous ne sauriez croire ce qu'il a fait. Quelles splendides individualités que ces Hongrois !

— Et pas blessé, cette fois-ci ?

— Des balles partout, excepté dans sa peau.

— Et Nino Bixio ? Vous savez qu'on l'a dit tué ?

— Non, presque rien ; une balle morte dans la poitrine ; un fou qu'on ne peut pas tenir.

— Et Manin ?

— Blessé deux fois ; le pauvre garçon n'a pas de chance : aussitôt qu'il paraît, il attrape quelque

chose. Vous revenez avec moi au palais du Sénat, n'est-ce pas?

— Je crois bien!

Il me jeta son bras sur le cou et nous partîmes.

Il était vraiment magnifique, ce dictateur, qui vient de donner deux millions d'hommes à son roi, avec son chapeau de feutre écorné par une balle, sa chemise rouge, son pantalon gris traditionnel et son foulard noué autour de son cou et faisant capuchon en arrière.

Je remarquai dans le bas du pantalon, au-dessus du cou-de-pied, une déchirure très-significative.

— Qu'est-ce encore que cela? lui demandai-je.

— Un maladroit qui, en causant avec moi, a laissé tomber son revolver.

— Et le revolver est parti?

— Oui, et, en partant, il m'a brûlé mon pantalon et enlevé un morceau de ma botte; ce n'est rien.

— En vérité, vous êtes prédestiné, lui dis-je.

— Je commence à le croire, fit-il en riant. Allons.

Nous revînmes au palais du Sénat.

La place sur laquelle donne la façade avait un très-grand caractère avec sa fontaine à tête d'animaux, ses hommes armés groupés sur le bassin et ses quatre canons, pris par Turr à Orbitello, mis en batterie.

Garibaldi vit que je regardais ces canons.

— Cela ne sert pas à grand'chose, me dit-il; mais cela rassure ceux qui s'en servent et fait peur à ceux contre qui on s'en sert.

Dans le cabinet du général, nous trouvâmes Turr; il savait déjà mon arrivée et m'attendait.

Ce furent des cris de joie; il ne nous manquait que notre pauvre Téléki.

Édouard Lockroy et Paul Parfait étaient entrés avec moi et ne pouvaient se lasser de regarder Garibaldi, étonnés de le trouver si grand et si simple en même temps.

Je les présentai au général.

— Ah ça! nous allons déjeuner, n'est-ce pas? me dit-il.

— Volontiers.

Effectivement, on dressait la table.

Le déjeuner se composait d'un morceau de veau rôti et d'un plat de choucroute. Nous étions douze à table. Le déjeuner de tout l'état-major du général et de nous trois coûtait bien six francs.

On n'accusera pas Garibaldi de ruiner la Sicile.

Et cependant, cette fois, comme dictateur, il s'est fait la part large : il s'est attribué la nourriture, le logement et dix francs par jour.

Quel flibustier!

— Où logez-vous? me demanda-t-il au dessert.

— Mais, jusqu'à présent, à bord de ma goëlette.

— Vous ne comptez pas y rester; il pourrait bien arriver telle circonstance dans laquelle le séjour n'en serait pas très-sain.

— Indiquez-moi un endroit où je puisse placer trois ou quatre tentes, nous y camperons.

— Attendez, mieux que cela. — Cenni!

Cenni est son chef d'état-major.

— Général? dit celui-ci en s'avançant.

— Tu as des logements vacants au palais royal?

— Il n'y a encore personne.

— Donne le meilleur à Dumas.

— Celui du gouverneur, si vous voulez, général.

— Comment, si je le veux! Je crois bien, un homme qui m'apporte des lettres m'annonçant deux mille cinq cents hommes, dix mille fusils et deux bateaux à vapeur! Le logement du gouverneur à Dumas, et garde-moi le logement à côté du sien.

— C'est convenu, général.

— Organisez-vous là dedans le mieux que vous pourrez, et logez-y le plus longtemps possible : cela fera plaisir au roi de Naples, s'il sait qu'il vous a pour locataire. A propos, mes carabines?

— Elles sont à bord.

A Turin, je lui avais offert, pour la guerre qu'il devait faire à son compte, douze carabines.

Il les réclamait, c'était justice.

— Bon! dit-il, je les enverrai chercher.

— Quand vous voudrez.

— Maintenant, restez, partez, allez, venez, vous êtes chez vous.

— Avec votre permission, mon cher général, je vais voir le logement de M. le gouverneur.

— Allez.

En ce moment, trois ou quatre prêtres entrèrent.

— Ah! bon Dieu! fis-je au général, qu'est-ce que c'est que cela?

— N'en faites pas fi, me dit-il; ils ont été admirables : chacun d'eux a marché croix en main à la tête de sa paroisse; quelques-uns ont fait le coup de fusil.

— Seriez-vous converti, par hasard ?

— Tout à fait ; j'ai un chapelain, le père Jean. Je vous l'enverrai, mon cher ; un vrai Pierre l'Ermite ! il a eu un cheval tué sous lui et sa croix brisée entre ses mains ; c'est encore une individualité que je vous recommande.

— Envoyez-le-moi, nous ferons son portrait.

— Est-ce que vous avez un photographe avec vous ?

— Le premier photographe de Paris, tout simplement : Legray.

— Eh bien, faites-lui faire la vue de nos ruines ; il faut que l'Europe sache ces choses-là : deux mille huit cents bombes dans une seule journée !

— Dont pas une, probablement, n'a touché le palais que vous habitez ?

— Oh ! la bonne intention y était ; seulement, ils ne sont pas adroits.

Et il me montra deux maisons de la place du Palais dont les toits étaient effondrés et les fenêtres brisées.

— Nous prendrons tout cela et vous avec.

— Moi ? que voulez-vous faire de moi ?

— Je ne vous ai vu qu'en général, et, franchement, en général, vous ne vous ressemblez pas ; je vous veux avec votre vrai costume.

— Enfin, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; quand je vous ai aperçu, je me suis bien douté que j'allais être votre victime.

— Sur ce, je vous laisse avec vos prêtres.

— Allez.

Nous nous embrassâmes encore une fois et je

suivis le major Cenni, accompagné par mon ami Turr.

Je retrouvai le reste de nos compagnons sur la place du Palais ; sans savoir que je les convoquais à notre futur logement, je leur avais donné rendez-vous près de la fontaine.

La fontaine, depuis 1835, a été remplacée par une statue de Philippe IV ; mais ils avaient compris que c'était la même chose.

Seulement, ils étaient furieux ; je leur avais donné rendez-vous pour neuf heures, il en était onze ; ils mouraient de faim.

Ce fut bien autre chose quand ils surent qu'il fallait retraverser toute la ville pour déjeuner ; c'était une bonne petite lieue à faire.

Il y eut un concert de malédictions.

En ce moment passait une espèce de marmiton portant sur sa tête une longue corbeille, et, dans la corbeille, une carafe de vin, une carafe d'eau, un morceau de veau, un plat de choucroute, des fraises trop mûres et des abricots qui ne l'étaient pas assez.

C'était juste le même déjeuner que celui du général que l'on portait chez le chef d'état-major.

Il paraît qu'à l'exemple des Spartiates, on fait le même brouet pour tout le monde.

Turr mit la main sur le marmiton.

— Pardon, mon jeune ami, lui dit-il, mais tu vas laisser ce premier déjeuner ici et aller en chercher un second.

— Mais, monsieur, s'écria le marmiton épouvanté, que dirai-je au chef ?

— Tu lui diras que c'est le colonel Turr qui te l'a pris; d'ailleurs, je vais t'en donner un reçu, de ton déjeuner.

Et Turr, déchirant une feuille de son carnet, donna au marmiton reçu de son déjeuner, lequel fut immédiatement déposé sur les marches de la statue de Philippe IV.

Les affamés s'assirent sur la marche inférieure et se mirent immédiatement à attaquer le veau et la choucroute.

Je les laissai faire et j'allai rejoindre le major Cenni, qui ne soupçonnait pas pourquoi mes compagnons étaient restés en arrière.

— Permettez, me dit-il, que je vous remette entre les mains de l'inspecteur, qui vous conduira partout; vous choisirez les chambres qui vous conviendront le mieux; quant à moi, je meurs de faim, et il faut que je déjeune.

Le pauvre major ne se doutait guère à quel pillage était livré son déjeuner au moment suprême où il s'apprêtait à le savourer.

L'intendant me fit voir toutes les chambres du palais. Je choisis le salon, la chambre à coucher et la salle à manger du gouverneur.

Le salon était immense, on en pouvait faire un dortoir.

Les fenêtres donnaient sur la place.

Je m'approchai du balcon, attiré que j'y étais par le bruit d'une discussion.

C'était Turr qui donnait au marmiton du major un second reçu de son second déjeuner.

Le premier avait été insuffisant.

IV

LE PREMIER MARTYR

Palerme, 15 juin.

Maintenant, quels événements s'étaient écoulés depuis que nous avons laissé Garibaldi se rembarquant à Talamone, jusqu'au jour où je débarquai moi-même à Palerme, c'est-à-dire du 9 mai au 10 juin ? C'est ce que nous allons raconter, après avoir toutefois, pour l'intelligence des faits, jeté un regard sur ce qui se passait en Sicile.

Dès le commencement de la guerre de 1859, il fut facile de voir qu'une vive agitation pénétrait jusqu'au cœur de la Sicile et, dans un frémissement commun, rapprochait les trois classes bien tranchées de la société, nobles, bourgeois, peuple.

Le directeur de la police était alors Salvator Maniscalco, devenu si tristement célèbre depuis. Il sortait de la gendarmerie, était l'enfant gâté de Del Caretto, dont il faisait la police personnelle. Il vint en Sicile avec le prince de Satriano, fils du célèbre Filangieri, en qualité de prévôt de l'armée ; bientôt il obtint la surveillance de la ville. Enfin, ne s'arrêtant point dans sa marche, il fut nommé, quelque temps après, directeur général de la police de l'île.

C'était donc à lui qu'incombait, en cette qualité, la compression du mouvement qui menaçait de s'opérer.

Les débuts de Maniscalco à Palerme avaient été tout à son avantage. Instruit, courtois, plein d'égards pour l'aristocratie, les salons les plus sévères sous le rapport de l'étiquette l'avaient accueilli; seulement, l'heure était venue où il fallait choisir entre les relations de société et les ordres qu'il prétendait avoir reçus du gouvernement. Il opta pour ce dernier.

Tout le monde conspirait à Palerme, sinon activement, du moins d'intention; mais les conspirateurs le plus en vue étaient les nobles.

Maniscalco se décida à rompre avec eux; au moment où ces symptômes d'agitation, inspirés par les victoires de Montebello et de Magenta, remuaient le plus violemment l'aristocratie, il prit une vingtaine de sbires, et, sous prétexte de disperser une assemblée de factieux, il envahit le Casino, brisa les glaces, souffla les bougies, et, l'ayant fait évacuer, il en ferma les portes.

C'était l'époque des nominations de nos généraux au maréchalat et des titres donnés avec des noms de victoire. Le directeur de la police reçut le sobriquet de comte de *Smuccia-Candele*, c'est-à-dire de *Mouche-Chandelle*.

La brutale agression de Maniscalco porta ses fruits.

Soit par l'influence des nobles, soit par la propre force des choses, une insurrection armée éclata à Santa-Flavia, petit bourg à onze milles de Palerme.

La police se le dessus, comprime le mouvement et fait un certain nombre d'arrestations.

Alors un double sentiment se développe chez les Siciliens : besoin politique d'amélioration dans le

sort du pays ; haine personnelle contre la police et son chef.

Inutile de dire qu'au-dessus plane, toujours croissant, l'antagonisme entre les Siciliens et les Napolitains.

Nous allons voir se développer et suivre leur cours ces deux sentiments.

Un jour, comme Maniscalco allait entrer dans la cathédrale par la petite porte latérale, un homme, dont le haut du visage était couvert par un chapeau à grands bords, le bas par une barbe rousse, marche droit à Maniscalco, s'arrête devant lui, et, en prononçant ces deux mots seulement : « Meurs, misérable ! » il le frappe d'un coup de couteau.

Maniscalco tombe en poussant un cri ; on le croit mort, comme Rossi : il n'était que grièvement blessé.

Le meurtrier disparaît sans que jamais, quelles qu'aient été les recherches de la police, elle ait pu remettre la main dessus.

Vingt arrestations furent faites, cinq ou six personnes furent mises à la torture, le tout inutilement.

Le roi de Naples paye la blessure de Maniscalco, déjà très-riche, par une rente annuelle de deux cents onces d'or.

Alors commence une période de terreur royaliste pendant laquelle Maniscalco cesse de représenter l'idée politique pour devenir un but de haine personnelle.

C'est Narcisse sous Néron ; c'est Olivier le Daim sous Louis XI.

Il recrute des bandes de malfaiteurs, les enrôle et en fait un appendice à sa police ; cette horde de

pillards et d'assassins est répandue par lui sur Palerme et ses environs.

Les sbires de Maniscalco ont ordre d'arrêter le maître du cabaret del Fiano-Catolica : ils ne trouvent chez lui que sa femme et sa fille, sa fille couchée, sa femme encore debout ; ils ne veulent pas croire à ce que leur dit la femme de l'absence de son mari.

— Qui est dans ce lit ? lui demandent-ils.

— Ma fille, répond-elle.

— Tenez la mère, dit en riant un des sbires à ses camarades, et je vais m'assurer du sexe de la personne qui est couchée.

La mère est maintenue de force, et la fille est violée sous les yeux de sa mère.

Un campagnard, nommé Licata, échappe aux recherches de Maniscalco ; sa femme, enceinte, et ses enfants sont jetés dans un cachot jusqu'à ce que Licata se livre pour rendre la liberté à sa famille.

Alors, un triumvirat secondaire se forme ; il est composé du capitaine d'armes Chinicce, du commissaire Nealato et du colonel de gendarmerie de Simone.

Les triumvirs luttent d'imagination pour inventer de nouveaux supplices.

Ils inventent l'*instrument angélique* et le *bonnet du silence*.

Le bonnet du silence est une espèce de poire d'angoisse, de bâillon perfectionné.

L'*instrument angélique* est un masque de fer qui emboîte la tête, la comprime à l'aide d'une vis et la brise ligne à ligne en la comprimant.

On m'a donné des menottes en fer, qui, si minces que soient les poignets auxquels on les applique, ne peuvent se joindre qu'en entrant dans les chairs jusqu'à l'os.

On renouvelle cette torture employée contre nos soldats par les Espagnols en 1809, qui n'est ni la pendaison par le cou, ni la pendaison par les pieds, mais par le milieu du corps.

Ces cruautés frappèrent surtout l'aristocratie, que Maniscalco croyait l'instigatrice des troubles. Il se trompait : l'aristocratie ne se contentait pas de soulever le peuple, elle conspirait elle-même contre ce gouvernement qui, comme l'a dit un Anglais, est la négation de Dieu.

Et cependant, la Sicile voyait la Lombardie, voyait les duchés, voyait la Toscane, voyait les légations entrer dans une ère de paix et de bien-être en se réunissant au Piémont, tandis qu'elle demeurait, elle, enchaînée à Naples, tandis que, seule, elle restait sous un régime qui ruine la propriété, qui déshonore l'individu, qui engendre la misère et l'avilissement !

C'en était trop, une révolution devenait imminente.

Maniscalco ne tente pas de ramener les esprits, il désarme les bras.

Des perquisitions sont faites dans toutes les maisons pour enlever les fusils, les sabres et les baïonnettes.

Au milieu de ces persécutions, un comité sicilien, dit du *Bien public*, s'organise ; il est composé des chefs de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple.

De tous côtés, on ouvre des souscriptions qui ont pour but l'achat d'armes et de munitions.

On se prépare, on attend.

La police flaire et devine la révolution; ce n'était pas difficile, la révolution n'était plus là ou là : elle était partout, elle flottait dans l'air.

Alors arrive la nouvelle de la réunion au Piémont de la Toscane, des duchés, des légations. Cette influence qu'exerce Victor-Emmanuel par sa seule loyauté, et parce qu'il est prince progressiste au milieu des rois réactionnaires, pénètre en Sicile.

La réunion de la Sicile au Piémont est décidée entre les nobles, les bourgeois et le peuple.

On est en discussion sur un seul point.

Se soulèvera-t-on immédiatement? attendra-t-on encore?

Les mandataires de la noblesse et de la bourgeoisie sont pour que l'on attende; ceux du peuple sont pour qu'on se soulève à l'instant même.

Parmi les chefs du peuple poussant à une rébellion immédiate, était un maître fontainier ayant par son travail amassé une certaine fortune.

Il se nommait Riso.

Hier, on m'a montré sa maison, déjà devenue un but de pèlerinage pour les patriotes.

Lui, déclare que les autres, nobles et bourgeois, peuvent faire ce qu'ils voudront, mais qu'il n'attendra pas davantage; il peut compter sur deux cents amis.

— Eh bien donc, commencez, disent nobles et bourgeois, et, si votre mouvement prend de la consistance, nous nous réunissons à vous.

Riso donne rendez-vous à ses amis au monastère de la Grancia, monastère de frères mineurs, pour la nuit du 3 au 4 avril;—la maison de Riso attendait à ce monastère.

Tous les patriotes furent prévenus qu'à l'aube du 4 avril, on s'insurgeait.

Maniscalco se donnait au diable; il se sentait sous le coup d'un événement qu'il devinait sans pouvoir le prévenir. Il réunit tous les commissaires de police dans la nuit du 2 au 3 il leur déclare qu'il ne peut pas empêcher qu'une révolution n'éclate, et qu'il doit se contenter de l'étouffer quand elle aura éclaté.

Cependant la ville était frémissante et anxieuse.

Pendant la journée du 3, chacun fit ses provisions pour le cas où l'on serait obligé de rester plusieurs jours chez soi.

Le soir, les parents se réunissent et les portes se ferment.

Les uns savent ce qui va arriver, les autres devinent qu'il doit arriver quelque chose.

Par malheur, vers huit heures du soir, Maniscalco reçoit avis d'un moine — le nom du traître est resté inconnu — de ce qui doit se passer la nuit même.

Il court en toute hâte chez le général Salsano, commandant de la place, et fait entourer le couvent.

Riso y était déjà avec vingt-sept conjurés; mais les autres ne peuvent le rejoindre.

Sans doute, ils rejoindront pendant la nuit; Riso connaît ses hommes, ils seront au couvent pour l'heure convenue.

L'aube arrive; Riso entr'ouvre une fenêtre et voit

la rue fermée par des soldats et de l'artillerie.

Ses compagnons sont d'avis de tout abandonner et de laisser à chacun le soin de pourvoir à sa sûreté.

— Ce qui nous manque encore, dit Riso, ce sont les martyrs; donnons à la Sicile ce qui lui manque.

Et, par la croisée entr'ouverte, il fait feu sur les Napolitains.

Dès lors, la lutte mortelle est commencée.

Les canons sont mis en batterie devant la porte. Deux boulets la font voler en éclats et vont s'enfoncer dans la face du clocher qui regarde la cour.

Les Napolitains entrent à la baïonnette.

Le supérieur du couvent s'élance au-devant d'eux; il est éventré.

Les vingt-sept braves commandés par Riso font des prodiges; on combat pendant deux heures de corridor en corridor, de cellule en cellule.

Riso réunit alors ses hommes et fait une sortie par la porte même que les canons ont ouverte.

Les Napolitains reculent; mais, en reculant, font feu. Riso tombe, frappé d'une balle qui lui brise la cuisse au-dessus du genou.

Les autres font une trouée en laissant dix ou douze des leurs prisonniers.

Riso essaye de se relever; deux hommes s'avancent sur lui et lui déchargent, à bout portant, leurs fusils dans le ventre.

Il retombe une seconde fois, mais vivant encore.

Alors, il est placé dans une charrette et promené par les rues de la ville comme un trophée sanglant.

Dans tous les carrefours, sur toutes les places,

on s'arrête; les sbires, les gendarmes, les hommes de la police montent sur les roues de la charrette et crachent au visage du moribond.

Pendant ce temps, un second moine est tué, quatre autres sont blessés; un Enfant Jésus, très-respecté du peuple, est empalé par une baïonnette et porté à travers les rues.

Les vases d'argent de l'église sont volés; un soldat prend pour de l'or massif les chiffres en fer doré qui surmontent les deux portes : il brise ces deux chiffres et les met dans son sac.

Un ordre de Maniscalco arrive de transporter Riso à l'hôpital et de lui donner les plus grands soins.

Les chirurgiens pansent le malade; ses blessures sont mortelles, mais il peut vivre encore deux ou trois jours.

C'est tout ce qu'il faut.

Maniscalco a fait arrêter le père de Riso, qui n'a pas pris part à la rébellion de son fils, mais qui, inquiet pour celui-ci, a été vu le matin en robe de chambre à une fenêtre de sa maison donnant sur le couvent.

Son procès est fait, ainsi qu'à treize autres prisonniers.

On les fusille tous les quatorze, le 5 avril.

Le 5 au soir, Maniscalco se présente au lit de Riso, un pavier à la main.

— Voici, lui dit-il, la sentence qui condamne votre père à la peine de mort; faites des révélations, nommez les seigneurs qui vous ont poussé à l'acte de rébellion, et grâce de la vie sera faite à votre père.

Riso hésite un instant, mais finit par assumer la responsabilité sur lui-même et par dire qu'il n'a pas de complices.

Maniscalco s'informe et apprend des chirurgiens que le blessé peut vivre encore vingt-quatre heures.

— C'est bien, dit-il à Riso, je reviendrai vous voir demain matin ; la nuit porte conseil.

Mais les patriotes ont appris la tentative de séduction infâme opérée sur Riso ; ils parviennent à lui faire savoir que son père a été fusillé dans la matinée, et que la vie qu'il devait racheter par ses révélations était déjà éteinte depuis six heures quand on la lui offrait.

Riso mourut dans la nuit, les uns disent de l'impression que lui causa la nouvelle de la mort de son père, les autres disent d'avoir arraché l'appareil qui couvrait ses blessures.

Riso mort, son père et ses complices fusillés, Maniscalco se crut maître de la révolution, et l'âge d'or des mouchards commença ; l'argent et les récompenses pleuvaient sur tout ce qui était de la police.

Mais cette sécurité fut bientôt troublée ; l'insurrection palermitaine, si promptement qu'elle eût été comprimée, avait eu son écho dans les campagnes. Les *picciotti*¹ se réunissaient et essayaient de relever la révolution en lui offrant dans les montagnes un refuge inviolable.

1. Nom que l'on donne à tous les jeunes gens de la campagne ; depuis quinze ans jusqu'à vingt-cinq, tout paysan est un *picciotto*.

Au tocsin de la Grancia répondirent les cloches de toute la Sicile.

A la Bagheria, les deux compagnies de soldats en garnison étaient attaquées; Misilmeri chassait sa petite garnison jusqu'au pont de l'Amiraglio; Altavilla, Castellanza, envoyaient leur contingent de paysans armés, et Carini, allant au-devant de l'appel de Palerme, avait, dès le 3 avril, c'est-à-dire dès la veille de la lutte de la Grancia, arboré le drapeau de l'Italie réunioniste.

Ce fut un signal pour les autres drapeaux de se déployer, et, au cri de « Vive Victor-Emmanuel ! » ils se déployèrent en effet.

Malheureusement, le défaut d'armes, de munitions et d'ensemble empêchait l'insurrection de devenir générale. C'étaient des météores, c'étaient des éclairs, ce n'était pas encore une tempête.

Palerme attendait toujours que la campagne vint à elle; terrifiée par les exécutions, étouffant sous la main de Maniscalco, elle demeurait écrasée sous le poids de son premier échec, mais ferme et constante dans sa haine, et se tournant vers tous les points de l'horizon pour demander à Dieu et aux hommes un appui quelconque qui la relevât de sa chute.

Cependant une espèce de quartier général avait été établi à Gibilrosa; on provoquait les troupes pour les attirer sur les hauteurs et rompre, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, le cercle de fer étendu autour de la ville.

Maniscalco résolut de porter dans la campagne la terreur renfermée jusqu'alors dans la ville.

On fit des sorties, artillerie en tête; on pilla les maisons de campagne; on détruisit les villages; à défaut des hommes armés, qu'on ne pouvait rejoindre ou qui ripostaient, on tira sur les femmes et sur les enfants fugitifs.

Alors commencèrent à se répandre les noms de certains chefs de bande.

Ces chefs de bande étaient le cavalier Stefano Santa-Anna, le marquis Fimatore Corteggiani, Pietro Pediscalce, Marinuzzo et Louis de la Porta, qui, après dix ans d'exil et de persécutions, ne s'était point lassé de conspirer et de combattre pour son pays.

Des engagements eurent lieu alors à Gibilrosa et à Villabole, et l'on se concentra à Carini pour marcher sur la ville.

L'état de rage et d'exaspération des citadins était impossible à décrire : tous les jours des luttes particulières s'engageaient entre des insulteurs suscités par Maniscalco et des citoyens qui passaient tranquillement dans une rue ou qui traversaient paisiblement une place.

Ces luttes étaient un prétexte à la police pour intervenir; les citoyens, naturellement, avaient toujours tort, et, tandis qu'on ne demandait pas même aux insulteurs quelle était la cause de leur insulte, les insultés étaient menés en prison les menottes aux mains.

Au bout de quelque temps, les boutiques se fermèrent les unes après les autres, le commerce agonisa, les rues se dépeuplèrent.

Ce fut vers ce temps qu'un rayon d'espérance vint réchauffer les cœurs.

Un journal sarde, introduit à Palerme en dépit de la police, annonça la formation d'un comité à Gênes.

Ce comité avait pour but de venir, par tous les moyens possibles, au secours de la Sicile.

Le journal ajoutait qu'un corps d'expédition s'organisait dans la haute Italie pour aller au secours des patriotes siciliens. Alors tous les cœurs palpitèrent.

Un homme se dévoua à répandre cette grande nouvelle par toute la Sicile.

Ce fut Rosolino Pilo. Le 10 avril, il débarqua à Messine; proscrit depuis dix ans, il rentrait dans son pays natal, apportant cette grande nouvelle que non-seulement le corps d'expédition s'organisait, mais encore que Garibaldi se mettait à la tête.

Rosolino Pilo parcourut la Sicile en tous sens. Infatigable dans sa mission, partout il écrivait sur les murailles : « Garibaldi arrive ! Vive Garibaldi ! vive Victor-Emmanuel ! »

Chaque village eut son avertissement, que tout paysan put lire ou se faire lire.

Un autre patriote, Giovanni Correo, en faisait autant de son côté.

Bientôt il n'y eut plus qu'un cri par toute l'île : « Vive Garibaldi ! vive Victor-Emmanuel ! » qu'un vœu, l'annexion.

C'est alors que, pour répondre à tous ces cris par un coup de tonnerre, Maniscalco fit arrêter, garrotter et conduire en prison comme des voleurs, le prince Pignatelli, le prince Niscemi, le prince Giar dinelli, le chevalier San-Giovanni, le père Ottavio

Lanza, le baron Riso et le fils aîné du duc de Legiario.

Mais le nom de Garibaldi répondait à tout et consolait de tout.

Les enfants chantaient sur tous les tons, en passant près des sbires :

— *Viene Garibaldi! Garibaldi viene!*

La femme à laquelle on enlevait son mari, la mère à laquelle on enlevait son fils, la sœur à laquelle on enlevait son frère, au lieu de pleurer, menaçaient.

— *Garibaldi viene!* criaient-elles aux sbires.

Et les sbires sentaient courir un frisson dans leurs veines à ce nom redouté de toute tyrannie.

Un astre nouveau s'était levé sur la Sicile; cet astre, c'était l'espérance.

Avec Garibaldi, en effet, on allait avoir un nom populaire pour toute l'Italie, un capitaine de génie, un centre d'opération.

A mesure que la nouvelle se confirmait, on ne s'abordait que par ces mots :

— Eh bien, Garibaldi?

— Il vient! il vient! répondaient les voix des passants à celle de l'interrogateur.

Un jour, on voulut savoir si l'on pouvait compter sur une solidarité commune.

On annonça que, de telle à telle heure, tout le monde devait se promener dans la rue de Maqueda.

La rue fut encombrée; tout le monde était à pied, même les femmes les plus élégantes; les voitures eussent nui à la circulation, personne n'avait pris sa voiture.

Maniscalco était furieux; que dire à ces prome-

neurs inoffensifs, sans armes, qui ne poussaient aucun cri ?

Le démon lui souffla une idée : c'était, puisqu'ils ne criaient pas : « Vive Garibaldi ! vive Victor-Emmanuel ! » de leur faire crier : « Vive le roi de Naples ! »

Un groupe de soldats et de sbires s'avança dans la rue, criant :

— Vive François II !

Personne ne répondit.

Les soldats et les sbires entourèrent un groupe.

— Criez : « Vive François II ! » dirent-ils à ceux dont ce groupe était composé.

Un profond silence se fit.

Au milieu de ce silence, un homme jeta son chapeau en l'air et cria :

— Vive Victor-Emmanuel !

Il tomba aussitôt percé de coups de baïonnette.

Alors, la fusillade, la baïonnette et le poignard firent leur œuvre ; deux hommes furent tués ; trente personnes, femmes ou enfants, furent blessées.

Toute la population se retira sans répondre autre chose à ces meurtres, à ce massacre, à ce sang versé, que ces mots, plus terribles dans leur menace que la haine des Napolitains ne l'était dans son effet :

— *Viene Garibaldi ! viene Garibaldi !*

Le lendemain, on raconta des horreurs : des pères de famille qui se promenaient avec des enfants avaient été frappés, eux et leurs enfants ; des hommes et des femmes qui avaient fui dans un café avaient été poursuivis et chargés dans ce café par des gendarmes à cheval.

Le lendemain, Palerme était effrayante à voir.

Comme la muraille de Balthazar, tous les murs portaient le terrible *Mane-Thecel-Pharès* :

Garibaldi viene! Garibaldi viene!

Le jour, les rues étaient désertes et les fenêtres closes.

Le soir, les contrevents s'ouvraient, et, toute la nuit, les regards cherchaient sur cet amphithéâtre de montagnes qui enveloppe Palerme, les feux qui devaient annoncer ce secours depuis si longtemps promis par la campagne à la ville.

Un matin, — c'était le 13 mai, — ce cri éclata par toute la ville :

— Garibaldi a débarqué à Marsala!

Le vengeur était venu.

V

BATAILLE DE CALATAFIMI

Palerme, 15 juin.

Reprenons *le Lombardo* et *le Piemonte* où nous les avons quittés.

En partant de Talamone, les deux navires marchèrent de conserve sans se perdre de vue, jusqu'au commencement de la seconde nuit, où, sans que

l'on pût comprendre pour quelle raison, *le Lombardo* restait en arrière.

Poussé par la manie du suicide, le volontaire qui s'était déjà jeté deux fois à la mer, transporté du *Piemonte* sur *le Lombardo*, venait de s'y jeter une troisième fois.

Mais, avec la même obstination qu'il mettait à se noyer, cette fois encore on le repêcha.

Le général ordonna alors qu'un fanal fût allumé à bord du *Piemonte* pour rallier *le Lombardo*.

Mais, en voyant ce fanal, Nino Bixio, qui commandait *le Lombardo*, crut à l'apparition de quelque bateau à vapeur napolitain, et, au lieu de se rallier, s'éloigna à toute vapeur.

Garibaldi voulait tirer un coup de canon de rappel; mais Turr, qui avait deviné la pensée de Nino Bixio, le supplia de n'en rien faire.

Le général se contenta de forcer de vapeur de son côté, tout en poursuivant *le Lombardo*.

Comme *le Piemonte* était meilleur marcheur que *le Lombardo*, il finit par rejoindre celui-ci et le reconnaître; les deux bâtiments se remirent alors à marcher de conserve.

Au point du jour, on aperçut Maritimo; on eut bientôt joint et dépassé cette île, qui semble une sentinelle placée par la Sicile pour veiller sur sa pointe occidentale; puis on s'approcha de Favignana et l'on commença de prendre des dispositions pour le débarquement, qui devait avoir lieu à Marsala.

Il fut arrêté dans l'ordre suivant :

Le colonel Turr, suivi de vingt-cinq guides des-

cendrait dans les trois premiers canots; avec ses vingt-cinq hommes, il avait ordre de s'emparer de la porte et de s'élancer sur la caserne, qu'on supposait occupée par cinq ou six cents Napolitains.

Le capitaine Bassini, avec la 8^e compagnie, devait descendre à son tour et faire toute diligence pour soutenir l'attaque de Turr.

Vers midi, on se trouvait à trois milles de la terre.

Le général ordonna que chacun se couchât à plat ventre sur le pont, ayant son fusil près de lui; cinq ou six hommes seulement devaient rester pour simuler l'équipage d'un bateau à vapeur.

Les canons étaient recouverts d'un prélat.

On distinguait dans le port deux bateaux à vapeur anglais; ils étaient immobiles et à l'ancre.

Une petite barque de pêcheur passa; on gouverna dessus et on lui donna l'ordre de s'arrêter.

On fit monter le patron à bord du *Piemonte* et on lui demanda des nouvelles.

Il répond que les royaux sont, en effet, venus pour désarmer la population, mais qu'ils sont repartis pour le moment. On ne trouvera donc personne.

On entre droit dans le port; le *Piemonte* jette l'ancre à trois cents pas du môle; le *Lombardo*, en se laissant porter à gauche, touche le fond; mais on n'a plus besoin de lui, l'accident est sans importance, et aussitôt le débarquement commence selon l'ordre convenu.

On s'empare d'abord des portes de la ville et du télégraphe.

Mais comme l'absence des Napolitains rend l'o-

pération moins importante, un simple lieutenant en est chargé.

En s'approchant du télégraphe, dont il a ordre de couper les fils, le lieutenant fait fuir l'employé, qui abandonne son bureau en y laissant le brouillon d'une dépêche conçue en ces termes :

« Deux bateaux à vapeur avec le pavillon sarde viennent d'entrer dans le port et débarquent des gens armés. »

La dépêche est adressée au comité militaire de Trapani.

Au moment où il lit cette dépêche, le lieutenant s'aperçoit que l'on y répond.

Un de ses hommes qui connaît la langue télégraphique traduit la réponse ainsi :

« Combien sont ces hommes, et dans quel but débarquent-ils ? »

L'officier répond :

« Je m'étais trompé ; les deux bateaux à vapeur sont des bateaux marchands chargés de soufre et venant de Girgenti. »

Le télégraphe marche de nouveau et rapporte cette réponse :

« Vous êtes un imbécile ! »

L'officier pense alors que le dialogue a assez duré ; il coupe les fils et revient rendre compte à Turr de ce qui s'est passé.

Pendant ce temps, la 8^e compagnie a débarqué et s'est postée à la porte de la Marine.

Au même moment, on signale un bateau à vapeur que l'on ne tarde pas à reconnaître pour napolitain.

Le débarquement marchait avec lenteur, faute de

canots; à mesure qu'elle débarquait, la troupe s'allignait sur le môle.

Outre le bateau signalé, arrive bientôt à grande vitesse une frégate à vapeur, qui commence son feu quand les deux tiers des hommes, à peu près, ont débarqué.

Chaque boulet était salué du cri de « Vive l'Italie ! » Le bonheur qui s'attache à tout ce qu'entreprend Garibaldi voulut qu'aucun boulet ne portât. Un pauvre chien qui faisait partie de l'expédition fut le seul mort que l'ont eut à regretter.

Les canons et les troupes sont acheminés vers la ville; le général Garibaldi et le colonel Turr restent sur le port tout le temps que dure le débarquement.

Au moment où il finit et où les deux chefs vont à leur tour entrer dans la ville, un obus tombe à dix pas d'eux, éclate et les couvre de terre.

Des postes sont placés de tous côtés afin qu'on puisse prendre quelque repos.

Pour ne pas troubler ce repos, les deux bâtiments napolitains, qui craignent sans doute quelque surprise de nuit, s'éloignent de dix-huit à vingt milles.

Au point du jour, on part pour Salemi.

La route était libre.

Le soir, on fait halte autour d'une ferme; on avait peur de manquer de vivres, mais les paysans y pourvoient; chacun apporte aux volontaires ce qu'il peut, celui-ci du pain, celui-là du vin, cet autre une poule, des œufs, un mouton.

Dès lors, il était évident qu'à défaut d'aide armée, on aurait la sympathie des populations.

Le lendemain, dès le matin, arrive un courrier qui annonce que les Napolitains sont à Calatafimi, et font mine de vouloir marcher sur Salemi.

On envoie en avant Bixio et sa compagnie; le général suit immédiatement avec son état-major; il est suivi lui-même par le reste de l'expédition.

A Salemi, l'on est reçu en triomphe; on y reste toute la journée. C'est à Salemi que le général se nomme dictateur au nom du roi Victor-Emmanuel; nous avons cité le décret ¹.

Turr, de son côté, profite de ce jour de repos pour faire un décret sur l'organisation de l'armée, décret que signe Garibaldi.

Un peu en avant de Salemi, au moment où le général faisait boire son cheval à une fontaine, un moine de l'ordre de saint François réformé, à la figure intelligente, à l'œil vif, aux cheveux courts et crépus, se fait jour et arrive jusqu'à lui.

Ce moine était au couvent de Sainte-Marie des Anges de Salemi et donnait des leçons de philosophie; il exprime à la fois au général sa joie de le voir et son étonnement de le voir si simple.

Puis, tombant à genoux :

— Mon Dieu ! s'écrie-t-il, je te remercie de m'avoir fait vivre dans les temps où devait venir le messie de la liberté; à partir de ce moment, je jure, s'il est besoin, de me faire tuer pour lui et pour la Sicile.

Turr voit à l'instant même tout le parti qu'on peut tirer, au milieu d'une population superstitieuse

1. V. page 38.

comme la population sicilienne, d'un prêtre jeune, éloquent et patriote.

— Voulez-vous venir avec nous? lui demande-t-il.

— C'est mon seul désir, répond le moine.

— Alors, venez, dit Garibaldi en poussant un soupir; vous serez notre Ugo Bassi

Et il lui donne la proclamation suivante, que d'avance il avait fait imprimer :

AUX BONS PRÊTRES

« Le clergé fait aujourd'hui cause commune avec nos ennemis; il solde des soldats étrangers pour combattre les Italiens. Quoi qu'il arrive, quelque chose que le sort décide de l'Italie, il sera maudit par toutes les générations !

» Ce qui console cependant, ce qui permet de croire que la vraie religion du Christ n'est pas perdue, c'est de voir, en Sicile, des prêtres marcher à la tête du peuple contre ses oppresseurs.

» Les Ugo Bassi, les Verita, les Gusmaroli, les Bianchi ne sont pas tous morts, et, le jour où sera suivi l'exemple de ces martyrs, de ces champions de la cause nationale, l'étranger aura cessé de fouler notre terre, il aura cessé d'être le maître de nos fils, de nos femmes, de nos biens et de nous-mêmes.

» G. GARIBALDI. »

— Cette proclamation n'est pas pour moi, dit le moine après l'avoir lue; car je suis converti d'avance; mais je la donnerai à ceux dont la foi a besoin d'être soutenue.

Au dîner, qui eut lieu chez le marquis de Torre-Alta, où logeait l'état-major, le général fit placer frère Jean à sa droite.

Tous les officiers de Garibaldi n'étaient point d'une orthodoxie sans reproche ; on plaisanta quelque peu frère Jean.

Un officier lui dit :

— Puisque vous voilà notre chapelain, frère Jean, il vous faut jeter le froc aux orties et prendre le mousquet.

Mais frère Jean secoua la tête.

— Il n'est pas besoin, dit-il : je combattrai avec la parole et avec la croix ; celui qui porte le christ sur la poitrine ne doit pas porter le fusil sur l'épaule.

Dès lors, Garibaldi vit qu'il avait affaire à un homme intelligent ; il fit un signe, et les plaisanteries cessèrent.

Après le dîner, frère Jean partit pour Castel-Veterano, son bourg natal ; il en revint le lendemain avec cent cinquante paysans armés de fusils.

J'ai déjà dit que ces paysans se nommaient des picciotti.

Le 15 au matin, de bonne heure, on se remet en marche pour Calatafimi.

En arrivant à Vita, c'est-à-dire à trois milles en avant de Calatafimi, on trouve, au sortir d'une espèce de défilé, de magnifiques positions devant soi.

On ne doute pas que les Napolitains ne soient là campés quelque part, ayant jugé inutile d'aller plus loin.

Le général ordonne à la troupe de faire halte ; il

prend avec lui Turr et deux officiers, le major Tuckery et le capitaine Misorì, et gravit une montagne à droite de la route.

Arrivé au sommet, il reconnaît que ses prévisions étaient fondées : on est en face de l'armée napolitaine.

Le gros de cette armée est à Calatafimi même et occupe la ville, située sur le versant d'une montagne.

Les avant-postes sont à un mille en avant de Calatafimi.

A peine les Napolitains ont-ils, de leur côté, reconnu que les légionnaires sont à Vita ; à peine ont-ils vu que, du haut de la montagne, un groupe d'officiers les observe, qu'ils commencent à sortir de la ville, à faire leur descente dans la vallée et à gravir ensuite trois mamelons à gauche et un à droite, d'où ils commandent le chemin.

Alors le général redescend et ordonne les dispositions suivantes :

Turr prendra les carabiniers génois, excellents tireurs, armés de carabines suisses, et parmi lesquels servent comme volontaires des jeunes gens riches à millions.

Derrière Turr marcheront, à droite, la 7^e compagnie, à gauche la 8^e.

Enfin, pour les soutenir, viendront la 6^e et la 9^e compagnie avec les picciotti de Santa-Anna et de Cappolo, qui ont rejoint les volontaires à Salemi, — quatre cent cinquante hommes, à peu près.

A gauche, sur la route, on mettra en batterie les deux seules pièces de canon en état de service ; les deux autres n'ont pas d'affût,

C'est dans cette disposition que l'on attend l'ennemi, lequel commence à se former en tirailleurs et s'avance en faisant grand bruit, chaque officier ne disant pas, mais criant à tue-tête ses commandements.

Ce que voyant le général, et pensant que dix minutes s'écouleront bien encore avant qu'on soit à portée de fusil, il ordonne à tout le monde de s'asseoir à son rang en disant :

— Reposons-nous, nous avons bien le temps de nous fatiguer.

Et il donne l'exemple en s'asseyant entre les carabiniers génois et les deux compagnies destinées à les soutenir.

Lorsque les Napolitains ne sont plus qu'à deux portées de fusil, le général ordonne aux clairons de se lever et de sonner sa diane favorite.

Aux premiers sons de la trompette, les tirailleurs napolitains s'arrêtent; quelques-uns font trois ou quatre pas en arrière.

En ce moment, sur le sommet d'un monticule, à droite des volontaires, à gauche des royaux, apparaît une forte colonne napolitaine qui met en batterie deux pièces de canon.

Les Napolitains reprennent leur marche offensive, interrompue un instant par les sons de la trompette.

A portée de fusil, ils commencent à faire feu.

Les volontaires essuient le premier feu assis et sans bouger; seulement, à ce premier feu, une partie des picciotti disparaît.

Cent cinquante, à peu près, tiennent ferme, retenus par Santa-Anna et Cappolo, leurs chefs, et

deux franciscains qui, armés chacun d'un fusil, combattent dans leurs rangs.

Alors le général pense qu'il est temps de commencer; il se lève et crie :

— Allons, enfants, à la baïonnette !

Aussitôt l'ordre donné, Turr se jette en avant, conduisant la première ligne.

Nino Bixio, avec deux compagnies, opère le même mouvement.

Un instant après, le général remplace Turr et l'envoie porter l'ordre d'une attaque générale.

Mais l'ordre était devenu inutile, le combat s'était engagé de lui-même.

Les Napolitains se repliaient, la baïonnette des légionnaires sur la poitrine ; mais, immédiatement, ils se rallient dans une position meilleure que celle qu'ils viennent de quitter.

Alors, au milieu du combat général, s'exécutent d'admirables charges particulières.

Tout officier qui rallie cent hommes, soixante hommes, cinquante hommes, charge à leur tête.

Ces charges sont conduites par Garibaldi, par Turr, par Bixio, par Schiafini.

A chaque charge, les Napolitains tiennent bon, font feu, rechargent leurs fusils, font feu de nouveau, jusqu'à ce qu'ils voient briller à dix pas d'eux les baïonnettes des légionnaires, d'autant plus terribles qu'elles semblent emmanchées à des canons muets.

Ils reculent alors, mais se reforment aussitôt, toujours dans une position meilleure, sous le feu de leurs canons, qui crachent mitraille et grenades.

Le général, au milieu du feu, donne ses ordres avec son calme ordinaire; son fils Menotti, qui fait ses premières armes, — celui-là même qui est né dans le Rio-Grande, et que son père, pendant une retraite de huit jours, a porté à son cou dans un mouchoir, afin de le pouvoir réchauffer de son haleine, — Menotti prend un guidon tricolore orné de rubans, sur lesquels est écrit le mot *Liberté*, et s'élance en avant des tirailleurs, le revolver d'une main, le guidon de l'autre.

A vingt pas de l'ennemi, il est atteint d'une balle, à la main même dont il porte le drapeau.

Le drapeau lui échappe de la main.

Schiafini ramasse le pennon, s'élance en avant et est tué roide à dix pas du premier rang napolitain.

Deux autres légionnaires ramassent à leur tour le drapeau et sont tués tous deux. Les Napolitains s'en emparent. Le guide Damiani se précipite au milieu d'eux, arrache le drapeau et les rubans, ne laissant aux mains des Napolitains que la hampe nue.

Pendant ce temps, l'artillerie des légionnaires a démonté un des canons des royaux; trois étudiants de Pavie et un guide s'élancent sur le canon qui reste et tuent les artilleurs sur la pièce, dont ils s'emparent.

Ordre est alors donné à l'artillerie des légionnaires de s'avancer et de tirer toutes les fois que les légionnaires ne lui masqueront pas les Napolitains.

Le combat durait depuis deux heures, à peu près; il faisait horriblement chaud; les hommes qui

avaient toujours chargé n'en pouvaient plus. Au milieu d'une charge contre un mamelon plus élevé, ils s'arrêtent et se couchent.

— Eh bien, dit le général, que faisons-nous donc là ?

— Nous reprenons haleine, disent les légionnaires ; soyez tranquille, cela va recommencer et n'en ira que mieux.

Garibaldi seul reste debout, au milieu de ses hommes couchés ; sans doute les Napolitains l'ont reconnu, car tout leur feu se concentre sur lui.

Quelques légionnaires se relèvent et veulent faire à leur général un rempart de leur corps.

— Allons donc, dit Garibaldi en les écartant, je ne trouverai jamais meilleure compagnie ni plus beau jour pour mourir.

Enfin, après avoir soufflé un instant, chacun se relève et charge avec un nouvel acharnement. Sirtori a son cheval tué sous lui et est blessé légèrement à la jambe ; il continue de s'avancer. Les royaux sont délogés de ce mamelon comme des autres.

Deux restent encore à prendre.

— A moi, les étudiants de Pavie ! s'écrie Turr.

Une cinquantaine de jeunes gens se présentent.

— Mais, colonel, vous dites toujours que c'est le dernier ! lui répondent-ils exténués.

Et ils le suivent, tout exténués qu'ils sont.

Les Napolitains, débusqués de toutes leurs positions, enlevées à la baïonnette les unes après les autres, abandonnent enfin le champ de bataille et se retirent à Calatafimi.

Chaque légionnaire reste où il est et se couche; on croirait l'armée de Garibaldi entièrement détruite.

Elle se repose de sa victoire, victoire terriblement achetée, comme le constate cet ordre du jour du général, lu le soir même sur le champ de bataille :

« Soldats de la liberté italienne !

» Avec des compagnons tels que vous, je puis tout tenter ; je vous l'ai prouvé en vous mettant en face d'un ennemi quatre fois plus fort que vous et maître de positions inexpugnables pour tous autres que vous.

» Je comptais sur vos baïonnettes, et je vois que je ne m'étais pas trompé !

» En déplorant cette dure nécessité de combattre des soldats italiens, confessons que nous avons trouvé chez eux une résistance digne d'une cause meilleure, et réjouissons-nous-en, car c'est une preuve de ce que nous pourrons faire lorsque nous serons tous réunis sous le glorieux drapeau de la rédemption.

» Demain, le continent italien préparera la fête de votre victoire, victoire remportée par ses enfants libres et par les preux Siciliens.

» Vos mères et vos fiancées sont déjà fières de vous ; demain, elles en seront orgueilleuses, et elles marcheront leur chemin la tête haute et le front radieux.

» Le combat coûte la vie de bien des frères aimés, mais morts au premier rang ; les nous de

ces martyrs de la cause italienne seront recueillis et écrits sur les tables d'airain de l'histoire.

» Ces noms, je les signalerai à la reconnaissance du pays, ainsi que ceux de ces vaillants qui ont conduit au combat nos jeunes et inexpérimentés soldats, et qui, demain, conduiront de nouveau, sur de plus illustres champs de bataille, ces hommes qui doivent rompre les derniers anneaux de la chaîne de notre Italie bien-aimée.

» G. GARIBALDI. »

Et, en effet, les Napolitains s'étaient si bien battus, qu'à la défense de ce mamelon à la moitié duquel les assaillants avaient été obligés de s'arrêter, les Napolitains, après avoir usé leurs cartouches, avaient combattu à coups de pierre; Garibaldi reçut une de ces pierres, qui faillit lui luxer l'épaule.

La bataille gagnée, la position était telle, que l'on pouvait, par un dernier effort, couper la retraite aux Napolitains.

Mais on ne put faire un pas de plus; l'armée était fort éprouvée. Les guides seuls, que commandait Misorì, blessé d'un coup de mitraille à l'œil, avaient eu, sur dix-huit hommes, un tué et cinq blessés.

On avait eu, en tout, cent dix hommes tués ou blessés, parmi lesquels seize officiers.

Pendant la nuit, les royaux quittèrent Calatafimi, où les soldats de l'Italie entrèrent à la pointe du jour.

On trouva, depuis, cette lettre, écrite par le général Landi au prince de Castelcicala, dont j'occupe, à l'heure qu'il est, l'appartement au palais royal.

TRÈS-URGENT

A Son Excellence le prince de Castelcicala.

■ Calatafimi, 13 mai 1860.

» Très-excellent prince !

» Secours, prompt secours ! La bande armée, qui a quitté Salemi ce matin, a enveloppé toutes les collines du sud au sud-est de Calatafimi.

» La moitié de ma colonne avancée a été disposée en tirailleurs et a attaqué les rebelles ; le feu a été bien soutenu ; mais les masses des rebelles, unies avec les troupes siciliennes, étaient en nombre immense.

» Les nôtres ont tué le grand commandant des Italiens et pris leur bannière, que nous conservons ; malheureusement, une pièce de notre artillerie, tombée de mulot, est restée entre les mains des rebelles, et cela me brise le cœur.

» Notre colonne a été obligée de battre un peu en retraite et de prendre son poste à Calatafimi, où je me trouve en ce moment sur la défensive.

» Comme les rebelles, en très-grand nombre, font mine de vouloir nous attaquer, je supplie Votre Excellence de m'envoyer sans retard un puissant

renfort d'infanterie, ou tout au moins une demi-batterie, les masses des rebelles étant énormes et obstinées au combat.

» Je crains d'être assailli dans les positions que j'occupe; je m'y défendrai autant qu'il me sera possible; mais, si un prompt secours ne m'arrive, je déclare ne pas savoir comment l'affaire tournera.

» Les munitions de l'artillerie sont presque consommées; celles de l'infanterie sont considérablement diminuées; si bien que notre position est des plus critiques, et que la nécessité des moyens de défense et le manque de ces moyens me mettent dans la plus grande consternation.

» J'ai soixante-deux blessés; je ne puis vous donner un compte exact de mes morts, vous écrivant immédiatement après notre retraite. Dans un autre rapport, je donnerai à Votre Excellence des détails plus précis.

» En somme, j'avertis Votre Excellence que, si les circonstances m'y contraignent, je devrai, pour ne pas compromettre mes colonnes, me retirer dans un lieu élevé.

» Je me hâte de soumettre tout cela à Votre Excellence, afin qu'elle sache que ma colonne est entourée d'ennemis considérables, lesquels se sont emparés des moulins et ont pris la farine préparée pour les troupes.

» Que Votre Excellence ne conserve pas de doute sur la façon dont notre pièce a été perdue : je répète à Votre Excellence que cette pièce de canon était sur le dos d'un mulet qui fut tué au moment de notre retraite. Il a donc été impossible de la re-

prendre. J'achève, en vous affirmant que toute la colonne a combattu sous le feu le plus vif, de dix heures à cinq heures après midi, moment auquel a commencé notre retraite.

» *Le général commandant,*

» LANDI. »

Au bas de cette lettre, Turr, dans les mains duquel elle était tombée, écrivit :

Observations de l'adjudant général Stefano Turr.

« Le canon fut pris au moment où il faisait feu et étant sur ses roues ; preuve que le mulet ne fut pas tué, c'est qu'au contraire, les deux mulets appartenant au canon tombèrent entre nos mains.

» Le grand commandant ne fut pas tué, heureusement pour l'Italie. Quant au drapeau, ce n'était pas celui du bataillon, c'était un simple guidon de fantaisie que le brave Schiafini avait apporté avec lui à la colonne, dans les rangs de laquelle il est tombé frappé de deux balles.

» Le général Landi peut-il montrer dans les annales de la guerre un porte-bannière semblable ?

» Il faut lire son rapport pour savoir de lui-même comment il fut secoué par ces hommes vêtus en paysans, mais qui combattent avec toute leur âme pour la liberté de la patrie. »

VI

LA BÉNÉDICTION DE L'EXCOMMUNIÉ

Palerme, 16 juin.

On donna, à Calatafimi, un jour de repos aux hommes, et un jour de travail aux choses les plus urgentes.

Pendant la soirée de la veille, frère Jean avait rejoint avec ses cent cinquante volontaires.

Le lendemain, on arriva de bonne heure à Alcamo.

En approchant d'Alcamo, frère Jean, qui marchait à cheval près du général, se pencha à son oreille et lui dit :

— Général, n'oubliez pas que vous êtes excommunié.

— Je ne l'oublie pas, mon frère, répondit le général ; mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Voici ce que je voudrais que vous y fissiez, mon général : nous vivons au milieu d'une population religieuse, plus que religieuse, superstitieuse ; eh bien, je voudrais qu'en passant devant l'église d'Alcamo, vous y entrassiez pour recevoir la bénédiction.

Garibaldi réfléchit un instant ; puis, faisant un signe affirmatif :

— C'est bien, dit-il, je ferai selon votre désir.

Tout joyeux de cette concession, qu'il croyait devoir être plus disputée, frère Jean mit son cheval au galop, prit les devants, s'arrêta à l'église, prépara un prie-Dieu avec un coussin pour l'agenouillement du général, revêtit une étole, et attendit.

Mais, soit oubli de la promesse qu'il avait faite, soit désir de l'esquiver, Garibaldi passa devant l'église sans y entrer.

Frère Jean s'aperçut de cette fugue ; ce n'était point son affaire. Tout moine, depuis l'évêque de Reims baptisant Clovis jusqu'au frère Jean bénissant Garibaldi, tient à mettre, non pas Dieu, mais le prêtre, au-dessus du général, du chef ou du roi.

Il courut avec son étole après Garibaldi, le rejoignit et le saisit par le bras, en disant :

— Qu'est-ce que cela ? Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse ?

Garibaldi sourit.

— Vous avez raison, frère Jean, dit-il ; c'est moi qui ai tort, et je suis prêt à faire amende honorable.

— Venez donc, alors.

— Je viens, frère Jean.

Et l'homme terrible qui, disent les journaux napolitains, a reçu du démon la puissance de jeter le feu par les yeux et par la bouche, non-seulement se laissa, comme un enfant, conduire par le prêtre, mais encore, pris, comme un poète qu'il est, par le sentiment religieux, que l'on ne repousse jamais entièrement, en face de tous, en face de la population, en face des paysans, en face de son armée, il se laissa tomber à genoux sur les marches extérieures de l'église.

C'était plus qu'il n'avait promis au frère Jean; Aussi celui-ci, voyant le beau côté que lui faisait Garibaldi, s'élança-t-il dans l'église avec cette vivacité italienne que ne tempère pas même chez le prêtre l'habit sacerdotal qu'il porte; puis, s'emparant du saint-sacrement, il revint en disant :

— Voyez tous ! voici le victorieux qui s'incline devant Celui qui donne la victoire.

Et, fier de ce nouveau triomphe de la religion sur les armes, il bénit Garibaldi au nom de Dieu, de l'Italie et de la liberté.

On s'arrêta à Alcamo.

Ce fut là qu'arrivèrent à ces légionnaires — dont un fut fusillé pour avoir pris, pendant la campagne de Rome, trente sous à une femme — la nouvelle des cruautés commises par les Napolitains en retraite; à Partanico, ils avaient pillé le bourg tout entier, en avaient brûlé la moitié, avaient tué des femmes, foulé aux pieds et écrasé des enfants.

Au reste, tout ce brigandage produisit un effet contraire à celui qu'en attendaient ceux qui s'y livraient : au lieu d'intimider, il exaspéra la population; les hommes qui n'avaient pas encore pris les armes sautèrent sur leurs fusils.

Poursuivis par les paysans, fusillés de derrière les haies, de derrière les arbres, de derrière les rochers, les royaux sèment de morts la route et abandonnent partout des bagages et des prisonniers.

Lorsque l'armée libératrice arriva à Partanico, ce ne fut plus de la joie, ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce fut du délire.

On resta à Partanico le temps de faire **reposer un**

instant les hommes; pendant que les hommes se reposaient, leur chef, sur lequel la fatigue semblait n'avoir pas de prise, — ce même *grand commandant des Italiens*, tué par le bulletin du général Landi, — marchait en avant avec Turr, sans autre escorte que deux officiers d'état-major, rencontrait de petits groupes de picciotti, les formait en avant-garde, et leur faisait pousser une reconnaissance vers l'ennemi.

Avec cette avant-garde, le général arriva jusqu'à Renna, où il établit son camp à droite et à gauche de la route, étendant ses avant-postes jusqu'à Picippo, d'où l'on découvre Montreale et une partie de Palerme.

C'était le 18 mai.

Le 19, on reste à Picippo; le 20, on pousse les avant-postes jusqu'à un mille de Montreale.

San-Martino et ses montagnes sont occupés par les picciotti.

Le 20 au soir, la colonne se porte sur Misero-Canone. Le 21 au matin, tandis que le général et son état-major sont aux extrêmes avant-postes formés par les picciotti, les royaux font une marche offensive; les picciotti battent en retraite et se replient sur Misero-Canone.

Alors Garibaldi prend position, avec les carabiniers génois et un bataillon de bersaglieri.

Les royaux s'avancent jusqu'à un tir et demi de carabine; encore hors de portée, ils commencent leur feu; les bersaglieri et les carabiniers génois refusent de leur répondre; ce que voyant les royaux, ils se retirent triomphalement.

Un bulletin annonce que l'armée napolitaine a rencontré les rebelles, qui n'ont point osé engager le combat!

Le général fait alors sonner sa diane favorite, au son de laquelle il reprend ses avant-postes sans obstacle aucun.

Dans l'après-midi, le général s'avance, avec le colonel Turr et deux ou trois officiers, sur la route de Montreale; là, il reconnaît que, s'il s'obstine à pénétrer jusqu'à Palerme par ce chemin, il lui faudra sacrifier deux ou trois cents hommes.

Il arrête alors dans son esprit un plan qui, pour tout autre que lui, eût été insensé : c'est de passer par Parco au lieu de passer par Montreale.

Pour réaliser ce plan, il fallait, sans le secours d'aucune route, gravir et suivre des sommets où chasseur ni montagnard n'avaient jamais mis le pied, faire passer des hommes et des canons dans le domaine des chèvres et des nuages, exécuter enfin une chose bien autrement difficile qu'au Saint-Bernard, puisque le Saint-Bernard est une route et qu'on avait, au Saint-Bernard, et le temps et les moyens d'exécuter le passage.

La nuit venue, on se mit en route; les hommes s'attelèrent aux canons, marchant un à un, quelquefois à quatre pattes, par une nuit noire, pluvieuse, avec des précipices à droite et à gauche.

La victoire de Calatafimi était un prodige, le passage de Parco fut un miracle.

Pour tromper les Napolitains, on avait laissé le feu des bivacs allumé; les picciotti étaient chargés d'entretenir ces feux,

L'armée avait fait une marche de huit heures et avait traversé la crête de trois montagnes, que les Napolitains croyaient encore l'avoir devant eux.

Le passage s'opéra sans qu'on perdît un homme, un fusil, une cartouche. Vers le jour, l'avant-garde arrivait au village de Parco ; à trois heures du matin, toute l'armée y était réunie.

Le premier soin de Garibaldi fut de penser à ses hommes, de s'occuper de les réchauffer et de les nourrir ; puis il pensa à lui-même.

Le maire du village de Parco lui prêta un pantalon et en donna un autre à Turr ; après quoi, le général et son lieutenant remontèrent à cheval et partirent pour explorer les environs.

Ils prennent la route de Parco à Piano, route tracée en zigzag et qui passe au-dessus du village ; on arrive à un calvaire, qui est transformé à l'instant même en batterie de canon ; deux autres mamelons sont disposés comme points de défense.

Tous ces ouvrages furent achevés dans la journée par des hommes qui avaient marché toute la nuit ; puis les troupes bivaguèrent, partie autour des ouvrages qu'on venait d'exécuter, partie dans les villages.

Cela se passait pendant la journée et la nuit du 22.

Le lendemain, au point du jour, le général et Turr gravirent la montagne de Pizzo-del-Fico. Après une ascension très-fatigante, ils arrivèrent au sommet. Là, tout à coup, un picciotto paraît et leur crie :

— Qui vive ?

C'étaient des paysans des environs qui n'avaient

jamais vu le général et qui gardaient la position.

Turr et Garibaldi se font reconnaître, à la grande joie des picciotti.

Du haut de la montagne de Pizzo-del-Fico, le général et Turr peuvent voir tout Palerme et distinguer les troupes campées dans les plaines d'alentour et sur la place du château. L'œil exercé de Garibaldi lui fit porter le chiffre de ces troupes à quinze mille hommes au moins.

Il avait sept cent cinquante hommes sur lesquels il pouvait compter !

En outre, et en reportant ses yeux du côté de Montreale, il pouvait y voir un corps de trois à quatre mille hommes qui commençaient à se mettre en mouvement.

Deux compagnies prenaient le sentier qui monte à Castelluccio ; un bataillon, deux pièces de canon et quelques cavaliers suivaient la route qui mène à Misero-Canone.

Après une marche de deux milles, les Napolitains firent une balte.

Le soir, il y eut une rencontre entre les Napolitains et les picciotti, rencontre dans laquelle ceux-ci défendirent assez bien leurs positions.

La nuit se passa à tirailler entre les Napolitains et les picciotti.

Le lendemain, au point du jour, le général se porta sur le mamelon autour duquel serpente la route de Piano à Parco.

En reportant de nouveau ses yeux sur les Napolitains, il vit que les troupes sorties la veille de

Montreale s'avançaient et menaçaient d'envelopper son aile gauche.

En même temps, on voyait se mouvoir vers Parco les troupes de Palerme.

Le général devine leur intention et ordonne à Turr de tirer l'artillerie de ses positions, d'envoyer les carabiniers génois sur l'aile gauche, de les faire soutenir par les picciotti, et de réunir tout le reste des corps.

Puis, sans perdre de temps, et tandis que Turr obéit, Garibaldi se met en marche, avec quelques guides et quelques aides de camp, sur la route de Piano.

Alors on commence à entendre des coups de fusil de l'autre côté de la montagne où étaient les carabiniers; attaqués par un nombre triple du leur, ils se défendent héroïquement; mais, abandonnés par les picciotti, que l'on voyait traverser la route en fuyant, les carabiniers furent forcés de se retirer au sommet des montagnes.

Voyant cela, et ne recevant pas d'ordre du général, Turr envoie la 8^e et la 9^e compagnie rejoindre les carabiniers; ne pouvant faire suivre la même route à l'artillerie, il garde deux compagnies pour la défendre et la met en batterie sur la route.

De cette manière, l'artillerie et les deux compagnies forment l'aile droite de la nouvelle position.

A deux heures après midi, le général arrive à Piano en suivant toujours le sommet des montagnes, laisse reposer ses hommes, et, le soir, appelle pour la première fois en conseil les colonels Turr, Sirtori et Orsini, ainsi que le secrétaire d'État Crispi.

— Vous voyez, leur dit le général, que notre corps est obligé de marcher par des chemins impossibles, éternellement menacé sur ses flancs par des ennemis dix fois plus nombreux que nous ne sommes. Il est donc nécessaire d'écarter de nous le plus grand nombre de Napolitains possible. En envoyant les canons à Carleone, peut-être, devenant dupe de ce mouvement, l'ennemi se divisera-t-il et rendra-t-il ainsi plus facile notre marche sur Palerme.

La proposition du général adoptée, Orsini fut envoyé avec l'artillerie, les bagages et cinquante hommes d'escorte, sur la route de Carleone.

Pendant un demi-mille, distance qu'il fallait parcourir avant d'arriver au sentier que le général voulait prendre, toute la petite armée se mit à la suite de l'artillerie.

On arriva au sentier, qui s'enfonce à gauche de la route vers Marineo; on le prit et l'on se sépara de l'artillerie, laquelle continua son chemin vers Carleone.

La nuit était belle, la lune brillait, le ciel était brodé de diamants; Turr, comme toujours, marchait près du général, lorsque celui-ci, soulevant son chapeau, et le visage encore plus souriant que de coutume, lui dit :

— Mon cher ami, chacun a ses bizarreries, et je n'en suis pas plus exempt qu'un autre. Dans mon enfance, entendant dire que tout homme avait son étoile, j'ai cherché et cru reconnaître celle qui préside à ma destinée. Regardez; tenez, voyez-vous la grande Ourse? Eh bien, un peu à gauche de la

grande Ourse, entre ces trois étoiles, la plus brillante est la mienne; elle a nom *Arthur* dans l'alphabet du ciel.

Et il demeura pensif et les yeux fixés sur elle.

Turr regarda et vit l'étoile; elle était splendide.

— En ce cas, si cette étoile est la vôtre, général, répondit-il, elle nous sourit; nous entrerons à Palerme.

Et cependant rien ne donnait à croire, dans la position de la petite armée, que la prédiction de Turr se réaliserait. Un corps nombreux de Napolitains venait de se mettre en marche vers la Pianadei-Greci, tandis que dix-huit mille hommes et quarante pièces de canon restaient à Palerme pour la défendre.

Vers minuit, on entra dans une forêt où l'on bivagua.

Le matin, à quatre heures vingt-cinq minutes, on se remit en marche vers Marineo, où l'on arriva vers sept heures.

On demeura à Marineo toute la journée

Le soir, on prit la route de Misilmeri, où l'on arriva à dix heures.

Turr et le colonel Carini avaient pris les devants pour faire préparer le logement de la troupe.

La nuit s'écoula sans incident.

On avait trouvé à Misilmeri quelques membres du comité de la liberté sicilienne de Palerme, et La Masa avec deux ou trois mille picciotti.

Le général informa alors les membres du comité de Palerme que son intention était d'attaquer la

ville le 27 au matin, de très-bonne heure, par la porte de Termini.

Turr, sachant que son compatriote, le colonel Eber, correspondant du *Times*, se trouvait à Palerme, pria ces messieurs de l'avertir de son approche, afin qu'il vint à Misilmeri et fût de la fête de l'entrée; de cette façon, il pourrait rendre au *Times* un compte exact de la prise de Palerme.

La nuit se passa sans que l'on fermât l'œil.

Le matin, à quatre heures, le général monta à cheval, et, suivi de Turr, de Bixio, de Misorì et de quelques aides de camp, alla visiter le camp de La Masa, qui était situé à Gibilrosa.

Là, le général passa en revue les picciotti, puis gravit la montagne pour voir Palerme.

Le même jour, on campa entre Gibilrosa et Misilmeri.

Vers le soir, on se rassembla sur le plateau de Gibilrosa dans l'ordre suivant :

Les guides, conduits par le capitaine Misorì, et trois hommes par compagnie des chasseurs des Alpes, en tout trente-deux hommes, formaient l'avant-garde sous le commandement du brave colonel Tuckery.

Derrière eux venaient les picciotti.

Puis le bataillon Bixio.

Puis le général avec son état-major, suivi du bataillon de Carini.

Enfin un second corps de picciotti et le commissariat devaient fermer la marche.

En tout, sept cent cinquante hommes de chasseurs

des Alpes et deux ou trois mille picciotti contre dix-huit mille Napolitains.

VII

PALERME L'HEUREUSE

Palermo, 20 juin.

Il n'y avait pas de chemin pour marcher sur Palermo. On se laissa rouler dans un ravin par lequel on atteignit la vallée qui débouche sur la grande route de Palermo. Il était onze heures du soir.

Arrivée à la grand'route, l'avant-garde fit halte et se retourna ; les picciotti qui devaient l'appuyer avaient disparu ; elle s'arrêta pour rallier la colonne.

Une alarme sur la montagne, toute fausse qu'elle était, avait suffi pour faire fuir les picciotti.

Il fallut deux heures, à peu près, pour reformer la colonne, réduite alors à treize ou quatorze cents hommes seulement.

Il était une heure et demie du matin, on se trouvait à trois milles de la ville.

On se met en marche en colonnes serrées jusqu'aux avant-postes napolitains ; à trois heures et demie, on les rencontre ; ils lâchent trois coups de fusil et battent en retraite dans une maison pleine des leurs.

Ces trois coups de fusil suffisent à disperser les deux tiers des picciotti qui restent,

L'avant-garde, composée de trente-deux hommes, comme nous l'avons dit, pousse alors jusqu'au pont de l'Amiraglio, pont jeté sur un torrent desséché; elle trouve le pont défendu par trois ou quatre cents hommes, et les attaque vigoureusement en s'embusquant aux deux côtés du pont et derrière les arbres qui côtoient la route.

Un combat corps à corps s'engage; tellement corps à corps, que, de son revolver chargé de six balles, un capitaine légionnaire nommé Piva met hors de combat quatre Napolitains. Misori appelle à son secours le colonel Bixio.

Bixio arrive au pas de course avec le 1^{er} bataillon; à la vue des picciotti en déroute, Turr lance le 2^e bataillon. La position du pont de l'Amiraglio est enlevée à la baïonnette.

Les Napolitains se débandent et fuient à droite; mais, en même temps, on est attaqué sur la gauche par une forte colonne.

Turr envoie une trentaine d'hommes pour arrêter cette colonne, et le reste des légionnaires continue de s'avancer au pas de course, la baïonnette en avant.

Les Napolitains se replient sur la route de San-Antonio; cette route, bordée de maisons, coupe en croix la route de Termini, que suivaient les légionnaires dans leur retraite; les royaux placent deux canons sur la route même et la balayent avec la mitraille.

En ce moment, le général arrive, précédé du colonel Turr et accompagné du colonel Eber; c'est à ce moment aussi que le colonel Tuckery, atteint par une balle, tombe mortellement blessé.

La colonne s'arrête quelques secondes à dix pas de la route transversale ; le guide Nullo la traverse le premier, portant un drapeau aux couleurs de l'indépendance ; il est immédiatement suivi par Damiani, Bozzi, Mancì, Tranquillini et Zazio.

Peu à peu toute la colonne traverse la route sous les yeux du général, d'autant plus exposé au feu qu'il se tient à cheval, poussant ses hommes en avant.

Ceux qui, les premiers, ont traversé la route, s'éparpillent avec deux cents hommes dans les rues voisines de la porte de Termini. Nullo, Damiani, Mancì, Bozzi, Tranquillini et Zazio pénètrent jusqu'à la Fiera-Vecchia, c'est-à-dire à trois cents pas de la porte de Termini.

Pendant tout ce temps, les légionnaires trouvent les maisons fermées et les rues désertes ; c'est à la Fiera-Vecchia, lorsque le général y arrive au milieu du feu, qu'il rencontre huit ou dix membres du comité de Palerme.

Ainsi cette poignée d'hommes, deux cents à peine, se répandant sur l'espace d'un kilomètre, avaient repoussé, par un élan inouï, tout ce qui se trouvait devant elle, trois ou quatre mille hommes peut-être !

Arrivé à la Fiera-Vecchia, le général ordonne de faire des barricades. A force d'appeler, on finit par attirer aux fenêtres les habitants ; on leur crie :

— Jetez les matelas !

A l'instant même, des matelas pleuvent de toutes les fenêtres ; ils sont entassés en barricades sur les points les plus battus par le canon.

Alors quelques Palermitains commencent à se mon-

trer dans les rues. On les engage à faire insurger la ville; mais on n'en obtient que cette réponse :

— Pas d'armes!

Derrière le général et cette première poignée d'hommes, le reste des légionnaires était entré dans Palerme. On attaque aussitôt la rue de Tolède et la rue de Maqueda, et l'on repousse vers le palais royal et vers la porte de Maqueda les Napolitains, qui croient avoir affaire à une force triple de la force réelle.

Aussitôt, des barricades sont dressées dans les rues avec des voitures.

Le général s'établit à la piazza Bologna.

En ce moment, de la mer et du château, le bombardement commence.

La 8^e compagnie et les carabiniers génois attaquent la place du Palais-Royal par la rue de Tolède, et les ruelles qui aboutissent à la place par les maisons qui donnent dessus.

Des forces supérieures les contraignent à se retirer.

Le général transporte son quartier général au palais prétorial.

Une colonne napolitaine s'avance par la rue de Tolède et pénètre jusqu'à cinquante pas, à peu près, de la piazza Bologna; quelques picciotti, avec une vingtaine de légionnaires, s'embusquent derrière une barricade, et arrêtent les Napolitains, tandis que vingt autres hommes les tournent par leur droite et les attaquent en flanc et en queue.

Les Napolitains lâchent pied et s'enfuient.

Pendant toute la journée, il y a des combats partiels; les plus vifs sont à l'Alberghesca

Le capitaine Carroli, de la 7^e compagnie, composée d'étudiants, est blessé grièvement; le soir, on compte déjà quelques pertes.

Le second jour, Miori et le capitaine Dezza font usage à l'Alberghesca d'une bombe dont l'explosion, au milieu d'une barricade occupée par les Napolitains, fait, pendant quelques minutes, cesser le feu.

C'est là qu'un détachement de la 7^e compagnie, vingt-cinq hommes, contiennent les Napolitains pendant vingt-quatre heures.

La seconde journée reproduit les merveilles de la première : on s'avance jusqu'à la porte de Maqueda, et l'on coupe les communications entre la mer et le château.

Pendant ces deux jours, Sirtori fait des prodiges d'audace et de sang-froid.

Le matin du troisième jour, les Napolitains essayent de regagner les points perdus; mais la ville est déjà hérissée de barricades en pierre, et, sur tous les points, ils sont repoussés.

Dans la matinée, on vient annoncer au général que les picciotti ont enlevé un canon à Montalto.

Garibaldi, qui se défie des prouesses des picciotti, ordonne à Miori d'aller vérifier le fait et de prendre position; il demandera du secours si les forces sont insuffisantes.

Miori, suivi de quelques légionnaires, se rend au couvent de l'Annonziata et trouve les picciotti aux prises avec les Napolitains.

Ils n'avaient enlevé aucun canon, mais se battaient bien, encouragés qu'ils étaient par l'exemple du frère Jean, qui se tenait au milieu du feu, la croix à la main.

Misori prend la direction du mouvement et s'empare du couvent de l'Annonziata, qui dominait Montalto.

Les Napolitains, malgré un renfort considérable qu'ils reçoivent, sont encore repoussés ; les légionnaires et les picciotti sortent du couvent et se retranchent dans le bastion Montalto.

Misori écrit au général pour démentir la nouvelle de la prise d'un canon ; mais il lui annonce que le bastion est pris et lui demande du renfort.

Pendant ce temps, frère Jean s'avance jusqu'à vingt pas des Napolitains et leur fait un sermon sur la fraternité.

Un capitaine répond au sermon du frère Jean en prenant un fusil des mains d'un soldat et en faisant feu sur le moine.

La croix du frère Jean est brisée à six pouces au-dessus de sa tête ; mais un picciotto fait feu à son tour sur le capitaine et l'étend roide mort d'une balle dans le front.

Un mouvement en avant s'opère ; le picciotto qui a tué le capitaine s'empare de l'épée du mort ; frère Jean réclame le ceinturon, l'agrafe autour de son corps et y place le pied de sa croix, en disant :

— Je mets la croix où fut l'épée.

En ce moment, deux compagnies napolitaines sortent du palais royal et attaquent Montalto. Les picciotti se replient précipitamment ; Misori est

forcé d'abandonner le bastion et se retire de nouveau dans le couvent.

Par bonheur, au même instant arrive Sirtori, amenant le secours du général. Il place ses trente-cinq hommes et arrête le mouvement agressif des Napolitains; le combat s'engage plus acharné, le couvent est bombardé et battu par le canon; mais les Napolitains sont forcés de se replier.

Le bastion Montalto est repris.

Le colonel Sirtori, comprenant toute l'importance d'une position qui menace le palais royal, fait immédiatement venir une douzaine de carabiniers génois et une vingtaine de légionnaires, les place derrière une maison d'où leur feu empêche les Napolitains de revenir sur le bastion.

Mais, ayant reçu de nouveaux renforts, ceux-ci font une troisième attaque, amènent deux pièces de canon sur la gauche et continuent à lancer des grenades.

Enfin, au bout d'une heure, le feu des carabiniers génois fait taire le canon, et cette fois, les Napolitains, repoussés, abandonnent la position.

Misori quitte le couvent et va rendre compte au général des résultats de la journée du côté du palais royal.

Dans cette affaire s'étaient particulièrement distingués : le colonel Sirtori, les capitaines Dezza, Mosto et Misori. Le major Acerbe, surtout, s'était fait remarquer dans la construction des barricades sous le feu le plus terrible.

Au moment où le général allait se mettre à table, invitant les officiers présents à en faire au-

tant, on vint lui annoncer que les Napolitains avaient délogé Santa-Anna de la position qu'il occupait près de la cathédrale et s'avançaient sans que l'on pût les arrêter.

Le général se lève de table en disant :

— Allons, messieurs, c'est nous qui allons les arrêter.

Alors, à pied, suivi du colonel Turr, de Guzmarioli, son inséparable, de ses officiers et d'une douzaine de guides, réunissant à lui tout ce qu'il rencontre de légionnaires, il se porte sur le lieu du combat et trouve effectivement les Napolitains maîtres de trois barricades et les picciotti en déroute.

On construit immédiatement, sous le feu des Napolitains, une nouvelle barricade; un homme qui était debout à la gauche du général est atteint d'un coup de feu à la tête et tombe; le général le retient, mais il était déjà mort.

Les Napolitains, vigoureusement attaqués, abandonnent la première barricade, qui est immédiatement occupée par les légionnaires.

En se retirant, les Napolitains incendient deux maisons; mais une poignée de picciotti, dirigés par le général en personne, les prennent en flanc et achèvent de les mettre en déroute.

A la fin de la troisième journée, on était maître à peu près de toute la ville.

Pendant ces trois jours et ces quatre nuits, on ne s'était pas reposé un seul instant, les alarmes avaient été continuelles; à peine avait-on pu manger; on n'avait pas dormi, on avait toujours combattu.

Le quatrième jour, le général napolitain Letizia fit des ouvertures d'armistice, par l'intermédiaire de l'amiral anglais.

Vers une heure, Garibaldi, Menotti, son fils, et le capitaine Misorì se rendent au bord de la mer; ordre avait été donné de suspendre le feu sur tous les points.

Cependant, en passant près de Castelluccio, deux coups de feu partent et les balles sifflent aux oreilles du général.

Au bord de la mer, on attendit l'arrivée du général Letizia, qui, pour plus grande sûreté, s'était fait accompagner par le major Cenni, aide de camp de Garibaldi.

Un canot, envoyé par l'amiral anglais, reçut les deux généraux et les officiers qui les accompagnaient.

L'entrevue eut lieu dans la chambre de l'amiral, en présence de celui-ci et des amiraux français, américain et napolitain.

De cette conférence résulta une trêve de vingt-quatre heures, pendant laquelle les Napolitains pouvaient transporter leurs malades et leurs blessés à bord des vaisseaux et approvisionner le palais royal de vivres.

Cette trêve expirée, les hostilités devaient être reprises; mais, le lendemain, à onze heures du matin, les Napolitains demandèrent une prolongation de quatre jours, pour que le général Letizia pût se rendre à Naples et conférer avec le roi.

A son retour, l'armistice fut prolongé indéfiniment, et le général Letizia repartit de nouveau pour Naples.

C'est à ce second retour que furent signées les conditions définitives de la reddition de Palerme.

Dans la matinée du jour où devait commencer l'évacuation, les Napolitains demandèrent une escorte pour se rendre du palais royal et de la Fiera-Vecchia à la mer.

A la Fiera-Vecchia, on leur donna trois guides et un capitaine d'état-major, quatre hommes en tout; ils étaient de quatre à cinq mille.

Au palais royal, on leur donna quatre guides et le major Cenni; ils étaient quatorze mille hommes.

De l'aveu des officiers supérieurs napolitains eux-mêmes, ils avaient à Palerme vingt-quatre mille hommes.

Tout était fini, les Napolitains étaient chassés de Palerme, et la Sicile était perdue pour le roi de Naples.

Mais aussi se retiraient-ils, comme on dit en termes de capitulation, *avec les honneurs de la guerre*.

Voyons comment ils avaient mérité ces honneurs.

Le 24 mai, c'est-à-dire lorsqu'on avait su que Garibaldi s'approchait de Palerme, on avait affiché, dans les rues de la ville, que, pourvu que la population se tint enfermée chez elle, elle n'avait rien à craindre.

Voilà pourquoi, en arrivant à la Fiera-Vecchia, Garibaldi avait trouvé portes et fenêtres fermées.

Nous avons dit à quel moment le bombardement commença; il dura trois jours; en un seul jour, deux mille six cents bombes furent lancées sur la ville.

Les coups étaient plus particulièrement dirigés sur les monuments publics, les établissements de bienfaisance et les couvents.

Je compte de ma fenêtre trente et un boulets dans le charmant clocheton de la cathédrale de Palerme.

Dix ou douze palais et notamment celui du prince Carini, ambassadeur à Londres, et celui du prince de Goto, sont au ras de terre.

Quinze cents maisons sont défoncées du toit aux caves, et, quand nous sommes arrivés, la plupart brûlaient encore.

Tout le quartier situé près de la porte de Castro a été saccagé; les habitants ont été volés, assassinés ou écrasés.

Une razzia avait été faite de toutes les jeunes filles, qui furent emmenées au palais royal, occupé par quatorze mille hommes; elles y restèrent dix jours et dix nuits.

Voilà pour l'ensemble; passons aux détails.

Le capitaine napolitain Scandurra, en voyant tomber un légionnaire de Garibaldi, blessé à l'épaule, enfonce la porte d'un café, y prend une bouteille d'esprit-de-vin, la vide sur le corps du blessé, et met le feu à l'alcool.

Le légionnaire eût été brûlé vif, si le capitaine Scandurra n'eût reçu à la tête une balle qui le tua roide.

A l'Alberghesca, dont les habitants comptent à peu près huit cents morts, des soldats napolitains, dans la matinée du 27, enfoncent une porte et trouvent une famille composée du père, de la mère et de la fille.

Ils tuent le père et la mère; un caporal s'empare de la jeune fille, nommée Giovannina Splendore, et l'emmène comme part de butin; le capitaine Prado les rencontre, voit la jeune fille couverte de sang et tout en larmes; il la prend et la dépose chez le marquis Milo.

La terreur l'avait rendue muette.

Dans le même quartier, les soldats enfoncent une porte. Ils trouvent le père, la mère, deux enfants, l'un de quatre ans, l'autre de huit mois; l'enfant de quatre ans était aux pieds de sa mère, l'enfant de huit mois à son sein.

Ils tuent le père, mettent le feu à la maison, jettent l'enfant de quatre ans dans les flammes, arrachent l'enfant de huit mois du sein de sa mère, et l'envoient rejoindre son père. La mère, folle de douleur, se jette sur les soldats. Ils la tuent à coups de baïonnette.

Dans une autre maison, les Napolitains trouvent une mère et ses trois enfants, et se font donner le peu que la pauvre femme possède; après quoi, ils sortent, enfermant toute la famille, et mettent le feu à la maison.

Dans la maison de retraite de Diugari, les soldats entrent, violent toutes les femmes, puis ils ferment les portes et mettent le feu.

Pas une femme n'a échappé.

A Santa-Catarina, à la Badoña-Nova, aux Sept-Anges, trois couvents de femmes, le feu est mis par les Napolitains; les religieuses se sauvent au milieu de flammes. J'ai visité, avec le général Garibaldi, les ruines de ces trois couvents; tous les

vases sacrés en avaient été volés. A la Badoia-Nova, les soldats avaient coupé le cou d'une statue de la Vierge pour lui prendre un collier de corail, et lui avaient cassé un doigt pour lui voler une bague en brillants.

Tous les pauvres effets des religieuses étaient semés sur le plancher; leurs livres de prières seuls étaient à leur place dans le chœur de l'église.

Derrière l'hôpital, on retrouva huit hommes noyés dans un fossé; on leur avait tenu la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'ils fussent asphyxiés.

Le major Polizzi dirigeait les incendies de Colli et de San-Lorenzo, et le pillage de la maison du marquis Spina, chez lequel il avait diné quelque temps auparavant, et dont il avait loué la magnifique argenterie.

Les royaux veulent forcer Antonia Ferraza de leur dénoncer l'asile de son fils, qui fait partie des picciotti; elle refuse; ils la renversent, la tête en bas, et la brûlent avec du vitriol.

Les Français eurent leur part d'insultes, de pillage et de meurtre.

A l'Agua-Santa, Barthélemy Barge croit protéger sa maison en y plaçant le drapeau tricolore; ce drapeau offusque l'officier qui commande les soldats du lazaret.

Ordre est donné à Barthélemy Barge d'enlever le drapeau, et, comme il tarde à obéir, un trompette napolitain s'élance, déchire le drapeau, et le foule aux pieds; un domestique veut défendre nos couleurs nationales, il est assommé à coups de crosse de fusil.

M. Fuirand, maître de langue française, est dans la même erreur que Barge, c'est-à-dire qu'il croit notre drapeau une protection. Il l'arbore à sa fenêtre. Les Napolitains envahissent la maison, déchirent le drapeau, le foulent aux pieds, et tuent M. Fuirand à coups de baïonnette. Il laisse six enfants !

Tout cela se passe sous les yeux de notre consul, M. Fleury.

VIII

CE QUE NOUS VOYONS

Palerme, 18 juin.

Il y a une chose véritablement bien curieuse, c'est de voir vingt mille Napolitains, armés de quarante pièces de canon, relégués dans leurs forts, dans leurs casernes et dans leurs vaisseaux, et gardés par huit cents garibaldiens qui, deux fois par jour, leur portent à boire et à manger.

Tous les jours, des bâtiments à vapeur arrivent de Naples et en emportent deux ou trois mille qui s'embarquent avec des signes de joie manifestes.

Pendant les deux ou trois premiers jours de notre arrivée à Palerme, je me couchais chaque soir avec l'idée que nous serions réveillés par des coups de fusil ; il me semblait impossible que ces vingt mille hommes enfermés derrière une simple grille en

bois, sachant enfin le nombre de leurs adversaires, n'eussent pas le désir de prendre une sanglante revanche.

Il n'en a rien été; aujourd'hui, trois ou quatre mille Napolitains restent à peine, qui vont s'en aller de la même façon que leurs devanciers; le dernier Napolitain parti, les prisonniers siciliens retenus au fort de Castelluccio seront remis en liberté.

Au fur et à mesure que les Napolitains s'embarquent, les barricades diminuent de hauteur et d'épaisseur; elles ne sont plus gardées que par des enfants de douze à quinze ans, armés de lances.

On en organise un corps qui montera à deux mille.

Pendant la campagne de Rome, Garibaldi avait une compagnie appelée *la compagnie des enfants*; le plus vieux soldat de cette compagnie avait quinze ans; à Velletri, commandée par Daverio, elle fit des merveilles.

Les picciotti abondent; à tout moment, on entend râler un tambour effondré; c'est une compagnie de picciotti qui arrive du nord, du midi, de l'orient, de l'occident, et qui entre dans la ville avec son tambour, son drapeau et son moine, capucin ou franciscain, un fusil sur l'épaule.

On se croirait au temps de la Ligue.

A chaque instant, on entend la détonation d'armes à feu; c'est un fusil qui part entre des mains inexpérimentées et dont la balle va casser quelques carreaux ou trouser quelque muraille déjà, cependant, suffisamment mutilée.

Le troisième jour après notre arrivée, Garibaldi

a quitté le palais du Sénat pour venir prendre au palais royal l'appartement contigu au mien; mais, arrivé là, il a trouvé l'appartement trop grand et s'est retiré dans un petit pavillon au bout d'une terrasse, nous laissant, à mes compagnons et à moi, tout le premier étage. Il en résulte que nous avons dix-huit chambres de plain-pied.

Depuis que Garibaldi est au palais royal, deux fois par jour la musique vient nous donner des sérénades. Comme il y a deux musiques, celle de la garde nationale et celle des légionnaires, la première arrivée va s'installer sous les fenêtres de Garibaldi, la retardataire sous les miennes.

Puis, quand celle de Garibaldi a joué tout son répertoire, elle vient sous mes fenêtres, et la musique qui est sous mes fenêtres va à son tour sous celles de Garibaldi.

Dès le point du jour, la place du Palais-Royal s'emplit de volontaires que l'on exerce; impossible de dormir à côté du vacarme qu'ils font.

Les Siciliens sont, après ou même avant les Napolitains, le peuple le plus criard de la terre. Cette loquacité fait le désespoir d'un brave colonel anglais qui a pris du service dans l'armée de Garibaldi et qui s'est chargé de l'instruction de deux ou trois cents recrues.

Le pauvre instructeur prend les Siciliens au sérieux. Avant-hier, il voulait absolument faire fusiller un chef de poste qui, sans crier gare, était parti relevant et emmenant avec lui toutes les sentinelles placées devant les casernes et les forts napolitains.

Ce chef de poste, bien entendu, était un picciotto.

Turr avait beaucoup de peine à faire comprendre au colonel anglais qu'on ne pouvait pas avoir, avec ces soldats improvisés, les mêmes exigences qu'avec le véritable homme de guerre.

Comme les soldats de Garibaldi sont vêtus de blouses rouges, la couleur rouge est devenue à la mode, et toutes les étoffes rouges ont doublé de prix. Une simple chemise de cotonnade rouge coûte aujourd'hui quinze francs.

Il en résulte que les rues et les places de Palerme ont l'air d'un vaste champ de coquelicots.

Le soir, chaque fenêtre, à côté de son drapeau vert, rouge et blanc, arbore ses deux lanternes; aussi, rien de plus curieux que la ville, vue de la place des Quatre-Nations, c'est-à-dire au centre de la croix que font les deux rues de Tolède et de Maqueda. On dirait quatre rivières de flamme sortant de la même source.

Garibaldi est servi, au palais, par les domestiques de l'ancien vice-roi, qui ont voulu ressusciter pour lui les traditions de la table princière; mais il leur a signifié qu'il n'entendait pas avoir pour son dîner autre chose que le potage, un plat de viande et un plat de légumes. Ce n'est pas sans peine qu'il est parvenu à leur faire admettre ces règles de sobriété.

Une chose l'exaspère : c'est que les Siciliens, bon gré, mal gré, l'appellent *Excellence* et veulent à toute force lui baiser la main.

Tout est hors de prix ici; on se croirait à San-Francisco aux beaux jours de la Californie; un œuf se vend quatre sous; la livre de pain, six sous; la livre de viande, trente.

Notez bien qu'à Palerme la livre n'a que douze onces.

Hier, nous nous promenions dans les quartiers ruinés de la ville; deux pauvres femmes nous montraient du pain qu'elles venaient d'acheter.

— Et quand on pense, disaient-elles, qu'en voilà pour un *tari* !

Tous les matins, il se fait une distribution de pain et d'argent à la porte du palais royal.

Ce sont les aides de camp de Garibaldi qui, à tour de rôle, sont chargés de ce soin.

La stupéfaction de cette population superstitieuse est grande; elle était affamée par un vice-roi catholique, elle est nourrie par un général excommunié.

Il est vrai que frère Jean lui explique cela à sa manière, en lui disant que Pie IX est l'Antechrist et Garibaldi le Messie.

Depuis hier, on assure que les Napolitains ont abandonné Catane; si cela est vrai, ils n'ont plus que deux pieds en Sicile, l'un à Syracuse, l'autre à Messine.

Garibaldi prépare une expédition à l'intérieur; elle sera commandée par le colonel Turr.

On attend de jour en jour Medici, avec les deux mille cinq cents volontaires annoncés. Ils garderont Palerme avec le général, tandis que Turr fera son expédition. S'ils tardent, Turr fera son expédition sans eux, et le général gardera Palerme avec trois ou quatre cents hommes.

Il pourrait la garder seul, son nom suffirait pour en écarter les Napolitains.

Au milieu de tout cela, les vengeances particulières suivent leur cours; de temps en temps on entend crier : *Sorice! sorice!* (souris! souris!) C'est le nom sous lequel les gens du peuple désignent les sbires.

Alors tout le monde court; un cri de douleur retentit, un homme tombe; c'est un sbire ou ce n'est pas un sbire; en attendant, l'homme est mort.

Pendant les premiers jours de l'arrivée de Garibaldi à Palerme, on lui amenait les sbires, pour qu'il en fit justice; mais, après le combat, comme tous les grands victorieux, Garibaldi est l'homme de la mansuétude; non-seulement il relâchait ces malheureux, mais encore il leur donnait une carte de sûreté; ce que voyant les Palermitains, ils se firent justice eux-mêmes.

Mais, si l'on compare les six ou huit sbires assassinés aux mille ou douze cents Palermitains tués, brûlés, égorgés par les Napolitains, on trouvera que la vengeance du peuple se contient dans des bornes bien étroites.

Au reste, je vous rapporte à la fois le pour et le contre, afin que vous soyez au courant de l'exacte vérité. Il y a ici beaucoup d'intérêts différents; chacun exagère les torts de son ennemi. Seul, avec des sympathies, mais sans haine, je puis raconter les choses telles qu'elles se passent sous mes yeux.

Je vous ai dit à peu près tout ce qu'il est possible de dire sur Palerme en ce moment. Dans mes prochaines lettres, je vous dirai ce qui se passe dans l'intérieur des terres et quel est le véritable esprit de la Sicile; car nous avons résolu, mes compa-

gnons et moi, d'accompagner le colonel Turr dans son expédition. La goëlette ira, par le détroit de Messine, nous attendre à Girgenti.

Quand j'ai traversé la Sicile en 1835, je l'ai traversée avec un chef de voleurs à qui j'avais donné dix piastres pour me protéger.

Je vais la traverser aujourd'hui avec une escorte de deux mille hommes, venus pour la délivrer de ses deux fléaux, les voleurs et les Bourbons.

Décidément, il y a progrès, et je tiens plus que jamais à mon système de la politique providentielle, qui, par bonheur, fait opposition à la diplomatie terrestre.

19 juin au matin.

Le colonel Turr entre chez moi et m'annonce deux nouvelles qui nous retiennent ici jusqu'à demain au soir.

La première est l'arrivée de Medici et de ses deux mille cinq cents hommes. Il est aujourd'hui à Partanico et sera demain à Palerme; il apporte dix mille fusils. Garibaldi vient de monter en voiture pour aller au-devant de lui.

La seconde, c'est le départ pour demain des derniers Napolitains et la mise en liberté des six prisonniers : le prince Pignatelli, le baron Riso, le prince de Niscemi, le prince de Giardinelli, le père Ottavio Lanza, et le marquis de San-Giovanni, dont quelques-uns désirent nous accompagner dans notre expédition.

— Ces six hommes, nous disait hier Garibaldi, coûtent six millions à la Sicile. En effet, si les Na-

politains ne les avaient pas eus entre les mains, on eût pu leur faire, pour la reddition des armes, des conditions plus dures que celles qu'on leur a faites.

Grâce à cette arrivée de Medici, notre corps expéditionnaire se composera de quatre mille hommes au lieu de deux mille.

19 juin au soir.

Un grand bruit nous arrive à table, et nous fait tous courir au balcon. Une foule immense débouche par la rue de Tolède et s'avance vers le palais avec des vociférations, des huées et des sifflets. Il nous est d'abord impossible de distinguer autre chose que quatre garibaldiens s'agitant pour défendre un homme, et encore les distinguons-nous parce qu'ils sont vêtus de rouge. Enfin, au fur et à mesure qu'ils avancent, nous arrivons à reconnaître au milieu d'eux un homme que l'on tient enchaîné par le cou.

Comme on l'amène au palais, nous descendons et nous nous trouvons là juste au moment où on le fait entrer, en le soulevant, par la fenêtre d'une espèce de loge de portier.

C'est un sbire nommé Molino, le même qui, dans la soirée du 4 avril, a dénoncé Riso avec deux moines, frère Ignazio et frère Michele.

Le peuple l'a reconnu et allait le mettre en pièces, quand, par bonheur pour lui, quatre garibaldiens l'ont pris sous leur protection et l'ont, comme nous venons de le voir, conduit au palais.

Demain, Garibaldi revient et prononcera sur son sort.

Il sera bien difficile de ne pas le fusiller.

Les deux chefs des sbires étaient les nommés Sorrentino et Duche. Ils ont traversé la ville lors de la capitulation, déguisés en soldats napolitains; ils sont au Castelluccio, et partent avec les Napolitains.

Ils espèrent bien que François II leur donnera une pension et les anoblira.

Un Français qui habite Palerme et que je n'ose nommer en cas de réaction, m'amène un malheureux auquel on a donné la torture.

Le moindre des supplices qu'on lui a fait subir a été de le lier en boule et de le faire rouler du haut en bas des escaliers du palais royal, en semant ces escaliers de clous placés sur la tête et de couteaux placés sur le dos; — le moindre de ses supplices, entendez-vous? les autres ne peuvent pas se raconter.

Lors de la retraite des Napolitains, sa sœur a été violée par les soldats, qui lui ont ensuite coupé la tête et ont laissé dans la rue le corps nu et la tête coupée. Le corps et la tête ont été trouvés et pieusement recueillis par les carabiniers génois.

Lorsque les royaux ont été envoyés contre les carabiniers génois, habiles tireurs qui tuaient leur homme à chaque coup, ils ont enfoncé les maisons, ont pris les femmes et les jeunes filles, et, la baïonnette dans les reins, les ont contraintes de marcher devant eux.

Sûrs de leurs coups, les carabiniers ont tiré dans les intervalles et au-dessus de la tête des femmes.

Quelques-unes ont été blessées par les baïonnettes napolitaines, pas une par les balles génoises.

Malgré ce rempart vivant, les Napolitains furent mis en fuite.

La marquise de San-Martino me racontait hier une assez bonne histoire en ce qu'elle a un triple côté : côté triste, côté fanfaron et côté grotesque.

Le général Letizia — le même qui fit demander la première trêve à Garibaldi et qui avait donné sa parole d'honneur à un gentilhomme palermitain que Garibaldi n'entrerait pas à Palerme — arrive un jour chez la duchesse de Villa-Rosa, et, avec l'air grave d'un homme qui fait son testament, dépose à ses pieds une valise en lui disant :

— Duchesse, je pars pour une expédition des plus dangereuses; si je reviens, vous me rendrez cette valise; si je ne reviens pas, disposez de son contenu comme bon vous semblera.

Le général Letizia parlait tout simplement pour piller la maison de campagne du marquis Pasquattino.

On s'étonnera peut-être de ce que je nomme en toutes lettres les héros de ces anecdotes au lieu de les désigner sous des initiales; mais mon avis a toujours été qu'avec certains hommes, il ne suffit pas de soulever les masques, il faut les arracher.

10 juin, minuit.

Tandis que je travaille, retentit tout à coup une vive canonnade : les coups se succèdent irrégulièrement et comme ceux d'un feu à volonté.

Je quitte mon bureau et vais au balcon, où je trouve mes compagnons réunis. Ils ont sauté à bas du lit; deux sont dans le costume de la Juive, trois autres dans celui de Britannicus, de Néron et de Narcisse; avec mon pantalon à pieds, je suis le plus vêtu de tous.

On voit la lueur des coups et l'on entend le bruit.

Deux des nôtres prennent leur montre et calculent, par le temps qui s'écoule entre la lueur et la détonation, que le combat doit avoir lieu à quinze ou dix-huit milles en mer.

Toute la ville s'éveille et bruit; on entend sur toute la ligne de ceinture le cri des sentinelles.

Ceux qui n'ont pas foi dans la parole des Napolitains — et le nombre en est grand — croient qu'ils profitent de la trêve et du renversement des barricades pour tenter un coup de main sur Palerme. D'autres pensent que quelque bateau sarde, porteur d'un secours d'hommes et de fusils, a été rencontré en mer par une frégate napolitaine en croisière, et prend chasse.

Tout le monde déplore que Garibaldi soit absent.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la trêve convenue devant l'amiral anglais, l'amiral américain et l'amiral français, ne saurait être rompue sans exposer les Napolitains à combattre les troupes de débarquement des trois nations.

Or, il n'est pas probable que des hommes qui, étant vingt-deux contre un, ont reculé devant Garibaldi, aillent se mettre trois grandes nations sur les bras pour tenter de reprendre une ville qu'ils ont si bénévolement abandonnée.

Je cours réveiller le major Cenni, qui se lève en disant :

— Que personne ne bouge !

Je trouve chez lui ou plutôt à sa porte le duc de la Verdura, préteur de la ville, qui accourt tout effaré. Tandis que Cenni se lève, j'emmène le préteur sur notre balcon, d'où l'on aperçoit la réverbération des coups.

Au milieu de toutes les opinions émises, un des assistants élève la voix :

— Messieurs, dit-il, je déjeunais ce matin chez l'amiral Jehenne, lorsqu'on est venu lui dire que la corvette anglaise levait l'ancre pour aller faire l'exercice à feu au large. Mon avis, à moi, est que c'est la corvette qui fait l'exercice à feu.

Tout le monde se met à rire à l'idée que, devant une ville qui vient d'être bombardée, qui a perdu mille ou quinze cents de ses habitants dans ce bombardement, qui est en tumulte tout le jour, en angoisse toute la nuit, une corvette anglaise aurait l'idée de faire l'exercice à feu à une heure du matin.

En attendant, on voit se mouvoir des détachements dans les ténèbres de la vaste place Royale, espace d'un kilomètre carré éclairé par huit réverbères à l'huile.

Je propose de monter sur l'observatoire qui est au plus haut du palais et d'où l'on découvre toute la mer ; mais, après une cinquantaine de coups, le feu s'est éteint.

Un cavalier traverse la place à toute bride et s'arrête à la porte du palais royal.

Tout le monde devine qu'il apporte des nouvelles, et on se précipite à sa rencontre.

L'amiral anglais invite les autorités de la ville à ne pas s'inquiéter : tout ce bruit est causé par sa corvette, qui fait l'exercice à feu !

— Eh bien ? dit, tout triomphant, celui de nous qui avait deviné juste.

— Que voulez-vous, mon cher ! répondis-je ; je savais les Anglais bien excentriques, mais je ne les savais pas si folâtres.

Tout le monde regagne son lit ; je me remets au travail.

20 juin.

A dix heures, Garibaldi est arrivé. La première chose qu'il a faite a été de mettre en liberté le sbire et de lui donner une carte de sûreté. Malheur au premier que l'on prendra !

A onze heures, La Porta, le héros du peuple, l'illustre chef de guerrillas qui, depuis le 4 avril, tient la campagne, qui le premier s'est réuni à Garibaldi et dont les hommes seuls ont tenu à Calatafimi, est venu me prendre pour assister à la mise en liberté des prisonniers.

Nous sommes montés en voiture et avons pris le chemin du môle.

Il n'y avait pas une fenêtre de la rue de Tolède qui n'eût son drapeau aux couleurs de l'indépendance, pas une porte où ne fût collée cette affiche, qui n'a pas besoin de traduction :

VOGLIAMO L'ANNESSIONE
AL REGNO COSTITUZIONALE DI
VITTORIO-EMMANUELE II.

Les balcons étaient encombrés de femmes et d'enfants appartenant *ai signori*, comme on dit ici. Quant aux seuils des portes, aux perrons, aux portiques, ils appartenait de droit au peuple.

Une haie de garibaldiens, de picciotti et de guerrilleros, armés de fusils de tous les échantillons, depuis le fusil de rempart avec sa fourche jusqu'au canon de pistolet monté sur une branche d'arbre et auquel on met le feu avec une mèche, s'étendait du palais royal au môle.

Le véritable chemin eût été la rue de Tolède; mais, en face de la cathédrale, la rue est interceptée par les ruines du palais Carini, et, à deux autres endroits, de pareils obstacles obstruent le chemin.

Il fallait donc faire des détours.

A une centaine de pas du môle, nous entendîmes de grands cris; puis, tout à coup, nous vîmes une immense foule de peuple qui roulait au-devant de nous en dansant, en agitant des mouchoirs et en criant :

— Vive l'Italie !

Nous arrêtâmes notre voiture.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces sortes de fêtes populaires, c'est que cavaliers, chevaux, piétons, hommes armés, hommes sans armes, fem-

mes, enfants, vieillards s'entassaient, se poussent, se croisent en dehors de toute précaution prise, sans gendarmes, sans police, sans sbires, et que pas un accident n'arrive.

Nous nous trouvâmes en un instant le centre de deux ou trois mille personnes, qui n'étaient qu'une avant-garde.

La musique s'avancait en jouant l'air national de la Sicile. Devant elle, derrière elle, autour d'elle, hommes et femmes dansaient : en tête de tout, un prêtre, représentant le roi David devant l'arche ; puis venaient les cinq voitures contenant les prisonniers et leurs familles. Ils étaient littéralement ensevelis sous les fleurs qu'on leur jetait de tous côtés.

Derrière eux suivait une longue file de voitures.

Nous prîmes rang.

A peine les prisonniers furent-ils entrés dans la ville, que les cris, les applaudissements, les vivats éclatèrent. C'était un enthousiasme effrayant, comme toute chose arrivée à son paroxysme. On jetait des fleurs, on jetait des bouquets ; on finit par jeter les drapeaux des fenêtres.

Chaque voiture eut son drapeau et même ses drapeaux.

J'étendais le bras pour en prendre un lorsque La Porta me dit :

— Attendez, je vais vous donner le mien.

Et, appelant un de ses guerrilleros :

— Dis à mon porte-bannière de m'apporter mon drapeau.

Le porte-bannière accourut ; La Porta me mit dans les mains son drapeau, percé de trente-huit

balles. Il en résulta que les honneurs de la journée furent à moi, à cause du drapeau.

A chaque groupe entassé sur un perron, j'étais obligé d'abaisser le drapeau, que les femmes saisissaient à pleines mains et baisaient avec cette ardeur que les Siciliennes mettent à tout ce qu'elles font.

Nous passâmes devant un couvent de religieuses. Les pauvres recluses, suspendues à leurs grilles, criaient avec frénésie : « Vive l'Italie ! » battaient des mains avec fureur, se tordaient les bras de joie.

La marche dura plus d'une heure avec un délire toujours croissant. Enfin, on arriva sur la place du Château, où toute cette multitude put s'étendre.

Garibaldi attendait sur la galerie de son pavillon, planant au-dessus de tout ce bruit, comme s'il avait déjà atteint les sphères sereines.

Les voitures se sont engouffrées sous la sombre voûte du palais.

J'ai laissé les prisonniers aller remercier leur libérateur, et je suis rentré chez moi.

Mais à peine ai-je paru sur le balcon, accompagné du porte-drapeau de La Porta, que les vivats ont éclaté. Ce peuple enthousiaste faisait la place du poète dans cette solennité, où se réunissaient toutes les poésies.

O mes trente ans de luttes et de travaux, soyez bénis ! Si la France n'a pour ses poètes que la couronne de la misère et le bâton de l'exil, l'étranger leur garde la couronne de lauriers et le char du triomphe !

Oh ! si vous eussiez été avec moi, ici, sur ce bal-

con, vous deux que j'ai dans mon cœur, cher Lamartine, cher Victor Hugo, c'est à vous qu'eût été le triomphe !

Prenez-en votre part, prenez-le tout entier ; que les plus douces brises de Palerme vous le portent avec le sourire de ses femmes, avec le parfum de de ses fleurs !

Vous êtes les deux héros de notre siècle, les deux géants de notre époque. Moi, je ne suis, comme ce pauvre guerrillero de La Porta, que le porte-bannière de la légion.

Mais, n'importe ! après avoir laissé, il y a deux ans, mon sillon dans le Nord, je le laisse aujourd'hui dans le Midi. C'est vous que l'on applaudit en moi du mont Elbrouz au mont Etna. — Sois ingrate, France, tu le peux ; le reste du monde est reconnaissant !

Il y a un jour comme celui auquel j'assiste, non pas dans un an, non pas dans un siècle, mais dans la vie d'un peuple !

Les prisonniers, en sortant de chez Garibaldi, sont venus me faire visite avec leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs. La femme de l'un d'eux, la baronne Riso, est la fille de mon vieil et loyal ami du Hallay, le juge de camp de toutes les affaires d'honneur.

20 juin au soir.

En vérité, il y a une justice céleste.

Un grand rassemblement débouche de la rue de Tolède. Une cinquantaine d'hommes, au milieu de

ce rassemblement, sont armés de torches; ils roulent, à coups de pied, un objet informe qu'ils huent, qu'ils insultent, qu'ils sifflent; ils viennent sous mes fenêtres, et, là, dansent autour de cet objet que chaque danseur frappe du pied.

Paul Parfait, Édouard Lockroy et deux ou trois autres de mes compagnons descendent pour savoir quel est cet objet.

Je reste sur le balcon.

Savez-vous ce que c'était que cet objet que la populace de Palerme traînait, je ne dira pas dans la boue, mais dans la poussière, qu'elle couvrait de crachats et d'immondices? C'était la tête de la statue brisée de l'homme qui a empoisonné mon père; c'était la tête du roi Ferdinand!

Sent-il quelque chose de cela dans sa tombe royale, l'homme qui a présidé aux massacres de 98, qui a vu pendre Carracciolo, Pagano, Cirillo, Eleonora Pimentele; qui a vu trancher la tête à Hector Carafa, et qui a été obligé de donner des appointements fixes au bourreau, parce que les vingt-cinq ducats qu'on lui allouait par chaque exécution ruinaient le trésor royal?...

Il n'y a plus un Napolitain à Palerme; nous avons maintenant le chiffre exact de l'armée royale embarquée pendant les huit jours qui viennent de s'écouler.

Elle comptait *vingt-sept mille* hommes.

Comme on pourrait dire que nous avons exagéré les cruautés commises par les Napolitains, nous

consignons ici une pièce officielle qui nous est fournie par le consul suisse, M. Hirzel.

Nous la reproduisons sans y changer un mot; l'original est entre nos mains.

C'est un rapport au maréchal Lanza, la seconde autorité de Palerme. Il doit donc renfermer tous les ménagements que les représentants des nations ont l'habitude de conserver entre eux.

A Son Excellence le maréchal Lanza, muni de l'alter ego de Sa Majesté en Sicile.

« Palerme, 2 juin 1860.

» Excellence,

» Sur l'avis qui m'a été donné par diverses personnes qu'Alberto Tich Holzer, Suisse de nation, mari de donna Rosa Bevilacqua, domicilié piazzetta Grande, n° 778, boutique n° 22, dans la rue qui conduit de la place Ballero vers la porte de Castro, cantinier de son état, avait eu le malheur d'être pillé et incendié; que sa boutique et son magasin avaient été saccagés; que son fils, âgé de douze ans, en voulant fuir l'incendie, avait été tué par les soldats d'un coup de fusil, et que nul ne pouvait dire ce qu'était devenu le reste de la famille; j'ai cru qu'il était de mon devoir de prendre personnellement des renseignements, et je me suis adressé aux habitants, ses voisins; mais nul n'a pu me dire autre chose sur le compte de cette famille, sinon qu'on la supposait arrêtée par les troupes royales;

seulement, aucun n'en savait davantage; et tout ce que l'on pouvait supposer, c'est que cette nombreuse famille avait été conduite au couvent des Bénédictins blancs, renfermée dans le réfectoire et brûlée vive par le feu que les soldats avaient mis à ce couvent avant de se retirer vers le palais royal.

» Ne pouvant croire à la vérité d'un pareil rapport, je me rendis personnellement au couvent des Bénédictins susdits.

» Chemin faisant, au milieu d'un quartier entièrement ruiné, et parmi des maisons brûlées, des ruines desquelles sortait une odeur pestilentielle, j'ai demandé à tous ceux que je rencontrais d'où venaient de pareilles horreurs, et par chacun des quelques survivants de ce pauvre quartier, même réponse me fut faite, que ce que j'avais sous les yeux était le fait des troupes, qui, tandis qu'elles se retiraient vers le palais, repoussées de leur poste de défense de la porte Montalto, tuaient tout ce qu'elles rencontraient dans leur fuite.

» Arrivé au couvent des Bénédictins blancs, je fus conduit dans un vaste local que l'on me dit avoir été le réfectoire; là, je trouvai des hommes occupés à transporter des cadavres brûlés qui étaient, m'assuraient-ils, ceux des habitants des maisons voisines que les troupes royales avaient arrêtés et enfermés dans ce local; après quoi, ayant pillé et saccagé le couvent, elles s'étaient retirées en y mettant le feu.

» Je demandai aux fossoyeurs combien de cadavres ils avaient déjà emportés; ils me répondirent

quarante ; je leur demandai encore combien il en pouvait rester à emporter, et ils me dirent : « Une vingtaine. »

» Ainsi, c'étaient soixante personnes assommées dans ce seul couvent des Bénédictins blancs.

» Je me tourne donc avec la plus grande anxiété vers Votre Excellence pour en obtenir quelques renseignements sur le sort de mon national, s'il se trouve arrêté à cette heure avec le reste de sa famille, ou toute autre lumière sur le sort de ces malheureux, présentant ma demande à Votre Excellence au nom de l'humanité et de la justice, réclamant, dans ce cas, un ordre de Votre Excellence pour le faire mettre le plus promptement possible en liberté, faisant toute réserve pour les dommages-intérêts que mon national pourra prétendre en temps et lieu plus opportuns.

» *L'agent de la Confédération suisse,*

» G.-C. HIRZEL. »

On accusera peut-être le rapport de l'agent de la Confédération suisse d'être peu poétique ; mais on n'osera pas l'accuser, je présume, d'être inexact.

Le premier bataillon des volontaires piémontais, division Medici, arrive musique en tête ; chacun d'eux est admirablement armé et équipé ; on dirait des hommes ayant dix ans de campagne.

Comme nous n'attendions qu'eux, nous partons probablement ce soir, sans faute demain,

IX

EN ROUTE

Villafrati, 22 juin.

Notre première étape, en sortant de Palerme, a été Misilmeri. Nous suivions, pour quitter la capitale de la Sicile, la route que Garibaldi avait suivie pour y entrer.

Arrivés au pont de l'Amiraglio, nous y trouvâmes trois cadavres de sbires à moitié rongés par les chiens; ils n'étaient cependant tués que de la veille.

C'est au pont de l'Amiraglio qu'a eu lieu le premier engagement entre les royaux et les garibaldiens; c'est là que trente-deux hommes, conduits par Tuckery et Misorì, attaquèrent quatre cents Napolitains, et, secondés par Nino Bixio et une compagnie de Piémontais, — c'est ainsi qu'on appelle ici les volontaires, de quelque nation qu'ils soient, — les débusquèrent.

La veille de mon départ de Palerme, j'avais reçu ce certificat, suite d'un conseil donné par moi :

« Aujourd'hui, 20 juin 1860, se sont enrôlés,

comme *simples soldats*, dans le régiment de cavalerie légère dont je suis colonel,

» MM. le prince Conrad Niscemi,
le baron Jean Colobria Riso,
le prince François Giardinelli,
le chevalier Nosarbartholo San-Giovanni.

» *Signé* : le colonel GIULIO SANTO-STEFANO DES
MARQUIS DE LA CERDA. »

Une heure auparavant, j'avais été faire mes adieux au général, et, comme je lui avais demandé dans quels termes précis sa démission avait été présentée au roi de Piémont, il avait été chercher dans une liasse un duplicata de sa démission, et me l'avait donné.

Voici le texte même de cette démission :

J'en possède une copie écrite et signée par Garibaldi.

« Genova, 26 novembre 1859.

» Sono molto riconoscente alla Sua Maesta per l'alto onore della mia nomina a tenente generale; ma devo osservare alla Sua Maesta che con cio, io perdo la liberta d'azione colla quale potrei esser utile ancora nell' Italia centrale, e prego la Sua Maesta d'esser tanta buona di ponderare la giustizia

delle miei ragioni e sospendere, almeno per ora, la nomina suddetta.

» Con affettuoso rispetto della Sua Maesta,

» Sono il devotissimo

» GARIBALDI. »

Il y a loin de là à ce cri sorti des entrailles d'un de nos maréchaux de France : « On ne m'arrachera mon traitement qu'avec la vie ! »

Nous avons fait, avant de partir de Palerme, un groupe photographique des six principaux prisonniers, et deux magnifiques portraits, un de Turr et l'autre du général. Lorsque je portai au général la copie qui lui était destinée, il me pria d'y écrire un mot, en souvenir de notre amitié.

Je pris une plume et j'écrivis les lignes suivantes :

« Mon cher général,

» Évitez les poignards napolitains, devenez chef d'une république, mourez pauvre comme vous avez vécu, et vous serez plus grand que ne l'ont été Washington et Cincinnati.

» ALEX. DUMAS.

» Palerme, 20 juin 1860. »

Notre petite troupe de soldats amateurs suit gaiement la colonne expéditionnaire.

Nous sommes tous armés d'un fusil à deux coups

et d'un revolver; nous avons deux calèches de réquisition.

De plus, le comte Tasca, l'un des plus riches propriétaires de Palerme, a voulu nous faire les honneurs de la Sicile : pendant une vingtaine de lieues, nous pouvons nous arrêter dans ses châteaux, ses fermes, ses maisons ou celles de ses amis.

Il a deux voitures, une pour lui, une pour son valet de chambre.

La seule chose qu'il y ait vraiment à craindre jusqu'à Girgenti ou Syracuse, ce sont les voleurs.

Lorsque les Napolitains, chassés par les soldats de Garibaldi, ont abandonné, en fuyant, la garde des prisons de la ville, les prisonniers, presque tous voleurs ou assassins faisant leur peine et attendant leur jugement, se sont échappés des prisons, et, trouvant la ville peu sûre, se sont réfugiés dans la montagne.

Là, réunis par troupes de dix, de quinze et même de vingt, ils ont repris leur première industrie, arrêtant et pillant les voyageurs. Comme nous ne suivons pas très-exactement la marche de la colonne, nous aurons, selon toute probabilité, maille à partir avec eux.

Ainsi, par exemple, la première nuit, nous sommes partis à trois heures du matin.

Dès la veille, à cinq heures, la colonne était partie.

A six heures du matin, nous sommes arrivés à Misilmeri; Turr y était, non-seulement couché, mais malade. Il avait été pris de violents vomissements de sang.

Aussi les légionnaires ne se remettrent-ils en route qu'à la nuit.

Quant à nous, nous partons à trois heures de l'après-midi pour préparer les logements à Villafrati.

Misilmeri a ceci de remarquable, que c'est le premier pays de la Sicile qui se soit soulevé après le 4 avril.

Il y avait à Misilmeri quatre soldats napolitains, huit gendarmes à cheval et huit sbires.

Les gens de Misilmeri commencèrent par les chasser; puis on arbora la bannière italienne et l'on sonna le tocsin.

Un comité fut établi.

Le président du comité était don Vincenzo Ramolo.

Le vice-président était notre hôte, il signore Giuseppe Fiduccia; deux prêtres complétaient ce tribunal d'insurrection, Pizza et Andolina.

Lorsqu'on me les présenta, je reconnus dans Andolina le prêtre qui dansait si énergiquement devant la voiture des prisonniers, à leur sortie de Castelluccio.

Le 11, on alla, un peu en avant du pont de l'Amiraglio, attaquer un corps de Napolitains; mais le bruit du combat attira une colonne trop forte pour que l'on songeât à lui résister.

On se réfugia dans la montagne.

• Les insurgés étaient à peu près deux mille.

Le 16, se présenta dans leur camp Rosolino Pilo, le précurseur de Garibaldi; il remonta tous les courages en annonçant le prochain débarquement du général.

Il avait de l'or anglais. Notre hôte lui en changea une partie contre de la monnaie sicilienne.

Sur ces entrefaites arriva La Masa, avec trois ou quatre cents hommes seulement. Il réunit le comité, qui décida que Misilmeri serait le quartier général de la révolte, et que ce serait de Misilmeri que l'on correspondrait avec toutes les parties de l'île.

Cette initiative de la part d'un homme placé au-dessus des autres, lui valut sa nomination de commandant des guérillas.

Ce fut avec ce titre qu'il rejoignit Garibaldi à Salemi, je crois, lui amenant six ou huit cents hommes; les picciotti se trouvèrent à la bataille de Calatafimi; j'ai dit comment ils s'y étaient conduits.

On parle fort diversement de La Masa : les uns prétendent qu'il a beaucoup fait, les autres qu'il n'a rien fait du tout.

Inutile de dire que, des deux côtés, il y a de l'exagération. Mon avis à moi est qu'au milieu d'hommes aussi braves et aussi simples que le sont Garibaldi, Turr, Nino Bixio, Sirtori et Carini, La Masa a eu le tort d'employer trop souvent et trop emphatiquement le mot *je*.

Au reste, il est dans les environs, et, selon toute probabilité, je le verrai avant mon départ de Villafrati.

A trois heures du soir, par une chaleur de quarante-cinq degrés au soleil, nous avons quitté Misilmeri. Les garibaldiens devaient quitter à leur tour la ville à huit heures du soir, faire une halte de minuit à trois heures du matin, puis se remettre

en marche et arriver à Villafrati vers six heures du matin.

Villafrati se signale de loin par un petit château normand assez bien conservé, nommé par les gens du pays le château de Diane, et situé au sommet d'un rocher; au bas, dans la vallée, abrités derrière une maison de paysan, sont des bains arabes d'eau sulfureuse.

Une inscription arabe à moitié ou plutôt aux trois quarts effacée par le temps a été déchiffrée par un savant palermitain; ces diables de savants déchiffrent tout !

La voûte des bains est encore telle qu'elle a été bâtie par les architectes arabes, avec ses trous pour laisser sortir la vapeur.

Villafrati, ou la ville des prêtres, est bâtie sur le penchant d'une montagne assez rapide. Notre cocher s'est entêté à la faire monter au galop par ses chevaux, jusqu'aux trois quarts de la montée; les chevaux ont d'abord assez bien pris la chose. Mais, tout à coup, sans prévenir notre conducteur de leur mauvaise intention, qu'ils s'étaient, selon toute probabilité, communiquée à l'oreille, ils se sont tous trois, d'un commun accord, jetés de côté. Heureusement, la roue de derrière de notre calèche s'est trouvée calée par une grosse pierre qui nous a arrêtés court. Il pouvait nous en arriver autant qu'à Hippolyte sur la route de Mycènes; il n'en a rien été, grâce à Dieu! mais la faute n'en a pas été à nos chevaux; — la bonne intention de nous casser le cou y était.

Comme nous n'étions plus qu'à une centaine de

pas de la maison du marquis de San-Marco, la plus élevée de la ville et visiblement la *casa principale*, nous avons fait le reste de la route à pied.

Grâce à Salvator, le valet de chambre du comte Tasca, nous avons trouvé les fourneaux allumés, le diner en bon train et des lits préparés dans toutes les chambres.

Villafrati est située dans un ravissant pays, au milieu de montagnes nuancées par des champs de blé qui ondulent sous le vent et par des bosquets d'un vert charmant.

En face de nos fenêtres s'élève le vieux château de Diane.

Une plate-forme s'étendant devant la façade, surmontée de bustes d'empereurs et d'impératrices romains modelés à Faenza, domine tout le village et la rue que notre cocher a si malencontreusement eu l'idée de nous faire gravir au pas de course de ses chevaux.

Cette plate-forme, pavée de faïence et toute garnie de roses trémières sauvages, est délicieuse de cinq heures du matin à neuf heures, et de cinq heures du soir à la nuit.

Aussi, le lendemain de notre arrivée, après une nuit fort tourmentée par les cousins et les puces, ces deux grands fléaux de l'Italie, — les Bourbons et les Autrichiens, à mon avis, ne sont que le troisième, — aussi, dis-je, le lendemain de notre arrivée, étais-je, à cinq heures du matin, sur cette terrasse; l'avant-garde de la colonne apparut bientôt au détour de la route, et, un quart d'heure après, elle atteignit les premières maisons du village.

Au bout de cinq minutes, un cavalier entrait à toute bride dans la cour du château ; c'était le frère Jean, coiffé d'un large chapeau à glands de soie.

Changez les glands de soie en glands d'or, teignez le chapeau en rouge, et vous aurez un chapeau de cardinal.

Frère Jean, frère Jean ! une si ambitieuse idée vous serait-elle venue sous votre froc de franciscain réformé ?

Mon premier soin fut de lui demander des nouvelles de Turr ; Turr avait été repris de vomissements ; il venait dans une voiture trainée par trois chevaux blancs que, de la plate-forme, frère Jean me montra à la suite de la colonne.

Il était impossible que Turr montât jusqu'à la *casa principale*, où son logement était préparé. Nous nous mîmes en quête, frère Jean et moi, et lui trouvâmes une maison aux trois quarts de la montée, juste à l'endroit où nos chevaux avaient essayé de de se débarrasser de nous.

Une demi-heure après, notre cher malade était dans son lit.

La colonne doit s'arrêter ici trois jours.

J'écris à Garibaldi pour lui apprendre dans quel état de maladie sérieuse est Turr, qu'il aime comme son enfant. Probablement Turr recevra-t-il demain ou après-demain l'ordre de retourner à Palerme.

24 juin à midi.

Hier, à quatre heures, le comte Tasca est venu me prévenir qu'un officier, dont il ne me dit pas le nom,

désirait faire ma connaissance ; il me demandait, en conséquence, la permission de l'inviter à dîner.

Comme cet officier était dans la chambre voisine, j'y passai pour appuyer l'invitation, si besoin était.

Au bout de cinq minutes de conversation, je savais à quoi m'en tenir : j'avais affaire à La Masa.

C'était bien l'homme que j'avais pressenti, c'est-à-dire un Gascon dans la bonne acception du mot. Il est resté dans le sang sicilien plus d'arabe que de normand.

La Masa, né à la Trebbia, peut avoir trente-cinq ans ; il est blond, il a des yeux bleus, et il est bien taillé. Il porte l'uniforme garibaldien, c'est-à-dire une blouse rouge avec un pantalon gris à bandes d'argent.

Garibaldi simplifie beaucoup le costume : au lieu d'une blouse, il porte une chemise, et son pantalon, fort usé, n'a pas de bandes.

La Masa resta avec nous jusqu'à neuf heures du soir ; il passa le temps à parler de lui et de ses hommes, et des services rendus par eux à la Sicile. Sa conversation fut toujours agréable, facile et même élégante.

En me quittant, il me laissa la collection de ses proclamations et de ses ordres du jour.

En voici un échantillon :

« Des nauteurs de Roccamena, 17 mai 1860.

» Frères,

» L'amour sacré de la patrie et le sourire du ciel
m'ont amené vers vous, mes vieux compagnons d'a-

ventures et de victoires, pour combattre une dernière fois à votre côté les armées du tyran.

» Le preux général Giuseppe Garibaldi, aide de camp de Sa Majesté Victor-Emmanuel II, *nous a rejoints*, nous émigrés siciliens du continent, avec un corps d'invincibles patriotes, pour nous aider à briser le joug bourbonnien et à accomplir notre programme insurrectionnel, l'annexion au gouvernement de Victor-Emmanuel II, afin de former, aussi vite que possible, une *Italie unitaire, libre et puissante*.

» Tous les insurgés proclameront dictateur ce grand général italien.

» Aux armes, mes valeureux frères !

» *Notre* corps d'expédition, avec le brave général Garibaldi à notre tête, dans un jour de formidable bataille, a rompu et mis en fuite, à Calatafimi, les troupes royales, qui tenaient en leur pouvoir le territoire sicilien depuis Marsala jusqu'à Alcamo.

» Il vous reste maintenant, mes frères, à vous armer de toutes façons, à vous organiser, à vous unir avec les preux qui, dans les montagnes de Palerme et aux environs, combattirent les troupes bourbonniennes; tous les Siciliens armés, de Marsala à Partanico, sont accourus, empressés et innombrables, pour grossir les rangs des troupes italiennes. Faites-vous, pour redevenir forts et puissants, les guerrilleros patriotiques qui combattirent à Parco, à Piana-dei-Greci et dans les environs de la capitale.

» Sur l'invitation de quelques-uns de nos frères, je suis accouru dans ces montagnes pour examiner

vosre position et pour vous mettre en étroit rapport avec l'armée du valeureux général et combiner l'unité d'action indispensable à la guerre de la patrie.

» Frères ! toute l'Italie vous regarde ; vous saurez être dignes de vous-mêmes et de vos frères du continent, qui accourent généreux pour répandre leur sang en Sicile en faveur de la cause commune.

» Vive l'Italie ! vive Victor-Emmanuel II !

» G. LA MASA. »

Il y a loin de cette prolixité au style clair et précis du général Garibaldi, qui n'a peut-être pas, dans toutes les proclamations qu'il a faites depuis son départ de Talamone, — et il a dû en faire quelque chose comme une vingtaine, — parlé autant de lui que La Masa dans celle-ci.

Au reste, depuis que Turr est arrivé, La Masa a disparu.

Hier au soir, après le départ de La Masa, le comte, en causant avec moi sur la terrasse, m'a appris que nous étions sur le théâtre même des exploits du fameux Fra Diavolo. Les montagnes qui sont devant nous étaient sa retraite habituelle, et un petit bois d'oliviers, situé à trois milles d'ici, et appartenant au marquis de San-Marco, fut le théâtre de son dernier combat.

Sur mon désir de recueillir de plus amples détails à l'endroit d'un homme que les paroles de Scribe et la musique d'Auber ont popularisé en France, le comte a fait venir un des campieri du marquis de San-Marco, homme de cinquante-cinq à

soixante ans, qui a personnellement connu Fra Diavolo.

Voici ce que cet homme nous a raconté :

Fra Diavolo naquit à Carini vers la fin de l'autre siècle ou le commencement de celui-ci ; il se nommait de son nom véritable Antonio Borzetta.

Il avait un frère cadet du nom d'Ambrozio.

Son père était propriétaire.

Poursuivi trop sévèrement par la justice pour des escapades de jeunesse, il se jeta dans la montagne et se fit bandit.

En six mois, sa réputation fut telle, qu'on ne lui donna plus que le nom de Fra Diavolo.

Un bandit renfermé dans les prisons de Palerme fit dire au vice-roi que, si on voulait lui donner la liberté, il se chargeait de livrer Fra Diavolo mort ou vif.

On risquait, en se fiant à la parole du bandit, qu'il ne tint pas sa parole ; mais, en ne s'y fiant pas, on risquait bien davantage : c'était de ne pas prendre Fra Diavolo, qui, chaque jour, se signalait par quelque nouveau méfait.

On fit donc sortir le bandit de prison ; il se nommait Mario Granata et était de Misilmeri.

Le vice-roi lui demanda ce qu'il désirait comme argent ; il répondit qu'il n'avait besoin que de dix onces pour acheter de la poudre et des balles.

On lui donna dix onces.

Il demanda alors qu'au lieu de le faire sortir de prison, on le laissât s'évader.

Les moyens lui en ayant été donnés, il s'évada.

Mario Granata acheta de la poudre et des balles

et alla rejoindre Fra Diavolo, dont il était le compère.

D'abord, sa présence inspira des soupçons à Ambrozio, frère de Fra Diavolo. Tous deux se consultèrent sur ce qu'ils devaient faire pour éprouver Granata, et ils décidèrent qu'il lui serait confié une somme assez forte pour acheter des vivres et différents objets dont la troupe avait besoin. S'il revenait en rapportant les objets, on pourrait se fier à lui, puisque, pour voler des voleurs, il n'eût encouru aucune pénalité.

Mario Granata partit et revint.

A dater de ce moment, il fut admis dans la troupe.

La foire de Castro-Giovanni approchait, et, avant la foire de Castro-Giovanni, devait avoir lieu celle de Lentini. A cette foire se rendent tous les gros marchands de bestiaux qui approvisionnent Palerme. Comme dans tous les pays du monde, ces marchands, qu'ils aillent vendre ou acheter, portent beaucoup d'argent avec eux. Granata donna le conseil d'aller s'embusquer dans les montagnes de Villafrati; ce conseil fut suivi. La bande, qui se composait de six hommes : Fra Diavolo, son frère Ambrozio, Mario Granata, Giuseppe et Benedetto Davi de Torretta, et Vitali de Cinesi, se mit en route dans le but proposé.

Un peu en avant de Misilmeri, Granata demanda à Fra Diavolo un congé de douze heures pour aller voir sa femme. Fra Diavolo, sans défiance, le lui accorda.

Granata devait, avant le jour, avoir rejoint ses compagnons dans les montagnes de Villafrati.

Les bandits continuèrent leur chemin.

Au jour, Granata ne les avait pas rejoints ; ils se trouvaient alors sur la montagne de Chiara-Stella ; Fra Diavolo fit halte et ordonna d'aller prendre langue à Villafrati.

Vitali, en conséquence, descendit vers le bourg, et, comme c'était le jour de l'Annonciation, il commença par entendre la messe et le prêche du père capucin Innocenzio de Bisacquino ; après quoi, il sortit de l'église pour s'informer.

Pendant la messe était venue la gendarmerie de Merzoïero.

Ce mouvement extraordinaire de la force armée lui apprit ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire qu'on était sur les traces de Fra Diavolo.

Il prit sa course vers la montagne ; mais, là, il se heurta contre un cordon de troupes composé de deux compagnies, disposées par le vice-roi sur les indications de Mario Granata.

Ces troupes étaient commandées par le capitaine Antonio Orlando, le Iercaza Fredde et Antonio Pessione, de Palerme.

Ils demandèrent à Vitali ce qu'il venait faire dans la montagne.

Vitali répondit qu'il cherchait des simples pour les herboristes et les pharmaciens.

Au moment où les soldats se consultaient pour savoir s'ils devaient l'arrêter ou non, lui les écarta du coude, s'élança dans la montagne et disparut.

Au bout d'un quart d'heure, il avait rejoint Fra Diavolo et lui avait tout dit.

Alors, par chaque issue de la montagne, on es-

saya de sortir ; mais de tous côtés la montagne était gardée.

Les soldats resserraient de plus en plus leur cercle. Vers onze heures du matin, les premiers coups de fusil se firent entendre à Villafrati.

Tout en combattant, Fra Diavolo battit en retraite vers le bois d'oliviers appartenant au marquis de San-Marco.

Vers deux heures, la fusillade cessa.

A quatre heures, on apporta à Villafrati le cadavre de Fra Diavolo. Il s'était tiré au côté droit de la tête un coup de pistolet chargé de deux balles, pour ne pas tomber vivant entre les mains des soldats.

On reconnut qu'il s'était suicidé en ce que la tempe droite ne présentait qu'un trou, tandis que l'autre côté de la tête offrait deux blessures.

Les deux balles, qui n'avaient fait qu'une ouverture pour entrer, en avaient fait deux pour sortir.

Deux ou trois soldats étaient tués ; un sbire et Giuseppe Davi étaient blessés.

L'oncle d'Antonio Schifari, qui était chapelain de l'église, porta dans la montagne le viatique aux deux mourants.

Les autres étaient prisonniers.

Ambrozio et Vitali, qui, ayant pu se sauver, avaient voulu mourir avec leurs camarades, furent fusillés à Carini.

Tous deux moururent en riant.

Comme tout le bourg les suivait pour les voir fusiller :

— Ma mère, dit Ambrozio, n'a rien perdu à ne pas me faire prêtre ; quelque réputation de sainteté

que j'eusse obtenue, je n'aurais jamais été à la tête d'une procession aussi considérable que celle que je mène après moi aujourd'hui.

Benedetto Davi fut condamné à dix-huit ans de fers.

Le cadavre de Fra Diavolo fut décapité ; sa tête fut passée au vinaigre bouillant, envoyée au vice-roi, à Palerme, et renvoyée par celui-ci à Carini, où elle fut exposée dans une cage de fer, comme celle de son confrère non moins célèbre Pascal Bruno, dont, voici bientôt vingt ans, j'ai raconté l'histoire.

X

SANTO-MELI

Villafrati, 23 juin.

Comme le campieri du marquis de San-Marco achevait de nous raconter cette histoire, on apporta au comte Tascale le journal officiel de Sicile du 22 et du 23. il garda le numéro le plus récent et me passa l'autre.

Je l'ouvris machinalement, — j'ai une médiocre attraction pour les journaux officiels, — et je le parcourais plus machinalement encore lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur mon nom.

En France, à peu près sûr que j'allais lire une chose désagréable, j'eusse jeté loin de moi le journal.

En Sicile, je lus.

Voici le *fait-Palermo* qui me concernait :

« Nel nostro consiglio civico vien di esser fatta mozione al celebratissimo romanziere Alessandro Dumas. Tal voto d'un uomo che per le sue opere è certamente decoro della Francia, et il quale in oggi trovasi in Sicilia, dove raccoglio i particolari della nostra guerra contro i Borboni, anche della gran' causa dell' Italia, vien di esser accolto all' unanimità del consiglio. »

La motion avait été faite et avait passé le lendemain de mon départ.

C'était une délicatesse ajoutée à une faveur.

J'écrivis à la municipalité de Palermo pour la remercier.

Après ce fait, qui m'est personnel, venaient les faits suivants :

« Notre préteur, le duc de la Verdura, en continuation des détails donnés par lui sur les cadavres retrouvés dans les ruines, fait connaître que, dans la journée du 18, deux, et, dans celle du 19, huit cadavres ont encore été déterrés. Tandis qu'on travaille opiniâtrément à rendre à la ville son ancienne splendeur, les horribles scènes qui se révèlent aux yeux du peuple enflamment de plus en plus la haine contre les Bourbons. »

« On nous mande de Messine, en date du 12 juin :

« Les garnisons royales de Trapani, de Termini,

» d'Agosta, de Girgenti, de Catane et une partie de
» celle de Palerme, sont arrivées à Messine, qui
» renferme, en outre, une grande quantité d'in-
» firmes, de blessés, de sbires, d'agents de police
» et d'employés civils. Il y a aujourd'hui quinze
» mille hommes au moins, tant soldats qu'auxiliaires
» du gouvernement. »

« Au nom du peuple de Messine, cette proclamation a été distribuée aux troupes royales :

« Napolitains !

» Vous êtes les fils de l'Italie ; l'Italie, c'est la
» terre qui s'étend du mont Cenis aux eaux de la
» Sicile, aujourd'hui rouges de sang.

» Soulevez-vous donc au nom de l'Italie, au nom
» de la liberté.

» Les peux de Varèse et de Come sont avec vous,
» et vous combattez contre eux ! Dieu a dit à Caïn :
» *Homme maudit ! qu'as-tu fait de ton frère ?*

» L'Italie vous dit : *Frères maudits ! qu'avez-vous fait
» de vos frères ?*

» Toute goutte de sang répandue en Sicile est une
» malédiction sur votre tête, sur la tête de vos fils
» et sur celle des fils de vos fils !

» Napolitains ! l'Italie vous pardonne ; mais sou-
» levez-vous avec le feu de vos volcans contre ceux
» qui ne veulent pas d'Italie. »

25 juin.

Ce matin, nous apprenons que la diligence a été
arrêtée, à deux milles d'ici, par vingt hommes ar-

més; quatre voyageurs qu'elle renfermait ont été dévalisés.

25 juin, onze heures du soir.

Pour la première fois de ma vie, à cette heure de la nuit où l'on repasse dans son esprit les événements de la journée, j'éprouve quelque chose qui ressemble à un remords. Voici ce qui s'est passé; l'histoire finira, selon toute probabilité, tragiquement :

Ce matin, j'étais près du lit de Turr; la fenêtre était ouverte pour laisser entrer les rayons du soleil, toujours si doux à l'œil d'un malade, en même temps que la porte était entre-baillée pour établir un courant d'air. J'entendis le pas de plusieurs chevaux, je levai la tête.

Le bruit était causé par une troupe de sept hommes à cheval, armés de fusils et de pistolets; les deux derniers cavaliers étaient montés sur le même cheval.

En tête de la troupe marchait un homme qui semblait en être le chef; il portait sur la tête un képi napolitain à quatre galons, indication du grade de capitaine, et, à son côté, un sabre militaire à dragonne et à gland d'argent.

Rien de tout cela n'eût attiré mon attention; mais ce qui me préoccupa, c'est une demi-douzaine de poules, se débattant à l'arçon de la selle de l'un des cavaliers.

— Pardieu ! dis-je à Turr, voilà un gaillard qui ne mourra pas de faim !

Turr se souleva, jeta un coup d'œil sur les der-

niers hommes de la troupe que l'inclinaison du terrain déroba rapidement à nos yeux, et retomba sur son lit sans rien dire.

— Quels sont ces hommes? lui demandai-je.

— Quelques guerrillas de La Masa, probablement, me répondit-il.

Puis, au bout d'un instant, s'adressant à moi :

— Regarde donc où ils vont, ajouta-t-il.

Je me levai et j'allai à la fenêtre.

— Ils ont l'air de vouloir sortir du village et de se diriger vers Palerme.

En ce moment, le major Spangaro entra.

— Major, dit Turr, voyez donc quels sont ces hommes qui viennent de passer.

— Oh! dis-je, ils sont déjà loin; on les aperçoit de l'autre côté des maisons du village.

— Général, dit un des jeunes officiers qui gardent Turr, voulez-vous que je monte à cheval et que je vous amène leur chef?

— Prenez quatre hommes et amenez toute la troupe; entendez-vous, Carbone?

— Oh! c'est inutile, dit le jeune officier; à quoi bon déranger quatre hommes pour cela? J'irai seul.

Il descendit, sauta sur un cheval, et, à poil nu, courut à la poursuite des sept hommes.

Turr se mit à causer avec le major.

J'allai au balcon et suivis des yeux le jeune officier.

En moins de dix minutes, il eut rejoint la petite troupe, qui cheminait au pas.

Plusieurs fois le chef avait tourné la tête; mais, voyant venir un seul homme, il n'avait pas cru devoir s'inquiéter.

D'où j'étais, je pouvais suivre les moindres détails de la scène et, par la pantomime, deviner ce qui se passait, trop loin que j'étais pour entendre.

— Eh bien, me demanda Turr, les vois-tu d'ici?

— Parfaitement.

— Que se passe-t-il?

— Rien encore ; ils paraissent causer assez amialement... Ah ! le chef met pied à terre et porte la main à son fusil ; Carbone tire son revolver et le lui appuie sur la poitrine.

— Vite ! cria Turr, quatre hommes au secours de Carbone.

— Inutile ! le chef remonte à cheval et obéit ; les sept hommes marchent devant Carbone, qui tient toujours son revolver à la main.

— Les ramène-t-il ?

— Oui.

En effet, au bout de cinq minutes, la tête de la petite colonne apparaissait à l'entrée de la rue et s'acheminait vers la maison du général.

Dix minutes après, elle s'arrêtait à la porte.

— Dis à Carbone de monter seul, me dit Turr, mais qu'avant de monter, il recommande ces gailards-là à ses camarades.

Je criai à Carbone de monter seul ; quant à recommander les sept hommes à cheval aux garibaldiens, c'était inutile : ceux-ci avaient déjà formé autour des prisonniers un cercle infranchissable.

— Eh bien, dit Turr au jeune officier qui se rendait à ses ordres, il paraît qu'il y a eu du tirage ?

— Oui, général ; mais, comme vous le voyez, tout a fini mieux que je ne m'y attendais.

— Comment cela s'est-il passé? N'omettez aucun détail; avant de voir leur chef, je veux savoir à quoi m'en tenir sur lui.

— Général, je les ai rejoints à quinze cents pas d'ici, à peu près, et, m'apercevant seulement alors que je m'étais chargé d'une besogne plus difficile que je ne l'avais cru, je m'adressai poliment au chef.

— Vous avez raison, dit Turr en riant, il faut toujours parler poliment, Carbone; et que lui avez-vous dit avec politesse?

— Je lui ai dit : « Seigneur capitaine, le général m'envoie vous demander où vous allez. — Je vais à Palerme, m'a-t-il répondu. — Alors, cela tombe à merveille; le général a des dépêches et une certaine somme d'argent à envoyer à Palerme, et il voudrait vous en charger. — Moi? — Oui, vous; il vous prie donc de le venir trouver, afin qu'il vous remette les lettres et l'argent. — J'en suis fâché, répondit le chef, mais je n'ai pas le temps. — En ce cas, c'est autre chose, il ne vous prie pas, il vous ordonne. — De quel droit? — De son droit comme votre supérieur. Si vous êtes officier, ainsi que l'indiquent votre képi et votre sabre, vous devez obéir; si vous n'êtes pas officier, comme vous n'avez le droit de porter ni ce képi ni ce sabre, je vous arrête. » Alors, continua Carbone, il fit un mouvement pour mettre pied à terre et armer son fusil; je tirai mon revolver et le lui appliquai contre le front en lui disant : « Si vous ne me suivez pas, je vous tue ! » Il s'est décidé, et le voilà.

— C'est bien, dit Turr, faites-le monter.

Je voulais sortir.

— Reste, me dit Turr; c'est probablement quelque bandit; il n'y a pas de mal à ce que tu voies ce qui va se passer: d'ailleurs, tu as le droit d'être là, c'est toi qui l'as fait arrêter.

— Oh! un instant, pour cela, je m'en défends!

— Mais tu restes?

— Oui.

La porte s'ouvrit; un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, blond, à l'œil bleu, bien pris dans sa taille moyenne, entra avec un air remarquable d'assurance; mais, en apercevant Turr couché sur un canapé, il s'arrêta court et pâlit visiblement.

Turr, de son côté, fixa sur lui son œil loyal et ferme; mais il ne laissa échapper aucun signe d'étonnement; ses moustaches seulement se hérissèrent.

— Ah! dit Turr, c'est toi!

— Pardon, mon général, répondit le prisonnier, mais je ne vous connais pas!

— Eh bien, je te connais, moi! Essaie donc de marcher sans boiter.

— Je ne saurais, général, je suis blessé à la jambe.

— Oui, d'une balle au-dessus du genou; mais ce n'est pas en face de l'ennemi que tu as reçu cette blessure.

— Général...

— C'est en essayant de voler la caisse de Santa-Margarita. Allons, je te connais, tu es Santo-Meli. Je t'ai déjà eu entre les mains à Rena, et tu serais fusillé à cette heure, si nous n'avions pas été obligés de marcher sur Parco sans perdre une minute. Je

t'ai consigné alors à Santa-Anna, qui t'a mal gardé ; mais, cette fois, je ne te consignerai à personne, et tu seras mieux gardé, je t'en réponds !

Puis, se retournant vers le major Spangaro :

— Major, demain vous réunirez un conseil de guerre dont vous serez président. — Désarmez cet homme-là, vous autres, et conduisez-le en prison.

Un officier s'avança, prit le sabre du prisonnier, tandis que deux soldats se plaçant, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, le faisaient sortir de la chambre et le conduisaient en prison.

— Diable ! mon cher, dis-je à Turr, tu y vas lestement.

— C'est comme cela qu'il faut procéder dans les temps où nous sommes, avec les voleurs, les assassins et les incendiaires.

— Es-tu sûr, au bout du compte, que cet homme soit tout ce que tu dis ?

— Oui, puisqu'il a volé la caisse de Santa-Margarita, assassiné un orfèvre à Carleone, et brûlé le village de Calaminia ; d'ailleurs, tout cela ressortira du procès, et on ne le fusillera qu'à bon escient.

— Tu crois qu'il sera fusillé ?

— Mais j'y compte bien ! Nous causions tout à l'heure de l'arrestation de la diligence de cette nuit ; eh bien, que deux ou trois faits pareils se produisent encore, et l'on dira, dans nos journaux réactionnaires, que, de Catane à Trapani, de Girgenti au Phare, on n'ose plus faire un pas hors de chez soi en Sicile depuis que les Bourbons en sont chassés. Mon ami, Garibaldi a fait fusiller à Rome un de nos légionnaires qui avait pris trente sous à une

vieille femme; Gariba'di a pour toute fortune deux pantalons, deux chemises rouges, deux foulards, un sabre, un revolver et un vieux chapeau de feutre; Garibaldi emprunte un carlin pour faire l'aumône à un pauvre, parce qu'il n'a jamais un carlin dans sa poche; cela n'a point empêché que les journaux de Naples ne l'aient traité de sifustier, et les journaux de France de pirate. Dans les temps comme ceux où nous vivons, il faut être trois fois pur, trois fois brave, trois fois juste, pour n'être qu'un peu calomnié. En se conduisant ainsi, au bout de dix ou douze ans, on commence à être apprécié par ses ennemis, et il ne faut guère que le double de ce temps pour l'être par ceux auxquels on a rendu service. Sur ce, va déjeuner, il est l'heure, et envoie-moi un peu de bouillon que tu feras toi-même, et une cuillerée de confitures, si tu en trouves.

Je serrai la main de cet homme si bon, si juste, si pitoyable, dont le cœur est mi-partie d'ange, mi-partie de lion, qui rit aux balles et pleure à la misère; je m'en allai tout pensif en songeant à la rude tâche entreprise par Garibaldi et par lui, Turr, qui est son second, non-seulement de délivrer, mais encore d'épurer un pays corrompu par quatre cents ans de domination espagnole et napolitaine.

Toute la journée, la pensée de l'arrestation de cet homme, dont j'étais la cause bien involontaire, me tourmenta; je parlais de Santo-Meli à tous ces officiers insoucieux qui savaient à peine ce que je voulais dire, et qui, lorsque j'avais fixé leur pensée sur le prisonnier, disaient : « Ah ! oui, ce brigand que

que l'on fusille demain ? Oh ! nous ne le laisserons pas échapper comme Santa-Anna, nous ! »

Mon Dieu ! comment peut-on être juge, comment peut-on être procureur impérial ou royal, demander tous les jours la tête d'un homme, et garder un rayon d'azur dans les yeux et un sourire sur les lèvres ?

Je comprends le chasseur qui, dans l'ardeur de la chasse, tue depuis la caille jusqu'au sanglier, sans pitié pour la faiblesse de l'une, sans crainte pour la brutalité de l'autre ; mais je ne comprends pas le chasseur qui coupe le cou à un poulet ou qui égorge un cochon.

Le comte Tasca était, comme moi, assez pensif ; je présumai que c'était pour la même cause, et j'allai à lui. Je ne m'étais pas trompé.

Santo-Meli est du village de Ciminna, à quelques milles seulement de Villafrati. Il est fort craint et fort admiré dans le pays ; les natures énergiques, fussent-elles énergiques pour le mal, conquièrent toujours une popularité sur le vulgaire ; témoin, la popularité de Néron à Rome, celle de Mandrin chez nous, celle de Fra Diavolo en Sicile.

Nous résolûmes, le comte, un jeune poète palermitain, di Maria, et moi, de faire, après le dîner, tomber la conversation sur Santo-Meli et d'influer autant que nous pourrions en faveur de l'accusé sur l'esprit du major Spangaro.

Mais nous trouvâmes en celui-ci ce qu'on trouve toujours ou, du moins, presque toujours dans les juges militaires qui ne sont influencés ni par un pouvoir supérieur ni par une haine de corps, c'est-

à-dire un homme inflexible dans la ligne de la justice, et qu'il était aussi impossible de faire dévier vers la clémence que vers la rigidité.

Au premier mot, il nous interrompit.

— J'ai deux choses à défendre dans la position où je suis, nous dit-il : mon impartialité et mon cœur, qui pourrait m'empêcher d'être impartial. Ne vous adressez donc pas à mon cœur surtout ; car je suis homme, je pourrais faiblir, et alors je ne serais plus d'usage.

Puis, comme j'ajoutais un dernier mot, il se leva et sortit.

J'admire fort ce stoïcisme, mais sans m'en sentir capable. D'ailleurs, ces hommes accomplissent un devoir ; mais moi, ce n'était pas mon devoir de dire cette parole qui attira l'attention de Turr, qui amena l'arrestation et qui amènera peut-être la mort du prisonnier.

Moi, je passe au milieu de cette belle Sicile, qui se régénère au souffle de l'homme providentiel ; je passe pour plaindre les malheureux, pleurer les morts et sourire aux vivants ; de quel droit laisserais-je une goutte de sang sur ma trace ?

Peut-être la voix qui me parle est-elle, non pas celle de ma conscience, mais celle de ma faiblesse ; n'importe ! cette voix me dit que je dois faire tout ce que je pourrai pour sauver cet homme, fût-il assassin et incendiaire, et je le ferai.

26 juin.

Ce matin, à mon lever, on m'a dit qu'une femme vêtue de noir m'attendait dans l'antichambre

C'était la mère de Santo-Meli, — une vieille paysanne aux cheveux grisonnants, au teint pâle, à l'œil bleu clair, à la physionomie intelligente.

Qui lui avait dit de me demander, moi, dont probablement, le matin même, elle n'avait jamais entendu prononcer le nom ? qui lui avait dit de me choisir au milieu de tous ses compatriotes, moi étranger ?

Le fait est qu'en me voyant venir à elle, elle me prit les mains et voulut, selon l'habitude sicilienne, les baiser.

Elle comptait, me dit-elle, sur moi pour lui faire voir le général Turr.

Je m'y refusai pour deux raisons :

La première, Turr croit Santo-Meli coupable et veut faire un exemple qu'il juge nécessaire à la Sicile.

La seconde, dans l'état de faiblesse où il est réduit par ses vomissements de sang, toute émotion peut lui être dangereuse ; or, il ne repousserait pas sans émotion la prière d'une mère.

Au reste, la pauvre femme ne mesure pas toute l'étendue du danger que court son fils ; je lui ai dit que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de demander à voir son enfant ; et, comme le conseil de guerre sera constitué ce matin, de dire à Santo-Meli de choisir pour défenseur di Maria.

Après lui avoir donné sur un papier le nom de di Maria, je lui ai fait donner, par le major Spangaro, la permission de voir son fils.

Elle est partie aussitôt.

La prison est une maison carrée au milieu de la

ville; rien ne la distingue des autres, excepté les grilles de ses fenêtres.

J'ai suivi des yeux la pauvre femme jusqu'à la porte dont son fils avait passé la veille le seuil, seuil qu'il ne repassera probablement que pour marcher à la mort, et je l'y vis disparaître à son tour.

A dix heures du matin, le conseil s'est assemblé; Santo-Meli, selon l'avis que je lui avais fait donner par sa mère, a choisi di Maria pour son avocat.

A cinq heures, le conseil avait terminé sa première séance; l'accusé a répondu avec beaucoup de fermeté que, depuis le 4 avril, c'est-à-dire depuis l'insurrection proclamée à Palerme, il tient la campagne avec la bannière tricolore; que, s'il a pillé les caisses, incendié les villages, c'est qu'il y était autorisé par les proclamations du comité révolutionnaire de Palerme; que, s'il a mis des contributions sur les villages, c'est d'abord que les villages étaient royalistes, c'est qu'ensuite, pour que ses hommes ne l'abandonnassent point, il avait dû leur payer une solde et les nourrir; or, la solde était de quatre taris par jour (un franc quatre-vingts centimes), la nourriture de deux taris (quatre-vingt-dix centimes). Il avait jusqu'à trois ou quatre cents hommes avec lui; c'était donc une moyenne de mille à douze cents francs qu'il devait se procurer chaque jour par tous les moyens possibles.

Quant aux maisons brûlées, c'étaient des maisons d'où l'on avait tiré sur ses hommes, et l'incendie n'était qu'une représaille.

Il demande que l'on pèse les services qu'il a rendus à la cause de l'insurrection en restant armé,

et le mal qu'il a fait pour se maintenir, lui et les siens, sous les armes, et qu'on le juge impartialement.

Ces raisons seraient médiocres dans un pays comme la France et chez un homme civilisé; mais, en Sicile, lorsqu'il s'agit d'un paysan sans éducation, elles ont une valeur qui a frappé le conseil de guerre.

La soirée et la journée de demain se passeront à entendre les témoins. Le conseil regarde l'affaire comme grave, non-seulement à cause du résultat qu'elle peut avoir pour Santo-Meli, mais encore à cause de sa portée morale.

Les puritains disent :

— Plus cet homme a rendu de services à la révolution, plus nous devons être sévères vis-à-vis du patriote qui n'a pas su se conserver pur des excès que l'on reproche systématiquement aux révolutionnaires.

Les modérés répondent :

— Il y a en ce moment-ci, en Italie, deux peuples différents de civilisation, de patrie, nous dirons même de race : la race latine pure, qui traverse la mer pour affranchir la Sicile, et qui trouve en Sicile une race croisée de Latins, de Grecs, de Sarrasins et de Normands. Si l'on est trop sévère pour Santo-Meli, les Siciliens ne diront-ils pas qu'un des premiers actes d'un de leurs frères de l'Italie du Nord a été de fusiller un patriote sicilien?

A onze heures du soir, c'est-à-dire au moment où j'écris ces lignes, le conseil, rentré en séance, siège encore.

27 juin au matin.

Hier, pendant que l'on entendait les témoins, la mère de Santo-Meli est venue me supplier, de la part de son fils, d'aller le voir en prison; il voulait me remercier lui-même de l'intérêt que je prenais à son sort, et me prier de lui continuer cet intérêt.

Je me suis rendu à cette demande.

Le prisonnier est dans un cachot dont l'ouverture donne sur le pied de l'escalier par lequel on monte au conseil de guerre.

Il m'attendait avec une anxiété visible.

Ses yeux avaient une telle expression, que je n'eus pas besoin que sa bouche m'interrogeât; il me saisit les mains à travers les barreaux et me les baisa malgré moi.

Sa mère se tenait debout près de l'ouverture grillée.

Je dis d'abord à Santo-Meli d'avoir confiance dans ses juges; que le major Spangaro, président du conseil de guerre, était d'une grande impartialité; que je lui conseillais, au reste, de tout avouer en rejetant tout sur la nécessité des temps.

Il me dit que c'était son intention.

Je restai près de dix minutes avec lui.

C'était un jeune garçon; sa chemise ouverte laissait voir sa poitrine vigoureuse, velue et respirant largement. Il avait des pantalons larges, des bottes rabattues au-dessous du genou, comme les housseaux de nos anciens gentilshommes campagnards.

Son arrestation a produit une grande émotion dans le pays; il est, je crois l'avoir déjà dit, de

Ciminna, petit village qui n'est qu'à sept milles de Villafrati.

Turr est de plus en plus souffrant.

Ma lettre au général Garibaldi a produit son effet ; seulement, au lieu de l'ordre que j'avais demandé est arrivée une prière. Il est difficile d'exprimer l'affectueuse tendresse que Garibaldi a pour les hommes qu'il estime et qu'il aime; un père ne serait pas plus tendre pour ses enfants.

Il a poussé la délicatesse jusqu'à donner la conduite de notre colonne à un ami de Turr, qui ne peut lui porter aucun ombrage, au colonel Eber, lequel, pour cet *interim* seulement, entre au service de l'Italie. Eber, colonel de la légion étrangère en Crimée, est correspondant du *Times*, qui lui donne trente mille francs par an pour aller où il se passe quelque chose d'intéressant et correspondre avec lui. Eber est Hongrois, et, en sa qualité de Hongrois, parle avec la même élégance le français, l'anglais, l'italien et le russe.

Il est arrivé hier au soir.

Garibaldi, ne me sachant pas presque aussi lié avec Eber que je le suis avec Turr, a craint que le laissez-passer donné par le major Cenni ne suffît pas, et m'en a envoyé un autre.

On verra dans les termes de ce laissez-passer une preuve de cette affectueuse tendresse dont je parlais tout à l'heure.

J'en donne le texte même.

COMANDA GENERALE

DELLE ESERCITO NAZIONALE

N°.....

Oggetto :

« Palermo, 25 giugno 1860.

» Si lasci liberalmente passare in Sicilia l'illustro uomo ed intimo amico mio Alessandro Dumas. Anzi sarò ben riconoscente à qualunque gentilezza à lui compartira.

» GARIBALDI. »

Turr est parti cette nuit à trois heures du matin pour Palerme.

Ce soir, à cinq heures, la colonne continue sa marche vers Girgenti.

Des lettres reçues hier de Gênes annonçaient que quarante mille fusils et un bateau à vapeur étaient achetés.

Quarante-cinq mille volontaires enrôlés ont déjà donné leur signature, et viennent en Sicile rejoindre l'armée de la liberté.

Aussitôt l'armée organisée, on chasse les Napolitains de Messine et l'on marche sur Naples par la Calabre, où fermente déjà l'insurrection.

Les dernières paroles du général, quand je l'ai quitté, à Palerme, ont été :

— Vous savez que, aussitôt arrivé à Naples, je vous fais préparer un appartement dans le palais du roi.

— Pendant que vous y serez, lui ai-je répondu, faites-moi préparer une maison de campagne à Pompéi.

Le conseil de guerre n'est rentré en séance qu'à deux heures du matin; après trois jours de débats, il ne s'est pas trouvé suffisamment renseigné sur le compte de Santo-Meli.

Le prisonnier est renvoyé à Palerme, où une nouvelle enquête sera ouverte.

J'appuie sur ce fait pour bien montrer la différence qui existe, dans la manière de rendre la justice, entre les royalistes, ces hommes d'ordre, et les révolutionnaires, ces hommes de sang.

En quatre heures, le conseil de guerre tenu à Palerme par les royalistes le 5 avril, à la suite de l'affaire Riso, a condamné à mort quatorze personnes.

En trois jours, le conseil de guerre tenu à Villafraati par les révolutionnaires ne s'est pas trouvé suffisamment renseigné pour porter son jugement sur un homme qui avouait lui-même avoir brûlé la moitié d'un village, levé des impositions et pillé des caisses.

Santo-Meli et ses six guerrilleros passent en ce moment à cinq cents pas de ma fenêtre, sur la grande route qui conduit à Palerme.

Ils sont à pied, et marchent escortés d'une quinzaine d'hommes, avec avant-garde et arrière-garde.

Nous partons ce soir à cinq heures pour la Vicaria, nous dirigeant sur Girgenti.

• • • • •

XI

COMBAT DE MILAZZO

A bord de l'*Emma* devant Milazzo,
21 juillet, au soir.

Grand combat ! grande victoire ! Sept mille Napolitains ont fui devant deux mille cinq cents Italiens !

Je vous écris sous le canon même du château, qui fait feu bien maladroitement, rendons-lui cette justice, sur *la Ville-d'Édimbourg* et sur votre très-humble servante l'*Emma*.

Pendant que Bosco brûle sa poudre, nous avons le temps de causer. — Causons.

A mon départ de Girgenti, j'avais quitté la Sicile avec l'intention de me rendre directement à Malte, et de Malte à Corfou, lorsque, dans le petit port d'Alicata, où je m'étais arrêté pour m'approvisionner de vivres, je fus pris d'une sorte de remords.

N'assisterais-je pas jusqu'à la fin à ce grand drame de la résurrection d'un peuple ? N'y aiderais-je pas de tout mon pouvoir ?

L'Orient serait toujours là. Un an de plus passé hors de France, c'était une année de plus loin de la calomnie ou de l'injure.

A part deux ou trois cœurs qui m'aiment vérita-

blement là-bas, rien ne me rappelait dans l'immense Babylone.

Je pris une plume et j'écrivis au fils de Garibaldi, que j'avais laissé à Girgenti, le billet suivant :

« Mon cher Menotti,

» Fais parvenir, par une occasion sûre, par un courrier s'il le faut, la lettre ci-incluse à ton père.

» Je t'embrasse.

» ALEX. DUMAS. »

J'écrivais à Garibaldi :

« Ami,

» Je viens de traverser la Sicile dans toute sa largeur.

» Grand enthousiasme partout, mais pas d'armes!

» Voulez-vous que j'aille vous en chercher en France? Je vous choisirai cela en chasseur.

» Réponse poste restante à Catane; si vous me dites : « Oui, » j'ajourne mon voyage en Asie, et je fais le reste de la campagne avec vous.

» *Vale et me ama.*

» ALEX. DUMAS. »

J'expédiai un pêcheur avec sa barque à Girgenti; puis je partis pour Malte, où je m'étais fait adresser des lettres et de l'argent.

Je passai à Malte un jour et demi seulement, et, de là, je me rendis à Catane en quarante heures.

Il y avait à peine cinq jours que j'avais quitté Alicata; il était donc évident que, même avec la plus grande diligence, la réponse de Garibaldi ne pouvait m'arriver que le lendemain ou le surlendemain.

Je restai trois jours à Catane; ce furent trois jours de fête. Le premier soir, il y eut musique; le second soir, musique et illuminations; et, le troisième soir, au beau milieu de la musique et des illuminations, le conseil municipal vint m'offrir mes lettres de citoyenneté, qu'il m'avait octroyées à l'unanimité des voix.

C'était la quatrième fois que j'étais proclamé citoyen en Sicile.

Dans le courant de la journée, le consul de France était venu m'apporter une lettre.

Je reconnus aussitôt l'écriture de Garibaldi, et je l'ouvris vivement. Elle contenait ces lignes, d'un laconisme tout spartiate :

« Palerme, 13 juillet.

» Ami Dumas,

» Je vous attends pour votre chère personne et pour la belle proposition de fusils.

» Venez !

» Votre dévoué de cœur,

» G. GARIBALDI. »

Il n'y avait plus à hésiter. Nous mîmes à la voile pendant la nuit; retardés par la bonace et par les

courants, nous eûmes besoin d'environ trente heures pour atteindre l'autre côté du détroit.

A l'aube du troisième jour, nous étions dans le golfe oriental de Milazzo.

Le bruit du canon nous arrêta.

Du moment qu'on se battait à Milazzo, il était certain que Garibaldi ne devait pas être à Palerme.

En effet, le général, parti le 18 de cette ville, était arrivé le 19 au camp de Miri ; depuis deux jours déjà, des combats partiels avaient eu lieu.

A peine arrivé, le général avait passé en revue les troupes de Medici, qui l'avaient accueilli avec enthousiasme.

Le lendemain, à l'aube du jour, toutes les troupes étaient en mouvement pour attaquer les Napolitains, sortis du fort et du village de Milazzo, qu'ils occupaient.

Malenchini commandait l'extrême gauche, le général Medici et Cosenz le centre ; la droite, composée simplement de quelques compagnies, n'avait pour but que de couvrir le centre et l'aile gauche en cas de surprise.

Le général Garibaldi se plaça au centre, c'est-à-dire à l'endroit où il jugeait que l'action serait la plus vive.

Le feu commença sur la gauche ; à moitié chemin de Miri à Milazzo, on rencontrait les avant-postes napolitains cachés dans les roseaux.

Après un quart d'heure de fusillade sur la gauche, le centre, à son tour, s'est trouvé en face de la ligne napolitaine, et l'a attaquée et délogée de sa première position.

La droite, pendant ce temps, chassait les Napolitains des maisons qu'ils occupaient.

Mais les difficultés du terrain empêchaient les renforts d'arriver. Bosco poussa une masse de six mille hommes contre les cinq ou six cents assaillants qui l'avaient d'abord forcé de reculer, et qui, accablés par le nombre, avaient été forcés de reculer à leur tour.

Le général envoya aussitôt prendre des renforts. Les renforts arrivés, on attaqua de nouveau l'ennemi, caché dans les roseaux et abrité derrière des figuiers d'Inde.

C'était un grand désavantage pour les garibaldiens, qui ne pouvaient attaquer à la baïonnette.

Medici, en marchant à la tête de ses hommes, avait eu son cheval tué sous lui. Cosenz avait reçu une balle morte dans le cou et était tombé; on le croyait blessé mortellement lorsqu'il se releva en criant :

— Vive l'Italie!

La blessure n'était que légère.

Le général Garibaldi se mit alors à la tête des carabinieri génois, avec quelques guides et Misori. Son intention était de déborder les Napolitains et de les attaquer de flanc, pour couper ainsi la retraite à une partie d'entre eux; mais on trouva sur la route une batterie de canons qui s'opposa à cette manœuvre.

Misori et le capitaine Statella poussèrent alors sur la route avec une cinquantaine d'hommes; Garibaldi se mit à leur tête et dirigea la charge. A vingt pas, le canon chargé à mitraille fit feu.

L'effet fut terrible; cinq ou six hommes seulement restèrent debout. Garibaldi eut la semelle de sa botte et son étrier emportés; son cheval, blessé, devint indomptable, et il fut forcé de l'abandonner en laissant son revolver dans les fontes. Le major Breda et son trompette étaient tués à ses côtés; Miori tombait sous son cheval, qui venait d'être frappé à mort par un biscaïen; Statella restait debout au milieu d'un ouragan de mitraille; tous les autres étaient morts ou blessés.

Ici, les détails disparaissent dans l'ensemble; tout le monde se bat, et se bat bien.

Le général, voyant alors l'impossibilité de prendre le canon qui avait fait tout ce ravage de front, envoie demander quelques compagnies au colonel Donon, se jette avec elles à travers les roseaux, en recommandant à Miori et à Statella, les roseaux franchis, de sauter par-dessus le mur qu'ils rencontreraient devant eux, et comme, le mur franchi, ils devaient se trouver à peu de distance de la pièce de canon, de s'élancer dessus.

Le mouvement fut exécuté avec beaucoup d'ensemble et d'élan par les deux officiers et par une cinquantaine d'hommes qui les suivaient; mais, lorsqu'ils arrivèrent sur la route, la première personne qu'ils y trouvèrent était le général Garibaldi, à pied et le sabre à la main.

En ce moment, le canon fait feu et tue quelques hommes; les autres s'élancent sur la pièce, s'en emparent et l'entraînent du côté des Italiens.

Alors, l'infanterie napolitaine s'ouvre et donne passage à une charge de cavalerie qui s'élance pour

reprendre la pièce. Les hommes du colonel Donon, peu habitués au feu, se jettent des deux côtés de la route au lieu de soutenir la charge à la baïonnette; mais, à gauche, ils sont retenus par les figuiers d'Inde, à droite par un mur. La cavalerie passe comme un tourbillon. Des deux côtés alors, les Siciliens font feu; leur terreur d'un instant a disparu.

Fusillé à droite et à gauche, l'officier napolitain s'arrête et veut retourner en arrière; mais alors, au milieu de la route, il trouve, lui barrant le passage, Garibaldi, Misorì, Statella et cinq ou six hommes. Le général saute à la bride du cheval de l'officier, en lui criant : « Rendez-vous ! » L'officier, pour toute réponse, lui porte avec son sabre un coup d'épée; le général Garibaldi le pare, et, d'un coup de revers, lui ouvre la joue. L'officier tombe. Trois ou quatre sabres sont levés sur le général, qui blesse un de ses assaillants d'un coup de pointe; Misorì en tue deux autres et abat le cheval d'un troisième de trois coups de revolver; Statella frappe de son côté, et un homme tombe; un soldat démonté saute à la gorge de Misorì, qui, à bout portant, lui casse la tête d'un quatrième coup de revolver.

Pendant cette lutte de géants, le général Garibaldi a rallié les hommes éparpillés. Il charge avec eux, et, tandis qu'on extermine ou qu'on fait prisonniers les cinquante cavaliers, depuis le premier jusqu'au dernier, il joint enfin, secondé par le reste du centre, les Napolitains, les Bavares, les Suisses, qu'il charge à la baïonnette. Les Napolitains fuient; les Suisses et les Bavares tiennent un instant, mais

fuient à leur tour : la journée est décidée ; la victoire n'est pas encore, mais sera bientôt aux héros de l'Italie.

Toute l'armée napolitaine se met en retraite sur Milazzo. On arrive en la poursuivant jusqu'aux premières maisons ; là, les canons du fort se mêlent au combat.

Milazzo est, comme on le sait, bâti à cheval sur une presqu'île. Le combat, qui avait commencé dans le golfe oriental, avait peu à peu tourné au golfe occidental ; dans le golfe était la frégate *le Tuckery*, l'ancien *Véloce*. Le général Garibaldi se souvient qu'il a commencé par être marin : il s'élance sur le pont du *Tuckery*, monte dans les vergues, et, de là, domine le combat.

Une troupe de cavalerie et d'infanterie napolitaine sortait du fort pour porter secours aux royaux ; il fait pointer une pièce de canon sur cette troupe, et, à quart de portée, lui crache une grêle de mitraille ; les Napolitains n'attendent pas un second coup et fuient.

Alors une lutte s'engage entre le fort et le bâtiment. Quand le général Garibaldi voit qu'il est parvenu à attirer sur lui le feu du fort, il saute dans une chaloupe avec une vingtaine d'hommes, se fait débarquer et se jette dans la fusillade de Milazzo.

La fusillade dure une heure encore ; après quoi, les Napolitains, repoussés de maison en maison, rentrent au château.

J'avais assisté à tout le combat du pont de la goëlette ; j'avais hâte d'aller embrasser le vainqueur.

La nuit venait; je me fais débarquer à mon tour, et, au milieu des derniers coups de fusil, nous entrons à Milazzo.

Il est difficile de se faire une idée du désordre et de la terreur qui règnent dans la ville, peu patriote, dit-on. Les blessés et les morts étaient couchés dans les rues. La maison du consul français était encombrée de mourants; le général Cosenz y était au milieu des autres blessés.

Nul ne pouvait me dire où étaient Medici et Garibaldi. Au milieu d'un groupe d'officiers, je reconnus le major Cenni, qui se chargea de me conduire au général. Nous arrivâmes au bord de la mer, suivîmes la marine et trouvâmes le général sous le porche de l'église, avec son état-major couché autour de lui.

Il était étendu sur la dalle, la tête appuyée sur sa selle; écrasé de fatigue, il dormait.

Près de lui était son souper : un morceau de pain, une cruche d'eau.

Je venais de vieillir de deux mille cinq cents ans : j'étais en face de Cincinnatus.

Dieu vous le garde, mes chers Siciliens ! Si vous le perdiez, le monde entier ne vous en donnerait pas un autre.

Le général vient de rouvrir les yeux : il m'a reconnu et me garde demain toute la journée.

XII

GARIBALDI A BORD DE *l'Emma*.

Rade de Milazzo, 23 juillet.

Le général, tout en me gardant pour le lendemain, ne pouvait m'offrir un autre lit que le sien, c'est-à-dire le pavé de la rue ou les dalles de l'église. Je préfèrai le sable de la mer.

J'avais donné rendez-vous à quatre de mes matelots sur la plage, du côté occidental du golfe : ils avaient dû dresser une tente et m'attendre avec une chaloupe.

Ils étaient au rendez-vous.

Le général s'attendait à une sortie des Napolitains pendant la nuit, et il avait, en conséquence, donné l'ordre de garder vigilement les portes de la ville donnant sur le château, et de dresser des barricades.

Avant de me mettre en route, je voulus juger par mes yeux où en étaient ses ordres. Je visitai les portes de la ville donnant sur le château; une sentinelle, tombant de fatigue, les gardait au milieu d'une quinzaine d'hommes endormis. La sentinelle était obligée de marcher continuellement pour ne pas se laisser aller au sommeil, et encore elle dormait debout.

Quant aux barricades, on avait traîné au travers de la rue quelques tables, quelques chaises, quelques planches, par-dessus lesquelles pouvait sauter un enfant ; puis les barricadeurs étaient tombés sur leur ouvrage à peine commencé et s'étaient endormis.

Les braves gens, comme les Spartiates de Léonidas, pensaient que leurs poitrines étaient des remparts suffisants pour arrêter l'ennemi.

Je quittai la ville en priant Dieu qu'il ne vint pas à l'idée du général Bosco de faire une brèche à ces vivants et inébranlables remparts.

A un quart de lieue de la ville, je retrouvai mes matelots. Je me jetai sur le tapis du canot, et je m'endormis, sûr, au bout du compte, de l'humanité qui, à côté de ses bassesses, fait surgir de pareilles grandeurs, et qui fait contemporains François II et Victor-Emmanuel, Maniscalco et Garibaldi.

La nuit, contre toute attente, fut tranquille. Au point du jour, nous nous levâmes. La toilette n'était pas longue à faire : nous nous jetâmes à la mer après avoir fait signe à la goëlette, qui n'avait pas pu ancrer à cause de la grande profondeur, de s'approcher le plus possible du rivage.

Vers cinq heures et demie du matin, nous étions à bord. La fusillade venait de recommencer, mais retentissait de l'autre côté de la presqu'île, c'est-à-dire du côté du port.

Le capitaine mit le cap au nord-est.

Il n'y avait qu'une très-faible brise, et, malgré notre désir de passer de l'autre côté, nous ne filions que deux nœuds à l'heure.

Ce fut donc vers les neuf heures seulement que nous eûmes doublé le cap de Milazzo. La première chose que nous vîmes en arrivant de l'autre côté du Phare fut le bateau à vapeur *le Tuckery*, remorqué par une vingtaine d'embarcations. Un pêcheur que nous interrogeâmes nous dit que le bâtiment avait, la veille, brisé sa roue.

Garibaldi se trouvait donc privé d'un de ses plus puissants moyens d'action.

Le rivage de la presqu'île présentait l'image d'un camp; une vingtaine de familles s'étaient réfugiées sur la plage et campaient sous des tentes improvisées; d'autres étaient à bord de petits bâtiments à l'ancre près du rivage, et, grâce à la rapide déclivité de la montagne, à l'abri du canon du fort; d'autres enfin étaient dans les grottes naturelles formées par la mer.

Nous prîmes bravement le large et passâmes sous le canon du fort; par scrupule pour notre susceptibilité gouvernementale, j'avais enlevé le pavillon tricolore et lui avais substitué ma bannière personnelle.

Le général Bosco ne nous jugea point dignes de sa colère, et nous laissa tranquillement jeter l'ancre à une encablure et demie du fort.

De là, nous pouvions voir les soldats napolitains, bavares et suisses amoncelés dans les cours du château.

Les vastes bâtiments du fort étaient obligés de dégorger leur trop plein.

Ce trop plein cuisait à une chaleur de trente-cinq degrés. *Le Tuckery*, toujours remorqué par ses cha-

loupes, passa à cinquante mètres de nous, et alla jeter l'ancre dans le port.

Le canon du fort resta muet et lui laissa tranquillement accomplir cette manœuvre.

Cela nous parut de bon augure, et nous pensâmes que des pourparlers s'étaient établis entre les garibaldiens et les Napolitains. Cette croyance s'appuyait non-seulement sur le silence des canons, mais encore sur la cessation de la fusillade.

A peine avions-nous jeté l'ancre, qu'une embarcation portant *une chemise rouge*, — c'est ainsi que par toute la Sicile on désigne les garibaldiens, — se dirigea vers la goëlette.

Le général me faisait dire d'entrer dans le port et de me mettre à l'abri derrière *le Tuckery*. Un quart d'heure après, nous étions au poste indiqué, et je montais à bord du *Tuckery*.

Le général m'attendait, gai et serein comme d'habitude; il est impossible de voir une placidité de visage pareille à la sienne : c'est bien réellement le lion au repos, comme dit Dante. Aucune communication n'avait encore été ouverte entre le fort et lui; mais le grand nombre même des Napolitains le tranquillisait. Il pensait que le fort n'était point approvisionné pour un long siège, et qu'il serait incessamment à sec de vivres et de munitions.

Après m'avoir ainsi entretenu un instant des grandes affaires du jour, le général me dit combien lui agréait la proposition que je lui avais faite d'aller en France acheter des armes, et me pria de lui exposer mes moyens d'exécution. Je lui fournis sur ce point tous les détails qu'il désirait; à son tour, il

me donna ses instructions et ses conseils, puis me remit un ordre enjoignant à la municipalité de Palerme de m'ouvrir un crédit de cent mille francs, à l'effet d'acheter des armes.

— Tenez, dit-il en me présentant cet ordre, allez, et bonne chance !

Puis, comme par réflexion, il ajouta :

— A votre retour, Dumas, savez-vous ce que vous devriez faire ?

— Quoi donc ?

— Un journal.

— Parbleu ! j'y avais déjà songé ; donnez-m'en le titre, mon cher général ; je n'attends que cela pour commencer.

Alors, il reprit la plume et écrivit :

« Le journal que mon ami Dumas veut instituer à Palerme aura le beau titre d'*Indépendant*, et il le méritera d'autant mieux, qu'il voudra commencer par ne pas m'épargner, si jamais je m'écarte de mon devoir d'enfant du peuple et de mes principes humanitaires.

» G. GARIBALDI. »

— Va pour *l'Indépendant* ! m'écriai-je ; ces lignes lui serviront d'épigraphe.

En ce moment, une petite barque arriva à la rame près du *Tuckery* : le général échangea quelques mots avec l'homme qui la montait, puis donna des ordres à ses aides de camp.

Un de ceux-ci me dit tout bas :

— Nouvelles de Messine ! nous allons avoir à faire de la besogne des deux mains.

Quant au général, il ne dit que ces deux mots :
— Allons voir votre goëlette.

On lui apporta un mot à signer; c'était un crédit de cinq cent mille francs ouvert pour lui.

Après l'avoir signé, il jeta un coup d'œil sur mon petit bâtiment et dit :

— Si j'étais riche, je voudrais avoir à moi une goëlette comme la vôtre.

Ainsi, écoutez bien ceci, Siciliens, mes compatriotes, Italiens, mes frères : cet homme qui dispose du sang et de l'argent de la Sicile, qui donne au jourd'hui au Piémont deux millions d'hommes, cet homme n'est pas assez riche pour acheter une goëlette de vingt-cinq mille francs.

Nous passâmes à bord de notre goëlette; on versa le contenu d'une bouteille de vin de Champagne dans les verres que j'ai pris au palais royal de Palerme, et qui sont ma part de butin sur le roi François II, et nous bûmes à la santé de l'Italie.

Garibaldi but de l'eau, sa boisson ordinaire.

Pendant que nous causions sous la tente du pont, il se leva tout à coup.

Un bâtiment à vapeur, venant du côté de Palerme, doublait la pointe de Milazzo.

Avec son coup d'œil de marin, Garibaldi le reconnut.

— C'est lui ! s'écria-t-il.

Et, me tendant la main :

— Au revoir, me dit-il; retournez à Palerme, travaillez-y de votre mieux pour notre cause; moi, j'ai affaire à bord de ce bâtiment.

Nous nous embrassâmes; il descendit à terre.

Un cheval l'attendait. Il s'enfonça dans les rues de Milazzo et ne reparut sur la jetée qu'un quart d'heure après.

Pendant ce temps, le bâtiment à vapeur s'était approché et ma goëlette avait appareillé.

Tous mes matelots s'accordaient à reconnaître le nouvel arrivant pour anglais, mais lui s'obstinait à ne pas arborer de pavillon.

A la vue du bâtiment, tous les bateliers siciliens, espérant un débarquement de passagers, s'étaient mis à ramer vers le paquebot mystérieux.

Au moment où ils n'en étaient plus qu'à cent mètres et où nous n'en étions plus nous-mêmes qu'à cinquante, un léger nuage de fumée apparut sur la plate-forme du château, et, en même temps, nous entendîmes le coup de canon et le sifflement du boulet.

Le boulet tomba entre les barques siciliennes et le paquebot, s'enfonça dans la mer et fit jaillir une trombe.

Ah! vous eussiez ri en voyant la déroute qui se mit parmi les bateliers!

Une partie vint s'abriter derrière notre goëlette, faible abri à peine suffisant pour garantir d'une balle de mousquet ou de revolver.

Au milieu de ces barques qui fuyaient effarouchées comme une volée d'oiseaux, une seule s'avavançait suivant la ligne droite, inflexible comme celui qui la montait.

Celui qui la montait était le général Garibaldi. Le fort continuait de faire feu sur le paquebot; les boulets portaient trop haut ou trop bas, aucun ne l'atteignait.

Au huitième boulet seulement, le bâtiment étranger arbora son pavillon. C'était un pavillon anglais.

Malgré le pavillon anglais, un nouveau coup de canon partit du fort; il est vrai que ce fut le dernier.

Nous étions alors à peine à trente mètres du paquebot. Il nous tourna sa proue, et nous pûmes y lire : *City-of-Aberdeen*.

Le général Garibaldi l'aborda, monta sur le pont, et, du pont, sur le tambour.

En ce moment, nous le croisions.

Il nous jeta un dernier souhait de bon voyage et s'éloigna à toute vapeur.

Dix minutes après, il disparaissait derrière la pointe de Milazzo.

L'Emma continua sa route. Demain ou après-demain, selon le caprice du vent, je reverrai cette belle Palerme, qui m'a fait son citoyen.

Palerme, 25 juillet.

A peine débarqué, je me rendis chez le président de la commission municipale, et lui présentai ma lettre de crédit.

Par malheur, Garibaldi avait oublié d'ajouter à sa signature le mot *dictateur*.

M. le duc de la Verdura me fit cette judicieuse observation, que, si Garibaldi était tué pendant mon absence, la municipalité de Palerme en serait pour son argent.

Je trouvai l'observation un peu bien rigide, pour des conseillers municipaux qui devaient tout à Garibaldi, lequel, s'il se faisait tuer, comme le craignait

M. le duc de la Verdura, se ferait, au bout du compte, tuer pour la Sicile.

Il me semblait que, pour le vainqueur de Calatafimi et de Milazzo, on pouvait bien risquer une centaine de mille francs; mais, moi, je ne suis qu'un poète, et le duc de la Verdura est un syndic, deux conditions qui ne se ressemblent nullement.

Je télégraphiai à Garibaldi le refus de la municipalité.

Il me répondit :

« Arrangez votre crédit avec de Pretis. »

J'allai trouver M. de Pretis, qui m'ouvrit un crédit de soixante mille francs.

Je pris avec moi un jeune officier d'artillerie, Rognetta, fils du célèbre médecin de ce nom. Il devait se rendre à Liège et y acheter des revolvers, tandis que j'irais, de mon côté, acheter des fusils et des carabines à Marseille.

Nous manquâmes le bateau direct de Palerme à Gênes, par la mauvaise volonté de notre consul M. Fleury, le plus quinteux des consuls que j'aie jamais connus, et Dieu sait pourtant si j'en ai connu de drôles !

Voulant faire toute la diligence possible, nous remonâmes sur la goëlette et mîmes le cap sur Messine. Si nous avions la chance d'arriver avant le dimanche suivant, nous partions ce dimanche-là sur le bateau direct pour Marseille.

XIII

PRISE DE MESSINE

Messine, 28 août.

Nous avons fait la traversée de Palerme à Messine en trente-deux heures. Quand nous arrivâmes devant Milazzo, il faisait nuit noire et le temps était affreux. Nous envoyâmes notre canot demander des nouvelles de Garibaldi. Il était parti depuis deux jours pour Messine.

Cet envoi de notre canot nous fit perdre deux heures, pendant lesquelles le calme se fit.

Vers deux heures du matin, nous gouvernions à peine quand nous vîmes apparaître, à la pointe du cap de Rasocolmo, les fanaux d'un bateau à vapeur.

Le timonier le signala au second, et, comme un abordage ne semblait pas devoir être à craindre dans l'immense golfe de Milazzo, on ne s'occupa plus du bateau à vapeur.

Nous marchions lentement, nos deux fanaux allumés.

Tout à coup, une masse sombre, enveloppée d'un nuage de fumée, nous apparaît à une cinquantaine de mètres, trace un demi-cercle autour de nous, en passant à notre avant, puis vire de bord et revient droit sur nous par le travers de tribord.

— Le bateau à vapeur ! le bateau à vapeur ! cria le matelot de quart.

— Lofez ! lofez ! cria le second à son tour.

La manœuvre s'exécuta ; mais, avant qu'elle fût accomplie, le bateau à vapeur était sur nous.

Ce qui se passa dans cet instant est indescriptible.

La goëlette fut soulevée comme une plume ; un craquement se fit entendre. Je fus couvert d'eau ; j'étais couché sur le pont. Le timonier fut renversé ; le second, jeté à cinq ou six pieds en l'air ; notre vergue de fortune, brisée ; notre gui de baume, plié comme un roseau ; notre grande voile, déchirée. L'arrière de la goëlette plongea dans la mer et se releva ruisselant. Le bateau à vapeur crut nous avoir coulés, et continua son chemin.

C'était une petite plaisanterie napolitaine. Notre goëlette avait été reconnue pour avoir pris part à l'affaire de Milazzo ; on voulait tout simplement nous couler.

Nous fûmes jusqu'au jour à réparer nos avaries ; beaucoup de choses étaient brisées à bord, mais rien d'essentiel, rien de vital. Notre voile de cape remplaça notre grande voile. Nous avions des focs et des fortunes en double.

Le calme continuait ; ce ne fut que vers midi qu'une légère brise et le courant nous portèrent vers le détroit.

En arrivant au Phare, un beau spectacle frappa nos yeux ; une batterie de trois pièces de canon s'élevait, et je comptai cent soixante-huit bateaux tout prêts, pouvant contenir chacun vingt hommes.

Ce sont des bateaux de débarquement; le nombre doit en être quadruple.

Au fur et à mesure que nous approchions de Messine, nous pouvions voir les sentinelles napolitaines se promener au haut des remparts du fort de la mer; sur l'espèce de plaine qui, derrière la citadelle, s'étend à fleur d'eau, on voyait manœuvrer des troupes à pied et à cheval.

Les Napolitains, vous le savez, manœuvrent à merveille. Ils ont si bien manœuvré, qu'ils en sont arrivés à se renfermer dans la citadelle de Messine et dans celle de Syracuse.

Arrivés à Messine, notre première visite fut pour Garibaldi.

Les larmes lui coulèrent des yeux quand je lui rapportai la réponse du duc de la Verdura.

Puis, avec un soupir :

— Au bout du compte, dit-il, si je me fais tuer, ce ne sera pas pour eux, ce sera pour la liberté du monde.

Alors, se retournant vers moi :

— Partez et revenez-nous vite, me dit-il.

— Général, lui répondis-je, je puis être de retour ici dans quinze jours, mais pas plus tôt.

— Avec les armes?

— Oui, dussé-je les payer un peu plus cher; je vous donne ma parole que je serai ici avec le bateau de mardi en quinze.

— Bon ! S'il en est ainsi, je vous attends pour entrer dans les Calabres, et nous y entrerons avec vos fusils.

Pendant mon voyage à Palerme avaient eu lieu la reddition du fort de Milazzo et la prise de Messine.

Voici les détails que je recueillis sur ce double événement :

Le lendemain de notre départ de Milazzo, le *Protis*, vapeur à hélice français, capitaine Salvi, mouillait sur rade. Il apportait des vivres à l'armée napolitaine. Son capitaine ignorait complètement et le combat de Milazzo et le blocus du fort.

A l'embarcation qui vint prendre langue à son bord, il répondit qu'il était à la disposition du commandant de Milazzo, ainsi que tout son chargement.

— Mais, lui répondit-on à son grand étonnement, c'est Garibaldi qui commande ici.

Comme on le voit, la situation se compliquait.

Le pavillon français sauvegardait cependant le vapeur ; de sorte qu'il demeura en rade en attendant les événements.

Dans la même soirée que le *Protis*, le *Charles-Martel*, grand clipper à hélice français, ainsi que la *Stella*, venaient, dans les mêmes intentions et conditions que le *Protis*, jeter l'ancre à Milazzo. Le matin du 23, au point du jour, la *Mouette*, aviso de l'État, commandant Boyer, venant de Naples, arrivait de son côté au mouillage.

Une entrevue eut lieu immédiatement entre le général Garibaldi et le commandant Boyer.

La position des transports français au service du roi de Naples étant parfaitement garantie, cet officier supérieur, qui avait des dépêches pour Messine, dut appareiller pour sa destination ; mais ce ne fut pas sans avoir, dans un but d'humanité, fortement

engagé le capitaine du *Protis* à offrir son intervention pour tâcher d'amener, entre le général Garibaldi et le commandant de la citadelle, un commencement de négociation.

La position du général Bosco était très-critique. Sa garnison, composée de cinq mille cinq cents hommes, était entassée dans un fort, sans aucune espèce d'approvisionnements. Il devait donc à peine espérer une capitulation honorable.

Après avoir vu le général Garibaldi et obtenu son assentiment, le capitaine du *Protis* montait à la citadelle avec pavillon parlementaire, et était introduit, les yeux bandés, près du général Bosco.

De prime abord, le général Bosco se tint complètement sur la réserve; mais, dès qu'il sut que le capitaine Salvi était Français, il devint plus communicatif, et ne dissimula pas qu'il était tout prêt à entrer en arrangement, pourvu que les conditions fussent honorables pour lui et sa troupe.

Voici, non pas le texte, mais l'ensemble de la lettre donnée pour le général Garibaldi au capitaine du *Protis* :

« Le général commandant la place de Milazzo, dans un but d'humanité qu'il apprécie comme le général Garibaldi, et désirant surtout éviter une inutile effusion de sang, ne serait pas éloigné de rendre la place à des conditions honorables, pourvu, toutefois, qu'elles fussent approuvées par son gouvernement. La position de la citadelle, sans être désespérée, est, il le reconnaît, critique; mais elle offre encore des ressources à un général et à des troupes déterminées. »

Le général Bosco confia, en outre, au commandant du *Protis*, une lettre pour le roi de Naples.

Le capitaine Salvi se retira alors; mais le général Bosco défendit qu'on lui bandât les yeux comme à son entrée dans la place.

Aussitôt après l'entrevue, le *Charles-Martel* et la *Stella* partirent pour Messine; le *Protis* restait au mouillage, attendant l'issue de la négociation entamée.

Cependant, le commandant de la *Mouette*, inquiet, n'avait fait que toucher à Messine et avait repris aussitôt la route de Milazzo. Il se croisa en chemin avec le *Charles-Martel* et la *Stella*, mais sans communiquer avec eux.

Il était environ quatre heures lorsqu'il arriva en vue de Milazzo. L'étonnement du capitaine fut grand en apercevant devant Milazzo quatre frégates napolitaines sous vapeur, dont une battait pavillon d'amiral.

Le champ fut ouvert à bord à toutes les suppositions.

Les uns voyaient déjà un débarquement; d'autres, un simple ravitaillement. Mais tout le monde s'attendait à une canonnade quelconque. Il était aisé, à l'aide de la longue-vue, de distinguer les dispositions faites par le général Garibaldi pour résister à toute tentative d'agression.

La générale avait été battue dans l'armée indépendante; une batterie de six pièces, établie comme par enchantement, s'élevait sur le quai au pied de la citadelle; une autre de deux pièces pouvait se distinguer au fond de la baie, à l'embouchure de la rivière.

Les feux de ces deux batteries devaient se contre-battre.

Les deux tours du sommet de la presqu'île, qui, dès le principe, étaient tombées au pouvoir du général Garibaldi, avaient aussi dirigé vers l'escadre napolitaine les quatre pièces dont elles étaient armées.

Toutes ces dispositions belliqueuses ne devaient aboutir à rien. La frégate amirale arbora pavillon parlementaire à son mât de misaine. *La Mouette* vint tranquillement mouiller à côté du *Protis*.

L'escadre napolitaine portait, à ce qu'il paraît, un plénipotentiaire. A sept heures, les négociations étaient terminées, et le capitaine du *Protis* recevait l'ordre de se rendre immédiatement à Messine pour faire rallier *le Charles-Martel*, *la Stella*, *l'Impératrice-Eugénie*, etc., en vue de l'évacuation immédiate de Milazzo.

A deux heures du matin, *la Mouette* appareillait elle-même pour rentrer à Messine.

Les conditions premières imposées par le général Garibaldi avaient été, dit-on, celles-ci :

« La garnison prisonnière de guerre ; les officiers libres de rentrer chez eux avec armes et bagages. »

Les conditions acceptées de part et d'autre ont été celles-ci :

« Les troupes se retireront avec armes et bagages, mais sans cartouches ; le matériel de la citadelle sera partagé en deux parts, moitié aux assiégeants, moitié aux assiégés. »

Maintenant, voici pour Messine :

Le 22, les bâtiments de guerre stationnés dans

le port de Messine avaient été invités par le général Clary à changer de mouillage, pour ne pas gêner les opérations défensives ou agressives de la citadelle.

De l'évacuation des bâtiments de guerre résulta immédiatement un sauve-qui-peut général pour tout ce qui n'avait pas encore abandonné la ville.

Toute cette malheureuse population se trouvait agglomérée sur les plages est du détroit de Messine, partie sous des tentes en lambeaux, partie dans des bateaux de toute espèce, où les femmes et les enfants étaient entassés à ce point, que, dans une maison, j'ai compté vingt-huit enfants et dix-huit femmes. La partie de la population la plus aisée avait fui dans la campagne; la ville était silencieuse comme un tombeau. Ce silence n'était troublé que par les cris d'alerte des factionnaires napolitains et par les coups de fusil qu'ils envoyaient sans raison sur tout ce qui paraissait dans les rues.

Le port était aussi désert que la ville, sauf quelques corvettes napolitaines prêtes à appareiller. Il ne restait dans le port que *la Mouette*, qui, forcée de faire son charbon, était amarrée à Terra-Nova.

Les journées du 24 et du 25 se passèrent de la même manière.

Cependant un combat paraissait imminent. D'après les intentions qu'avait manifestées le général Clary, on devait s'attendre à une lutte désespérée.

Effectivement, les troupes napolitaines occupaient toutes les crêtes des montagnes qui entourent Messine. Artillerie, cavalerie, génie, rien ne manquait au déploiement des forces mises en avant par le général de l'armée royale. Mais c'était la montagne

qui accouche d'une souris. Le 23, vers les sept heures du soir, un faible engagement avait lieu entre les avant-postes napolitains et les guerrillas d'un chef de partisans nommé Interdonato, malgré l'ordre qui avait été donné de ne pas en venir aux mains.

Cet engagement faisait présumer pour le lendemain une action pleine d'intérêt; mais, au lever du soleil, les Napolitains étaient rentrés en ville; les picciotti, descendus dans les ravins où ils séjournaient en attendant des ordres; enfin, dans le port, l'évacuation commençait.

Cette évacuation, dont les articles paraissent un problème, n'a été sans doute que la conséquence pure et simple de la capitulation de Milazzo.

En abandonnant de justes prétentions, le général de l'armée indépendante s'était réservé les bénéfices de l'évacuation de Messine. En échange de ses prétentions premières, la garnison de Milazzo était la rançon de Messine.

Le 26, les bâtiments de guerre rentraient dans le port. La population, rassurée, commençait à rentrer en ville. Plusieurs décrets rendus par le général Garibaldi assuraient la tranquillité publique : tout attentat contre la sûreté personnelle était sévèrement puni; la garde nationale s'organisait, prenait le service des postes abandonnés par l'armée napolitaine, et tout le monde, vainqueurs et vaincus, s'embrassait à qui mieux mieux dans les rues.

La signature définitive de la trêve n'a cependant eu lieu que le 28 : les troupes royales occupant la citadelle et les troupes de Garibaldi occupant la

ville s'engagent à s'abstenir de toute hostilité pendant un laps de temps quelconque, la reprise des hostilités devant être annoncée au moins quarante-huit heures à l'avance.

Le dimanche 29 août, je m'embarquai pour Marseille, sur le *Pausilippe*, bateau à vapeur des Messageries impériales.

XIV

LES NAPOLITAINS

En rade de Naples, 31 juillet.

Je ne sais si vous avez jamais été à Naples; mais je puis vous affirmer une chose : c'est que, si vous y avez été, et qu'il vous prit aujourd'hui la fantaisie d'y retourner, vous trouveriez Naples bien changé!

Écoutez ce qui m'arrive, à moi qui ai l'honneur d'être condamné à quatre ans de galères du fait de Sa Majesté Ferdinand.

A peine le *Pausilippe* a-t-il jeté l'ancre dans le port, que les hommes du peuple font invasion sur le pont, et que l'un d'entre eux, me reconnaissant probablement au visage pour un patriote, me dit tout haut :

— Monsieur, où est Garibaldi? Quand Garibaldi sera-t-il ici? Nous l'attendons,

Vous comprenez que, moi qui connais mon Naples sur le bout du doigt, je me dis :

— Voilà un agent provocateur auquel il est parfaitement inutile de répondre.

En conséquence, je réponds un *Non capisco* des mieux accentués.

L'homme du peuple se tourne alors vers l'un de mes compagnons de voyage et lui fait la même question.

Au moment où j'allais écouter la réponse, un monsieur me tire son chapeau; je demande à ce monsieur si poli ce qu'il désire de moi.

— N'êtes-vous pas M. Alexandre Dumas? me dit-il.

— Pour vous servir, répondis-je; mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— Monsieur, je m'appelle..., je suis agent de police.

Je lui tire mon chapeau à mon tour.

— Je vous ferai observer, monsieur..., lui répondis-je, que je suis ici à l'abri du pavillon français, et que, si vous venez pour m'arrêter..

— Vous arrêter, monsieur! vous, l'auteur du *Corricolo*, du *Speronare*, du *Capitaine Arena*! Mais, monsieur, mes enfants apprennent le français dans vos livres. Vous arrêter! quelle idée avez-vous donc de nous? Au contraire, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir vous inviter à descendre à terre.

— Et voilà mon canot qui est à votre service, mon cher monsieur Dumas, me dit un second monsieur en me tirant son chapeau aussi poliment que le premier.

— Pardon, monsieur, mais à qui dois-je l'offre obligeante?...

— Je suis le commissaire de police du port, monsieur. Ne me refusez pas, je vous prie ; ma femme désire énormément vous connaître. On a joué l'autre jour, aux Florentins, votre *Monte-Cristo*, qui a eu le plus grand succès. Venez donc, je vous prie.

— Messieurs, il y a deux motifs pour que je ne me rende pas à votre invitation : le premier, c'est que je suis condamné à quatre ans de galères si je remets les pieds sur la terre de Naples.

— Eh ! monsieur, il est bien question de cela à présent ! Si l'on vous savait dans le port, on viendrait vous prendre et l'on vous porterait en triomphe.

— Le second, continuai-je, c'est que j'ai promis à Garibaldi de n'entrer à Naples qu'avec lui.

— Et quand croyez-vous qu'il soit ici, monsieur ? demanda le commissaire avec la plus persuasive intonation de voix.

— Mais dans quinze jours ou trois semaines au plus tard.

— Oh ! tant mieux ! tant mieux ! s'écrièrent les deux agents de police. Tout le monde ici l'attend avec bien de l'impatience.

Je n'en revenais pas.

— Vous savez, monsieur, continua l'un des agents, que nous avons reçu votre lettre sur Milazzo, qui nous est arrivée hier par la voie de Livourne. Oh ! monsieur, quelle sensation elle a faite ! Un imprimeur l'a tirée à dix mille exemplaires, et, si vous descendez à terre, vous l'entendrez crier par les rues de Naples.

Je tombais de mon haut.

— Alors, monsieur, repris-je, si vous êtes aussi garibaldien que vous le dites, je vais vous montrer une chose qui vous fera grand plaisir : c'est un magnifique portrait de Garibaldi,

Et je tirai, en effet, de mon carton une très-belle photographie du général.

Les larmes en vinrent aux yeux de mon interlocuteur.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-il, nous qui n'avons que d'exécrables portraits du général, et qui se vendent hors de prix encore !

— Alors, répondis-je, j'ai grande envie de faire graver celui-là et d'en faire un don patriotique à la ville de Naples.

— Pourquoi les donner, monsieur, quand vous êtes sûr de les vendre le prix que vous voudrez ?

J'étais de plus en plus abasourdi.

Bref, je ne pus me débarrasser de mes agents qu'en leur disant que j'attendais quelqu'un et qu'il m'était impossible de descendre. Mes deux agents se retirèrent en exprimant les regrets les mieux sentis.

Voilà l'esprit de Naples. Tout y est garibaldien, jusqu'aux agents de police, et je dirai même que les agents de police, qui désirent garder leur place lorsque Garibaldi sera à Naples, y sont plus garibaldiens que personne.

En effet, la proclamation de la Constitution n'a produit qu'un effet auquel celui qui la proclamait était loin de s'attendre : c'est que chacun a dit tout haut ce qu'il s'était contenté de penser tout bas. Or, ce que chacun pensait tout bas, c'était : « Nous

voulons l'annexion au royaume de Victor-Emmanuel. Vive Garibaldi ! vive l'Italie une ! » Voilà l'effet de la Constitution ; vous voyez que le roi François II a été bien conseillé en la donnant.

Elle a eu bien d'autres effets encore.

Elle a créé la garde nationale, qui, dimanche dernier, fraternisait avec l'armée et criait en pleine rue :

— Vive Garibaldi ! vive l'Italie une !

Elle a créé le droit de réunion, et l'on se réunit pour conspirer en faveur du roi Victor-Emmanuel.

Elle a fait rentrer les exilés, qui racontent ce qu'ils ont souffert en exil, et qui augmentent encore, s'il est possible, la haine que l'on porte à François II.

Notre tyranneau a bien essayé une petite réaction le 15 juillet dernier, à l'instigation de la reine mère. Les grenadiers de la garde royale, libres de sortir avec leurs sabres, se sont précipités sur le peuple en lui ordonnant de crier : « Vive le roi ! » tradition palermitaine ; mais, à Naples comme à Palerme, on a répondu :

— Vive le roi Victor-Emmanuel !

Les grenadiers ont sabré ; une soixantaine de citoyens ont été blessés et cinq ou six tués.

La seule punition du régiment a été d'être envoyé à Portici.

Mais la punition du roi sera probablement d'être envoyé à Trieste.

Les nouvelles de la reddition de Messine sont arrivées hier, et se crient dans les rues. Cela se confond avec la fête de la reine mère, pour laquelle on tire le canon tout autour de nous.

Lorsque les émigrés sont rentrés, leurs instructions, — les instructions, on le présume, avaient été données par M. de Cavour, — leurs instructions étaient de faire la révolution sans Garibaldi. On a vu que la chose était impossible; il faudra que M. de Cavour se résigne à voir faire la révolution par Garibaldi et avec Garibaldi.

Au reste, à Naples comme partout, le nom est magique; les soldats qui ont combattu à Calatafimi disent que le général a huit pieds de haut, qu'il a reçu pendant le combat cent cinquante balles dans sa chemise rouge, mais qu'après le combat il a secoué sa chemise et que toutes les balles sont tombées à ses pieds.

Quand on a proclamé la Constitution, personne ne croyait à la bonne foi du roi de Naples; pas un cri ne fut poussé, pas un drapeau ne fut arboré, pas une cocarde ne vit le jour.

Les premiers, les lazzaroni se levèrent, allèrent à tous les commissariats de police, brûlèrent les meubles et les papiers, mais sans rien piller.

Un lazzarone portait une pailleasse pour alimenter le feu; une pauvre vieille passa et lui dit :

— Au lieu de brûler cette pailleasse, donne-la-moi !

Le lazzarone était près d'obtempérer à la demande, lorsque ses camarades lui font observer que la pailleasse doit être brûlée et non donnée. La pailleasse est jetée au feu, et les brûleurs se cotisent pour acheter une pailleasse neuve à la pauvre vieille.

Les émigrés, en rentrant, ont été émerveillés du

progrès qu'ont fait les lazzaroni. Un d'eux me racontait que, faisant porter, du corps de garde chez lui, deux fusils à un *facchino*, il voulut le payer de sa peine, mais celui-ci refusa en disant que lui aussi était au service de la patrie.

De mémoire de lazzarone, pareille réponse n'avait pas été faite par un membre de cette honorable corporation.

Ils firent bien un peu la chasse aux sbires, lorsqu'ils surent que le roi François II leur abandonnait sa police; mais ce ne fut ni pour les assassiner, ni pour les faire rôtir, ni pour les manger, comme ils avaient fait en 1798. Ils se contentèrent de les livrer aux soldats, et ils furent déportés.

Deux cent cinquante furent envoyés à Caprée, et parmi eux était le bourreau de Palerme et son *tire-pieds*. — On appelle ainsi l'aide du bourreau, qui tire par les pieds le pendu. — Il a bien paru là quelques petites collisions, mais elles ont eu pour résultat de mieux faire ressortir l'esprit général de la population et même de l'armée.

A Avellino, les Suisses et les Bavares ont attaqué un poste de garde nationale. La garde nationale, repoussée d'abord, reçut un renfort, non-seulement de gardes nationaux, mais de carabiniers à cheval, renfort avec lequel elle reprit l'offensive, et chassa d'Avellino les Suisses et les Bavares.

Il y a eu, ces jours derniers, une représentation au bénéfice des émigrés rentrés à Naples; la salle était comble; la recette a monté à dix-huit cents francs.

Il y a à Naples sept ou huit grands journaux de

nouvelle création ; cinq de ces grands journaux reproduisent les *Mémoires de Garibaldi*, que je publie dans *le Siècle*, et chacun d'eux écrit en tête de son feuilleton que ces mémoires sont sa *propriété particulière*.

Voilà des journaux d'hier aussi menteurs que s'ils avaient un demi-siècle d'existence ; c'est bon signe pour la future civilisation de Naples !

XV

UN ROI QUI S'EN VA

Rade de Naples, 13 août.

Me voici encore devant Naples à bord du *Pausilippe* ; mais, entre la date de cette lettre et celle de la précédente, j'ai été à Marseille, où je suis resté six jours.

J'avais compté d'abord y acheter des carabines de réforme du gouvernement ; mais, au moment où l'affaire allait se conclure, une intervention officielle l'a fait manquer. J'ai donc été obligé de m'adresser à mon ami Zaoué, et j'ai eu, pour quatre-vingt-onze mille francs, mille fusils rayés et cinq cent cinquante carabines.

De son côté, Rognetta est parti pour Liège avec sept mille francs.

J'ai souscrit à Zaoué une lettre de change de

quarante mille francs, payable à Messine, et, comme *le Pausilippe*, qui partait le jeudi 9 et qui faisait la côte, ne voulait pas recevoir mon chargement d'armes, je me suis embarqué seul. Les armes doivent me suivre, peut-être me précéder à Messine, sur le bateau direct.

Hier, en rade de Civita-Vecchia, deux bâtiments des messageries présentaient un singulier spectacle.

Le Quirinal, c'est-à-dire le bateau qui venait de Naples, emportait Filangieri, le duc de Sangro, le prince Zurlo, Vincenzo Zurlo, grand ami du prince d'Aquila, le réactionnaire sicilien Sabona, le marquis Tommasi (ne pas confondre avec le docteur Tommasi), le prince de Centola Doria, le duc de San-Cesario, et enfin madame Tadolini.

Le Pausilippe, c'est-à-dire le bateau qui allait à Naples, apportait, en même temps que moi, Luigi Mezzacapo, général piémontais; Francesco Matteazzi, colonel piémontais; le docteur Tommasi (ne pas confondre avec le marquis Tommasi), le chevalier Andrea Aquaviva, le chevalier Capecelatro, Giuseppe Rotoli, ex-ministre du gouvernement sicilien, et enfin l'historien et romancier La Cecilia.

Cette fuite et ce retour étaient occasionnés par le bruit qui s'était répandu du débarquement de Garibaldi en Calabre.

Parlons d'abord des fugitifs.

A Naples, on fuit par catégories.

Le 28 juin, les bas coquins, les sbires, les assassins ouvrent la marche. On en tue seize ou dix-sept et l'on interne les autres à Caprée.

Puis viennent les hauts coquins :

Alossa, le ministre de la police, que le dégoût public a exilé de Paris, la ville des bons estomacs politiques cependant; Merenda, l'embrigadeur des sanfedistes; Maniscalco, le Torquemada de la Sicile; enfin Campagna, le tortureur du Calabrais Agésilas Milano, à qui la question arrachait des cris qui étaient entendus de l'ambassade de Russie, mais ne pouvait arracher un aveu.

Hier, c'était ce qu'en politique on appelle les *honnêtes gens*, mais ce que j'appellerai, moi, les *gens fatals*.

Nunziente, fils du général qui a fait fusiller Murat, est aujourd'hui forcé d'abandonner les mines de soufre de Vulcano et son beau palais tout neuf de Santa-Maria-di-Capella. Il est vrai qu'en partant il a, par une lettre dans laquelle il se pose en patriote persécuté, lancé sa flèche au ministre de la guerre; Filangieri, homme de premier ordre, quoi que l'on en pense ou quoi que l'on en dise, fils du fameux publiciste Gaetano Filangieri.

Après les massacres de 99, que nous avons déjà écrits pour la France et que nous récrirons pour Naples, Gaetano Filangieri et son frère vinrent à Paris et se présentèrent au premier consul Bonaparte, qui les fit entrer gratis au Prytanée. Gaetano était capitaine à Austerlitz, chef de bataillon dans l'armée de Murat en Espagne, blessé au Panaro, fait général et décoré par Murat.

En 1821, son étoile pâlit; le nuage du doute passe sur elle. Les officiers de la garde alors sous ses ordres refusent de se battre contre les Autri-

chiens; il ne fait pas fusiller les officiers. Disgracié jusqu'en 1830, il rentre alors en faveur, essaye de reconstituer un ministère libéral et de faire un roi patriote; il échoue. C'était la première année du règne de Ferdinand II; il est joué par le roi Bomba, ce tigre-renard, type de la finesse et de la férocité; il se retire tout en conservant la direction du génie et de l'artillerie, passe à travers 1848 en louvoyant, se jette dans la réaction par jalousie contre Pepe, envoyé à sa place en Lombardie.

Après le 15 mai 1848, jour de la réaction à Paris, à Vienne et à Naples, il prend franchement parti pour la réaction, à laquelle il reste fidèle. Il commande le corps d'armée chargé de reprendre Messine, la bombarde avec cette même artillerie qu'il a organisée, mérite à son roi le surnom de *Bomba*, reconquiert l'année suivante la Sicile, en devient vice-roi, et occupe ce poste jusqu'en 1855, où le prince de Castelcicala, dans l'appartement duquel j'ai écrit la conquête de Garibaldi, le remplace.

Rappelons en passant que le prince de Castelcicala, brave soldat qu'une blessure reçue à Waterloo force de porter une calotte d'argent sur le haut de la tête, est fils de l'inquisiteur de 1799.

Ministre sous François, Filangieri mécontente tous les partis et s'illustre, ministériellement parlant, par son fameux décret sur les immondices déposées devant le théâtre Saint-Charles. Enfin, il donne sa démission à propos, *prétend-il*, d'une constitution présentée au roi au commencement de l'année, qu'il porte sur lui comme un sauf-con-

duit, qu'il nous a montrée et qu'il dit être la même que le roi lui a jetée au nez en s'écriant :

— Plutôt mourir !

Le roi a depuis donné une constitution et il n'en est pas encore mort; mais, à la vérité, il en est bien malade.

Bon voyage, messieurs ! nous vous félicitons sur votre prudence : Garibaldi a couché avant-hier à Reggio; hier, vous avez quitté Naples.

Naples, au milieu de tout cela, est fort agité, comme vous le pensez bien.

Il y a quatre partis à Naples.

Le grand parti, celui de l'annexion par Garibaldi.

Un parti moindre, celui de l'annexion par Cavour.

Un parti moindre encore, le parti du prince Napoléon.

Enfin, un parti imperceptible que l'on ne voit qu'au microscope solaire, le parti de François II.

Celui-là cependant s'agite fort pour qu'on croie qu'il existe. Il fait aller et venir les soldats du cap Misène à Salerne; il fait acheter des revolvers à Marseille par M. Miccio; il fait parvenir au comte d'Aquila, sous couvert de parfumerie et de quincaillerie, des caisses d'armes; il fait acheter des képis pareils à ceux de la garde civique, pour mêler, à un instant donné, ses sbires de Sicile à la milice nationale.

On le regarde faire et on rit.

Les yeux sont fixés sur Garibaldi, cet autre colosse de Rhodes qui a déjà un pied sur le Vésuve, l'autre sur le Pausilippe, et entre les jambes duquel

passent tous les bâtimens, qu'ils viennent de Rome ou de Messine.

On dit les plus étranges choses sur lui. On le sait capable de tout. Naples est convaincu qu'il y a huit jours il était dans le port à bord de *l'Adélaïde*, qu'il a eu une entrevue avec Villamarina, et qu'il est resté six heures en conférence avec lui.

Je crois la nouvelle fausse. S'il était venu dans le port il y a huit jours, il fût descendu à terre, et, depuis huit jours, il n'y aurait plus de roi de Naples.

On l'attend pour faire évanouir ce dernier fantôme de la royauté bourbonnienne.

Voilà où j'en suis des nouvelles, à neuf heures et demie du matin; mais j'attends des amis qui habitent Naples, et, sous leur dictée, j'achèverai cette lettre.

Garibaldi n'est nullement débarqué de sa personne, comme disent les faiseurs de bulletins; mais il a envoyé son colonel des guides, Misoni, pour éclairer la route. Vous savez, ce beau et brave Misoni qui lui a sauvé la vie à Milazzo.

Misoni s'est embarqué au Phare; il a traversé le détroit et a débarqué entre Scylla et Villa-San-Giovanni, avec cent cinquante-trois hommes. Il s'est jeté aussitôt dans les montagnes.

La nouvelle du débarquement a été portée au roi par le ministre de la guerre Pianelli, auquel l'avait transmise le télégraphe de Reggio. Déjà François II en avait été instruit lui-même par une dépêche télégraphique directe.

Le jeune roi, bien qu'il n'eût point perdu son calme, se montrait fort étonné de la nouvelle. Il avait, disait-il, reçu de la France et du Piémont l'assurance que Garibaldi ne passerait pas le détroit, et c'est parce qu'il avait eu confiance en ces promesses, qu'il avait déjà consenti, ou à peu près, à l'abandon de la Sicile.

Il fit mander en toute hâte M. Brenier, lequel déclina la responsabilité des promesses faites au roi, promesses qui n'étaient pas, dit-il, à sa connaissance.

François II réfléchit un instant; puis, s'adressant à M. Brenier :

— Donnez-moi un conseil, lui dit-il.

— Sire, répondit M. Brenier, puisque le roi me fait l'honneur de me demander mon avis, je lui dirai qu'à sa place, je me mettrais à la tête de mon armée, et que je marcherais contre Garibaldi, confiant la province de Salerne au général Pianelli et la ville de Naples à la garde nationale. La présence de Votre Majesté en Calabre empêcherait la désfection de l'armée et l'encouragerait à se battre. En cas de défaite, la ville de Naples serait épargnée, et le roi partirait pour Trieste ou pour Vienne, abandonnant à la reconnaissance du peuple napolitain la dernière page de son histoire.

Le roi demeura un instant pensif.

— Après le premier succès, dit-il, je ferai ce que vous me conseillez; mais il me faut un succès d'abord.

Quant aux ministres, excepté Pianelli, ils apprirent la nouvelle du débarquement, comme tout le monde, par la voix publique.

Ils étaient réunis en conseil. Liborio Romano prit le premier la parole et dit :

— Comme les circonstances sont graves, et ne peuvent que le devenir encore davantage, nous devons, en notre qualité de ministres responsables, demander au roi d'être consultés et entendus sur tout ce qui concerne la guerre.

Le président Spinelli fut chargé de transmettre immédiatement cette opinion au roi.

Il se rendit au palais, et exposa à François II l'objet de sa mission.

— Dites à MM. les ministres, répliqua le roi, que la constitution de 1848 me donne le droit de faire la paix et la guerre, et que je maintiendrai mon droit.

Sur cette réponse, Romano proposa de donner sa démission ; de Martino et Garofalo se réunirent à lui ; Spinelli, Lanzilli et Pianelli furent d'un avis contraire.

Alors Romano proposa de rédiger une adresse pour demander au roi de ne pas permettre que Naples et ses environs devinssent, en aucun cas, le théâtre de la guerre.

Romano fut autorisé à faire le projet d'adresse ; toutefois, ses collègues lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient se prononcer qu'après en avoir pris lecture, la forme étant d'une grande importance dans les actes de ce genre.

— Si vous ne voulez pas signer l'adresse, reprit Romano, je la signerai seul, je la porterai seul au palais, et seul je la remettrai entre les mains du roi.

Tel est à peu près l'historique de ce qui se passa dans la journée du 12.

Le matin du même jour, on avait donné l'ordre de compléter l'envoi de trente mille hommes en Calabre.

Tous les négociants ont embarqué leurs effets et leur argent sur les bâtiments du port, en payant des primes d'assurance d'un et demi pour mille.

Le général de Benedictis, père du capitaine du génie qui a passé le premier à Garibaldi, a envoyé une dépêche de Giulia-Nova, disant qu'ayant été averti, par le télégraphe de Brindisi, qu'une flotte italienne côtoie le littoral des Pouilles et s'avance vers les Abruzzes, il a changé ses dispositions stratégiques en portant ses troupes à Pescara et en formant son quartier général à Giulia-Nova.

Une autre dépêche d'hier, datée de Palma et signée du général Melendez, annonce que la croisière napolitaine, commandée par Salazar, se tenant entre Villa-San-Giovanni et Reggio, a empêché cinquante barques chargées de troupes de sortir du Phare. Il ajoute que, si on lui garantissait deux nuits sans débarquement, il pourrait, avec ses forces, détruire les garibaldiens débarqués et les bandes calabraises qui augmentent dans cette proportion : hier, deux cents ; aujourd'hui, deux mille. « Dans la nuit dernière, ajoute-t-il, elles ont mangé quarante-trois moutons. »

Une troisième dépêche du commandant du bateau marchand *le Vésuve*, au service du gouvernement

napolitain, remorqueur de deux gros navires chargés de charbon pour la citadelle de Messine, annonce qu'il a été obligé de tirer trois coups de canon sur une flottille débarquée, se dirigeant vers les côtes de Calabre, et de se frayer ainsi un passage.

J'oubliais de vous dire que le général Bartolo Marra, ayant publié un ordre du jour dans lequel il a exprimé son chagrin de commander ces mêmes soldats qu'il avait commandés à Palerme, et qui s'y étaient *conduits en brigands* plutôt qu'en soldats, a été arrêté par ordre du roi et conduit au fort Saint-Elme, où il est encore à cette heure.

Le général Bartolo Marra commandait une division en Calabre.

La batterie appartenant aux Bavares, qui n'ont pas été dissous malgré l'article X de la Constitution, est casernée depuis hier aux portes de la ville, dans le quartier des Granili, ce qui augmente l'alarme.

Les cinq mille hommes composant la légion étrangère sont encore à Nocera.

Les élections devaient se faire dimanche 19, *tempo permettendo*; mais il est probable que la révolution se fera d'ici à samedi et que Garibaldi amènera lui-même les électeurs.

En attendant, deux conseils électoraux sont formés, l'un au palais Calabritto, présidé par Pietro Leopardi, l'autre au Vico delle Campane à Toledo, présidé par le célèbre naturaliste Orionzo Costa.

Ces deux comités ont présenté des listes presque identiques de candidats unitaires. Celle de Costa est la plus avancée.

Les mêmes comités ont ouvert les correspondances les plus actives, ont envoyé des commissaires pour organiser des comités en province et font jouer le télégraphe.

Le gouvernement a abandonné la partie électorale et a annoncé, avant-hier, 11 août, aux intendants, qu'il n'avait *pas de candidats à patronner*.

Le roi est très-effrayé des deux comités, surtout de celui de Costa, qu'il traite de comité garibaldien. Hier, il est sorti, après vingt jours de reclusion, mais il n'a fait que traverser et retraverser Chiaïa au pas de course.

C'est probablement sa dernière promenade!

Nous partons ce soir pour Messine.

XVI

DE VIEILLES CONNAISSANCES

Messine, 15 août au soir.

En passant hier devant le Phare, nous avons compté près de deux cents barques rangées en ordre sur la plage, et protégées par une batterie de canons de gros calibre établie depuis mon départ; au-dessus de cette batterie flotte le drapeau piémontais.

Deux vapeurs napolitains, *le Fulminant* et *le Tancredi*, croisent dans le détroit pour empêcher les débarquements.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que le capitaine de ma goëlette s'est empressé de monter à bord du *Pausilippe* pour m'annoncer « la grande nouvelle. »

Cette grande nouvelle, c'est qu'un aide de camp du roi de Piémont est venu défendre à Garibaldi de débarquer en Calabre, et lui ordonner, au nom de Victor-Emmanuel, d'aller à Turin rendre compte de sa conduite.

Là-dessus, je me suis mis à rire.

Le capitaine, alors, m'a très-sérieusement affirmé que la nouvelle était certaine, qu'il la tenait du consul de France, M. Boulard.

Cela, toutefois, ne changea rien à mon opinion, attendu que, selon moi, les agents diplomatiques sont toujours les derniers et les plus mal renseignés.

— M. Boulard est si bien renseigné, reprit le capitaine Beaugrand, qu'il m'a dit jusqu'au nom du bâtiment sur lequel Garibaldi est parti pour Gênes.

— Et ce bâtiment s'appelle ?

— *Le Washington*.

— Mon cher capitaine, Garibaldi n'aurait pas choisi un bâtiment portant ce nom-là pour faire un pas en arrière. Je persiste dans ma conviction que Garibaldi n'a pas été à Gênes.

— En tout cas, reprit le capitaine, à qui il en coûtait de mettre en doute une nouvelle donnée par une bouche officielle, on ne sait pas où il est.

— Capitaine, Suétone dit, en parlant de César : « Il n'annonçait ni les jours de marche, ni les jours de combat ; il voulait que l'on fût prêt à tous

les moments. Il avertissait qu'on ne le perdît point de vue, et, tout à coup, il disparaissait, soit de jour, soit de nuit, faisant cent milles en vingt-quatre heures, et signalant sa présence, dans le lieu où on l'attendait le moins, par quelque coup de tonnerre. » Mon cher capitaine, Garibaldi a beaucoup de César. — Et, maintenant, occupons-nous du *Mercey*.

Le *Mercey* était le bâtiment qui devait m'apporter les armes par trajet direct. On le voyait fumer de l'autre côté du Phare : il serait donc en rade avant une demi-heure.

Je quittai le *Pausilippe* et je passai à bord de ma goélette.

A peine me sut-on arrivé, que toutes mes connaissances de Messine accoururent pour me communiquer à leur tour « la grande nouvelle; » mais plus on me l'annonçait et plus on me l'affirmait, moins je consentais à y croire.

Un des visiteurs, pour vaincre mon obstination, finit par me dire qu'il tenait la chose de Garibaldi lui-même.

Pour le coup, s'il m'était resté un dernier doute, ce dernier doute se fût évanoui.

Je compris que le général avait fait courir ce bruit pour donner le change au gouvernement de Naples et pouvoir débarquer, sans qu'on l'inquiât, où bon lui semblerait.

Je me rappelai, d'ailleurs, que, lors de mon passage à Gênes, Bertani m'avait annoncé qu'il devait conduire six mille hommes à Garibaldi, et que, le lendemain du jour où il m'avait dit cela, il était en

effet parti, avec six mille hommes, pour la Sardaigne; je me rappelai que deux jours après mon arrivée à Marseille, j'avais reçu du même Bertani une dépêche ainsi conçue :

« Je pars. En mon absence, entendez-vous avec mes remplaçants. »

Selon toute probabilité, Garibaldi avait été à la rencontre de ces six mille hommes, soit à Milazzo, soit à Palerme, soit même à Salerne.

S'il était vraiment venu à Naples, ou plutôt dans la rade de Naples, à bord du vaisseau piémontais *l'Adélaïde*, il avait pris connaissance de l'esprit de Naples, et, en ce cas, il était à parier que, pour ne pas avoir à traverser toute la Calabre avec ses six mille hommes, il débarquerait à Sapri ou à Salerne.

Seulement, je gardai pour moi ces réflexions.

Si j'avais deviné juste, Garibaldi devait d'autant plus désirer qu'on le crût parti pour Gênes, qu'il était plus près du Cilento ou de la Basilicate.

Pendant ce temps, *le Mercey* était arrivé et avait jeté l'ancre.

J'envoyai quelqu'un à son bord : les armes y étaient.

Je ne laissais pas que d'être embarrassé; j'avais à payer, on s'en souvient, une lettre de change de quarante mille francs, et, en l'absence de Garibaldi, ayant à peine une dizaine de mille francs à bord de *l'Emma*, je ne pouvais faire honneur à ma signature.

J'allai aux informations, et j'appris que Medici était à Messine.

J'étais sauvé.

Je courus chez lui et je lui annonçai que j'arrivais avec mille fusils et cinq cent cinquante carabines.

— Avez-vous des cartouches? me demanda-t-il vivement.

— Dix mille.

— Et des capsules?

— Cinquante mille.

— Alors, s'écria Medici, tout va bien! Nous manquions de cartouches et nos capsules sont éventées. Nous allons faire payer vos quarante mille francs et prendre vos fusils.

— Vous débarquez donc toujours en Calabre? lui demandai-je.

— Pourquoi pas?

— Dame! cet ordre qui appelle Garibaldi à Turin?

Medici me regarda fixement.

— Et vous l'avez cru? me dit-il.

— Pas un instant, Dieu merci!

— A la bonne heure!

— Mais où est le général?

— Oh! pour cela, personne ne le sait; avant-hier, il s'est embarqué sur *le Washington*; il a remis le commandement à Sirtori, et il est parti.

— Et plus de nouvelles de lui depuis ce temps-là?

— Aucune; seulement, j'ai reçu, il y a environ une demi-heure, l'ordre de me tenir prêt à partir ce soir.

— Pour quel pays?

— Je l'ignore absolument.

— Eh bien, ne perdons pas de temps. Mes cara-

bines et mes fusils pourront vous être utiles ; ils doivent être à la Douane.

Nous nous rendîmes chez M. Pié, agent des Messageries à Messine, et nous y trouvâmes le correspondant chargé de toucher le montant de la lettre de change. On l'emmena au ministère des finances, où la chose fut arrangée ; comment ? je l'ignore ; ce n'était pas mon affaire : l'essentiel, c'était que la lettre de change fût acquittée.

Deux heures après, Medici faisait prendre à la Douane fusils et carabines.

Cette opération terminée, je pris une voiture, en criant au cocher :

— Au Phare !

Je ne comptais pas rester longtemps à Messine, dans la conviction où j'étais que Garibaldi avait quelque dessein, soit sur Sapri, soit sur Salerne. Je ne savais pas quand je reviendrais, et je devais faire deux visites d'amitié avant mon départ : la première, au village della Pace, chez le capitaine Arena, le même qui commandait le petit speronare sur lequel je fis, en 1835, le voyage de Sicile ; la seconde, au village du Phare, à mon vieil ami Paul de Flotte, qui avait le commandement de cette flottille de barques que j'avais comptées en doublant le cap occidental de Messine.

A chacun de mes précédents voyages dans cette ville, je m'étais informé du capitaine Arena ; mais on ne m'avait jamais fait à son endroit que des réponses vagues.

Par malheur, elles avaient été plus précises sur son fils et sur notre pilote : l'enfant était mort en

atteignant l'âge d'homme; Nunzio était mort avant d'atteindre l'âge de vieillard.

Cette fois, j'y mis tant d'insistance, que les habitants du village della Pace, en s'interrogeant mutuellement, finirent par m'apprendre que le capitaine Giuseppe Arena demeurait, avec sa femme, ses deux fils et sa fille, dans une maison nommée *le Paradis*.

J'avais dépassé le Paradis d'un bon quart de lieue.

Je poursuivis ma route, me promettant de faire ma visite au retour.

C'était un spectacle curieux que le Phare avec son camp d'environ douze mille hommes; nous appelons cela un camp, faute d'autre terme pour désigner une grande réunion d'hommes armés; mais le mot *camp* présente à l'esprit l'idée d'une enceinte formée par des fossés ou des palissades, et renfermant un certain nombre de tentes ou de baraques, avec de la paille sous ces tentes ou sous ces baraques.

Le camp de Garibaldi n'offrait aucune de ces douceurs et de ces commodités qui se voient dans les autres camps; lui qui couche toujours sur la terre des champs, sur le sable des plages ou sur le pavé des chemins, avec sa selle pour oreiller, il ne comprend pas qu'il faille au soldat autre chose que ce qui lui suffit à lui-même.

Douze mille hommes sont là éparpillés, émaillant le paysage de leurs chemises rouges, qui font, entre les arbres, l'effet de coquelicots dans un champ de blé.

L'eau manque, l'eau est saumâtre; mais, bah! on a le vin du pays pour la corriger.

Je cherchai de Flotte au milieu de toutes ces chemises rouges. Chacun le connaissait pour l'avoir vu le premier au feu; mais il n'était pas au camp.

Je m'en retournai et passai par le Paradis.

Giuseppe Arena, non plus, n'était pas chez lui; je n'y trouvai que sa femme, que j'avais vue, vingt-cinq ans auparavant, donnant le sein à un petit enfant de huit mois. La femme était vieille; l'enfant devait être un grand garçon.

Madame Arena me promit que son mari viendrait le lendemain matin me voir à mon bord. En effet, le lendemain matin, la première personne que j'aperçus, en montant sur le pont, ce fut mon brave capitaine Arena. Vingt-cinq ans lui avaient blanchi la barbe et les cheveux; mais il avait conservé sa bonne figure, toujours sereine, même au milieu de la tempête.

Pourquoi pas? Il avait été constamment heureux; au lieu d'une barque, il en avait trois. Son ambition n'avait jamais été au delà d'une pareille fortune.

Il amenait avec lui un de nos matelots, Giovanni, le danseur, le coureur de belles filles, le cuisinier au besoin; c'était le seul débris de notre ancien équipage.

Giovanni n'avait pas fait fortune, lui; avec un pantalon déchiré et une chemise en loques, il faisait, dans un bateau tout rapiécé, les basses commissions du port.

J'écoutai l'histoire de ses misères. Une de ses filles s'était mariée, il y avait sept ou huit mois, à

un garçon aussi pauvre qu'elle. Elle n'avait pas même un matelas pour accoucher !

Je donnai à Giovanni un matelas et deux louis.

Au milieu de toutes ces reconnaissances de vieux compagnons, je vis apparaître à son tour la vaillante figure de Paul de Flotte.

Je ne l'avais pas revu depuis 1848. Il avait la barbe et les cheveux gris ; il avait vieilli, mais pas de la même vieillesse que le capitaine Arena ; aux rides qui sillonnaient son front, on comprenait que le temps avait été pour lui moins calme qu'orageux : la proscription, l'exil, le regret de la patrie, les déceptions politiques, les fréquentes désespérances avaient laissé leur trace sur ce front loyal, fier et toujours levé au ciel. — Ce sont ces fronts-là que sillonne l'éclair !

Pauvre de Flotte ! il me conta tous ses dégoûts. Le général était excellent pour lui ; mais sa qualité de Français lui valait l'antipathie de toutes les intelligences. L'Italie a, sous le rapport de la fraternité avec les autres peuples, un immense progrès à faire ; mais espérons ! Les Italiens ont déjà vaincu la plus grande difficulté en cessant de se haïr entre eux.

Ce qui, par-dessus tout, pesait à de Flotte, c'était de se trouver en retard avec ses hommes pour la solde. Ceux mêmes qui avaient de l'argent, au Phare, y manquaient de tout, comme j'avais pu m'en convaincre la veille par mes yeux ; à plus forte raison, ceux dont la bourse était vide.

Il fallait mille francs à de Flotte pour le tirer d'embarras. Moi qui ai si souvent eu besoin de

vingt francs, je me trouvais, par hasard, en avoir mille.

Inutile de dire que je les lui donnai. Un rayon d'ineffable satisfaction éclaira son visage. Comme il craignait que la caisse municipale de Messine ou de Palerme ne fût des difficultés pour me rembourser, il me remit une traite sur le comité institué à Paris en faveur de l'indépendance italienne, lequel l'avait autorisé à recourir à lui en cas de besoin. Il n'usait de ce crédit, du reste, qu'après avoir consacré au même emploi environ trois mille francs de sa propre fortune. Ce sont là nos profits, à nous autres Français, quand nous faisons la guerre pour la défense d'un principe ou le triomphe d'une idée.

Puis il me serra la main, en me disant :

— Adieu !

— Au revoir ! repris-je en appuyant sur le mot.

— Ce n'est pas probable, dit-il. Adieu donc !

Huit jours après, il tombait mortellement blessé à Selano, et Garibaldi publiait en son honneur l'ordre du jour suivant :

Ordre du jour du 24 août 1860.

« Nous avons perdu de Flotte.

» Les épithètes de brave, d'honnête, de vrai démocrate sont impuissantes à rendre tout l'héroïsme de cette âme incomparable.

» De Flotte, noble enfant de la France, est un de ces êtres privilégiés qu'un seul pays n'a pas le droit de revendiquer. Non, de Flotte appartient à l'hu-

manité entière ; car, pour lui, la patrie était partout où un peuple souffrant se levait au nom de la liberté. De Flotte, mort pour l'Italie, a combattu pour elle comme il eût combattu pour la France. Cet homme illustre a donné un gage précieux à la fraternité des peuples que l'humanité se propose ; frappé dans les rangs des chasseurs des Alpes, il était, avec nombre de ses braves compatriotes, le représentant de cette généreuse nation, qui peut bien s'arrêter un instant, mais qui est destinée par la Providence à marcher à l'avant-garde des peuples et de la civilisation du monde.

» G. GARIBALDI. »

A Selano, de Flotte, pour la première fois de sa vie, avait touché une arme. Au milieu du feu, dans tous les combats auxquels il avait assisté, il était resté sans armes et les bras croisés, surveillant ses hommes et les encourageant. Je lui avais offert une carabine et un revolver ; il les avait refusés, en me disant ces paroles prophétiques :

— Le jour où je tuerai, je serai tué !

A l'attaque de Selano, il prit une carabine, tua deux Napolitains, et resta mort sur le champ de bataille. Une balle de tromblon l'atteignit un peu au-dessus de la tempe, et y fit un trou comme eût fait un biscaïen.

Il tomba en balbutiant quelques paroles, mais expira sans faire un mouvement.

Il avait encore sur lui le quart de la somme que je lui avais remise ¹.

1. A la nouvelle de la mort de Paul de Flotte, le comité italien de Paris décida qu'une souscription serait ouverte pour

16 août.

Arrivé à Messine le 14 au matin, j'en repars aujourd'hui 16, dans l'après-midi.

élever, à Selano, un monument à la mémoire du commandant des volontaires français, et fit insérer dans les journaux la pièce suivante :

Au général Garibaldi, dictateur des Deux-Siciles.

« Général,

» Le sacrifice de nobles vies est malheureusement une des nécessités fatales de la conquête de la liberté. Nous le savons, et nous savons aussi que le sang des martyrs enfante des héros.

» Ces pensées sont un adoucissement à la douleur qui nous oppresse depuis que nous est parvenue la triste nouvelle de la mort de notre ami de Flotte.

» Par les honneurs funèbres que vous lui avez fait rendre, général, vous avez prouvé que votre grand cœur avait compris le sien ; mais ce que la modestie de notre si regrettable concitoyen ne vous a pas permis sans doute de bien connaître, c'est sa vie si noble, si pure, si bien remplie. Permettez-nous de vous la raconter brièvement.

» Un écho des monts napolitains nous a dit sa mort héroïque ; qu'un écho parti de France vous dise comment il a vécu.

» Paul-René-Gaston de Flotte, descendant de l'amiral Boullainvilliers par sa mère, né en 1817, à Landerneau, fit ses études à la Flèche et à Vendôme, et entra deuxième au vaisseau-école. Il avait alors quinze ans. Il fit une de ses premières campagnes, comme enseigne, à bord de la frégate *la Vénus*, envoyée dans l'océan Pacifique, sous le commandement de Dupetit-Thouars. Au retour, il rencontra l'expédition du capitaine Dumont d'Urville, qui entreprenait son voyage de circumnavigation, obtint de permuter avec un ami, et reprit, sur *la Zélée*, la longue route qu'il venait de parcourir. Quand

J'emmène sur l'*Emma* frère Jean, chapelain de Garibaldi, que l'absence du général laisse sans emploi.

il rentra en France en 1840, il avait fait, à vingt-trois ans, deux fois le tour du monde.

» Plein d'ardeur, doué d'aptitudes brillantes et variées, destiné, de l'aveu de ses camarades et de ses chefs, à devenir un des officiers les plus distingués de son arme, il fut envoyé à Paris pour surveiller l'exécution d'une machine de son invention. Cette mission décida autrement de la carrière du jeune lieutenant de vaisseau. Il était à Paris quand survint la révolution de 1848, à laquelle il prit une part énergique.

» La vie politique de Paul de Flotte date de cette époque.

» Depuis longtemps déjà, les idées qu'il avait héritées de sa famille n'étaient pas les siennes. La nature de son esprit investigateur, non moins que l'élévation de sentiments qui lui était propre, avait fait de lui un homme nouveau ; il appartenait tout entier à la cause démocratique. Mais, bien que ses adversaires l'aient souvent accusé de vouloir pousser à l'extrême l'application de ses idées sociales, il était, à tous égards, loin de mériter ces imputations aveugles.

» Son action dans les clubs n'a point eu le caractère qu'on lui a prêté au dehors. Il fit les plus grands efforts, au 15 mai, pour prévenir la dissolution de l'Assemblée ; et, quand l'insurrection de juin éclata, provoquée par la proposition Falloux, il en fut atterré. Ayant vainement tenté de parvenir auprès de la commission exécutive, il parcourut les barricades durant une nuit entière, déplorant le fatal malentendu qui ensanglantait la cité, et s'épuisant en essais malheureusement infructueux pour arrêter cette lutte fratricide.

» Dénoncé et arrêté, il se vit bientôt transporté sans jugement à Belle-Isle en Mer. Une tentative d'évasion n'ayant point réussi, il fut condamné de ce chef à un mois de prison, et c'est à cette condamnation qu'il dut sa liberté ; car, à l'expiration de cette peine, on n'osa le retenir pour le fait d'un jugement qui n'existait pas. Huit jours après sa sortie de pri-

XVII

SALERNE

A bord de l'*Emma*, golfe de Salerne,
20 août, à midi.

Nous avons, depuis deux heures, jeté l'ancre devant Salerne.

son, les électeurs de Paris l'envoyèrent protester à la tribune nationale contre la transportation sans jugement.

» Le 20 mars 1850, il devait dire pourquoi il avait été l'un des élus du peuple et exposer ses doctrines politiques. L'anxiété était extrême chez ses amis, et ses adversaires s'attendaient à lui entendre prononcer un discours d'utopiste. Il parla, et prouva que, sans cesser de lever les yeux vers l'idéal qui était son rêve, il ne perdait pas du pied le réel, qui était son appui.

» Pendant l'exercice de son mandat, Paul de Flotte écrivit et publia son livre *De la Souveraineté du peuple*, ouvrage imparfait sans doute, mais plein d'idées neuves et profondes et de pages éloquentes.

» Le 2 décembre l'envoya en exil. Après un court séjour en Belgique, il revint secrètement à Paris, qu'il quitta de nouveau en août 1852, pour entrer dans une compagnie de chemin de fer. Il y resta huit ans sous un nom supposé, employé à la construction de tunnels et de viaducs, et s'occupant d'études scientifiques.

» Enfin, général, la Sicile se réveilla. A la première nouvelle de votre audacieuse entreprise, Paul de Flotte sentit que l'heure de se dévouer était venue. Il partit, s'arrêta à Gênes, où il travailla à organiser un petit corps de volontaires français,

Pas encore de Garibaldi; mais, s'il n'est pas arrivé, je puis vous répondre qu'il est attendu.

Les royaux passent à Salerne et filent en Calabre sans s'arrêter; deux ou trois compagnies seulement occupent la ville.

et gagna la Sicile. Il vous vit, général; il apprécia votre génie: ses lettres nous l'ont prouvé ici; il s'attacha tout entier à la cause que vous représentez si glorieusement... Mais, hélas! il vient de tomber, frappé d'une balle au front, à ses premiers pas sur la terre napolitaine.

» Tel a vécu, tel est mort notre brave ami. C'était un homme rare à tous égards; son intelligence était vaste et compréhensive; son cœur était plein des plus généreux sentiments. Supérieur à l'influence des intérêts vulgaires, dévoué sans restriction aucune à la cause de la vérité et de la justice, il aimait avec la même passion la science, l'art, la poésie et la liberté.

» Comprenant largement sa mission d'homme de progrès, il a sacrifié, pour racheter un peuple opprimé, le bel avenir auquel ses amis intimes savent seuls peut-être où il était appelé. Mais, s'il est une chose qui puisse adoucir l'amère douleur de tous ceux qui l'ont connu ou aimé, c'est la fin glorieuse qui a couronné sa vie. Il est mort en affirmant la démocratie française; il a écrit avec son sang, sur la plage napolitaine, le nom de son pays. Que sa tombe sur cette terre rendue libre soit désormais le monument et le gage d'un pacte d'union entre l'Italie et la France!

» Paris, le 5 septembre 1860.

» CARNOT, HAVIN, ÉTIENNE ARAGO, CH. BESLAY, CORBON, DELESTRE, TAXILE DELORD, AD. GUÉROULT, GUINARD, ED. HUET, FR. HUET, F. JOBBÉ-DUYAL, HENRI MARTIN, MORNAND, TH. MOUTARD, LÉON PLÉE, RICHARD. »

Un grand nombre d'amis et d'anciens collègues de Paul de Flotte avaient déjà répondu à cet appel, lorsque, au bout de trois jours, la souscription fut interdite par ordre de l'autorité.

La garde nationale s'est organisée; elle compte sept compagnies commandées par des chefs patriotes élus par leurs concitoyens.

On la dit bien armée.

Je vais avoir des nouvelles sûres : mon capitaine et frère Jean sont descendus à terre; l'évêque de Salerne est né à Marsala et se trouve être le compatriote et le condisciple de frère Jean

On dit aussi que les jeunes gens du séminaire se sont révoltés, ont chassé leurs maîtres et se sont armés; si c'est vrai, je passe des bas rouges et me mets à leur tête.

J'expédie un de mes secrétaires à Naples pour avoir des nouvelles de la capitale, et me ramener un ami avec lequel je puisse faire de la propagande sur la route de Salerne à Naples.

Frère Jean revient triomphant; au lieu du martyre auquel il s'attendait, il a eu une ovation; il est suivi de barques chargées à couler.

Trente Salernitains viennent boire à la santé de Garibaldi dans les verres à champagne du roi de Naples.

Il n'y a plus à Salerne ni police, ni douane, ni garnison.

La police et la douane sont mortes de leur belle mort; — cela se dit, mais, au fait, ce doit être une vilaine mort que la mort de la police et de la douane.

Quant à la garnison, moins deux compagnies,

elle est partie pour Potenza, qui s'est révoltée et qui a tué deux ou trois gendarmes.

La Basilicate, comme vous voyez, suit l'exemple de la Calabre; elle marche. Vienne Garibaldi, et les cris de joie que l'on poussera à sa vue retentiront jusqu'à Naples.

Je mets un matelot en vigie dans les haubans, tant je suis sûr que Garibaldi est à cette heure dans cette grande ornière liquide qui conduit de Milazzo à Salerne.

Voici du nouveau.

Le bruit se répand que Garibaldi est à mon bord; toutes les barques du port glissent vers *l'Emma* comme une bande d'oiseaux de mer; les femmes se mettent de la partie; *l'Emma* est complètement entourée. Je suis obligé de donner ma parole d'honneur que je suis seul.

Les Salernitains me croient; mais le général Scotti n'est pas si crédule: il fait sortir toute la garnison et la range en bataille dans un demi-cercle de deux kilomètres, de l'intendance au chemin de fer.

Nous sommes à demi-portée de fusil les uns des autres.

Alors de grands cris éclatent dans la ville

— V'vè Garibaldi! vive Victor-Emmanuel!

En même temps, une députation de la municipalité s'avance vers *l'Emma* et proteste de son unanimité à la cause de l'Italie; Salerne s'illumine comme un palais de fée.

Le général Romano illumine sa maison comme

les autres; l'intendance seule, occupée par les troupes, reste obscure.

Je tire alors de ma soute aux poudres des feux de Bengale et des chandelles romaines aux trois couleurs, et *l'Emma* s'illumine à son tour, aux grands applaudissements de la ville.

La fête dure jusqu'à minuit; on a fait transporter à bord de *l'Emma* des glaces et des gâteaux; j'ai tiré de la cave le champagne de Folliet-Louis et de Greno; ce sont des cris de « Vive l'Italie! vive Garibaldi! » à assourdir les soldats napolitains, qui nous regardent tout ébahis et qui nous écoutent tout effarés.

Mon secrétaire arrive à onze heures par le dernier convoi. Voici les nouvelles qu'il apporte :

Une dépêche télégraphique en date d'hier a annoncé le débarquement de Garibaldi ou de Medici à Reggio.

La dépêche se trompe; ce n'est ni Garibaldi ni Medici qui sont débarqués : c'est Bixio.

Medici et Garibaldi, César et Labiénus, sont ailleurs.

Une dépêche arrivée aujourd'hui à quatre heures annonce que l'on se bat depuis dix heures du matin au cap dell'Armi, c'est-à-dire près de Reggio.

Le général Florès écrit de Bari que, le 18, les habitants de Proggia et les cent vingt dragons à cheval de la garnison ont crié : « Vive Victor-Emmanuel! » Il a envoyé contre eux deux compagnies du 13^e; elles se sont réunies aux insurgés.

Le général Salazar, commandant la station maritime de Messine, écrit de son côté, au gouverne-

ment, que Garibaldi vient de recevoir le bateau à vapeur *Queen-of-England*, avec dix-huit canons et dix-huit mille carabines rayées.

Il demande un prompt secours.

L'ordre est donné de lui envoyer la frégate *la Borbona*; mais, au moment de chauffer, les métallurgistes ont disparu.

Vous le voyez, de tous côtés l'œuvre de la chute bourbonnienne s'accomplit.

Maintenant, voici les nouvelles officielles de Potenza :

Au comité unitaire national de Naples.

« Potenza, 18 août 1860.

» Ce matin, 18, la gendarmerie, guidée par le capitaine Castagna, au nombre d'environ quatre cents hommes, s'amassait sur la place de Potenza; le peuple obligeait les gendarmes à crier : « Vive Garibaldi ! vive l'unité de l'Italie ! »

» Ceux qui étaient au premier rang répondirent d'abord à ce cri; mais le capitaine cria : « Vive le roi ! mort à la nation ! » et commanda le feu sur le peuple et sur la garde nationale. Celle-ci, quoique peu nombreuse, répondit à l'instant même au feu, et, avec un admirable courage, força la gendarmerie à fuir, ce qu'elle fit en laissant sur le champ de bataille sept morts, trois blessés et quinze prisonniers.

» Le reste des gendarmes se rend peu à peu.

» Dans l'escarmouche, trois gardes nationaux ont été légèrement blessés, et parmi ceux-ci se trouve, frappé à la tempe, le brave Dominico Alcesta. Pen-

dant le combat, quelques gendarmes sont entrés dans la maison d'une pauvre femme du peuple, ont tué un enfant et blessé le père et la mère.

» A cette heure, nous sommes en pleine révolution; et les masses affluent de tous les côtés de la province.

» Ce soir, on proclamera le gouvernement provisoire.

» Et cependant les armes ne sont pas encore arrivées; comment expliquer un si coupable retard, je ne dis pas de votre part, mais de la part de ceux qui nous ont fait tant de promesses? Mais, par bonheur, les fusils de chasse, les poignards, les couteaux, les clous sont des armes pour un peuple qui veut véritablement conquérir sa liberté.

» Et vous, pendant ce temps, que faites-vous à Naples? que fait-on à Avellino, dans les Abruzzes, à Campo-Basso, à Salerne? Soulevez-vous, imitez-nous, les moments sont suprêmes: au nom de l'Italie, aux armes!

» *Signé* : Colonel BOLDONI.

» ~~BAGNANI~~, avocat. » *Mignogna*

21 août, cinq heures du matin.

En me réveillant, je vois les quais de Salerne changés en un véritable bivac; quatre mille Bava-rois et Croates sont arrivés pendant la nuit.

Douze pièces de canon, rangées en batterie devant l'intendance, me font l'honneur de tourner leurs gueules de mon côté.

Si vous étiez ici, comme on me faisait l'honneur

de le croire hier, mon illustre ami, ces quatre mille hommes vous présenteraient ou vous rendraient les armes, et ces douze pièces de canon chanteraient un *Te Deum* de feu pour le roi Victor-Emmanuel.

Ces quatre mille Bavares et Croates sont destinés à étouffer l'insurrection de Potenza; seulement, ils resteront à Salerne tant que j'y resterai.

J'y resterai le temps de donner aux messagers que nous expédions dans la montagne le loisir de prévenir nos hommes.

Dix mille picciotti n'attendent qu'un signal; ce signal, tandis que les Bavares et les Croates me gardent à vue, ils vont le recevoir. Il y a cent à parier contre un que la colonne n'arrivera pas à sa destination.

Je partirai vers deux heures de l'après-midi pour Naples.

XVIII

LE DÉBARQUEMENT

En rade de Naples, 24 août au matin.

L'affaire de Salerne devient de plus en plus sérieuse. Je suis arrivé, comme je vous l'ai dit, à réunir les chefs de la montagne et à les échelonner, eux et leurs hommes, sur le chemin qui conduit de Salerne à Potenza. Leur résistance probable était

telle, que le général Scotti n'a pas même essayé de forcer le passage; au lieu de continuer son chemin, il s'est arrêté à Salerne; la révolution de Potenza a donc pu s'accomplir sans difficulté.

Mais cette hésitation du général Scotti a eu un résultat plus grave : les Bavares et les Suisses qui sont sous ses ordres, découragés par les dispositions hostiles où ils voient le pays, me font offrir de désertre avec armes et bagages, moyennant cinq ducats par homme; ils sont cinq mille, c'est une affaire de vingt-cinq mille ducats.

Je n'ai pas, comme vous le pensez bien, vingt-cinq mille ducats à leur donner; mais je viens d'ouvrir à Naples une souscription qui donnera, je l'espère, le cinquième de la somme dans la journée.

Un courrier qui m'arrive de Salerne à l'instant même m'annonce que mes hommes ont été dénoncés et que mon embauteur, qui est un jeune homme de la ville, a reçu, par ordre du général Scotti, cent coups de bâton.

La ville est dans l'agitation la plus grande; de tous côtés on me demande des armes.

J'oubliais de vous dire qu'au moment où je quittais Salerne, le bâtiment français *le Prony* entraînait en rade.

M. de Missiessi, commandant de ce bâtiment, a été exaspéré en apprenant l'accueil qui m'avait été fait la veille et la part que j'avais prise à l'insurrection qui a cloué le général Scotti et ses cinq mille hommes à Salerne. Dans son exaspération, il a été

jusqu'à dire au docteur Wielandt que, si lui, capitaine du *Prony*, était arrivé pendant que j'étais en rade, il m'eût arrêté et eût confisqué ma barque.

En apprenant cette nouvelle, je me suis rendu à bord de l'amiral Le Barbier de Tinan, que je n'ai point trouvé sur son bâtiment¹; mais, en son absence, j'ai prié le capitaine et l'aide de camp de l'amiral de recevoir ma déclaration.

Cette déclaration était que, ne reconnaissant pas à M. le capitaine du *Prony* le droit de m'arrêter et de saisir *ma barque*, je leur donnais ma parole d'honneur de brûler la cervelle au premier officier ou soldat qui essaierait d'exécuter l'ordre de M. le capitaine du *Prony*.

Ces messieurs ont été parfaits de convenance vis-à-vis de moi, et ont rejeté la mauvaise humeur du capitaine sur ses opinions légitimistes.

Cependant ils ont ajouté que, tout en niant eux-mêmes à M. le capitaine du *Prony* le droit de m'arrêter, ils croyaient devoir me prévenir que l'état d'hostilité où je m'étais mis personnellement vis-à-vis du roi de Naples les forçait de m'avertir qu'ils ne croyaient pas que M. Le Barbier de Tinan pût prendre sur lui de m'accorder sa protection, dans le cas où le roi de Naples se porterait à quelque acte de violence contre moi.

J'ai répondu à ces messieurs que non-seulement

1. Un journal français, je ne sais lequel, — de Marseille, je crois, — a dit que l'amiral avait refusé de me recevoir. Ce journal, quel qu'il soit, en a menti.

je ne venais pas réclamer la protection de mes compatriotes, mais que j'y renonçais de tout mon cœur, et qu'en supposant que j'eusse besoin d'une protection quelconque, ce que je ne croyais pas, j'aurais recours à celle de l'amiral anglais.

Ces messieurs m'ont donné alors le conseil de quitter Naples, conseil auquel j'ai répondu en allant jeter l'ancre à demi-portée de pistolet du fort.

Maintenant, parlons un peu de Naples.

Nous avons laissé Liborio Romano proposant à ses collègues deux choses repoussées toutes deux par ses collègues :

La première, de donner sa démission.

La seconde, de faire une adresse au roi pour le prier d'épargner à Naples les désastres d'une guerre civile.

Le lendemain du jour où il avait fait ces deux propositions, Liborio Romano vit le roi.

— Que pensez-vous de la situation? lui demanda François II.

— Sire, répondit Liborio, je crois que, du moment où Garibaldi en personne aura débarqué en Calabre et marchera sur Naples, toute défense sera impossible, attendu que ce n'est pas Garibaldi qui vous combat; que ce n'est pas Victor-Emmanuel qui vous pousse, mais la fatalité qui s'attache à votre nom et qui veut que tout Bourbon descende du trône. Sire, à tort ou à raison, l'esprit public est tel que vous ne le rallierez jamais à vous.

— C'est vrai, répondit le roi; mais ce n'est pas ma faute; c'est la faute de ceux qui ont régné avant moi.

— Et cependant, sire, dit Liborio, il y a eu un

moment où vous eussiez pu rallier à vous tous les esprits. Si, en montant sur le trône, vous aviez donné à votre peuple cette constitution qui vous perd, elle vous eût sauvé.

Le roi posa la main sur l'épaule du ministre.

— Je vous donne ma parole royale qu'un instant j'en ai eu l'intention, dit-il; mais j'en ai été empêché par l'Autriche et par mes conseillers.

Ces conseillers étaient Ferdinando Troïa, Scousa, Rossica, Carafa.

— Aujourd'hui, le sort en est jeté, continua le roi; il faut jouer la partie jusqu'au bout.

— Votre Majesté me permet-elle de lui demander ce qu'elle compte faire?

— Tenter la fortune des armes. Elle ne me sera peut-être pas toujours contraire.

— Votre Majesté connaît les mauvaises dispositions de son armée?

— Je crois, en mettant tout au pis, avoir au moins soixante mille hommes sur lesquels je puis compter.

Romano fit, de la tête et des épaules, un mouvement qui signifiait : « Je crois que Votre Majesté est dans l'erreur. »

Le roi vit le mouvement, et, ne voulant pas continuer la discussion, il congédia Romano en lui donnant sa main à baiser.

Sur ces entrefaites arriva la nouvelle du vrai débarquement de Garibaldi, et du combat et de la prise de Reggio.

César avait reparu, et, comme dit Suétone, avait signalé sa présence par un coup de tonnerre.

La chose s'était faite tandis que j'attendais Garibaldi à Salerne.

Où était-il ? Je vais vous le dire.

Il était, en effet, monté sur le vaisseau *le Washington* ; seulement, au lieu d'aller à Turin rendre compte de sa conduite, il était allé examiner la côte de Sicile, depuis le cap Vaticano jusqu'à Paola. L'examen fait, il s'était rendu en Sardaigne dans le golfe d'Arancio ; mais, là, il avait été loin de trouver ce qu'il attendait, c'est-à-dire presque une armée. Les hommes transportés à bord de *l'Isère* s'étaient révoltés, s'étaient fait mettre à terre, s'étaient débandés. Du golfe d'Arancio, il se rendit à l'île de la Madeleine, où il fit du charbon ; puis, dans un moment de doute et de dégoût, peut-être, il alla passer un jour à l'île de Caprera, ce sol de granit où le géant, lassé de la lutte, va de temps en temps reprendre de nouvelles forces, où il retournera aux jours de l'ingratitude et de l'exil ; puis, remontant sur *le Washington*, il toucha à Cagliari, et, de Cagliari, fit voile pour Palerme, où il s'arrêta vingt-quatre heures pour faire ses dispositions et donner ses ordres ; après quoi, passant du *Washington* sur *l'Amazone*, il alla à Milazzo toucher, comme bon augure sans doute, la terre de la victoire. Là encore, il changea de bâtiment, se rendit à Messine sur *le Black-Fish*, s'y arrêta quelques minutes, et passa de là à Taormina, où se trouvait la colonne Bixio, destinée à être la cheville ouvrière du débarquement.

Il arrivait dans un moment d'embarras. Voici ce qui se passait :

Le Torino, venant de Gênes avec une portion des hommes de Bertani, qu'il avait portés à Palerme; *le Franklin*, avec les hommes pris à Palerme, avaient reçu l'ordre de contourner la Sicile par Marsala et Girgenti, et d'attendre à Taormina le général, qui devait y venir par Cefalu, le Phare et Messine.

Les deux bâtiments étaient partis, *le Franklin* commandé par Orrigoni, vieil ami d'exil de Garibaldi, *le Torino* par le capitaine Berlingieri. Ces deux bâtiments devaient être escortés par le bateau à vapeur sarde *le Mozambano*. *Le Mozambano* sortit, en effet, avec eux, du golfe de Palerme, les escorta quelque temps; mais, la nuit venue, il disparut à la hauteur du cap San-Vito.

Tout alla bien jusqu'à Syracuse.

A la hauteur de Syracuse, *le Torino* fit signe au *Franklin* de stoper.

Le Franklin stopa.

Alors un canot se détacha du *Torino*, et vint à bord du *Franklin*.

Il portait le colonel Eberhard, chef de l'expédition du *Torino*. Le colonel venait proposer à Orrigoni de débarquer à Nato au lieu de débarquer à Taormina, ayant su, disait-il, que toute la côte, de la Scaletta à Taormina, était gardée par des croisières napolitaines.

Comme Orrigoni doutait de la véracité de cette nouvelle, on proposa de s'arrêter à Catane et d'y prendre langue. Orrigoni parut accéder à la proposition; mais, arrivé à la hauteur de Catane, au lieu de mettre le cap sur la ville, il continua vers sa destination.

Le Torino hésita un instant et le suivit.

En arrivant en rade de Taormina, *le Torino* eut son balancier cassé.

Le bâtiment s'arrêta.

Un instant, on eut l'espoir de le réparer en mer ; mais, craignant d'être jeté à la côte par les courants, Orrigoni jeta l'ancre par vingt-trois brasses d'eau.

La secousse produite par l'ancre fit trembler le vieux *Franklin* dans toute sa membrure, et, le matin, on découvrit une voie d'eau considérable.

Aussitôt, le capitaine ordonna de faire jouer toutes les pompes, même celles à incendie, et courut à Taormina prévenir le général Bixio de l'accident qui lui était arrivé. — Bixio, officier de marine distingué, se rendit à l'instant à bord pour juger par lui-même de l'état où se trouvait le bâtiment. Malgré le travail des pompes, l'eau augmentait toujours. On résolut de faire remorquer *le Franklin* par *le Torino*, et, pour ne pas perdre de temps, de lui faire filer son ancre avec une bouée. Remorqué par *le Torino*, aidé par ses voiles, *le Franklin* vint mouiller à une demi-encâblure de terre, et, là, débarqua son monde au moyen de balancelles, de tartanes et de speronares que lui envoya Bixio.

Le jeu des pompes continua ; mais, vers deux heures de l'après-midi, on n'avait pas encore pu se rendre maître de l'eau, quand tout à coup parut le général.

On lui exposa la situation.

Il ordonna de plonger pour reconnaître la gran-

deur de la voie d'eau, et, comme on ne s'empres-
sait pas d'obéir à son ordre :

— C'est bien, dit-il, je vais plonger, moi !

Mais, aussitôt, le capitaine et les lieutenants je-
tèrent bas leurs habits et plongèrent.

La voie d'eau s'était formée au centre du bâti-
ment. On parvint à la boucher avec de la vase et de
la bouse de vache étendues sur une claie d'o-
sier.

Puis on se remit à pomper, et l'on vit que les
pompes gagnaient sur l'eau.

— Tout va bien ! dit le général. Embarquons !

Et, comme les troupes débarquées hésitaient à
remonter sur le même bateau avec lequel elles
avaient failli couler :

— Capitaine Orrigoni, dit le général, je m'em-
barque sur ton bateau.

Alors personne n'hésita plus; c'était à qui mon-
terait sur *le Franklin*. On y embarqua douze cents
hommes, ce qui était deux ou trois cents de plus
qu'il n'eût été raisonnable de lui en confier en état
de parfaite conservation. On embarqua trois mille
cent hommes sur *le Torino*. Garibaldi prit le com-
mandement de l'un, et Nino Bixio celui de l'autre.

On quitta Taormina le 19 août, à dix heures du
soir, et l'on fit route vers Melilo, petite bourgade
située entre le cap dell' Armi et le cap Spartivento,
à l'extrémité méridionale de la Calabre.

Contre toute attente, on y arriva vers deux heures
du matin sans accident. Malgré l'appareil posé sur
sa blessure, *le Franklin* continuait de faire eau, et
il était tellement chargé, que les hommes devaient

se tenir debout sur le pont, se balançant comme le roulis.

Au moment d'accoster, *le Torino*, qui, pendant toute la route, était resté en arrière, chauffa à toute vapeur, dépassa *le Franklin*, et alla se heurter contre un rocher.

Il n'y avait pas un instant à perdre. C'était à son tour *le Torino* qui était blessé à mort. *Le Franklin* mit ses chaloupes à la mer, et aida *le Torino* à opérer son débarquement.

Au bout de deux heures, il était complet. Mais, quoique allégé de ses hommes, *le Torino* ne pouvait se remettre à flot. Le général ordonna de faire tout ce que l'on pourrait pour arriver à ce but; mais *le Franklin* y perdit inutilement cinq heures.

Alors, ne voulant pas abandonner son bâtiment, le général se décida à aller à Messine demander du secours à l'escadre piémontaise; il remonta sur *le Franklin* avec le second du *Torino*, et gouverna vers le détroit; mais à peine eut-il doublé le cap dell'Armi, qu'il se trouva entre deux croiseurs napolitains, *le Fulminante* et *l'Aquila*.

Le Franklin hissa le pavillon américain, et mit un second pavillon aux armes des États-Unis sur l'échelle de bord, afin d'avoir un prétexte pour brûler la cervelle au premier qui mettrait le pied dessus. D'ailleurs, il se savait dans un détroit, c'est-à-dire dans des eaux libres, où personne n'avait le droit de le visiter. Après avoir tourné plusieurs fois autour du *Franklin*, s'en être approché, s'en être éloigné, *le Fulminante* se plaça par bâ-

bord, *l'Aquila* par tribord, les canonniers aux pièces, les sabords abattus.

Le capitaine du *Fulminante* prit alors son porte-voix et cria au *Franklin* :

— D'où venez-vous ?

Orrigoni répondit, en anglais, qu'il ne comprenait pas.

Puis il fit retarder la marche, et, par conséquent, lâcher la vapeur. La vapeur, en s'échappant, gronda comme un tonnerre.

Alors, pour mieux voir ce qui allait se passer autour de lui, Orrigoni monta sur le tambour.

Une barque s'approchait de son bâtiment, et un officier, avec un porte-voix, lui renouvela la question :

— D'où venez-vous ?

Cette fois, Orrigoni avait un prétexte, non-seulement pour ne pas entendre, mais encore pour ne pas comprendre : c'était le bruit que faisait la vapeur en s'échappant.

Il fit signe qu'il n'entendait pas.

Enfin, les deux bâtiments napolitains, bien convaincus qu'ils avaient affaire à un sourd ou à un idiot, s'éloignèrent et laissèrent le *Franklin* continuer sa route vers Messine.

Mais le *Fulminante* et *l'Aquila* s'étaient éloignés du côté du cap dell' Armi. A peine l'eurent-ils dépassé, qu'ils virent le *Torino*, s'en approchèrent et le reconnurent pour garibaldien. Aussitôt, ils commencèrent à le canonner; mais, s'apercevant qu'il était abandonné, ils se rendirent à son bord et le pillèrent; après quoi, ils larguèrent ses voiles, les

enduisirent d'essence de térébenthine et y mirent le feu.

La canonnade et l'incendie détruisirent le pauvre bâtiment, mais n'eurent d'autre influence sur l'équipage que de faire mourir de peur un des mécaniciens, moins diligent que les autres à quitter le bateau. Se doutant, par la canonnade qu'il entendait, qu'il était inutile de porter du secours au *Torino*, Garibaldi repassa le détroit, et se fit débarquer en Calabre.

Le débarquement avait eu lieu dans la nuit du 19 au 20. Reggio fut attaqué et pris le 21. L'attaque et la prise furent connus à Naples le 23, c'est-à-dire le jour de mon arrivée.

De nouvelles dépêches arrivent de la Calabre et ajoutent à la consternation du gouvernement; le général Melendez écrit qu'il a été battu après une vive résistance, et forcé de rendre la forteresse de Reggio, faute d'eau.

On reçoit des courriers de la Basilicate. Garibaldi y est proclamé dictateur; un gouvernement provisoire y est nommé. Le colonel Boldoni est général de l'armée; deux prodictateurs, Mignola et Albini, signent les actes d'organisation pour la résistance. Nous savons ce que sont devenus les soldats que l'on envoyait contre eux.

A la réception de ces nouvelles, le ministère a proposé au roi d'abandonner Naples et de laisser une révolution irrésistible suivre son cours.

Mais, pour toute réponse, le roi a tiré de sa

poche une lettre qu'il avait écrite à l'empereur Napoléon.

En voici le texte :

« Sua Maesta mi ha consigliato di dare delle istituzioni costituzionali ad un popolo che non ne domandava; io ho aderito al suo desiderio. Egli mi ha fatto abbandonare la Sicilia *senza combattere* (!) promettendomi che così facendo il mio regno sarebbe garantito. *Finora le Potenze sembrano persistere nel loro pensiero di abbandonarmi.* Fra io devo prevenire Sua Maesta che sono risoluto di *non discendere dal mio trono senza combattere*; io farò un appello alla *giustizia* dell' Europa, ed ella saprà che io difenderò Napoli tanto tempo che sarà assalito. »

A minuit seulement, les ministres se sont séparés.

Ce matin, à six heures, Liborio Romano a été appelé au palais.

25 août.

J'ai veillé toute la nuit et ai fait veiller mes hommes les fusils chargés.

Jamais je n'avais entendu tant de *qui-vive* ? en allemand et en italien, que j'en ai entendu cette nuit.

Le vent nous en apportait l'écho jusqu'au milieu du port.

Tout ce bruit était causé par le général Melendez, qui revenait de Reggio avec les débris de son armée.

Les blessés sont descendus les premiers, puis les hommes valides, puis les artilleurs.

Quand les artilleurs ont été descendus :

— Et les canons? ont demandé les portefaix.

— Bon! a répondu un artilleur, *don Peppino* n'en avait pas, nous lui avons donné les nôtres.

J'ai fait hier une visite à l'amiral anglais; sa frégate est encombrée de sacs d'argent; chacun porte à son bâtiment tout ce qu'il possède en numéraire.

J'expédie un courrier à Garibaldi pour lui dire l'état de la ville.

Cette nuit, le ministre de la guerre Pianelli a ordonné à deux bataillons et à une batterie d'artillerie de se tenir prêts; trois fois ils ont été embarqués, trois fois débarqués; ils sont définitivement restés à Naples.

La goëlette est un véritable bureau d'enrôlement. Déserteurs et volontaires y arrivent; j'expédie le tout à Garibaldi.

Rien de plus extraordinaire que le spectacle qui s'accomplit sous nos yeux. Un trône en dissolution ne tombe pas, ne croule pas, il s'affaisse. Ce pauvre petit roi ne comprend rien à l'engloutissement de sa personne dans le sable mouvant de cette étrange révolution. Il se demande ce qu'il a fait, d'où vient que personne ne le soutient, pourquoi personne ne l'aime.

Il cherche à reconnaître la main invisible qui pèse sur sa tête.

C'est la main de Dieu, sire!

Du pont de ma goëlette, placée juste en face du palais, je vois la chambre du roi, reconnaissable à une toile tendue au-dessus des fenêtres. De temps en

temps, le petit roi s'approche et regarde avec une lunette l'horizon; il croit déjà voir venir le vengeur.

Le pauvre enfant ne sait rien. Il demandait avant-hier à Liborio Romano d'où venait ma haine contre lui.

Il ignore que son aïeul Ferdinand a fait empoisonner mon père.

Un journal paratt, intitulé *le Garibaldi*. Il en est à son huitième numéro. Il prêche ouvertement la révolte, et la ville est en état de siège.

De nombreuses arrestations ont été ordonnées hier. J'ai à mon bord deux des personnes qu'on voulait arrêter; l'une est de Cosenza, l'autre de Palerme.

Je fais partir le Cosentin, cette nuit, avec une barque; il a cinquante lieues à faire en mer; Dieu le garde!

Un ancien condamné politique, aujourd'hui bas officier de police, nous rend compte de tout ce qui se passe; il a été condamné, comme révolutionnaire, à quarante-six ans de galères.

Au moment où le juge Navarra prononçait le jugement :

— Je ferai ce que je pourrai, a-t-il dit, vous ferez le reste.

Il est sorti de prison à l'amnistie et a obtenu une place dans la police.

Il s'en sert pour empêcher les arrestations, en prévenant ceux que l'on doit arrêter.

Je vous le répète, rien n'est plus étrange que ce qui se passe sous nos yeux.

Dimanche, 26 août, deux heures de l'après-midi.

Le bateau qui devait emporter ma lettre n'est point parti, fort heureusement; car, cette nuit, se sont passées des choses très-importantes.

D'abord, hier, dans la journée, le général Vial est revenu de Calabre avec ses troupes complètement débandées, et a solennellement déclaré au roi que toute tentative de résistance était inutile dans les Calabres. Le gouvernement ne sait plus s'il doit faire un dernier effort entre Naples et Salerne, ou bien s'il doit renoncer à toute effusion de sang et reconnaître le triomphe de notre cause.

La Basilicate continue de s'organiser, et la prodictature a la sympathie de tous les citoyens.

Le général Gallotti a capitulé, laissant dans les mains de Garibaldi tous ses chevaux, beaucoup d'artillerie; et la plupart de ses soldats, se rappelant qu'ils sont fils de l'Italie, ont passé sous les drapeaux de l'unité.

A Spoggia a eu lieu une tentative de réaction; mais les dragons ont fraternisé avec le peuple. L'intendant et le commandant de la province sont en fuite.

La Calabre compte, à cette heure, plus de cent mille fusils; près de Cosenza, où nous venons d'expédier le patriote Masciero, qui a sacrifié sa fortune à la cause de l'Italie, on organise un camp considérable d'insurgés. Dans le district de Castro-Villari, la gendarmerie a été désarmée et le gouvernement provisoire proclamé au nom de Garibaldi et de Victor-Emmanuel,

Mais le fait le plus important est une nouvelle lettre du comte de Syracuse, dont voici la traduction :

« Sire,

» Si ma voix s'est un jour élevée pour conjurer les périls qui menaçaient notre maison, et n'a pas été écoutée, veuillez, aujourd'hui qu'elle présage de plus grands malheurs, donner accès dans votre cœur à mes conseils et ne pas les repousser pour en suivre de plus funestes. Le changement survenu en Italie, et le sentiment de l'unité nationale devenu gigantesque dans les quelques mois qui viennent de s'écouler depuis la prise de Palerme, ont enlevé au gouvernement de Votre Majesté cette force qui soutenait les États, et rendu impossible l'alliance avec le Piémont.

» Les populations de l'Italie supérieure, saisies d'horreur à la nouvelle des massacres de Sicile, ont repoussé de leurs vœux les ambassadeurs de Naples, et nous avons été douloureusement abandonnés au sort de nos armes, seuls, sans alliances, en butte au ressentiment des masses, qui partout, en Italie, se sont soulevées au cri d'extermination jeté contre notre maison, devenue l'objet de la réprobation universelle. Et cependant, la guerre civile, qui déjà envahit les provinces de la terre ferme, entraînera la dynastie dans cette ruine suprême que les intrigues de conseillers pervers ont de longue main préparée à la postérité de Charles III de Bourbon. Le sang des citoyens, inutilement versé, inondera encore les mille cités du royaume, et vous

qui fûtes un jour l'espoir et l'amour des peuples, vous serez regardé avec horreur, comme l'unique cause d'une guerre fratricide. Sire, sauvez, pendant qu'il en est temps encore, sauvez notre maison des malédictions de toute l'Italie !

» Suivez le noble exemple de notre royale parente de Parme, qui, au moment où éclatait la guerre civile, a délié ses sujets de leur serment et les a laissés les arbitres de leurs destinées. L'Europe et vos peuples vous tiendront compte de ce sublime sacrifice, et vous pourrez, sire, lever avec confiance votre regard vers Dieu, qui récompensera l'acte magnanime de Votre Majesté. Retrempée dans le malheur, votre âme s'ouvrira aux nobles aspirations de la patrie, et vous bénirez le jour où vous vous serez généreusement sacrifié à la grandeur de l'Italie.

» En vous tenant ce langage, sire, j'accomplis l'obligation sacrée que m'impose mon expérience, et je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous fasse mériter ses bénédictions.

» De Votre Majesté,

l'oncle affectionné,

» LÉOPOLD, comte de SYRACUSE. »

Maintenant, voici du plus nouveau encore.

Je reçois à l'instant même cette lettre de l'un des hommes qui m'ont le plus aidé dans le mouvement de Salerne, de celui qui m'a mis en communication avec les chefs de la montagne, dont la prompte or-

ganisation a empêché les troupes bavaïoises de pénétrer dans la Basilicate :

« Cava, 25 août 1860.

» Mon cher Dumas,

» Je vous écris en toute hâte pour vous annoncer que j'ai été obligé de quitter précipitamment Salerne en y abandonnant le peu que je possède. J'ai été dénoncé comme votre agent, comme fournissant des armes et embauchant les Bavaïois. Déjà, hier, j'avais été prévenu de ce qui se tramait; aujourd'hui, un capitaine de la garde nationale est venu confirmer la nouvelle d'hier et me conseiller, pour peu que je tinsse à la vie, de fuir immédiatement. En effet, il ne s'agissait pas moins que de me faire endurer le supplice qu'a souffert le pauvre jeune homme dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, lequel a reçu un à-compte de cent coups de bâton, sur les deux cents auxquels il a été condamné.

» Un mot sur ce pauvre martyr de notre cause, dont les royalistes ne se croient pas encore assez vengés. Il est en prison, condamné sans doute à une mort plus douloureuse que celle à moitié chemin de laquelle les bourreaux l'ont laissé. Le général Scotti a défendu à quelque chirurgien que ce soit de panser ses blessures, et à ses geôliers de lui donner à manger. Il y a aujourd'hui trois jours que, le corps tout sillonné de blessures, il est soumis à un jeûne forcé. Si Maniscalco était mort, ce serait à

croire que son âme est passée dans celle du général Scotti.

» Tout cela n'a point empêché une vingtaine de jeunes gens de partir pour le val de Diana.

» Le télégraphe électrique de Sala est rompu.

» Comptez toujours sur moi de toute manière; j'ai fait le sacrifice de ma vie, elle est au service de Garibaldi et au vôtre.

» Hier au soir, un bataillon a bivouqué hors de la porte qui conduit à Naples, un hors de celle qui conduit en Calabre, un hors de celle qui conduit à Avellino, enfin un à la porte de l'Intendance, où il garde les onze canons qui ont eu l'honneur d'être braqués sur vous.

» Un escadron de chasseurs à cheval a parcouru la ville en tous sens pendant la nuit.

» Mon hôtel est plein de Croates, du rez-de-chaussée au troisième étage.

» Maintenant, que dois-je faire?

» On continue de demander des armes, et principalement des carabines et des revolvers; cinquante et même cent fusils à deux coups seraient également les bienvenus. J'ai reçu de toutes parts des lettres où l'on m'en demande.

» Votre tout dévoué compatriote,

» WIELANDT.

» P. S. A l'instant même, dimanche matin, le commissaire de police arrive à Cava avec sa famille; il nous dit que l'on attend le débarquement de Garibaldi à Salerne. Il est arrivé cette nuit un renfort de trois mille hommes de cavalerie.

» Excités par leurs officiers, les soldats ont promis de se battre.

» La ville, assure-t-on, doit payer par le sac et le pillage la sympathie qu'elle vous a montrée et son illumination à la barbe des Napolitains.

» J'apprends à l'instant que le nom de mon dénonciateur est Peppino Troiano. »

XIX

LIBORIO ROMANO

En rade de Naples, 2 septembre.

Laissez-moi faire un retour sur ce qui s'est passé à Naples depuis mon arrivée.

Il s'agit de vous initier à des choses secrètes, lesquelles ne pouvaient, à cause des noms propres qui s'y trouvent mêlés, être rendues publiques qu'au moment où nous sommes parvenus, c'est-à-dire au point culminant et suprême des événements. Il est maintenant impossible que Naples soit trois jours sans faire sa révolution.

Où le roi partira ce soir, cette nuit ou demain, ou, dans quarante-huit heures, on tirera des coups de fusil à Naples.

Écoutez donc.

Le jour même de mon arrivée en rade de Naples (23 août), un charmant garçon que j'avais connu en France, Muratori, est venu me trouver de la part

de Liborio Romano, avec lequel j'avais été en relation épistolaire, à propos d'armes que j'avais fait saisir au comte de Trani.

En écrivant à Liborio Romano, je lui avais dit que je regardais comme impossible qu'un homme de son intelligence pût conserver l'espoir de sauver la dynastie des Bourbons de Naples, et je lui avais exposé les avantages qu'il aurait comme homme politique, l'honneur qu'il aurait comme patriote, s'il enlevait à François II l'appui de sa popularité, et si, se déclarant son ennemi, il devenait un des éléments de sa chute.

Liborio Romano me faisait dire qu'il m'attendait le même soir à sa maison particulière. Je fis répondre à Liborio Romano que mon signalement était donné à Naples, que je le compromettrais horriblement en me rendant chez lui; que, d'ailleurs, dans nos situations respectives, c'était bien plutôt lui qui avait à parler à moi que moi à lui.

Muratori lui rapporta ma réponse.

Deux heures après, la nuit était venue, et, protégée par la nuit, une barque abordait ma goëlette; dans cette barque étaient deux hommes et deux femmes; un des deux hommes était enveloppé d'un manteau et portait un chapeau à grands bords rabattu sur ses yeux.

Cet homme était Liborio Romano.

La présentation fut courte; nous nous tendîmes les bras et nous embrassâmes.

Puis je l'entraînai dans un coin à l'arrière de la goëlette, et nous entrâmes immédiatement en communication.

La situation de Liborio Romano était celle-ci :

Il était entré au ministère constitutionnel en faisant toutes ses réserves d'honnête homme et de bon citoyen. Tant qu'il verrait le roi François II marcher franchement dans la voie constitutionnelle, il serait à la fois l'homme du roi et de la nation; quand le roi manquerait à son serment, il passerait du côté de la nation.

Le ministère de l'intérieur et de la police fut à lui offert et accepté par lui à ces conditions.

Vous connaissez les événements qui amenèrent l'état de siège; les deux principaux furent la réaction du prince Louis et la tentative faite sur la frégate de Castellamare.

Un commandant de la place fut nommé; ce commandant fut le maréchal Viglia.

Mais jamais état de siège, grâce à Liborio Romano, ne fut plus curieux : toutes les libertés garanties par la Constitution furent conservées; la garde nationale se partagea la police de la ville avec la troupe; la liberté de la presse eut son cours avec une tolérance qui n'avait d'égale que la tolérance anglaise; les journaux continuèrent de paraître sans répression; les comités s'organisèrent; un de ces comités prit le titre de comité de l'ordre, l'autre de comité de l'action.

Enfin un journal parut sous le titre du *Garibaldi*.

En outre, la police déclara n'avoir plus besoin ni de sbires, ni d'espions, mais seulement d'employés; les sbires et les espions furent, en conséquence, supprimés; tous les hommes qui avaient souffert sous le gouvernement de Ferdinand II et qui voulu-

rent entrer dans la police y furent casés selon leur capacité.

Vous comprenez qu'un roi comme François II, lequel avait juré, au lit de mort de son père, de ne pas s'écarter du système gouvernemental qui avait mérité au père le surnom de roi *Bomba* et au fils le surnom de roi *Bombetta*, ne pouvait s'accommoder d'un pareil état de siège, plus libéral qu'aucun des gouvernements de l'Europe.

Aussi, au lieu de marcher franchement dans la voie populaire, se jetait-il de plus en plus dans la réaction.

Les chefs de cette réaction, et en même temps les conseillers secrets du roi, étaient la reine mère, déjà éloignée de la cour par l'influence de Liborio Romano et reléguée à Gaëte, les frères et les oncles du roi, le comte de Trani, le comte d'Aquila et les princes Charles et Louis.

Le comte de Syracuse, qui, par sa première lettre, avait pris position parmi les libéraux, resta dans la position qu'il avait prise.

Toutes ces aspirations libérales de Liborio Romano exaspéraient le roi ; mais, comme le roi sentait qu'il n'avait d'autre appui que Liborio Romano, qu'avec Liborio Romano il perdrait à la fois la garde nationale, la bourgeoisie et le peuple, dont Liborio Romano était l'homme, il continuait de lui faire les blanches dents.

Sur ces entrefaites, on apprit le débarquement de Garibaldi en Calabre.

Jusque-là, le roi avait conservé quelque espoir ; il avait cru en être quitte pour la cession de son territoire insulaire au Piémont ; il était convaincu que

les souverains, et particulièrement l'empereur des Français, lui garantiraient l'intégralité de son territoire continental.

Il tendit les bras vers eux et cria d'une voix désespérée : « A moi, mes frères ! » Les rois se détournèrent ; ils hésitaient à se reconnaître les frères de l'homme qui avait brûlé huit cents maisons et égorgé douze cents personnes à Palerme.

Il comprit donc bientôt qu'il n'avait aucun secours à attendre d'une autre Sainte-Alliance, en même temps que la victoire de Reggio lui apprenait que l'Indomptable continuait de s'avancer.

Dès lors, il jeta le masque, ou à peu près ; il entra en lutte avec le ministère, ou plutôt avec Liborio Romano, seul élément véritablement constitutionnel du ministère.

Liborio Romano accepta le combat ; comme Garibaldi, il eut la première victoire continentale ; Garibaldi avait pris Reggio, Liborio Romano fit exiler la reine mère.

Le roi se sentit atteint au cœur ; il fit partir sur une frégate autrichienne son argenterie, ses diamants, son trésor, dix millions de ducats (cent quarante millions de France).

Puis il continua de se mettre en opposition ouverte, presque menaçante avec Liborio Romano, qui n'avait pour lui que l'alliance douteuse du ministre de la guerre.

C'est dans ces circonstances que Liborio Romano, me sachant *l'ami intime* de Garibaldi, venait s'ouvrir à moi.

Et, en effet, personne à Naples n'avait aucun

pouvoir direct de Garibaldi. Carbonelli et Mignona, ses deux envoyés, étaient partis pour faire la révolution de la Basilicate, l'un deux, Carbonelli, armé par moi d'un revolver que je tenais de madame Ristori; le père Jean, chapelain de Garibaldi, était parti de son côté pour le Vallo, avec deux cents francs que je lui avais donnés et le revolver offert par Émile de Girardin à *Alexandre Dumas premier*.

Je me trouvais donc seul ayant, non pas des pouvoirs directs de Garibaldi, mais deux lettres qui m'accréditaient auprès des patriotes ¹.

Voilà pourquoi Liborio Romano venait à moi, et voici ce qu'il voulait me dire :

— Je lutterai pour la cause constitutionnelle tant que je pourrai. Quand je sentirai que la lutte de ma part est devenue impossible, je donnerai ma démission, je me retirerai à votre bord, et, selon la situation de Naples, ou j'irai me réunir à Garibaldi, ou je déclarerai le roi traître à la Constitution et j'en appellerai à la garde nationale et au peuple de Naples.

— Ferez-vous cela? lui demandai-je.

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Je l'accepte; mais maintenant, repris-je, comme, d'après ce qui m'a été dit à bord de la frégate amirale de M. Le Barbier de Tinan, mon pavillon n'est pas sûr d'être protégé, laissez-moi faire une démarche auprès de l'amiral anglais, afin que vous trouviez sur sa frégate le refuge que vous ne trouveriez par sur ma barque, comme l'appelle M. de Missiessi.

1. V. pages 40 et 180.

— Allez; mais, ce soir, les événements seront tels, qu'il peut arriver que demain je quitte le ministère.

— Vous parti, j'irai. Maintenant, par quel intermédiaire communiquerons-nous?

— Par celui de madame ***, une des deux dames qui sont venues avec moi, et auxquelles je vais vous présenter, ou par celui de Cozzolongo, mon secrétaire. D'ailleurs, Muratori, mon ami intime, sera toujours, soit près de moi de votre part, soit près de vous de la mienne.

Nous n'avions pas autre chose à nous dire. Liborio Romano me présenta à madame *** et quitta la goélette.

A l'instant même, je me rendis à bord de l'*Annibal* et demandai l'amiral Parkings.

L'amiral était à terre, mais allait rentrer; en son absence, le commandant me reçut.

Au bout de dix minutes, l'amiral rentra en effet.

Je lui exposai la situation; je lui dis comment, par suite de la discussion que j'avais eue avec deux officiers de la marine française, ma goélette n'offrant plus un sûr abri au ministre démissionnaire, je venais lui demander, le cas échéant, un asile sur l'*Annibal* pour Liborio Romano.

L'amiral, à l'instant même, avec cette courtoisie particulière à la marine anglaise, fit venir le commandant.

— Commandant, lui dit-il, à partir de ce soir, tenez votre chambre prête pour le cas où don Liborio Romano jugerait à propos de se retirer sur l'*Annibal*.

Le commandant salua et sortit.

Je remerciai l'amiral et me fis reconduire à bord de l'*Emma*.

Le lendemain, madame *** m'apporta un portrait avec ces deux lignes de Liborio Romano :

« Écrivez au-dessous de ce portrait : *Portrait d'un lâche*, si je ne tiens pas les promesses que je vous ai faites hier au soir. »

Laissez-moi interrompre un instant mon récit pour vous dire quel homme est Liborio Romano.

Don Liborio Romano, c'est-à-dire l'homme qui, en ce moment, occupe la place principale du ministère constitutionnel de Naples, n'est pas une de ces apparitions momentanées qui bien souvent, à l'époque des révolutions, se montrent à l'horizon politique d'un peuple, soutenues dans leur mouvement d'ascension par l'audace individuelle ou par un caprice du souffle populaire; l'étude persévérante et profonde des sciences morales, une vieille et constante pratique des affaires; des principes libéraux et généreux éprouvés par l'exil et la prison, ont fait, au contraire, de Liborio Romano un homme instruit, un citoyen intègre, une des lumières du barreau napolitain, enfin l'homme recommandable dans lequel aujourd'hui le pays a placé toute sa confiance.

En lui et chez lui, le passé est le garant de l'avenir.

Né dans un village de la terre d'Otrante en 1798

c'est-à-dire dans la glorieuse et fatale année qui vit naître la révolution de Naples et proclamer la république parthénopéenne, ses premiers vagissemens se mêlèrent aux derniers soupirs des Carracciolo, des Hector Carafa, des Pagnano, des Cirillo et des Mentone; il fit ses études littéraires et philosophiques sous Francesco-Berardino Cercala, littérateur de grande réputation, et dont le nom est signalé par Signorelli dans son histoire de *la Cultura napoletana*. Cet éminent professeur était un véritable cœur de poète d'où débordaient les deux sentimens sacrés de l'humanité et de la patrie, joints à un degré d'élévation ineffable; et, sans doute pour seconder la mission qu'il semblait avoir sur la terre, l'homme privilégié avait reçu de la nature cette mystérieuse séduction victorieuse des âmes et des intelligences. Romano lui emprunta ces sentimens purs et sacrés; ils s'infiltrèrent dans la pureté primitive de l'éducation et dans les études sereines de l'âge juvénile. Dans la science du droit, Liborio Romano eut pour maîtres Sarno, Girardi et Giunti; en 1819, après avoir passé ses examens de lauréat, il se mit en relation avec Felice Parilli, qui, émerveillé de son jeune génie, le prit sous sa protection, comme recteur de l'université de Naples, et resta jusqu'à la fin de sa vie non-seulement son protecteur, mais encore son ami; poussé par lui, le jeune Romano obtint la survivance de Parilli à la chaire *juris civilis et commerciarum*, ce qui était un honneur inouï pour un homme de vingt-sept ans.

En 1820, le jeune professeur faisait ses cours en habit de garde national, recouvrant les dignités de

la science des insignes du civisme et de la liberté. C'était un de ces crimes que ne pardonnait pas la réaction, lâche et féroce à la fois, de 1821 ; Liborio Romano et Parilli furent destitués par la même ordonnance ; le premier fut emprisonné, resta un an enfermé à Sainte-Marie-Apparente ; puis, enfin, sur les instances et les démarches de son ami Parilli, il fut remis en liberté.

Aucun jugement n'avait été rendu ; mais il n'en fut pas moins interné à Naples.

Ce fut alors qu'il se jeta, avec toute la fougue de son tempérament, dans les luttes du barreau, où sa profonde connaissance du droit, la lucidité de son esprit, la vigueur de ses arguments, sa science de la parole et sa physionomie expressive, fidèle traductrice des sentiments de son cœur, ne tardèrent point à lui conquérir une des places les plus élevées.

Dans cette carrière, il a réuni, de son début à l'époque où nous sommes arrivés, trente-sept gros volumes de harangues et de plaidoyers.

En 1837, un drame qui rappelle celui d'*Étéocle et Polynice* s'accomplissait dans les régions ténébreuses de la politique du temps ; Orazio Marsa, d'abord sous-intendant, ensuite intendant et définitivement directeur de la police, dénonçait son propre frère, Jérémie Marsa, noble cœur, jeune homme de grande espérance, un des auditeurs les plus assidus de Romano, qui, soupçonné de complicité avec lui, eut à souffrir énormément de cette souterraine accusation, surtout lorsque Marsa fut contraint de s'exiler en France et en Allemagne ; ce qui n'empêcha point Romano de se charger de l'administration de ses

biens, et, malgré tous les empêchements que lui suscita le gouvernement, de lui en faire exactement passer les rentes.

En 1848, Romano n'avait point oublié ces principes constitutionnels modérés, qui furent, qui sont et qui seront toujours la règle de sa conduite; il fit alors un cours de droit constitutionnel napolitain, et, n'ayant rien demandé, n'occupa aucun emploi; mais la police inquiète de Pecchenida ne pouvait permettre plus longtemps à l'honnête et indépendant professeur le libre exercice de ses fonctions d'avocat.

Il fut arrêté en 1849, resta deux années dans cette même prison où il avait été conduit vingt-six ans auparavant, et où il trouva pour compagnons de captivité et d'études économiques Scialoia et Vacca; là, il écrivit un opuscule sur la mission des quatre poètes classiques de l'Italie. Au bout de deux ans, les portes de son cachot s'ouvrirent, mais sur la route de l'exil. Il partit alors pour la France, et, dans cette grande patrie de la civilisation, il acheva d'enrichir son esprit et de se mettre au niveau de la science universelle, étudiant à Montpellier les sciences naturelles, et, cette étude achevée, revenant à Paris reprendre le cours de ses chères études économiques et sociales.

Ce fut là qu'il se lia avec toutes les notabilités de la France : les Guizot, les Lamennais, les Augustin Thierry devinrent ses amis, et ont gardé de lui un bon et grand souvenir.

Ce fut en 1855 seulement qu'il revint à Naples, où il reprit, avec l'ardeur et l'amour d'un jeune

homme, les études de son ancienne profession et les relations d'amitié que l'absence et l'exil semblaient avoir, contre l'habitude, non pas relâchées, mais rendues plus solides.

Et cependant il ne cessait, au milieu de ses longues veilles nocturnes, de relever la tête et de chercher au ciel l'étoile si longtemps voilée de sa chère patrie.

Un souffle de Garibaldi chassa le nuage et la fit luire plus brillante que jamais. François II crut conjurer l'orage en donnant une tardive constitution; il se tourna, pâle et tremblant, du côté de ces hommes que son père, à son lit d'agonie, poursuivait encore.

La préfecture de police fut offerte à Liborio Romano.

C'était un poste difficile à occuper; la fétide et sanglante administration de ses prédécesseurs avait fait du cabinet du préfet la salle de la torture et l'antichambre de la guillotine. Un moins pur y eût laissé son honneur et sa popularité; Romano traversa les jours difficiles avec la calme fermeté de l'homme de bien qui ne suppose pas même qu'on le puisse soupçonner, et jeta hors des étables d'Au-gias la fange qu'elles contenaient, sans qu'une seule tache en jaillit sur ses mains ni sur son visage.

Naples, au milieu de la plus terrible agitation, resta pure des massacres de 1795; pas une goutte de sang ne fut versée; les lazzaroni brûlèrent les bureaux de police, déchirèrent les archives des Aïossa, des Campana, des Maddoloni et des Mar-billa, mais ne détournèrent pas une obole de l'ar-

gent qui servait à payer leurs espions, leurs sbires et leurs bourreaux.

A peine Romano était-il depuis quelques jours à la préfecture, qu'il fut, par la force même de sa loyauté, nommé au ministère de l'intérieur.

C'est dans ce poste élevé, mais devenu dangereux par les progrès de la réaction et la haine de la camarilla, que je le rencontrai.

Reprenons le récit des événements.

C'était dans la soirée du 23 août que Liborio Romano était venu me faire la visite dont j'ai raconté les détails.

Naples, à travers cette insouciance épidermique, si l'on peut dire cela, était agité dans les couches les plus profondes de la bourgeoisie et de la noblesse. Naples est, comme son Vésuve, couvert de fleurs, jusqu'au moment où, sur ces fleurs, le géant ignivome épanche la lave ardente de son cratère.

Naples comptait déjà deux réactions qui, découvertes par Liborio Romano, n'avaient pas eu le temps de s'élever à la hauteur de coups d'État; la première avait éclaté le 5 août, jour où les soldats de la garde royale, armés de leur sabre, s'étaient jetés dans les principales rues de Naples, contraignant les passants à crier : « Vive le roi ! » et avaient blessé une douzaine de personnes; la seconde était celle du prince Louis d'Aquila, qui voulait renverser le ministère, assassiner Liborio Romano et Muratori, son ami particulier, et ramener entre ses mains le pouvoir despotique échappé aux mains du roi.

Une troisième tremblait sourdement sous les pavés de la ville.

Et, pendant ce temps, ajoutant à l'inquiétude générale, arrivaient coup sur coup des nouvelles de la Calabre dans le genre de celle-ci :

« Le dictateur Garibaldi s'avance à travers les Calabres à la tête de quatorze mille héros; les troupes royales ou se réunissent à lui ou fuient à l'éclair de son épée. La révolution éclate dans la Basilicate, trouve un écho dans le cœur de tous les vrais patriotes et, avec la rapidité de la pensée, se répand de province en province; de l'extrême pointe de la Calabre à Salerne, les chaînes de l'exécré Bourbon sont brisées pour toujours.

» Frères! descendons de nos montagnes natales, où ne s'est jamais éteint l'amour de la patrie et de la liberté, et, dans notre élan, renversons les ennemis de l'Italie!

» Combattre pour l'unité et la liberté de la patrie est le plus ancien et le plus constant devoir de notre âme. Accourons; le moment est suprême et la victoire immanquable, puisque notre cause est sainte et que la Providence combat avec nous.

» Vive l'unité de l'Italie! vive Victor-Emmanuel! vive le dictateur Garibaldi!

» Le citoyen GIUSEPPE DI MARCO. »

Ces nouvelles à double tranchant, menaçantes dans le fond, provocatrices dans la forme, étaient accompagnées de ces proclamations affichées par des mains inconnues et que Naples, en se réveillant, lisait sur ses murs :

« Napolitains !

» Il est temps d'en finir avec la descendance de Charles III. Vous connaissez maintenant le droit divin et n'avez plus rien à démêler avec lui.

» L'homme qui règne sur vous ne s'appelle pas François II, il s'appelle *la Lâcheté* ; son père s'appelait *la Haine* ; son grand-père, *la Trahison* ; son aïeul, *le Mensonge*. Nous ne parlons pas de sa grand'mère et de son aïeule, de *Messaline* et de *Sapho*, pour ne pas faire rougir nos femmes et nos filles.

» Napolitains ! il y a assez longtemps que l'on crie dans vos rues : *Werda ?* et que vous répondez : *Esclaves !*

» Il est temps que l'on crie : « Qui vive ? » et que vous répondiez : « Citoyens ! »

» Napolitains ! de tous côtés la fusillade éclate ; de tous côtés le cri de « Vive l'Italie ! » se fait entendre ; vous seuls semblez muets et sourds.

» Reggio, Potenza, Bari, Poggia sont en pleine révolution ; vous seuls regardez l'incendie national d'un œil si calme, qu'il semble indifférent.

» Napolitains ! craignez d'arriver trop tard, et que, quand vous arriverez, une grande voix sortie de la Lombardie, de la Sicile, de la Calabre et de la Basilicate, ne vous crie :

» — Arrière, bâtards de l'Italie ! vous n'êtes plus nos frères, vous n'êtes plus de la famille sainte !

» Napolitains, aux armes !

» Napolitains ! maintenant que vous pouvez lire les pages sanglantes de votre histoire, vous savez ce qu'ont été les Cirillo, les Pagano, les Hector Carraffa, les Mentone, les Eleonora Pimentele ?

» Napolitains ! aujourd'hui, il ne s'agit plus même de mourir comme eux ; la liberté compte assez de martyrs parmi les pères pour qu'elle ne prélève pas sa dîme sur les enfants ; il s'agit seulement de recueillir leur héritage.

» Or, leur héritage, sublime dépôt, est entre les mains du dernier Bourbon et du dernier des Bourbons.

« Leur héritage, c'est la liberté de Naples et l'unité de l'Italie.

» Napolitains ! comparez les noms des Bosco, des Scotti, des Letizia à celui de Garibaldi ; comparez la fourberie de François II à la loyauté de Victor-Emmanuel.

» Et choisissez ! »

Au milieu de ces fusées incendiaires éclata tout à coup la seconde lettre du comte de Syracuse ; cette lettre était terrible ; elle devait produire et produisit un grand effet à Naples ; toute la camarilla sentit le coup, et, ne pouvant plus le parer, voulut du moins avoir la chance de la riposte.

Une troisième réaction s'organisa ; à la tête de celle-ci se mit le roi en personne. Cutrofiano fut nommé commandant de la place et Ischitella commandant de la garde nationale. Ainsi l'on neutralisait le pouvoir de Romano, ministre de l'intérieur et de la justice, et de Pianelli, ministre de la guerre.

De cette conspiration faisaient partie le nonce apostolique, ayant sous lui, comme lieutenants généraux, l'évêque de Gaëte et l'évêque de Nola.

Le manifeste suivant fut lancé dans le public :

Le peuple napolitain à son roi François II.

« Sire,

» Quand la patrie est en danger, le peuple a droit de demander à son roi de le défendre. Puisque les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois, nous devons leur obéir; mais ils doivent savoir nous défendre, et c'est pour cela que Dieu leur a donné non-seulement un sceptre, mais encore une épée.

» Aujourd'hui, sire, l'ennemi est à nos portes; la patrie est en danger. Depuis quatre mois, un aventurier, à la tête de bandes racolées chez toutes les nations, a envahi le royaume et a fait couler le sang de nos frères. La trahison de quelques misérables l'a aidé; une diplomatie plus misérable encore le seconde dans ses coupables entreprises. Dans quelques jours, cet aventurier nous imposera son joug odieux; ses desseins, nous les connaissons tous, et vous aussi, vous les connaissez, sire. Cet homme, d'ailleurs, n'en fait aucun mystère; sous prétexte de réunir ce qui n'a jamais été uni, il veut nous faire Piémontais pour mieux nous décatholiser, et, la religion détruite, établir sur ses ruines un gouvernement républicain sous la féroce dictature d'un Mazzini, dont il sera le bras et l'épée.

» Mais, sire, depuis des siècles, nous sommes Napolitains; Charles III, votre immortel aïeul, nous arracha au joug étranger; nous voulons rester, vivre et mourir Napolitains, avec cette belle et sage civilisation que ce grand roi nous a donnée. Eh quoi! le fils de Ferdinand II ne pourrait tenir d'une

main ferme le sceptre qu'il a hérité de son père de glorieuse mémoire! le fils de la vénérable Marie-Christine nous abandonnerait lâchement à son ennemi! François II enfin, notre bien-aimé souverain, n'aurait pas le courage et la force du plus humble des rois! Non, sire, non : cela ne peut pas être.

» Sire, sauvez donc votre peuple, nous vous le demandons au nom de la religion qui vous a sacré roi, au nom des lois héréditaires qui vous ont donné le sceptre de vos ancêtres, au nom du droit et de la justice, qui vous font un devoir de veiller continuellement à notre salut et, s'il est nécessaire, de mourir pour racheter votre peuple.

» Or, nous vous le disons, sire, la patrie est en danger, et à grands cris demande quatre choses :

» 1° Votre ministère tout entier vous trahit ; ses actes en font foi, ses relations avec Judas et Pilate l'attestent ; cassez votre ministère, et que se place à la tête des affaires un ministère choisi parmi les hommes honnêtes et dévoués à votre couronne, à votre peuple et à la Constitution.

» 2° Beaucoup d'étrangers conspirent contre votre trône et contre notre nationalité ; que ces étrangers soient expulsés du royaume.

» 3° De nombreux dépôts d'armes existent dans votre capitale ; qu'un désarmement soit ordonné.

» 4° La police tout entière est dévouée à vos ennemis ; que la police soit remplacée par une police honorable et fidèle.

» Sire, voilà ce que vous demande votre peuple napolitain. Votre armée est dévouée autant que brave. Tirez l'épée et sauvez la patrie : quand on a

pour soi le droit et la justice, on a pour soi Dieu.

» Vive notre roi François II ! vive la patrie ! vive la Constitution ! vive la brave armée napolitaine ! »

Cet appel au roi éclata comme une bombe sur la tête, nous ne dirons pas du ministère tout entier, mais sur celle de Romano, qu'elle était plus particulièrement destinée à anéantir.

Au moment où j'écris ceci, je reçois l'ordre de quitter la rade de Naples dans une demi-heure, sous peine d'y être forcé par le feu des forts.

Voici les détails que je reçois sur ce fait de Liborio Romano.

Aujourd'hui dimanche, 2 septembre, à midi, le roi a fait venir M. Brenier et lui a dit :

— M. Dumas a empêché le général Scotti de porter du secours à mes soldats de la Basilicate ; M. Dumas a fait la révolution de Salerne ; M. Dumas est venu ensuite dans le port de Naples, d'où il lance des proclamations dans la ville, distribue des armes, donne des chemises rouges. Je demande que M. Dumas cesse d'être protégé par son pavillon et soit forcé de quitter la rade.

— Très-bien, sire, a répondu M. Brenier ; vos désirs sont des ordres pour moi.

A onze heures, nous levons l'ancre et allons au-devant de Garibaldi. Dans deux ou trois jours, je ferai à mon tour signifier à François II l'ordre, non plus de quitter la rade de Naples, mais Naples, mais le royaume.

XX

CONSPIRATION A CIEL OUVERT

Port de Castellamare, 5 septembre.

Je reprends à Castellamare mon récit, interrompu dans la rade de Naples.

La surveillance du jour où la réaction devait essayer de faire son petit coup d'État, un bateau à vapeur était arrivé avec pavillon garibaldien à sa corne, pavillon parlementaire à son mât de misaine.

C'était le *Franklin*, capitaine Orrigoni.

Il ramenait une partie des prisonniers de Reggio.

Arrivé à dix heures du soir, Orrigoni était à six heures du matin à bord de la goëlette.

C'est une personnalité fort originale et dont je voudrais pouvoir vous tracer le portrait. Un jour où les événements seront moins pressés ou moins pressants, je me donnerai ce plaisir.

Consignons ici que c'est l'inséparable de Garibaldi. Quand Orrigoni n'est pas là, quelque chose manque à Garibaldi.

Orrigoni a suivi le général à Montevideo ; il en est revenu avec lui pour la campagne de 1848 ; il l'accompagnait dans cette douloureuse retraite où mourut Anita. Séparé un instant de lui, il le rejoignit à Tanger, repassa avec lui dans l'Amérique du Nord ; de l'Amérique du Nord, dans le golfe du Mexique ; du golfe du Mexique, à Lima. Il était près de Garibaldi dans cette glorieuse campagne de 1859, où chaque combat fut une victoire. Il est venu le

rejoindre en Sicile, et le voilà avec lui en Calabre.

Brave Orrigoni ! j'ai jeté des cris de joie en le voyant : il me semblait qu'en me retournant j'allais voir Garibaldi.

Mais non, Garibaldi était à Nicotera. Il remontait la Calabre, effaçant la trace des pas du cardinal Ruffo et forçant la liberté effarouchée à passer par le chemin qu'avait, cinquante ans auparavant, frayé le despotisme.

C'est par Orrigoni que j'appris la mort de notre pauvre de Flotte, et cette triste nouvelle me brisa le cœur.

Il est si difficile de se figurer qu'une créature humaine qu'on a vue, cinq ou six jours auparavant, active, pleine d'intelligence, parlant, espérant, est devenue un cadavre inerte et muet, qu'on cherche toujours à se persuader que la nouvelle d'une pareille mort est fausse.

Par malheur, les détails étaient si précis, qu'il n'y avait pas à douter !

Orrigoni passa la journée avec moi. Il se trouva sur ma goëlette avec Naples tout entier. Jamais roi n'a eu dans ses antichambres et dans ses salons une foule pareille à celle qui fait queue en bateau pour me serrer la main et m'embrasser.

Si Orrigoni avait voulu, il eût emmené *le Franklin* plus chargé encore qu'il ne l'avait amené ; tout le monde voulait partir avec lui ; chaque jour, je refusais trois cents volontaires.

Dans l'après-midi, le comité d'action m'envoya M. Agresti avec deux de ses membres. Ces messieurs venaient me parler d'un gouvernement pro-

visoire à établir, en cas de fuite du roi de Naples, gouvernement provisoire duquel serait président M. Libertini et dont seraient membres Ricciardi, Agresti, etc., etc.

Je répondis que je n'avais pas mission de discuter de si hauts intérêts, mais que si, cependant, on me faisait l'honneur de me consulter, je répondrais que je ne croyais pas à l'urgence d'un gouvernement provisoire; qu'il suffisait de nommer un prodictateur; qu'à mon avis un seul homme était assez populaire pour garantir, en montant à ce poste élevé, la tranquillité de Naples, et que cet homme était Liborio Romano.

J'ajoutai que, comme je ne faisais rien en secret, j'écrirais dans la journée en ce sens au général Garibaldi.

Cette réponse porta dans la députation un tel émoi, qu'un de ses membres partit en laissant à bord de *l'Emma* son chapeau, qu'il n'est jamais venu chercher depuis.

Une heure après le départ de ces messieurs, le secrétaire du frère Jean, que j'avais pris avec frère Jean lui-même, à Messine, que j'avais amené à Naples, à qui j'avais donné l'hospitalité de la table et du lit, vint me dire qu'étant choisi par le comité d'action pour porter un rapport à Garibaldi, il me priait de demander à Orrigoni son passage pour la Calabre.

Je me chargeai de la commission, croyant que c'était la chose la plus simple.

Mais une des originalités d'Orrigoni est de regarder comme jettatore tout prêtre, tout frère de prêtre, tout

cousin de prêtre, tout secrétaire même de prêtre.

— Dans l'état où est *le Franklin*, je n'embarquerais pas à mon bord le secrétaire du frère Jean, fût-il d'or massif !

Ce fut sa réponse. Il n'en voulut pas démordre. Je fus obligé de la transmettre au secrétaire du frère Jean, lequel quitta mon bord en me lançant son plus mauvais regard.

Mais, tout en refusant de prendre le secrétaire du frère Jean, Orrigoni acceptait un patriote napolitain de vingt-huit ans, exilé, Alexandre Salvati.

Salvati portait une lettre de moi au général.

Voici cette lettre :

« 23 août 1860.

» Ami,

» Je vais vous écrire longuement et vous parler d'affaires sérieuses ; lisez avec attention.

» Malgré le désir que j'ai de vous rejoindre, je reste à Naples, où je crois être utile à notre cause.

» Voici ce que j'y fais :

» Chaque nuit, une proclamation nouvelle est affichée ; sans appeler les Napolitains aux armes, ce qui serait inutile, elle les entretient dans la haine du roi.

» Chaque matin, les journaux viennent prendre le mot d'ordre ; c'est chose facile à donner, tous sont fanatiques de vous.

» Je me suis mis, à mon retour de Messine, en communication avec Salerne ; Salerne est excellente.

» J'ai été prévenu, au moment où Potenza s'est révoltée, que cinq mille Bavares et Croates étaient envoyés avec le général Scotti pour comprimer l'insurrection.

» Je suis arrivé avant le général Scotti à Salerne; j'ai pu aussitôt, par l'intermédiaire du docteur Wielandt, entrer en rapport avec les chefs montagnards. Je leur ai distribué cinquante fusils à deux coups et jusqu'aux carabines de mon équipage. Les défilés de la montagne ont été gardés; Scotti et ses cinq mille Bavares n'ont pas pu traverser le défilé qui conduit de Salerne à Potenza, et la Basilicate fait tranquillement son insurrection.

» Ce n'est pas tout : les Bavares, voyant qu'ils ne pouvaient faire un pas dans la montagne sans risquer autant de coups de fusil qu'il y avait de buissons et de rochers sur la route, m'ont fait proposer, moyennant cinq ducats par homme, de désertre avec armes et bagages.

» J'ai ouvert une souscription; je me suis mis en tête pour cinq cents francs; j'arriverai à réunir dix mille francs, je l'espère, c'est-à-dire le cinquième de la somme demandée; si j'y arrive, je la donnerai comme à-compte à nos Bavares; le reste sera payable à Messine.

» Un jeune homme de la ville qui embauchait pour nous a été dénoncé et condamné à recevoir cent coups de bâton; cette exécution a exaspéré les Salernitains.

» Trois Bavares, arrêtés au moment où ils désertaient, ont été fusillés.

» Cent cavaliers m'ont fait offrir ce matin de désertre avec leurs chevaux; par malheur, je n'ai pour eux aucun moyen de transport.

» Nous disposons de Salerne et de dix mille hommes; si Menotti, Medici, Turr ou tout autre

veut y débarquer, je débarquerai le premier en parlementaire, et, au bout d'une heure, les soldats et la ville seront à vous.

» A défaut de Salerne, trop occupé en ce moment, on peut débarquer dans tout le Cilento ; toute cette côte est aussi bonne que l'autre ; celle d'Amalfi est mauvaise.

» Arrivons à Naples.

» J'ai reçu la parole d'un certain nombre d'officiers de ne pas tirer sur le peuple si on parvient à le remuer ; à la première chemise rouge qu'ils apercevront, ils passeront de votre côté.

» Mais voici le plus important :

» Liborio Romano, le seul homme populaire du ministère, est à votre entière disposition, avec deux de ses collègues au moins, à la première tentative de réaction que fera le roi.

» A cette première tentative, qui le déliera de son serment, Liborio Romano offre de partir de Naples avec deux de ses collègues, de se rendre auprès de vous, de proclamer la déchéance du roi et de vous reconnaître pour dictateur.

» Il a pour lui tout le peuple et les douze mille hommes de la garde nationale.

» Si vous faites un débarquement dans le Cilento, dans le golfe de Policastro ou dans celui de Salerne, il répond d'effrayer tellement le roi, fort disposé, du reste, à s'effrayer, que le roi quittera Naples.

» Donnez-moi vos instructions écrites, elles seront suivies.

» M. Salvati, membre du comité garibaldien, part avec Orrigoni pour vous rejoindre. Parlez-lui

de toute chose, excepté des propositions de Romano, elles sont entre quatre personnes seulement; ne répondez donc qu'à moi sur ce sujet.

» Vous savez que, pour mon compte, je ne vous demanderai jamais rien qu'une permission de chasse dans le parc de Capo-di-Monte et la continuation des fouilles de Pompéi.

» Voulez-vous que tous les journaux, tous les artistes, tous les peintres, tous les sculpteurs, tous les architectes poussent un cri de joie? Rendez un décret conçu en ces termes :

« Au nom du monde artistique, les fouilles de » Pompéi seront reprises et continuées sans interruption une fois que je serai à Naples.

» G. GARIBALDI, *dictateur*. »

» Vous le voyez, mon ami, je fais ce que je peux en publiant les grandes choses que vous accomplissez. Je vous loue parce que je vous admire, et je vous aime sans autre désir que celui d'être aimé de vous.

» Ai-je encore autre chose à vous dire? Je ne crois pas. Me voulez-vous? Je pars. Croyez-vous avoir besoin de moi ici? Je reste, quoique l'amiral français m'ait fait savoir qu'après ce que j'avais fait et ce que je faisais tous les jours, il ne pouvait pas me prendre sous sa protection.

» Je vous dirais de vous ménager si je ne savais pas que de pareilles recommandations vous font rire; je me contenterai donc de vous dire que je prie pour vous le même Dieu que priait votre mère.

» Au revoir, mon ami; prenez de mon cœur tout ce que j'en ai emporté en quittant la France.

» ALEX. DUMAS. »

Orrigoni est parti dans la nuit du 25 au 26, emportant Salvati, lequel emportait ma lettre.

Suivons Salvati dans sa pérégrination, depuis le moment où il monte à bord du *Franklin* jusqu'à celui où il trouve le général. Puis nous verrons, tandis qu'il franchissait torrents et montagnes, ce qui se passait à Naples.

Le Franklin n'était pas au-dessus de la réputation de mauvais marcheur que lui avait faite son capitaine. A peine, le soir du 26, avait-il fait soixante milles; on s'arrêta en mer pendant toute la nuit; les royaux longeaient la côte. A la pointe du jour, on se remit en marche, et, vers midi, on accosta à San-Lucido, près de Paola.

La révolution était faite à San-Lucido; on y avait hissé le pavillon tricolore avec la croix de Savoie, et l'on y avait désarmé les gendarmes. Les victoires de Garibaldi y étaient connues; mais on ne put pas dire à Salvati où se trouvait le général. Le comité vint à bord, on lui donna des nouvelles de Naples; il en donna de la Calabre; après quoi, l'on remit à la voile, et l'on continua de longer la côte en marchant du nord au sud.

On arriva au Pizzo, de sanglante mémoire.

Là, on fut renseigné plus positivement sur le général. Il devait, disait-on, être à Catanzaro.

Salvati s'y rendit à l'instant même; mais l'infatigable franchisseur de montagnes en était déjà parti pour Maïda. Salvati arriva à Maïda. Le général n'y était plus; mais il l'avait quittée seulement cinq ou six heures auparavant. Salvati continua son chemin

et atteignit Tiriolo, où il ne trouva que Nino Bixio.

Nino Bixio affirma à Salvati qu'en forçant sa marche, il rejoindrait le dictateur à Savaria-Manelli, où il devait se rencontrer et avoir un engagement avec le corps d'armée du général Ghio.

Salvati prit la route de Savaria-Manelli et y arriva, en effet, juste au moment où l'action s'engageait.

Garibaldi avait cerné les royaux de tous côtés. Ils s'étaient fortifiés dans une plaine en avant du village de Savaria, de sorte qu'en arrivant de Tiriolo à Savaria, le général les avait eus devant lui. Alors il les avait tournés par la montagne, laissant des hommes à lui sur toute une ligne de hauteurs, et revenant sur eux par le village de Savaria-Manelli.

Quand Salvati arriva à l'endroit où Garibaldi avait quitté la route, c'est-à-dire au sommet d'une montée, il put voir le général déboucher du côté opposé de la montagne et descendre vers le village. Arrivé à demi-portée de fusil avec son état-major, Garibaldi longea l'église. Alors les royaux firent feu, et les balles allèrent, tout autour de lui, cribler la muraille; le général ne hâta ni ne ralentit le pas. Pas un seul officier de son état-major, pas un seul soldat de son armée ne riposta. Il portait une carabine-revolver en bandoulière sur son épaule et jouait de la main droite avec un pistolet-revolver.

Il disparut dans le village. Au bout de dix minutes, il reparut à l'extrémité opposée. Il s'était, de toute la longueur du village, rapproché des royaux. En apparaissant à l'entrée de la rue, il n'était plus qu'à une portée de pistolet de l'ennemi.

L'ordre fut donné sur toute la ligne de faire feu;

mais sa présence, son sang-froid, ce prestige qui l'accompagne, produisirent leur effet accoutumé. Cavalerie, artillerie, infanterie, dix mille hommes à peu près, baissèrent leurs armes et se dispersèrent.

Vers quatre heures de l'après-midi seulement, Salvati put arriver près du général. Il le trouva dans la maison de Stocco, harassé, couché sur un lit.

Il s'approcha de lui et lui remit ma lettre. Garibaldi la lut deux fois; puis il adressa à Salvati une série de questions sur l'état du peuple, sur l'opinion de la bourgeoisie et de la garde nationale. Nul ne pouvait, sur tous ces points, donner de meilleurs renseignements que Salvati, qui était Napolitain.

Le général engagea celui-ci à retourner à Naples et à dire à don Liborio Romano d'entretenir le peuple dans les bons sentiments où il paraissait être, de le préparer au besoin à l'insurrection, mais de l'empêcher de rien faire de décisif avant qu'il arrivât.

— Surtout, répéta-t-il deux fois, pas de révolution armée dans les rues de Naples : cela a coûté trop cher à Palerme !

Alors il serra la main à Salvati en lui recommandant d'en faire autant de sa part à don Liborio et à moi.

Puis, en le quittant :

— L'homme que j'aimerais voir, lui dit-il, à la tête des affaires de Naples, c'est Cosenz. Aucun homme, autour de moi ne le mérite mieux que lui. Dites cela à Dumas et à Romano. Répétez au dernier qu'il doit faire tout ce qu'il pourra pour faire

partir le roi; mais pas d'émeute sans moi, ce serait trop dangereux.

Cette recommandation faite, il donna à Salvati un laissez-passer et trois chevaux pour retourner au Pizzo.

Salvati partit, arriva sans accident au Pizzo; donna ses trois chevaux, dont il n'avait plus que faire, au colonel Auguste Marico; après quoi, n'ayant point d'autre voie pour revenir à Naples, il prit une barque avec six rameurs et se rendit à Messine en longeant la côte. C'était le 2 septembre.

La veille du jour où devait éclater le petit complot de la réaction, le jour même où la lettre du comte de Syracuse avait paru, le prince m'avait envoyé M. Testa, son médecin, pour me dire qu'il n'avait point oublié nos relations de 1835 et qu'il serait enchanté de me revoir.

Je lui fis répondre que, s'il voulait me faire l'honneur de venir à bord de *l'Emma*, il y serait doublement le bienvenu, et comme ami et comme patriote.

Le lendemain, le prince abordait.

Nous nous embrassâmes en nous revoyant; le prince me regarda et se mit à rire.

— Eh bien, me demanda-t-il, que penses-tu de la position?

— Je pense que, si Votre Altesse avait accepté la proposition que je lui ai faite il y a quinze ans, elle eût épargné bien du sang à la Sicile et à Naples, et bien des malheurs à sa maison.

— C'est vrai, me dit-il; mais qui pouvait prévoir tout ce qui arrive!

— Un prophète ou un poète

— Maintenant, poète ou prophète, que me conseilles-tu de faire?

— Je conseille à Votre Altesse...

Il m'interrompt en haussant les épaules.

— Est-ce qu'il y a encore aujourd'hui des princes et des Altesses de la maison de Bourbon? Nous sommes tous condamnés, mon cher Dumas; nous roulons sur la pente irrésistible; Louis XVI nous a montré le chemin de l'échafaud, Charles X la route de l'exil; heureux ceux qui en seront quittes pour l'exil!

— Eh bien, alors, mon cher prince, puisque vous en êtes arrivé à ce degré de philosophie historique, pourquoi restez-vous à Naples?

— Parce que, jusqu'aujourd'hui, j'ai cru pouvoir lutter contre la réaction; aujourd'hui, je sens mon impuissance et je me retire.

— Vous le pouvez, vous avez lancé votre flèche.

— Que dis-tu de ma lettre?

— Je la trouve d'autant plus cruelle qu'elle est d'une implacable vérité.

— Tu connais Liborio Romano?

— Depuis trois jours seulement; mais, depuis trois jours, il est mon ami.

— Tu choisis bien tes amis! C'est le seul homme de Naples. Préviens-le de se tenir sur ses gardes.

— De votre part?

— Si tu veux.

Puis nous parlâmes de Paris, où nous nous étions

revus cinq ou six fois entre nos deux entrevues politiques; des jours de notre jeunesse perdus, que sais-je !

Le prince était triste et distrait.

Tout à coup, il revint à notre première conversation.

— Tu me conseilles donc, toi aussi, de partir ?

— Oui, prince.

— Ainsi, je ne puis être bon à rien en restant ?

— Qu'à inspirer de la défiance à tous les partis.

— C'est bien, je viendrai te revoir demain.

Il se leva, m'embrassa une seconde fois, descendit dans la barque qui l'avait amené, la première venue prise au port, et se rendit à bord de l'amiral sarde.

Disons ce qui s'était passé pendant la même journée où le comte de Syracuse était venu me faire une visite.

Un second bâtiment parlementaire était arrivé, apportant cent soldats et trente officiers prisonniers.

Avec son tact admirable, Garibaldi comprenait l'effet que produisaient sur les Napolitains ces preuves visibles de la défaite des royaux.

Le bâtiment garibaldien était *le Ferruccio*, capitaine Orlandini.

J'avais connu le capitaine Orlandini tout enfant, à Florence, en 1840. J'y habitais la maison d'une de ses tantes, via Rondinelli.

Nous avions tous deux un égal désir de nous voir, quoique j'ignorasse ce détail ; mais j'aspirais à avoir des nouvelles du général.

J'envoyai mon canot l'inviter de ma part à venir déjeuner à bord de *l'Emma*. Il accepta; une heure après, il était à bord.

Orlandini avait quitté le général à la hauteur du Pizzo, continuant sa marche sur Naples.

Il comptait repartir dans la journée.

— Restez, lui dis-je; je vous ferai voir ce soir des choses dont vous ne vous doutez pas et que vous reporterez au général; ces deux mots : *J'ai vu !* valent mieux que la plus longue lettre.

Il me promit de rester jusqu'à minuit et retourna à son bord pour veiller au débarquement de ses prisonniers.

A peine était-il remonté sur le *Ferruccio*, qu'un jeune officier de vingt-cinq à vingt-six ans, blond, d'une figure douce quoique avec des yeux résolus, montait l'échelle de *l'Emma*.

Il avait, prétendait-il, quelque chose de particulier à me dire.

Nous allâmes nous asseoir sur le tillac, où était déjà assis un Napolitain que le père Gavazzi m'avait prié de recevoir à mon bord avec un de ses camarades; tous deux, m'avait dit le père Gavazzi, étaient des déserteurs, qui voulaient prendre du service dans l'armée de Garibaldi et qui craignaient d'être arrêtés.

Nous ne fîmes pas autrement attention au déserteur napolitain, et, quand nous fûmes assis, je priai le jeune officier de m'expliquer le but de sa visite.

— Je suis Anglais, me dit-il, mais de famille italienne; je me nomme Pilotti; je commande un petit

bâtiment à vapeur; voici mes lettres de marque de Garibaldi, voici mon rôle d'équipage : cinquante Anglais, cinquante Américains; total, cent diables incarnés.

— Bon ! vous êtes capitaine corsaire ?

— Justement. J'ai loué à Gênes un bateau de rivière. J'ai planté mes hommes dessus, et vogue la galère !

— Sous quel pavillon naviguez-vous ?

— J'en ai une vingtaine à bord, et je n'ai de préférence pour aucun.

— Mais, si l'on vous prend, vous vous ferez pendre, vous et vos hommes.

— Je tâcherai qu'on ne nous prenne pas.

— Diable !... Et à quoi puis-je vous être bon ?

Le jeune homme me montra du doigt un des trois croiseurs napolitains à l'ancre dans la rade, et qui faisaient, à quatre ou cinq lieues à la ronde, la police des côtes.

— Voyez-vous ce bâtiment ? me dit-il.

— Oui.

— Eh bien, je voudrais le prendre.

— L'idée est bonne; mais comment le prendrez-vous ?

— Avec le mien, donc !

— Est-ce que vous avez des canons à bord ?

— Pas un.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien, alors, ce soir, à la nuit close, j'entre dans le port, je vais comme pour jeter l'ancre à la hanche de bâbord ou de tribord du vapeur; je fais une fausse manœuvre, et, tout en criant : « Gare ! »

mes hommes sautent de mon bord sur le sien, font l'équipage prisonnier, amarrent le bâtiment à mon bateau, le font filer sur son ancre, l'emmènent au large, et, tout en l'emmenant, le chauffent... Une fois chauffé, bonsoir ! c'est le meilleur marcheur des trois vaisseaux napolitains ; aucun n'est capable de le rejoindre.

— Et le vôtre ?

— Le mien file treize nœuds par le beau temps.

— Et par le mauvais ?

— Par le mauvais, c'est autre chose : il sombre. Je vous l'ai dit, c'est un bateau de rivière qui, par un gros temps, ne tiendrait pas la mer.

— Tout cela ne m'apprend pas à quoi je puis vous être bon.

— Eh bien, voici l'affaire. — Mon bateau est caché du côté de Cumes. Je vais aller le rejoindre et convenir avec votre capitaine de certains signaux si le vapeur napolitain est toujours à la même place, d'autres signaux s'il est parti. Je manque de charbon, ou plutôt je n'en ai plus que pour douze ou quinze heures. Si le vapeur napolitain est à la même place, tout va bien et il a du charbon pour nous deux ; mais, s'il est en croisière, tout change, et ce charbon qui me manque, il faut que vous vous chargiez de me le faire.

— Combien de tonneaux en voulez-vous ?

— Quarante ou cinquante.

— Ils seront, dans le cas où le vapeur lèverait l'ancre, à une demi-encablure de la goélette, sur un chaland qui vous attendra. Vous ferez votre charbon et vous partirez.

— C'est que je n'ai pas d'argent.

— Ne vous inquiétez pas de cela ; j'en ai encore.

— Alors, tout est convenu ?

— Tout.

— Je puis aller rejoindre mon bateau, après être convenu de mes signaux avec votre capitaine ?

— Vous le pouvez... Je vous donne même deux hommes à ajouter au rôle de votre équipage.

— Lesquels ?

— Deux déserteurs napolitains qui ne peuvent aller à terre sans être fusillés ; vous êtes sûr que ceux-là ne se laisseront pas prendre.

— Où sont-ils ?

— Les voilà.

Je lui montrai l'homme assis près de nous sur le tillac, et son compagnon, qui causait avec mes matelots à l'avant.

Puis, pendant qu'il prenait ses mesures avec mon capitaine, j'expliquai à mes deux hôtes que je leur avais trouvé ce qu'ils avaient tant paru désirer : une occasion de s'éloigner de Naples.

La chose parut médiocrement plaire à l'homme du tillac ; l'autre, au contraire, accepta de tout son cœur.

Pilotti n'avait pas de temps à perdre. Il devait prendre le petit bateau d'Ischia, qui fait le service entre Naples et l'île, et, à Ischia, une barque avec laquelle il se mettrait à la recherche de son vapeur.

On voyait poindre la fumée du bateau d'Ischia, qui en un instant fut à portée de la voix de la goëlette. Nous le hélâmes ; il s'arrêta. Pilotti descendit dans la barque qui l'avait amené, suivi des deux Napolitains.

Mais, en descendant, le dernier, l'homme du tillac, s'y prit simaladroitement, qu'il tomba à la mer.

On le repêcha trempé jusqu'aux os.

Ce fut pour lui un prétexte de ne pas suivre Pi-lotti. Il revint à bord de la goëlette, prétexta le besoin de changer de vêtements, et me demanda de le mettre à terre, le plus près possible de son hôtel.

Sur l'observation que je lui fis du danger qu'il courait d'être arrêté, il me répondit qu'il prendrait ses précautions pour qu'il ne lui arrivât point malheur.

Je n'avais aucune raison de le garder ruisselant sur le pont; il ne m'inspirait pas une grande sympathie; peu m'importait qu'il se fit pendre ou non. Je le laissai descendre dans une barque et s'éloigner.

Pendant ce temps, Liborio Romano m'avait envoyé son secrétaire Cozzolongo, et, par son secrétaire, je lui avais transmis l'avis du comte de Syracuse de prendre garde à lui.

J'avais ajouté quelques détails sur la marche de Garibaldi; ces détails, j'avais dit les tenir de l'officier parlementaire.

Une heure après que Cozzolongo m'avait quitté, Romano faisait dire à Muratori de lui amener le capitaine garibaldien.

Il m'invitait à l'accompagner en me faisant dire que, tant qu'il serait ministre de la police, je ne courrais aucun risque à aller à terre.

Je lui fis répondre que je n'étais pas retenu par le risque que je pouvais courir, mais par la pro-

messe que je m'étais faite à moi-même de ne rentrer à Naples qu'avec Garibaldi, et que Muratori seul accompagnerait M. Orlandini à son palais de Riviera-Chiaïa.

A l'heure convenue, M. Orlandini se rendit à bord de *l'Emma*. *L'Emma*, je crois l'avoir dit, était à l'ancre à deux cents pas des fenêtres du roi, reconnaissables à des tentes de toile destinées à briser les rayons du soleil.

Depuis deux jours, j'avais sur le pont quatorze tailleurs confectionnant des chemises rouges pour mettre, le moment venu, sur le dos des insurgés napolitains.

J'avais, la veille, envoyé cent de ces chemises à Salerne; quatre personnes les avaient emportées. Chacune de ces personnes en avait passé vingt-cinq les unes sur les autres. La plus mince des quatre était devenue énorme; les autres n'avaient plus forme humaine; heureusement, c'était la nuit.

L'officier parlementaire ne revenait pas de ce qu'il voyait et entendait.

Il était descendu dans la ville et avait vu partout le portrait de Garibaldi et celui du roi Victor-Emmanuel. Autour de *l'Emma*, une troupe de nageurs criaient : « Vive Garibaldi ! » et des jeunes gens, dans une barque, chantaient en patoisant *la Marseillaise* !

J'avais tiré mon meilleur vin de Champagne, mon Folliet-Louis et mon Greno; cinquante jeunes gens de la ville, qui ne pouvaient dîner avec nous, vu l'exiguïté de la table, buvaient à la santé du dictateur.

Tout cela, je vous le répète, à deux cents pas des

fenêtres du roi, qui ne pouvait pas regarder du côté de la mer sans se crever les yeux aux deux mâts de ma goëlette.

A huit heures, M. Orlandini devait aller chez Liborio Romano.

Au moment du départ, je fis tirer de notre boîte à artifice des feux de Bengale verts, rouges et blancs, des chandelles romaines et des fusées volantes. Le capitaine parlementaire descendit dans la yole au milieu d'une véritable éruption de feu ; *l'Emma* semblait porter un défi au Vésuve.

Deux des chandelles romaines étaient tenues par deux commissaires de police.

Vous le voyez, on ne peut pas conspirer plus apertement que nous ne le faisons.

Deux heures après, Orlandini rentra.

Romano lui avait renouvelé, pour les porter à Garibaldi, les promesses qu'il m'avait faites à moi. Il ne restait au ministère que pour tâcher d'épargner à Naples les horreurs d'un bombardement.

Au reste, il flairait quelque chose pour la nuit et était sorti de chez lui pour n'y rentrer que le lendemain au matin.

Le capitaine parlementaire, curieux, de son côté, de ce qui pouvait arriver, me promit de ne partir que le lendemain à midi, et de venir déjeuner à bord de *l'Emma*.

Ce qui arriva, ce fut la tentative de réaction ou plutôt la réaction même dont je vous ai parlé.

Vers les neuf heures du soir, un garçon imprimeur employé à la typographie Ferrante, et nommé Francesco Diana, s'était présenté devant le com-

missaire Antonio Davino, lui disant qu'une heure auparavant, un Français, nommé Hercule de Souchères, avait fait transporter dans son logement, largo Santa-Teresa, n° 6, une grande quantité d'imprimés que lui, Diana, jugeait compromettants pour la sécurité de l'État; et, comme le commissaire ne paraissait pas attacher une grande importance à sa déclaration, il insista pour que la justice s'emparât de ces papiers, en faisant immédiatement une descente dans le domicile de Souchères, où elle les trouverait indubitablement.

Comme le commissaire demandait à Diana quelles avaient été ses relations avec ledit Souchères, et d'où venait que ce dernier s'était adressé à lui, Diana, pour l'impression de ces papiers dangereux, il répondit qu'il le connaissait depuis quelque temps, ayant eu à lui imprimer un opuscule intitulé : *Naples et les journaux révolutionnaires*, et que, dans cette occasion, n'ayant pas voulu imprimer lui-même, il avait seulement accepté le mandat d'adresser Souchères à d'autres imprimeurs, d'établir le prix de l'impression et de corriger les épreuves, chose que Souchères ne pouvait pas faire lui-même, vu son ignorance de la langue italienne.

Il a déclaré, en même temps, qu'avant d'avoir retiré les manifestes imprimés par le typographe Carlo Zumachi, il avait reconnu, d'après les paroles mêmes de Souchères, qui lui en avait fait la confidence au moment de la remise des manifestes, que leur but était de susciter une réaction sanglante à la tête de laquelle figuraient des personnages de

la plus haute importance, et qui aurait lieu le lendemain 30 août, à midi.

Cette déclaration faite, Diana la signa.

A minuit, le préfet de police, Bardari, se présenta chez M. de Souchères, l'arrêta et saisit cinquante-cinq proclamations.

Outre ces proclamations, des papiers furent saisis, au nombre desquels se trouvait cette lettre, la seule importante, du reste. Elle est curieuse en ce qu'elle indique le rôle que jouaient, dans ce complot, le roi, la famille royale et le clergé.

Au révérend père Giacinto, lecteur du collège de la division des Capucins, à Rome.

« Naples, 29 août 1860.

» Mon cher monsieur,

» Vous devez m'accuser d'ingratitude ou tout au moins de négligence; mais j'ai bien souvent pensé à vous et à votre bonheur dans la retraite, et, si mes prières étaient exaucées, vous seriez heureux dans votre vocation autant que vous le méritez.

» Pour moi, voici succinctement ma vie :

» Depuis mon triste départ de Rome, la Providence m'a empêché de réaliser tous mes projets. J'ai été forcé par les circonstances de m'arrêter à Naples, où j'ai beaucoup souffert pendant quelques mois. J'ai fait, pour défendre le roi et le pape, une brochure que vous avez dû recevoir, il y a un mois. Aussi je me vois chaque jour sur le point d'être assassiné par de misérables révolutionnaires ¹. On

1. Consignons ici, en passant, que non-seulement ces révolutionnaires n'ont pas assassiné M. de Souchères, mais qu'a-

est déjà venu chez moi dans ce dessein. J'étais en ce moment à la messe : Dieu m'a ainsi sauvé. Échapperai-je ? Je l'espère. Advienne que pourra ! Une seule chose me ferait de la peine : ce serait de mourir sans avoir pu acquitter ma dette sacrée ; mais vous me le pardonnerez. Si j'ai le bonheur de vivre, et quand les affaires politiques seront plus calmes, je serai, pendant quelque temps du moins, attaché à la personne du roi. Déjà je suis attaché à l'un des princes de sa famille, pour écrire les correspondances dans quelques journaux de France ; on est content de mon dévouement. L'empereur d'Autriche et le duc de Modène m'ont fait faire des compliments sur mon livre. J'espère que, par là, ma position financière peut sensiblement s'améliorer dans très-peu de temps. Dieu a vu mes souffrances et les humiliations dont j'ai été abreuvé ; j'ai confiance en lui. Il est question de m'envoyer à Rome pour une mission. Si cela était, je pourrais faire honneur à tout. Ma première visite, après Saint-Pierre et la Minerve, où j'étais si heureux d'aller offrir à Dieu mes misères, sera pour vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

» Nous sommes ici à la veille d'une épouvantable insurrection. Tout ce que je disais dans nos causeries intimes, cet hiver, se réalise. Garibaldi a ici un parti puissant, favorisé par Napoléon. Les mauvaises gens de tous les pays affluent dans la capi-

près l'avoir arrêté, après l'avoir convaincu du crime de conspiration contre l'État, ils l'ont relâché au bout de huit jours de prison. Nous demandons si Ferdinand II et si François II en faisaient autant envers leurs ennemis.

tale. Le roi va partir pour se mettre à la tête de son armée. Il a du courage; mais il est entouré de tant de traîtres, qu'il se livre parfois au désespoir. Comme il est très-vertueux et que son peuple n'est qu'égaré à cause de sa grande ignorance en toute chose, je pense qu'il parviendra à surmonter les obstacles qu'on lui crée chaque jour pour le perdre; mais ce ne sera pas sans effusion de sang. Sa troupe est fidèle et très-irritée contre les garibaldiens; elle veut en faire un Saint-Barthélemy. Si Dieu ne nous seconde, il y aura bien des victimes, et cela sous très-peu de jours.

» On dit que Lamoricière est au milieu de notre armée pour la commander dans la première bataille qui va se livrer, et d'où dépendra le sort de la monarchie napolitaine, du pape, de la religion et de toute l'Italie; car une grande victoire relèverait l'audace de nos ennemis et abattrait pour longtemps les royalistes.

» A Rome, que dit-on? S'organise-t-on, comme disent les journaux? Aime-t-on bien le pape? Avez-vous de fortes troupes? Est-ce l'élément français qui domine? Enfin, a-t-on de l'espoir?

» Nous passons par une crise comme il ne s'en était pas vu depuis longtemps, comme il n'en avait jamais, je crois, existé; car les cerveaux sont malades; c'est une déraison qui attaque jusqu'aux bons catholiques, jusqu'aux prêtres et aux moines. Ici, *tout* a besoin, non pas d'être réformé, mais d'être démoli et reconstruit à neuf; *tout, sans en rien excepter*, si ce n'est quelques personnes vertueuses parmi lesquelles je citerai le roi et la reine,

» J'ai reçu votre lettre de Jérusalem; elle m'a fait un bien grand plaisir; mais je n'avais pas de quoi affranchir, voilà la première cause de mon silence; la seconde, c'est que, depuis trois mois environ, je ne sais où donner de la tête à cause des nombreuses occupations qui me sont survenues. Aujourd'hui, la révolution me laisse quelques heures de loisir, et j'en profite pour venir vous demander de vos nouvelles en vous donnant des miennes.

» Si le hasard vous conduisait vers la Minerve ou vous faisait rencontrer M. l'abbé Laprit, ayez la bonté de lui dire qu'il a dû recevoir ma lettre par l'ambassade napolitaine. Rappelez-moi au souvenir de ce bon M. Laprit, et exprimez ma reconnaissance à M. Scuive.

» Agréez, etc.

Signé : DE SOUCHÈRES.

» Comme je ne sais pas ce qui peut arriver, vous pourriez m'écrire ainsi : *Al reverendissimo padre Antonio del Carmello, per il signor de Souchères, convento di San-Pasquale, à Chiaïa, Napoli.* »

A minuit, le ministre se présenta chez le roi pour lui annoncer cette tentative de réaction, que Sa Majesté connaissait parfaitement.

François II écouta le récit qui lui était fait avec une certaine amertume, et, s'adressant au ministre de l'intérieur et de la police :

— Don Liborio, lui dit-il, vous êtes plus habile à découvrir les complots royalistes que les conspirations libérales.

— Sire, répondit don Liborio, c'est que les complots royalistes se trament la nuit entre peu de per-

sonnes, tandis que les conspirations libérales se trament le jour et par tout un peuple.

— Au reste, dit le roi sans répondre directement à Romano, je connaissais un prêtre français qui conspirait dans un sens réactionnaire, mais il est parti.

— Votre Majesté se trompe, reprit Liborio Romano : il est arrêté.

— Eh bien, dit le roi avec un mouvement d'impatience, remettez-le à la cour criminelle, et qu'il soit jugé.

On se quitta là-dessus.

Le lendemain, M. Brenier se présenta chez Liborio Romano. Il venait lui demander la liberté de M. de Souchères.

— A quoi bon, lui dit-il, retenir en prison un misérable prêtre ?

— Bon ! dit Romano ; si c'est un prêtre, il n'en est que plus dangereux.

Et il le retint en prison, malgré les instances de M. Brenier.

L'affaire, en effet, était on ne peut plus sérieuse ; elle compromettait le comte de Trani et le comte de Caserte, qui avaient dicté la proclamation.

Quant au général Cutroflano, il s'était contenté de corriger les épreuves.

Le même jour, je reçus un messenger de Romano ; il me faisait dire : « A partir de ce moment, c'est une guerre entre le roi et moi ; il quittera Naples, ou je quitterai le ministère. »

Le lendemain, dès le matin, le comte de Syracuse était à bord de l'*Emma*.

Il savait tout ce qui s'était passé pendant la nuit, la nomination de Cutrofiano au commandement de la place, celle du prince Ischitella au commandement en chef de la garde nationale.

Il me demanda si j'avais des nouvelles de Romano.

On lui avait dit que le ministre avait été arrêté la veille dans son lit. Je le rassurai sur ce point, en lui disant que Romano n'avait pas couché chez lui.

Le prince me quitta fort agité. Il partirait, m'assura-t-il, le lendemain au plus tard.

J'avais passé toute la nuit, jusqu'à quatre heures du matin, à attendre Pilotti sur le pont.

S'il était venu, son charbon était prêt.

Il revint par le bateau d'Ischia. Il n'avait pas retrouvé son bâtiment; il est probable qu'il avait été dénoncé, et que les trois croiseurs de la veille lui avaient donné la chasse.

Pilotti et le déserteur napolitain qui l'avait suivi partirent sur le *Ferruccio*, avec le capitaine parlementaire.

Vers sept heures du matin, l'homme tombé à la mer la veille revint prendre son poste à bord de la goëlette.

Dans la journée, un prétendu marquis de Lo Presti se présenta à moi, disant qu'il savait, de source certaine, que le roi sortirait le soir pour juger de l'effet de son coup d'État sur le peuple; lui, Lo Presti, et un de ses amis, profiteraient de cette occasion pour jeter une bombe dans la voiture du roi,

J'appelai Muratori, et, devant le soi-disant marquis¹ :

— Mon cher Muratori, m'écriai-je, descendez à l'instant même à terre, allez chez le comte de Syracuse, et dites-lui de prévenir son neveu de ne point sortir ce soir.

Puis, me retournant vers l'homme à la bombe :

— Monsieur, lui dis-je, vous avez entendu ; maintenant, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : c'est de quitter à l'instant même *l'Emma*, ou je vous fais jeter à l'eau par mes matelots.

Le faux marquis descendit dans la barque qui l'avait amené ; je ne le revis plus.

Le comte de Syracuse me fit répondre qu'après le coup d'État de la nuit, le roi n'était plus son neveu ; que, par conséquent, tout ce qui pouvait arriver à François II lui était devenu indifférent.

Un de nos amis, Stefanone, le frère de la célèbre artiste, se trouvait là lors de cette réponse.

Je me tournai vers lui.

— Vous connaissez le duc de Laorito ? lui demandai-je.

— Beaucoup.

— Allez le trouver, mon cher Stefanone, et qu'il se charge de prévenir le roi.

Au bout d'une heure, Stefanone revint ; le roi avait été prévenu.

A midi, Romano me fit dire que le ministère en masse avait donné sa démission, et qu'à partir de

1. Constatons ici que c'était un mouchard, qui avait pris l'honorable nom du marquis de Lo Presti.

ce moment il se croyait dégagé de tout devoir envers le roi.

Sur ces entrefaites, le docteur Wielandt arriva de Cava, où il avait été obligé de se réfugier.

La désorganisation la plus complète régnait dans le camp de Salerne; les soldats désertaient, les officiers déclaraient qu'ils ne se battraient pas.

Bosco était revenu à Naples, malade de rage.

Avellino n'attendait que le mot d'ordre pour faire sa révolution.

Le docteur Wielandt connaissait l'intendant d'Avellino; il se chargea de lui écrire une lettre au nom de Romano et au sien.

Manquait le messager.

Nous avions là sous la main notre déserteur; c'était l'homme qu'il nous fallait.

Muratori lui donna la lettre pour l'intendant, ses instructions, et trente francs pour son voyage.

Il partit.

Avec le docteur Wielandt étaient arrivés quelques-uns de nos amis de Salerne. Ils venaient me demander si j'avais reçu des armes.

J'en avais dix caisses sur le *Pausilippe*; mais le capitaine, craignant avec raison de se compromettre, en avait refusé le transbordement.

Je donnai aux Salernitains trois carabines et douze revolvers; c'était tout ce qui me restait.

Toute la journée, Naples fut très-agitée; les chefs de la garde nationale protestèrent contre le coup d'État et vinrent prier Romano de reprendre sa démission.

Romano tint bon.

Le soir, la ville fut sillonnée de patrouilles;

Cutrofiانو, insulté par un chef de la garde nationale, fut forcé de garder l'insulte pour lui.

A neuf heures, Cozzolongo fut chargé par le ministre démissionnaire de me dire que, le lendemain, il viendrait probablement dîner avec moi en allant demander l'hospitalité à l'amiral anglais.

Cozzolongo était chargé d'aller, en me quittant, annoncer au capitaine parlementaire, qui partait le soir même, que, Romano jouissant désormais de toute sa liberté, Garibaldi pouvait compter sur lui; qu'il renouvelait l'engagement de lui donner Naples sans qu'il y eût une goutte de sang répandue.

A dix heures, *le Ferruccio* leva l'ancre. Il emportait à son bord une nouvelle lettre de moi à Garibaldi.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Au nom du ciel, mon ami, plus un seul coup de fusil ! C'est inutile, Naples est à vous.

» Venez vite à Salerne, et, de là, faites savoir à Liborio Romano que vous y êtes; ou il ira vous chercher à Salerne avec une partie des ministres, ou il vous attendra à la gare du chemin de fer.

» Venez sans perdre une minute. Une armée vous est inutile : votre nom seul vaut une armée.

» Si je ne voulais pas vous laisser le plaisir de la surprise, je pourrais vous envoyer un double du discours qui sera prononcé à votre arrivée.

» *Vale et me ama.*

» ALEX. DUMAS. »

La nuit se passa très-bruyante et très-agitée : mais, vers trois heures, le bruit s'éteignit, l'agitation cessa. Le Vésuve seul continua, avec des grondements sourds, de jeter des flammes, de répandre sa lave.

Le Vésuve est la soupape de sûreté de Naples.

La journée du lendemain, c'est-à-dire du dimanche 2 septembre, se passa dans la plus grande tranquillité. Je m'étonnais de cette tranquillité devant un envoyé de Liborio Romano.

— On ne fait jamais rien le dimanche à Naples, me répondit-il.

Et, en effet, Naples n'avait plus le même aspect que la veille; Naples était à mille lieues d'une révolution; de la démission des ministres, il n'en était plus question le moins du monde; de Garibaldi, on n'en avait jamais entendu parler; Liborio Romano, Ischitella, Cutroflano, François II, personne ne connaissait ces gens-là.

Ce que Naples connaissait, c'étaient saint Janvier et la Madone.

Toute la journée, on tira des boîtes, je ne sais plus en l'honneur de quel saint; à tout moment je tressaillais, croyant entendre la fusillade.

Niais que j'étais! ne me l'avait-on pas dit le matin: on ne fait rien à Naples le dimanche!

Le seul événement de la journée fut le départ de la corvette à vapeur sarde *le Governor*, qui tira onze coups de canon, leva l'ancre et mit le cap sur Gênes.

Elle emportait à son bord le comte de Syracuse; le prince suivait le conseil que je lui avais donné deux jours auparavant.

Le soir, notre messager revint; il rapportait une lettre très-prudente de l'intendant d'Avellino, qui ne s'engageait à rien.

A la vérité, cette réserve de l'intendant nous fut bientôt expliquée: nous lui avions envoyé pour

messenger un des espions les plus connus de l'ancien gouvernement ; aussi l'avait-il, comme sa lettre nous le prouvait, traité en agent provocateur.

Par bonheur pour le seigneur don Julis, il n'était pas là ; sans quoi, je n'eusse laissé à personne le soin de le jeter à l'eau ; il avait, aussitôt sa réponse rendue, quitté la goëlette, sans doute pour ne plus y remettre les pieds. Mais celui qui était venu avec don Julis était resté sous ma main.

J'abordai très-nettement la question.

— Ton camarade était un mouchard, et, selon toute probabilité, tu es un mouchard comme ton camarade.

Le pauvre diable jura ses grands dieux que non.

Il ne connaissait aucunement don Julis, qui, une seule fois, l'avait conduit à son hôtel. Il ne l'avait jamais vu avant ce jour-là.

— Et tu sais où est son hôtel ?

— Oui.

— Très-bien.

Je dis à l'un de nos matelots nommé Louis, — espèce de colosse capable, comme Milon de Crotona, de porter un bœuf sur son dos, de le tuer et de le manger en un jour, — je dis à Louis de garder à vue notre prisonnier et de l'étrangler s'il bougeait.

Puis Muratori sauta dans une barque et alla chercher Cola-Cola.

Cola-Cola est ce bas officier de la police qui a répondu au juge Navarra, au moment où celui-ci le condamnait à quarante-six ans de galères : « Quarante-six ans, c'est long ; je ferai ce que je pourrai, vous ferez le reste. »

Liborio l'avait mis à notre disposition.

Une demi-heure après, Muratori revenait avec lui. Nous lui contâmes l'affaire.

— C'est bien simple, nous dit-il : je vais l'arrêter comme réactionnaire et le mettre au secret pour deux ou trois jours ; d'ici à deux ou trois jours, tout sera fini et je le lâcherai, ou nous lui ferons son procès, à votre choix.

— Vous le lâcherez, Cola-Cola ; nous ne voulons pas la mort du pécheur.

Puis, lui montrant l'homme que gardait Louis :

— Cola-Cola, ajoutai-je, prenez monsieur avec vous et veillez sur lui comme s'il avait avalé les diamants de la couronne de Naples. Monsieur vous conduira à l'hôtel de son compagnon ; il vous aidera à le prendre ; vous mettrez en sûreté celui que vous aurez pris, et vous lâcherez l'autre au milieu de la rue de Tolède, en l'invitant à aller se faire pendre où il voudra.

Cola-Cola fit signe à notre dernier hôte de le suivre, le fit asseoir à son côté dans la barque, lui dit à l'oreille deux mots qui parurent obtenir son assentiment, glissa silencieusement sur la mer et disparut dans l'obscurité.

Une demi-heure après, Cola-Cola était de retour.

— Eh bien ? lui demandâmes-nous d'une seule voix.

— Eh bien, il est écroué sous la prévention d'avoir voulu assassiner le ministre.

Avouez que c'est un curieux pays que celui où les gens qui conspirent font arrêter les mouchards qui les espionnent !

XXI

PROSCRIPTION DE *l'Emma*

Port de Picciotta, 5 septembre.

Le 3 septembre au matin, le nonce du pape, un des principaux moteurs de la réaction, se présenta chez Liborio Romano, dont la démission n'était pas encore acceptée.

Il venait lui annoncer qu'il y avait de grands troubles dans le Bénévent et lui demander des soldats pour les réprimer.

Liborio Romano se mit à rire.

— Monseigneur, dit-il, à l'heure qu'il est, nos soldats ne veulent plus se battre pour nous; je doute donc fort que, ne voulant plus se battre pour nous, ils veuillent se battre pour le pape.

— Mais alors, dit le nonce tout effaré, que voulez-vous que fasse Sa Sainteté?

— Sa Sainteté fera ce que fait le roi François, elle se résignera à perdre son pouvoir temporel, et, plus heureuse que le roi François, il lui restera encore le plus bel héritage des papes, puisque c'est celui qu'ils tiennent de Jésus-Christ : son pouvoir spirituel.

— Voilà votre réponse?

— En toutes lettres.

— Dans ces circonstances, que me reste-t-il à faire, à moi?

— Une seule chose.

— Laquelle?

— Il vous reste à bénir trois personnes.

— Qui sont-elles ?

— Le roi Victor-Emmanuel, le général Garibaldi et votre serviteur Liborio Romano.

Le nonce sortit furieux, en marmottant des paroles qui étaient loin de ressembler à une bénédiction.

Le lundi, l'agitation reprit juste où l'avait laissée le samedi.

Les ministres, entrés à onze heures du matin chez le roi, y restèrent jusqu'à cinq heures.

A six heures et demie, comme nous achevions notre dîner, une barque armée en guerre aborda *l'Emma*.

Un officier supérieur de la marine demanda le capitaine Beaugrand.

Le capitaine Beaugrand avait déjeuné à bord du *Protis* et n'était pas encore rentré. Son déjeuner était, à ce qu'il paraît, devenu dinatoire.

Nous fîmes répondre par Muratori que le capitaine n'était pas là.

— Faites venir le second, alors, reprit l'officier de marine.

— Vous n'avez pas de chance, lui dit Muratori, le second est à Marseille.

Je m'approchai.

— En l'absence du capitaine et du second, veuillez me dire ce qui vous amène, monsieur, dis-je à l'officier; je suis tout à la fois l'armateur et le propriétaire de *l'Emma*.

— J'ai ordre de m'adresser à quelqu'un de l'équipage, et non à l'armateur ni au propriétaire

— Alors, Podimatas, mon ami, montrez-vous et écoutez attentivement ce que va vous dire monsieur.

Nous nous éloignâmes, Muratori et moi; nous

nous remîmes à table et achevâmes notre dîner.

L'officier napolitain conféra cinq minutes avec Podimatas, et se retira dans sa barque, qui s'éloigna rapidement.

— Eh bien, Podimatas, demandai-je, il faut quitter la rade de Naples, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Et quand cela ?

— Tout de suite.

— Oh ! oh ! tout de suite, c'est trop tôt ; nous ne pouvons pas laisser là notre capitaine, il serait inquiet de nous.

— L'ordre est précis.

— Que peuvent-ils faire de pis, Podimatas ?

— Tirer sur nous.

— Voilà tout ? Ce n'est pas bien effrayant : ils tirent si mal, qu'ils nous manqueront ; vous vous souvenez de Milazzo, que diable !

La raison parut bonne à Podimatas, car il se remit à table et reprit sa tasse de café à moitié vide.

Comme il en avalait la dernière gorgée, Cozzolongo monta à bord.

— Eh bien, dit-il, vous avez reçu l'ordre de quitter la rade ?

— Oui ; contez-nous comment cela s'est passé.

Cozzolongo nous rapporta alors ce que je vous ai déjà dit.

Le roi, à midi, avait fait venir M. Brenier ; il lui avait dit que j'étais la cause de tous les troubles qui avaient lieu depuis huit ou dix jours à Naples ; qu'avant mon arrivée, Naples était tranquille, et que, moi parti, il le redeviendrait.

M. Brenier abonda naturellement dans les idées de Sa Majesté, et lui donna, au nom du gouvernement qu'il représentait, tout pouvoir de me faire quitter la rade.

Quant à moi, M. Brenier voulut me laisser tout le plaisir de la surprise.

Un autre m'eût prévenu que, vu les circonstances et la guerre personnelle que je faisais à Sa Majesté François II, il ne pouvait s'opposer à mon départ.

M. Brenier n'en fit rien.

Quand je rentrerai à Naples avec Garibaldi, j'aurai l'honneur de lui faire une petite visite de remerciement.

Le capitaine Beaugrand ne revint qu'à dix heures, de sorte que nous eûmes tout le temps de savoir ce qui se passait à Naples.

Il y avait beaucoup d'agitation.

Des affiches avaient été posées, sur lesquelles étaient écrits ces mots :

« Vive Victor-Emmanuel ! vive Garibaldi ! vive l'Italie une ! »

La garde nationale voulait les arracher ; le peuple voulait les maintenir.

Un officier déchira une de ces affiches avec la pointe de son sabre, un homme du peuple lui donna un coup de bâton et le tua.

De là un conflit dans lequel la garde nationale fut repoussée.

On entendait, de la rade, les cris des lazzaroni et le battement des tambours.

Ce fut à ce moment-là que nous levâmes l'ancre en donnant à tous nos amis rendez-vous à Castellamare

Au moment où nous partîmes, il y avait deux journalistes à bord. Il doit y avoir eu, le lendemain, un joli sabbat dans les journaux.

Depuis huit jours, *l'Emma* était la grande officine où se distillaient toutes les nouvelles, où se rédigeaient toutes les proclamations.

Nous partîmes pour Castellamare par le plus beau calme du monde ; à deux heures du matin, nous n'avions pas fait un mille.

Le calme dura toute la nuit ; le lendemain, à midi, nous étions à Castellamare.

L'Emma est tellement connue sur toute la côte pour une garibaldienne enragée, qu'à peine l'ancre jetée, les visites commencèrent.

Au reste, ces visites n'avaient qu'un but ; tout visiteur résumait son désir dans cette demande :

— Avez-vous des armes ?

Je n'en avais plus.

Au milieu de tous les visiteurs, une barque montée par un officier de marine se fit jour.

L'officier demanda à parler au capitaine.

Le capitaine se leva.

— Capitaine, dit l'officier en assez bon français, il est défendu au navire *l'Emma* de séjourner sur les côtes de Naples.

— Monsieur, demandai-je à l'officier, pouvez-vous me dire jusqu'où s'étendent, à cette heure, les côtes de Naples ?

L'officier se mordit les lèvres.

— Vous avez entendu, capitaine ? dit-il.

— Oui, monsieur, répondit le capitaine ; mais il m'est impossible de partir en ce moment.

— Pourquoi?

— Parce que mes papiers sont chez le consul.

— Allez les chercher à l'instant même.

— Monsieur, demandai-je à l'officier, excusez une seconde question; je suis très-curieux, ce soir, et c'est naturel quand on quitte un pays.

— Parlez.

— A qui ce joli petit cutter qui se balance dans la rade, à un demi-mille de nous?

— C'est au roi, monsieur.

— Vous vous trompez, c'est à moi.

— Comment! c'est à vous?

— Oui, et la preuve, c'est que je le prendrai en repassant.

L'officier se retira sans mot dire.

Notre capitaine descendit dans le youyou et se fit conduire à terre.

Le commandant du port jouait de malheur : le secrétaire du consul avait mis les papiers de *l'Emma* dans un tiroir, avait fermé le tiroir à clef, avait mis la clef dans sa poche, et était allé on ne savait pas où.

De là l'impossibilité de partir.

Deux barques, montées chacune par vingt hommes et armées en guerre, vinrent stationner aux deux côtés de *l'Emma*.

Ce qui n'empêcha point Castellamare, qui avait appris mon arrivée, d'illuminer comme avait fait Salerne. Cette illumination effraya le commandant de place, mal rassuré par le canon de sa forteresse.

A une heure du matin, il nous envoya la missive suivante :

« Castellamare, 3 sett. 1860, alle 3 or. dopo la mezza notte.

COMANDO SUPERIORE

DEL

DIPARTIMENTO MARITIMO

» Il comandante la goelette *l'Emma* fara vela immediatamente e rimanza à largo; e da mattina, il solo capitano andera ricever a terra le carte colla maggior sollicitudine, e partira. »

Vous allez voir que c'est moi qui aurai détrôné le roi de Naples et que je serai l'Améric Vespuce de Garibaldi!

A neuf heures du matin seulement, comme si le mot lui était donné pour faire enrager le commandant supérieur du département maritime, le secrétaire du consul rentra.

Depuis deux heures, un messenger était parti pour Avellino avec un des laissez-passer que m'a donnés Garibaldi.

Ce laissez-passer devait l'aider à faire révolter la province d'Avellino et à y établir un gouvernement provisoire.

A dix heures, le capitaine revint avec nos papiers et nous parlâmes.

Tout le jour et toute la nuit suivante, nous eûmes du calme, et à peine franchîmes-nous le golfe de Salerne.

Le 5, à midi, nous étions en face du village de Picciotta, mettant en panne pour attendre un bateau pêcheur auprès duquel nous voulions nous renseigner sur l'endroit où était Garibaldi.

Le patron nous dit que les dernières nouvelles annonçaient un débarquement à Sapri et l'arrivée de Garibaldi à Cozenza.

Comme nous étions en train de causer avec le bateau, nous fûmes vus du village de Picciotta; une barque chargée d'hommes quitta alors le rivage et vint à nous.

Tous ces hommes étaient avides de nouvelles; nous leur en donnâmes des plus fraîches; nous leur dîmes que Garibaldi était attendu à Naples, et qu'il n'avait qu'à s'y présenter pour être reçu avec enthousiasme.

Ils n'avaient encore osé rien faire sur la côte; mais, lorsqu'ils connurent ces nouvelles, et surtout celui qui les leur donnait, ils poussèrent de tels cris de « Vive Garibaldi ! vive l'Italie une ! » que je crus que c'était une occasion de placer les chemises rouges que j'avais fait confectionner à bord, et qui avaient si fort tiré l'œil de Sa Majesté François II.

Consignons en passant qu'il était venu pour un millier de ducats de souscriptions volontaires, qui, pendant mon séjour dans la baie de Naples, m'avaient efficacement aidé à soutenir ceux de nos agents que nous envoyions de tous côtés pour proclamer la révolution, à secourir ceux de nos amis qui étaient en fuite, à répandre des armes gratis, et à payer la façon des chemises rouges.

Je dis *la façon*, parce qu'une seule personne avait donné l'étoffe suffisante pour quatre cents chemises.

Et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que ces excellents patriotes exigeaient et exigent encore que je tienne leurs noms secrets,

Réduit à mes propres ressources, je n'eusse pu faire la moitié de ce j'ai fait.

Nos hommes, qui ne s'attendaient pas à une pareille largesse, passèrent de l'enthousiasme à la frénésie.

Faute de glace, chacun se faisait regarder par son camarade, en poussant de véritables hurlements de joie.

A la vue de ce qui se passait en mer, et sans rien comprendre à ce changement de costume, deux autres barques, chargées à couler, se détachèrent du bord et s'avancèrent vers nous en faisant force de rames.

Les nouveaux venus reçurent à leur tour leur contingent de chemises rouges et joignirent leurs hurras à ceux de leurs compagnons.

Un d'eux, jeune homme de dix-huit à vingt ans, se sentant inspiré, me demanda une plume, de l'encre et du papier, et improvisa une proclamation dont je l'eusse cru, certes, incapable, et qui fut lue séance tenante et couverte d'applaudissements.

On se compta : on était cinquante environ. On se jugea en nombre assez considérable pour faire révolter le Cilento. Muratori, gagné par l'enthousiasme général, déclara qu'il m'abandonnait pour prendre le commandement de ces cinquante volontaires. Je le fis capitaine, nomination qui fut confirmée à l'unanimité ; je nommai l'auteur de la proclamation son lieutenant ; je donnai à chacun d'eux une carabine et vingt-cinq cartouches, et ils se mirent en route. Muratori prit sur lui trois ou quatre cents francs, me laissant le reste de sa

bourse, fort diminuée. Le pauvre garçon était venu à mon bord avec plus de trois cents louis, et à peine lui restait-il mille francs. Dans son patriotisme, il avait répandu l'argent à pleines mains¹.

Je suivis des yeux les quatre barques, qui, cette fois, n'eussent pas fait mentir M. Delamarre, et qui avaient assez l'air d'être montées par des flibustiers. Un instant après qu'elles eurent pris terre, Muratori et ses hommes disparurent dans la montagne.

Pendant ce temps, une jolie brise du nord-est s'était faite et nous poussait grand largue vers Messine; nous mîmes toutes nos voiles au vent, même les flèches. J'espérais, à Messine, avoir des nouvelles positives, et, à l'aide du *Ferruccio* ou du *Franklin*, aller rejoindre le général.

Nous arrivâmes le lendemain, dans l'après-midi, à Messine : ni Orrigoni, ni Orlandini n'y étaient. Un seul bâtiment se trouvait en rade, l'*Orégon*. Je fis dire au capitaine que j'étais arrivé, et le priai de me donner des nouvelles dès qu'il en aurait. Il me le promit; mais il n'avait pour le moment d'autres instructions que celles de ne pas quitter son ancrage et d'attendre des ordres.

Je m'occupai de mes armes; elles étaient déposées en douane. Je les fis transporter à bord de l'*Emma*, activant autant que possible ce travail, convaincu que j'étais qu'il me faudrait partir d'un moment à l'autre.

1. Hâtons-nous de dire que cet argent ne lui a jamais été remboursé, quoique, en rentrant à Naples, il ait retrouvé son ami don Liborio Romano au ministère, comme il l'y avait laissé.

Le 8 septembre, vers quatre heures du matin, je m'entendis appeler du pont à travers le capot. Je demandai ce que l'on me voulait.

— Garibaldi, me répondit une voix que je reconnus pour celle du capitaine de l'*Orégon*, est entré à Naples.

J'étais couché tout simplement sur un coussin. Je sautai à bas de ma banquette et montai tout courant sur le pont.

Mais le capitaine, tout en affirmant la nouvelle, ne pouvait me donner d'autres détails que ceux qu'avait apportés le télégraphe, instrument, comme chacun sait, très-sobre d'explications.

Disons tout de suite quels événements s'étaient passés à Naples depuis mon départ, c'est-à-dire depuis le 3 septembre au soir

XXII

DÉPART DU ROI FRANÇOIS II

Depuis la supplique qui avait conseillé au roi de partir, le roi ne recevait plus que Pianelli, Ischitella, Cutrofianno et Capececiatro, l'officier de marine.

Dès le 4 au matin, il acceptait le programme de Romano : ne pas faire la guerre aux environs de Naples ; dans tous les cas, épargner la ville.

Le 4 au soir, il prit la résolution de partir.

Le 5, il fit ses apprêts, vit les ambassadeurs d'Espagne et de France, reçut les généraux et causa, calme et tranquille, avec eux.

Le même jour, le ministre Spinelli fut chargé d'écrire les adieux du roi à son peuple. Il alla trouver Romano pour le prier de le faire à sa place ;

ce n'était pas chose difficile : dans la prévision du départ, ces adieux étaient rédigés d'avance ¹.

Dans la soirée du 5 septembre, Spinelli présentait la proclamation au roi.

François II commença de la lire ; mais, s'interrompant après le premier paragraphe :

— Ce n'est pas vous qui avez écrit cette proclamation, Spinelli, dit-il ; c'est Romano. Je reconnais son style.

Et il ajouta :

— Quand il veut, il écrit très-bien !

Alors il signa la proclamation et ordonna à Spinelli de la faire imprimer.

Cette proclamation, la voici ; nous la donnons en italien à nos lecteurs de France, afin qu'ils puissent, en effet, juger du style de Liborio Romano :

PROCLAMA REALE

« Fra i doveri prescritti ai re questi dei giorni de sventura sono i più grandiosi e solenni, ed io intendo di compierli con rossegnazione, senza debolezza, con animo sereno e fiducioso la quale convien al discendente di tanti monarchi. A tal effetto, rivolgo ancora una volta la mia voce al popolo del mio regno da cui mi allontano con dolore di non aver potuto sacrificare la mia vita per la sua felicità e la sua gloria.

» Una guerra ingiusta e contra la ragione delle genti a invaso i miei Stati non ostante che io fossi in pace cō tutte le potenze europee. I mutati or-

1. J'ai le brouillon de ces adieux, qui, si on leur constituait leur véritable date, devraient porter celle du 2 septembre. Le brouillon est écrit sur papier au timbre du ministère d'État.

dini governati e la mia adesione ai grandi principi nazionali non valserò ad allontanarla che anzi la necessità di difendere la integrità dello stato trascinò seco avvenimenti che ho sempre deplorati. Ond'io solennemente protesto contra tale invazione e ne appello alla giustizia de tutte le nazioni dirozzate.

» Il corpo diplomatico residente presso la mia persona sempre fin allora da quali sentimenti aveva compreso l'animo mio verso questa illustre metropoli del regno. Salvare delle rovine et della guerra i suoi abitanti e le loro proprietà, gli edificii, i monumenti, gli stabilimenti pubblici, le collezioni di arte e tutto questo che forma il patrimonio della sua civiltà e della sua grandezza e che appartenendo alle generazioni future e superiore alle passioni del mio tempo.

» Questa parola è giunta l'ora di proferirla; la guerra si avvicina alle mura della città, e con dolore ineffabile, io mi allontano, con una parte della mia armata, trasportandomi dove la difesa dei miei dritti mi chiama. L'altra parte di questa nobile armata resta per contribuire alla inviolabilità della capitale, che come un palladio sacro raccomando al ministero, al sindaco ed al comandante della guardia nazionale. La prova che chiedo all'onore ed al civismo di essi, è di risparmiare a questa patria carissima gli orrori dei disordini interni e i desastri della guerra vicina. A qual uopo concedo loro tutte le necessarie e più estese facoltà di reggimento.

» Discendente di una dinastia che per 126 anni regnò in queste contrade continentali, i miei affetti

sono qui. Io sono Napolitano e non potrei senza grave rammaino dirigere parole di addio ai miei amatissimi sudditi. Qualche sia il mio destino, prospero ove contrario, serberò per essi forti ed amorevoli rimembranze. Raccomando loro la concordia, la pace dei doveri cittadini. Che uno smodato zelo per la mia sorte non diventa face di turbolenze.

» Quando alla giustizia di Dio piacerà restituirmi al trono dei miei maggiori, ciò ch' imploro è di rivedere i miei popoli concordi, forti e felici.

» Napoli, 5 sett. 1860. »

Le 6, dans la matinée, le roi signa beaucoup de décrets; à deux heures après midi, il reçut les ministres et leur fit ses adieux en ces termes :

« Messieurs, je suis forcé de partir; mais je pars calme, parce que ma chute ne vient point de ma faute, mais des décrets de la Providence. Quel que soit mon destin, je le supporterai courageusement. La seule chose qui me brise le cœur, c'est que Naples abandonne la cause de son roi sans coup férir. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour le pays et pour moi. »

Puis vint le baise-main.

Vers quatre heures, le roi descendit du palais à la mer par la darse; il était accompagné de MM. de Martino, de Capecelatro, de Carafa.

Il s'embarqua sur *la Sajetta*, commandée par le capitaine Criscuola, marin de confiance du roi Ferdinand II.

À six heures, le bâtiment partit, emportant vers Gaëte le dernier fils régnant de Henri IV et de saint Louis.

XXIII

GARIBALDI A NAPLES

Pendant la soirée du 6, on avait appris l'arrivée de Garibaldi à Salerne.

Le roi, en partant, avait recommandé à ses ministres de maintenir la tranquillité publique. Les ministres, jaloux de remplir le devoir qui leur était imposé, se réunirent vers neuf heures du soir chez Spinelli, leur président, et résolurent d'envoyer au général Garibaldi le maire de Naples, prince d'Alessandria, et le général de Sazepono, afin de traiter avec lui de son entrée dans la capitale.

On décida, en outre, de les faire précéder de l'avocat Emilio Civitta, dont le frère se trouvait dans l'armée de Garibaldi, et qui était ami très-intime de Romano. Cozzolongo, qui venait d'être promu au grade de commissaire de police, fut adjoint à Emilio Civitta.

Il fut convenu que le lendemain, de bonne heure, on se réunirait dans la salle ordinaire des séances, et que, là, on prendrait les dernières décisions.

Le lendemain, à six heures, se trouvèrent au rendez-vous Romano, Lancilli, et les directeurs de Cesare, Carafa, Giacchi et Miraglio.

Le commandeur Spinelli, de Martino et Pianelli furent attendus vainement.

Les ministres réunis décidèrent de faire une adresse à Garibaldi. Romano présenta une adresse écrite de sa main.

Elle fut approuvée de tous, mais signée seulement de Romano, de Cesare et de Giacchi.

Voici cette adresse :

« Général,

» Vous voyez devant vous un ministère qui reçut le pouvoir du roi François II. Nous l'acceptâmes comme un sacrifice dû à la patrie; nous l'acceptâmes dans des moments difficiles, quand la pensée de l'unité de l'Italie, sous le sceptre de Victor-Emmanuel, pensée qui déjà, depuis longtemps, animait les Napolitains, soutenue par votre épée et proclamée en Sicile, était devenue une irrésistible puissance; quand toute confiance entre le gouvernement et les gouvernés était rompue; quand les anciens griefs et les haines comprimées s'étaient fait jour, grâce aux récentes libertés constitutionnelles; quand le pays était vivement agité par la crainte d'une réaction violente; nous acceptâmes le pouvoir dans ces conditions, afin de maintenir la tranquillité publique et de sauver l'État de l'anarchie et de la guerre civile. Ce fut le but de tous nos efforts. Le pays nous a compris, et il a su nous apprécier. La confiance de nos concitoyens ne nous a jamais fait faute, et nous devons à leur zèle efficace la tranquillité qui a sauvé la ville au milieu de tant de partis.

» Général, toutes les populations du royaume ont manifesté leurs vœux, soit par des insurrections ouvertes, soit par la voie de la presse, soit par d'autres démonstrations. Elles veulent, elles aussi, faire partie de la grande patrie italienne sous le sceptre constitutionnel de Victor-Emmanuel. Vous êtes, général, la plus haute expression de cette pensée. Aussi tous les regards sont tournés vers vous, toutes les espérances reposent en vous. Et nous,

dépositaires du pouvoir, nous qui sommes aussi citoyens italiens, nous remettons ce pouvoir dans vos mains avec la confiance que vous en userez dignement et que vous saurez diriger le pays vers le noble but que vous vous êtes proposé, but qui est écrit sur vos drapeaux et dans le cœur de tous : *Italie et Victor-Emmanuel.*

» Naples, 7 septembre 1860. »

Revenons au prince d'Alessandria et au général de Sazepono, qui avaient été envoyés à Salerne par le conseil des ministres.

Les deux premiers messagers, Emilio Civitta et Cozzolongo, trouvèrent Garibaldi déjà prévenu. Il était au palais de l'intendance, le seul, on se le rappelle, qui n'eût pas illuminé le soir de ma station dans le port. Le général les reçut, causa avec eux du départ du roi, de la situation de Naples, et envoya le télégramme suivant à don Liborio Romano, ministre de l'intérieur et de la police :

ITALIA E VITTORIO-EMMANUELE

Al popolo di Napoli.

« Appenna qui giunge il sindaco e il comandante della guardia nazionale di Napoli che attendo, io verro fra voi.

» In questo solenne momento, vi raccomando l'ordine e la tranquillità che si adducono alla dignità di un popolo, il quale rientra deciso nella padronanza dei proprii diretti.

» Salerno, 7 sett. ore 6 1/2 antimeridiane.

» *Il dittatore delle Due-Sicilie,*

» G. GARIBALDI. »

Liborio Romano lui répondit la dépêche suivante :

A l'invitissimo generale Garibaldi, dittatorie delle Due-Sicilie, Liborio Romano, ministro dell' interno e polizia.

« Con la maggiore impatienza, Napoli attende il suo arrivo per salutare il redentore dell' Italia, e rimettere nelle sue mani i poteri dello Stato e dei proprii destini.

» In questa aspettativa, io starò saldo a tutela dell' ordine e della tranquillità pubblica. La sua voce già m'è resa, nota al popolo è il più gran pegno dal successo di tali assunti.

» Mi attendo gli ultorii ordini suoi e sono con illimitato rispetto.

LIBORIO ROMANO.

» Napoli, 7 sett. »

Au lieu d'envoyer ses ordres, Garibaldi pensa que mieux valait les porter lui-même.

Il monta en wagon, vers dix heures et demie du matin, avec dix de ses officiers, la députation envoyée vers lui et quelques officiers de la garde nationale.

On arriva à la gare du chemin de fer à midi.

Liborio Romano y attendait le général avec Giacchi et de Cesare ; Liborio Romano prononça le discours que nous avons cité plus haut.

Garibaldi lui tendit la main et le remercia d'avoir sauvé le pays. Ce furent les propres paroles du dictateur, et c'était vrai.

Si le sang n'a pas coulé aux portes ou dans les rues de Naples, c'est à Liborio Romano que Naples le doit.

Des voitures attendaient en dehors de la gare ;

celle où monta Garibaldi prit la tête de colonne et roula vers Naples.

Les forts étaient encore gardés par les soldats royaux. A l'approche du général, il se fit un certain mouvement hostile parmi les artilleurs.

Garibaldi le vit, se leva debout dans sa voiture, croisa les bras et les regarda en face.

Les artilleurs lui firent le salut militaire.

A la Grand'Guardia, un officier donna ordre de faire feu; les soldats refusèrent.

Comme c'est l'habitude pour tout roi, tout prince ou tout conquérant qui fait son entrée à Naples, on se rendit à l'archevêché.

Le frère Jean dit la messe et remercia Dieu. Le *Te Deum* chanté, Garibaldi invita Romano à monter en voiture avec lui, et l'on se dirigea vers le palais d'Angri, qu'ont habité Championnet et Masséna.

Arrivé au palais d'Angri, le général laissa les trois premiers étages à ses aides de camp, à son état-major, à ses secrétaires, et s'arrêta dans les mansardes.

Naples tout entier l'avait suivi, du fort de la mer à l'archevêché, et de l'archevêché au palais d'Angri.

Un cri immense, qu'on eût cru poussé par les cinq cent mille voix de Naples, se fit alors entendre et entra par toutes les fenêtres ouvertes en montant au ciel; hymne de vengeance contre François II, hosannah de reconnaissance pour le libérateur :

— Vive Garibaldi !

Force fut au général de paraître à la fenêtre. Les cris redoublèrent; les chapeaux et les bouquets furent jetés en l'air. A toutes les fenêtres ayant vue sur le palais d'Angri, les femmes agitaient leurs

mouchoirs, se penchaient en dehors, au risque de se précipiter dans la rue. La révolution était faite, et, comme je l'avais promis à Garibaldi, sans qu'elle coûtât une goutte de sang !

C'était cette triomphale entrée que le télégraphe m'annonçait le 8 au matin à Messine, par la bouche du commandant de *l'Orégon*.

ÉPILOGUE

Palais de Chiatamone, 15 novembre 1860.

Je donnai à l'instant l'ordre de lever l'ancre ; mais l'embarquement de nos armes traîna en longueur, et ce ne fut en réalité qu'à midi que la goëlette se mit en mouvement avec une jolie brise du sud-sud-ouest. Cette brise nous porta, en trois quarts d'heure, hors du détroit de Messine.

Une fois au large, le vent fraîchit, le ciel se couvrit, le tonnerre gronda. Le capitaine fit prendre un ris, puis deux, puis abattre la misaine.

Toute la nuit, le vent souffla avec assez de violence pour que la situation ne fût pas tout à fait exempte de dangers. Si la tempête nous avait poussés du côté de Naples, je m'en fusse consolé ; mais elle nous ballottait dans le triangle formé par la côte de Sicile, la côte de Calabre et Stromboli.

Deux jours, nous restâmes en vue de Stromboli. Pendant ces deux jours, à peine fimes-nous six milles ; dans la nuit du troisième jour depuis notre départ, le vent se leva, et, lentement, mille par mille, nous arrivâmes à filer quatre à cinq nœuds.

Dans la journée du 12, nous approchâmes de Capri à deux encablures à peine ; mais, là, nous

fûmes repris par un calme plat qui nous retint entre la grotte d'Arno et le cap Campanella. Je voyais avec désespoir le soir arriver sans un souffle de vent, lorsque je distinguai, longeant la côte de Sorrente, un bateau à vapeur que notre capitaine reconnut pour être *le Pytheas*. Nous lui fîmes des signaux d'appel. Il vint à nous.

Il allait chercher des troupes à Sapri, mais avait, en même temps, reçu l'ordre, s'il me rencontrait, de se mettre à ma disposition.

Chose bizarre ! c'était un des bateaux loués par le roi François II à la compagnie Altaras.

Il était commandé par le capitaine Faci.

J'acceptai avec reconnaissance la remorque qu'il était chargé de m'offrir de la part du dictateur. Nous lui jetâmes un câble, il l'attacha à son arrière, doubla de vapeur, nous fit traverser en une heure et demie l'espace qui s'étend de Capri à Naples, nous abandonna au milieu de la flotte franco-anglaise, et, en croisant son adieu contre notre remerciement, vira de bord, remit le cap sur Capri et disparut dans l'obscurité.

Il pouvait être neuf heures du soir, à peu près. Nous avions une houle violente ; nous remîmes à la voile et allâmes jeter l'ancre tout près du môle.

Le lendemain, en m'éveillant, je trouvais Muratori qui m'attendait sur le pont, un télégramme à la main. Garibaldi avait donné l'ordre que *l'Emma* fût signalée dès qu'elle serait en vue, et, la veille au soir, un télégramme conçu en ces termes avait été envoyé au général et transmis par lui à Muratori :

« Le bateau à vapeur *le Pytheas* vient de Capri,

remorquant une goëlette française que l'on suppose être *l'Emma*. »

Muratori nous avait cherchés le même soir, mais n'avait pu nous trouver. Au jour, il s'était remis en quête et avait été plus heureux.

Garibaldi m'attendait aussitôt mon arrivée.

Il va sans dire que don Liborio Romano m'attendait aussi. Nous le primes en passant.

Don Liborio était encore dans tout le feu de la victoire; il me conduisit tout courant au palais d'Angri.

Nous trouvâmes le général au quatrième étage, dans la mansarde, selon son habitude.

— Ah! te voilà, cria-t-il en m'apercevant. Dieu merci, tu t'es fait assez attendre!

C'était la première fois que le général me tutoyait. Je me jetai dans ses bras en pleurant de joie.

— Allons, dit le général, il n'y a pas de temps à perdre. Don Liborio, nos fouilles et notre permis de chasse.

On se rappelle que c'étaient les deux faveurs que j'avais demandées. Seulement, ce que je n'avais pas demandé et ce que le général m'accordait, c'était de diriger les fouilles. Don Liborio fut chargé de faire signer, le lendemain, le décret qui me nommait directeur des musées et des fouilles.

— Et maintenant, dit Garibaldi, conduisez Dumas à son palais. — Car tu te doutes bien, n'est-ce pas, que j'ai tenu la parole que je t'avais donnée à Palerme? Seulement, je t'ai choisi mieux qu'une chambre au palais royal, d'où il t'aurait fallu déloger un jour ou l'autre. Je t'ai choisi un petit palais où tu pourras rester tant que tu voudras.

Je remerciai le général.

— Et l'on est prévenu au palais? demandai-je.

— Oui; d'ailleurs, demain, je t'enverrai par Cattabene une autorisation en règle.

Nous nous embrassâmes encore une fois, le général et moi; puis nous nous quittâmes.

Don Liborio eut la complaisance de me conduire et de m'installer lui-même au palais de Chiatamone.

Des ordres avaient été donnés à l'hôtel des *Crocelles*, pour qu'on fît, deux fois par jour, traverser la rue à mon déjeuner et à mon dîner, en attendant que je pusse m'installer confortablement. C'est ce qui a fait croire à certaines personnes que j'étais nourri aux frais de la municipalité. La municipalité n'a pas eu l'idée de m'offrir cette aumône; je n'ai pas eu, par conséquent, besoin de la refuser. Au bout de sept jours, je devais mille francs aux *Crocelles*. Je trouvai que c'était assez comme cela. Je payai les mille francs et fis venir mon cuisinier de l'*Emma*.

On a fait beaucoup de bruit de ces mille francs dépensés en sept jours. Naples me nourrissait, disaient les bonnes âmes; et, moi qui ne bois que de l'eau, je ruinais Naples par mes orgies!

On alla dire à Garibaldi que je dépensais cinquante piastres par jour, et que j'avais vingt personnes en permanence à ma table. Mais Garibaldi se contenta de répondre de sa voix mélodieuse :

— Si Dumas a vingt personnes à sa table, je suis au moins sûr d'une chose, c'est que ce sont vingt amis à moi.

M. N..., qui avait envie de la place de directeur des fouilles et musées, et qui probablement igno-

rait que cette place fût purement honorifique, lui adressa une requête contre moi.

Le général me renvoya la requête.

On vint lui dire que j'avais chassé deux fois à Capo-di-Monte, que j'avais emporté mon gibier dans une charrette, et que j'avais tout tué, poules et poussins. Il répondit :

— Dumas est chasseur... Je suis sûr d'une chose, c'est qu'il n'a tué que des coqs.

Le lendemain de mon installation au palais de Chiatamone, comme il me l'avait promis, le général m'envoya *mon bail* en règle.

La lettre était conçue en ces termes :

« Naples, 14 septembre 1860.

» M. Dumas est autorisé à occuper, d'ici à un an, le petit palais de Chiatamone, en sa qualité de directeur des fouilles et musées. G. GARIBALDI. »

Cette décision produisit un grand scandale à Naples. Les journaux se récrièrent ; un d'eux me reprocha de me faire garder comme un roi par la garde nationale. Lorsque Garibaldi me donna, au palais royal de Palerme, l'appartement du vice-roi Castelficala, Palerme applaudit, et la municipalité, par une décision unanime, me fit citoyen de Palerme. Il est vrai que je n'avais absolument rien fait pour Palerme, étant arrivé à Palerme quand tout était fini ; tandis qu'au contraire j'avais risqué ma vie pour Naples.

Dieu n'en garde pas moins Naples ! Et puissé-je y faire tout le bien que je rêve, et pour l'accomplissement duquel je risquerai encore ma vie s'il le faut.

TABLE

Chapitres	Pages
I. <i>Le Lombardo et le Piemonte</i>	1
II. En mer... ..	22
III. Garibaldi.....	31
IV. Le premier martyr.....	43
V. Bataille de Calatafimi.....	58
VI. La bénédiction de l'excommunié.....	76
VII. Palerme l'Heureuse.....	87
VIII. Ce que nous voyons.....	100
IX. En route.....	121
X. Santo-Meli.....	137
XI. Combat de Milazzo.....	156
XII. Garibaldi à bord de <i>l'Emma</i>	165
XIII. Prise de Messine.....	174
XIV. Les Napolitains.....	183
XV. Un roi qui s'en va.....	190
XVI. De vieilles connaissances.....	200
XVII. Salerne.....	213
XVIII. Le débarquement.....	220
XIX. Liborio Romano.....	240
XX. Conspiration à ciel ouvert.....	250
XXI. Proscription de <i>l'Emma</i>	292
XXII. Départ du roi François II.....	302
XXIII. Garibaldi à Naples.....	306
ÉPILOGUE.....	311

FIN DE LA TABLE

ÉMILE COLIN, — IMPRIMERIE DE LAGNY,

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

LES FRÈRES CORSES

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1	La Femme au collier		La Maison de glace . . .	2
Amoury	1	de velours	1	Le Maître d'armes . . .	1
Ange Pitou	2	Fernande	1	Les Mariages du père	
Ascanio	2	Une Fille du régent	1	Otis	1
Une Aventure d'a-		Filles, Lorettes et		Les Médecins	1
mour	1	Courtisanes	1	Mes Mémoires	10
Aventures de John		Le Fils du forçat . . .	1	Mémoires de Garibaldi .	2
Davys	2	Les Frères corses . . .	1	Mém. d'une aveugle . . .	2
Les Baigneurs	2	Gabriel Lambert . . .	1	Mémoires d'un mé-	
Le Bâtard de Mauléou		Les Garibaldiens . . .	1	declin : Balsano . . .	3
Black	1	Gaule et France . . .	1	Le Meneur de loups . . .	1
Les Blancs et les Bleus	2	Georges	1	Les Mille et un Fan-	
La Bouillie de la com-		Un Gil Blas en Ca-		tômes	1
tesse Berthe	4	lifornie	1	Les Mohicans de Paris .	4
La Boule de neige . . .	1	Les Grands Hommes		Les Morts vont vite . . .	2
Brie-à-Brac	1	en robe de chambre :		Napoléon	1
Un Cadet de famille . .	3	César	2	Une Nuit à Florence . . .	1
Le Capitaine Pamphile	4	— Henri IV, Louis		Olympe de Clèves	3
Le Capitaine Paul . . .	1	XIII, Richelieu . . .	2	Le Page du duc de	
Le Capitaine Rhino . . .	1	La Guerre des femmes	2	Savoie	2
Le Capitaine Richard	1	Hist. de mes bêtes . . .	1	Parisiens et Provin-	
Catherine Blum	1	Histoire d'un casse-		ciaux	2
Causeries	2	noisé le	1	Le Pasteur d'Ashbourn .	2
Cécile	1	L'Homme aux contes . .	1	Pauline et Pascal	
Charles le Téméraire . .	2	Les Hommes de fer . . .	1	Bruno	1
Le Chasseur de Sauvage-		L'Horoscope	1	Un Pays inconnu	2
gine	1	L'Île de Fen	2	Le Père Gigogne	1
Le Château d'Epstein . .	2	Impressions de voyage :		Le Père la Ruine	1
Le Chevalier d'Har-		En Suisse	3	Le Prince des Voleurs . .	2
mental	2	— Une Année à		Princesse de Monaco . .	2
Le Chevalier de Mai-		Florence	1	La Princesse Flora . . .	1
on-Rouge	2	— L'Arable Heu-		Propos d'Art et de	
Les Colliers de la reine .	3	reuse	3	Cuisine	1
La Colombe . — Nature		— Les Bords du Rhin .	2	Les Quarante-Cinq . . .	3
Adam le Calabrais . . .	1	— Le Capit. Arena . .	4	La Régence	1
Les Compagons de		— Le Caucase	3	La Reine Margot	2
Jéhu	3	— Le Corricolo	2	Robin Hood le Proscrit .	2
Le Comte de Monte-		— Le Midi de la		La Route de Varennes . .	1
Cristo	6	France	2	Le Saltéador	1
La Comtesse de		De Paris à Cadix . . .	2	Salvator (suite des Mé-	
Charny	6	— quinze jours au		cans de Paris)	3
La Comtesse de Sa-		Sinat	1	La San-Felice	4
lishbury	2	— En Russie	4	Souvenirs d'Antony . . .	1
Les Confessions de la		— Le Speronare	2	Souvenirs dramatiques .	2
marquise	2	— Le Véloce	2	Souvenirs d'une Pa-	
Conscience l'Inno-		— La Villa Palmieri .	1	vorite	4
cent	2	Ingénue	2	Les Stuarts	1
Création et Rédemp-		Isaac Laquedem	2	Sultanetta	1
tion. — Le Docteur		Isabel de Bavière . . .	2	Sylvandire	1
mystérieux	2	Italiens et Flamands . .	2	Terreur prussienne . . .	2
— La Fille du Marquis		Ivanhoe de Walter		Le Testament de M.	
La Dame de Mon-soreau	3	Scott (traduction) . .	2	Chauvelin	1
La Dame de Volupté . .	2	Jacques Ortis	1	Théâtre complet	25
Les Deux Dames	3	Jacquots sans Oreilles .	1	Trois Maîtres	1
Les Deux Reines	2	Jane	1	Les Trois Mousque-	
Dieu dispose	2	Jehanne la Pucelle . . .	1	taires	2
Le Drame de 93	3	Louis XIV et son Siècle	4	Le Trou de l'enfer	1
Les Drames de la mer	1	Louis XV et sa Cour . .	2	La Tulipe noire	1
Les Dames galantes. —		Louis XVI et la Ré-		Le Vicomte de Brage-	6
La Marquise d'Es-		volution	2	lonne	2
coman	2	Les Louves de Ma-		La Vie au Désert	1
Emma Lyonna	5	checoul	3	Une Vie d'artiste	1
		Madame de Chambloy .	2	Vingt Ans après	3

12

LES

FRÈRES CORSES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—
1892

Droits de reproduction et de traduction réservés

VA 1 1505040

LES FRÈRES CORSES

I

Vers le commencement du mois de mars de l'année 1844, je voyageais en Corse.

Rien de plus pittoresque et de plus commode qu'un voyage en Corse : on s'embarque à Toulon ; en vingt heures, on est à Ajaccio, ou, en vingt-quatre heures, à Bastia.

Là, on achète ou on loue un cheval : si on le loue, on en est quitte pour cinq francs par jour ; si on l'achète, pour cent cinquante francs une fois payés. Et qu'on ne rie pas de la modicité du prix ; ce cheval, loué ou acheté, fait, comme ce fameux cheval du Gascon qui sautait du pont Neuf dans la Seine, des choses que ne feraient ni Prospero ni Nautilus, ces héros des courses de Chantilly et du Champ de Mars.

Il passe par des chemins où Balmat lui-même eût mis des crampons, et sur des ponts où Auriol demanderait un balancier.

Quant au voyageur, il n'a qu'à fermer les yeux et à laisser faire l'animal : le danger ne le regarde pas.

Ajoutons qu'avec ce cheval qui passe partout, on peut faire une quinzaine de lieues tous les jours, sans qu'il vous demande ni à boire ni à manger.

De temps en temps, quand on s'arrête pour visiter un vieux château bâti par quelque seigneur, héros et chef d'une tradition féodale, pour dessiner une vieille tour élevée par les Génois, le cheval tond une touffe d'herbe, écorce un arbre ou lèche une roche couverte de mousse, et tout est dit.

Quant au logement de chaque nuit, c'est bien plus simple encore : le voyageur arrive dans un village, traverse la rue principale dans toute sa longueur, choisit la maison qui lui convient et frappe à la porte. Un instant après, le maître ou la maîtresse paraît sur le seuil, invite le voyageur à descendre, lui offre la moitié de son souper, son lit tout entier s'il n'en a qu'un, et, le lendemain, en le reconduisant jusqu'à la porte, le remercie de la préférence qu'il lui a donnée.

De rétribution quelconque, il est bien entendu qu'il n'en est aucunement question : le maître regarderait comme une insulte la moindre parole à ce sujet. Si la maison est servie par une jeune fille, on peut lui offrir

quelque foulard, avec lequel elle se fera une coiffure pittoresque lorsqu'elle ira à la fête de Calvi ou de Corta. Si le domestique est mâle, il acceptera volontiers quelque couteau-poignard, avec lequel, s'il la rencontre, il pourra tuer son ennemi.

Encore faut-il s'informer d'une chose, c'est si les serviteurs de la maison, et cela arrive quelquefois, ne sont point des parents du maître, moins favorisés de la fortune que lui, et qui alors lui rendent des services domestiques en échange desquels ils veulent bien accepter la nourriture, le logement, et une ou deux piastres par mois.

Et qu'on ne croie pas que les maîtres qui sont servis par leurs petits-neveux ou par leurs cousins, au quinzième ou vingtième degré, soient moins bien servis pour cela. Non, il n'en est rien. La Corse est un département français ; mais la Corse est encore bien loin d'être la France.

Quant aux voleurs, on n'en entend pas parler ; des bandits à foison, oui ; mais il ne faut pas confondre les uns avec les autres.

Allez sans crainte à Ajaccio, à Bastia, une bourse pleine d'or pendue à l'arçon de votre selle, et vous aurez traversé toute l'île sans avoir couru l'ombre d'un danger ; mais n'allez pas d'Occana à Levaco, si vous avez un ennemi qui vous ait déclaré la vendetta ; car je ne répondrais pas de vous pendant ce trajet de deux lieues.

J'étais donc en Corse, comme je l'ai dit, au commencement de mars. J'y étais seul, Jadin étant resté à Rome.

J'y étais venu de l'île d'Elbe ; j'avais débarqué à Bastia ; j'avais acheté un cheval au prix susmentionné.

J'avais visité Corte et Ajaccio, et je parcourais pour le moment la province de Sartène.

Ce jour-là, j'allais de Sartène à Sullacaro.

L'étape était courte : une dizaine de lieues peut-être, à cause des détours, et d'un contre-fort de la chaîne principale qui forme l'épine dorsale de l'île, et qu'il s'agissait de traverser : aussi avais-je pris un guide, de peur de m'égarer dans les maquis.

Vers les cinq heures, nous arrivâmes au sommet de la colline qui domine à la fois Olmeto et Sullacaro.

Là, nous nous arrêtâmes un instant.

— Où Votre Seigneurie désire-t-elle loger ? demanda le guide.

Je jetai les yeux sur le village, dans les rues duquel mon regard pouvait plonger, et qui semblait presque désert : quelques femmes seulement apparaissaient rares dans les rues ; encore marchaient-elles d'un pas rapide et en regardant autour d'elles.

Comme, en vertu des règles d'hospitalité établies, et dont j'ai dit un mot, j'avais le choix entre les cent ou cent vingt maisons qui composent le village, je cherchai des yeux l'habitation qui semblait m'offrir le plus

de chance de confortable, et je m'arrêtai à une maison carrée, bâtie en manière de forteresse, avec machicoulis en avant des fenêtres et au-dessus de la porte.

C'était la première fois que je voyais ces fortifications domestiques ; mais aussi il faut dire que la province de Sartène est la terre classique de la vendetta.

— Ah ! bon, me dit le guide suivant des yeux l'indication de ma main, nous allons chez madame Savilia de Franchi. Allons, allons, Votre Seigneurie n'a pas fait un mauvais choix, et l'on voit qu'elle ne manque pas d'expérience.

N'oublions pas de dire que, dans ce quatre-vingt-sixième département de la France, on parle constamment italien.

— Mais, demandai-je, n'y a-t-il pas d'inconvénient à ce que j'aille demander l'hospitalité à une femme ? car, si j'ai bien compris, cette maison appartient à une femme.

— Sans doute, reprit-il d'un air étonné ; mais quel inconvénient Votre Seigneurie veut-elle qu'il y ait à cela ?

— Si cette femme est jeune, repris-je, mû par un sentiment de convenance, ou peut-être, disons le mot, d'amour-propre parisien, une nuit passée sous son toit ne peut-elle pas la compromettre ?

— La compromettre ? répéta le guide cherchant évidemment le sens de ce mot que j'avais italianisé, avec

l'aplomb ordinaire qui nous caractérise, nous autres Français, quand nous nous hasardons à parler une langue étrangère.

— Eh ! sans doute, repris-je commençant à m'impatienter ; cette dame est veuve, n'est-ce pas ?

— Oui, Excellence.

— Eh bien, recevra-t-elle chez elle un jeune homme ?

En 1844, j'avais trente-six ans et demi, et je m'intitulais encore jeune homme.

— Si elle recevra un jeune homme ? répéta le guide. Eh bien, qu'est-ce que cela peut donc lui faire, que vous soyez jeune ou vieux ?

Je vis que je n'en tirerais rien si je continuais à employer ce mode d'interrogation.

— Et quel âge a madame Savilia ? demandai-je.

— Quarante ans, à peu près.

— Ah ! fis-je répondant toujours à mes propres pensées, alors à merveille ; et des enfants, sans doute ?

— Deux fils, deux fiers jeunes gens.

— Les verrai-je ?

— Vous en verrez un, celui qui demeure avec elle.

— Et l'autre ?

— L'autre habite Paris.

— Et quel âge ont-ils ?

— Vingt et un ans.

— Tous deux ?

— Oui, ce sont des jumeaux.

— Et à quelle profession se destinent-ils ?

— Celui qui est à Paris sera avocat.

— Et l'autre ?

— L'autre sera Corse.

— Ah ! ah ! fis-je trouvant la réponse assez caractéristique, quoiqu'elle eût été faite du ton le plus naturel. Eh bien, va pour la maison de madame Savilia de Franchi.

Et nous nous remîmes en route.

Dix minutes après, nous entrâmes dans le village.

Alors je remarquai une chose que je n'avais pu voir du haut de la montagne. C'est que chaque maison était fortifiée comme celle de madame Savilia ; non point avec des machicoulis, la pauvreté de leurs propriétaires ne leur permettant sans doute pas ce luxe de fortifications, mais purement et simplement avec des madriers, dont on avait garni les parties intérieures des fenêtres, tout en ménageant des ouvertures pour passer des fusils. D'autres fenêtres étaient fortifiées en briques rouges.

Je demandai à mon guide comment on nommait ces meurtrières ; il me répondit que c'étaient des *archères*, réponse qui me fit voir que les vendettes corses étaient antérieures à l'invention des armes à feu.

A mesure que nous avançons dans les rues, le village prenait un plus profond caractère de solitude et de tristesse.

Plusieurs maisons paraissaient avoir soutenu des sièges et étaient criblées de balles.

De temps en temps, à travers les meurtrières, nous voyions étinceler un œil curieux qui nous regardait passer ; mais il était impossible de distinguer si cet œil appartenait à un homme ou à une femme.

Nous arrivâmes à la maison que j'avais désignée à mon guide, et qui effectivement était la plus considérable du village.

Seulement, une chose me frappa : c'est que, fortifiée en apparence par les machicoulis que j'avais remarqués, elle ne l'était pas en réalité, c'est-à-dire que les fenêtres n'avaient ni madriers, ni briques, ni *archères*, mais de simples carreaux de vitre, que protégeaient, la nuit, des volets de bois.

Il est vrai que ces volets conservaient des traces que l'œil d'un observateur ne pouvait méconnaître pour des trous de balle. Mais ces trous étaient anciens, et remontaient visiblement à une dizaine d'années.

A peine mon guide eut-il frappé, que sa porte s'ouvrit, non pas timidement, hésitante, entre-baillée, mais toute grande, et un valet parut...

Quand je dis un valet, je me trompe, j'aurais dû dire un homme.

Ce qui fait le valet, c'est la livrée, et l'individu qui nous ouvrit était tout simplement vêtu d'une veste de velours, d'une culotte de même étoffe et de guêtres de

peau. La culotte était serrée à la taille par une ceinture de soie bariolée, de laquelle sortait le manche d'un couteau de forme espagnole.

— Mon ami, lui dis-je, est-ce indiscret à un étranger, qui ne connaît personne à Sullacaro, de venir demander l'hospitalité à votre maîtresse ?

— Non, certainement, Excellence, répondit-il ; l'étranger fait honneur à la maison devant laquelle il s'arrête. — Maria, continua-t-il en se retournant du côté d'une servante qui apparaissait derrière lui, prévenez madame Savilia que c'est un voyageur français qui demande l'hospitalité.

En même temps, il descendit un escalier de huit marches, roides comme les degrés d'une échelle, qui conduisait à la porte d'entrée, et prit la bride de mon cheval.

Je mis pied à terre.

— Que Votre Excellence ne s'inquiète de rien, dit-il ; tout son bagage sera porté dans sa chambre.

Je profitai de cette gracieuse invitation à la paresse, l'une des plus agréables que l'on puisse faire à un voyageur.

II

Je me mis à escalader lestement l'échelle susdite, et fis quelques pas dans l'intérieur.

Au détour du corridor, je me trouvai en face d'une femme de haute taille, vêtue de noir.

Je compris que cette femme, de trente-huit à quarante ans, encore belle, était la maîtresse de la maison, et je m'arrêtai devant elle.

— Madame, lui dis-je en m'inclinant, vous devez me trouver bien indiscret ; mais l'usage du pays m'excuse et l'invitation de votre serviteur m'autorise.

— Vous êtes le bienvenu pour la mère, me répondit madame de Franchi, et vous serez tout à l'heure bienvenu pour le fils. A partir de ce moment, monsieur, la maison vous appartient ; usez-en donc comme si elle était la vôtre.

— Je viens vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement, madame. Demain matin, au point du jour, je partirai.

— Vous êtes libre de faire ainsi qu'il vous conviendra, monsieur. Cependant, j'espère que vous changerez d'avis, et que nous aurons l'honneur de vous posséder plus longtemps.

Je m'inclinai une seconde fois.

— Maria, continua madame de Franchi, conduisez monsieur à la chambre de Louis. Allumez du feu à l'instant même, et portez de l'eau chaude. — Pardon, continua-t-elle en se retournant de mon côté, tandis que la servante s'apprêtait à suivre ses instructions, je sais que le premier besoin du voyageur fatigué est l'eau

et le feu. Veuillez suivre cette fille, monsieur. Demandez-lui les choses qui pourraient vous manquer. Nous soupçons dans une heure, et mon fils, qui sera rentré d'ici là, aura, d'ailleurs, l'honneur de vous faire demander si vous êtes visible.

— Vous excuserez mon costume de voyage, madame.

— Oui, monsieur, répondit-elle en souriant, mais à la condition que, de votre côté, vous excuserez la rusticité de la réception.

La servante montait l'escalier.

Je m'inclinai une dernière fois, et je la suivis.

La chambre était située au premier étage et donnait sur le derrière; les fenêtres s'ouvraient sur un joli jardin tout planté de myrtes et de lauriers-roses, traversé en écharpe par un charmant ruisseau qui allait se jeter dans le Tavoro.

Au fond, la vue était bornée par une espèce de baie de sapins tellement rapprochés les uns des autres, qu'on eût dit une muraille. Comme il en est de presque toutes les chambres des maisons italiennes, les parois de celle-ci étaient blanchies à la chaux et ornées de quelques fresques représentant des paysages.

Je compris aussitôt qu'on m'avait donné cette chambre, qui était celle du fils absent, comme la plus confortable de la maison.

Alors il me prit l'envie, tandis que Maria allumait mon feu et préparait mon eau, de dresser l'inventaire

de ma chambre et de me faire par l'ameublement une idée du caractère de celui qui l'habitait.

Je passai aussitôt du projet à la réalisation, en pivotant sur le talon gauche, et en exécutant ainsi un mouvement de rotation sur moi-même qui me permit de passer en revue les uns après les autres les différents objets dont j'étais entouré.

L'ameublement était tout moderne ; ce qui, dans cette partie de l'île où la civilisation n'est pas encore parvenue, ne laisse pas que d'être une manifestation de luxe assez rare. Il se composait d'un lit de fer, garni de trois matelas et d'un oreiller, d'un divan, de quatre fauteuils, de six chaises, d'un double corps de bibliothèque et d'un bureau ; le tout en bois d'acajou et sortant évidemment de la boutique du premier ébéniste d'Ajaccio.

Le divan, les fauteuils et les chaises, étaient recouverts d'indienne à fleurs, et des rideaux d'étoffe pareille pendaient devant les deux fenêtres et enveloppaient le lit.

J'en étais là de mon inventaire, lorsque Maria sortit et me permit de pousser plus loin mon investigation.

J'ouvris la bibliothèque et je trouvai la collection de tous nos grands poètes :

Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Ronsard, Victor Hugo et Lamartine.

Nos moralistes ;

Montaigne, Pascal, Labruyère.

Nos historiens :

Mézeray, Châteaubriand, Augustin Thierry.

Nos savants :

Cuvier, Beudant, Élie de Beaumont.

Enfin quelques volumes de romans, parmi lesquels je saluai avec un certain orgueil mes *Impressions de Voyage*.

Les clefs étaient aux tiroirs du bureau ; j'en ouvris un.

J'y trouvai des fragments d'une histoire de la Corse, un travail sur les moyens à employer pour abolir la vendette, quelques vers français, quelques sonnets italiens : le tout manuscrit. C'était plus qu'il ne m'en fallait, et j'avais la présomption de croire que je n'avais pas besoin de pousser plus loin mes recherches pour me faire une opinion sur M. Louis de Franchi.

Ce devait être un jeune homme doux, studieux, et partisan des réformes françaises. Je compris alors qu'il fût parti pour Paris dans l'intention de se faire recevoir avocat.

Il y avait sans doute pour lui tout un avenir de civilisation dans ce projet. Je faisais ces réflexions tout en m'habillant. Ma toilette, comme je l'avais dit à madame de Franchi, quoique ne manquant pas de pittoresque, avait besoin d'une certaine indulgence.

Elle se composait d'une veste de velours noir, ouverte

aux coutures des manches, afin de me donner de l'air dans les heures chaudes de la journée, et oui, par ces espèces de crevés à l'espagnole, laissait passer une chemise de soie à raies; d'un pantalon pareil, pris depuis le genou jusqu'au bas de la jambe dans des guêtres espagnoles fendues sur le côté et brodées en soie de couleur, et d'un chapeau de feutre prenant toutes les formes qu'on voulait lui donner, mais particulièrement celle du sombrero.

J'achevais de revêtir cette espèce de costume, que je recommande aux voyageurs comme un des plus commodes que je connaisse, lorsque ma porte s'ouvrit, et que le même homme qui m'avait introduit parut sur le seuil.

Son entrée avait pour but de m'annoncer que son jeune maître, M. Lucien de Franchi, arrivait à l'instant même, et me faisait demander l'honneur, si toutefois j'étais visible, de venir me souhaiter la bienvenue.

Je répondis que j'étais aux ordres de M. Lucien de Franchi, et que tout l'honneur serait pour moi.

Un instant après, j'entendis le bruit d'un pas rapide, et je me trouvai presque aussitôt en face de mon hôte.

III

C'était, comme me l'avait dit mon guide, un jeune homme de vingt à vingt et un ans, aux cheveux et aux yeux noirs, au teint bruni par le soleil, plutôt petit que grand, mais admirablement bien fait.

Dans sa hâte à me présenter ses compliments, il était monté comme il se trouvait, c'est-à-dire avec son costume de cheval, qui se composait d'une redingote de drap vert, à laquelle une cartouchière qui serrait sa ceinture donnait une certaine tournure militaire, d'un pantalon de drap gris, garni intérieurement de cuir de Russie, et de bottes à éperons; une casquette dans le genre de celle de nos chasseurs d'Afrique complétaient son costume.

De chaque côté de sa cartouchière pendaient, d'un côté une gourde, et de l'autre un pistolet.

En outre, il tenait à la main une carabine anglaise.

Malgré la jeunesse de mon hôte, dont la lèvre supérieure était à peine ombragée par une légère moustache, il y avait dans toute sa personne un air d'indépendance et de résolution qui me frappa.

On voyait l'homme élevé pour la lutte matérielle, habitué à vivre au milieu du danger sans le craindre,

mais aussi sans le mépriser : grave parce qu'il est solitaire, calme parce qu'il est fort.

D'un seul regard, il avait tout vu, mon nécessaire, mes armes, l'habit que je venais de quitter, celui que je portais.

Son coup d'œil était rapide et sûr comme celui de tout homme dont la vie dépend parfois d'un coup d'œil.

— Vous m'excuserez si je vous dérange, monsieur, me dit-il, mais je l'ai fait dans une bonne intention, celle de m'informer si vous ne manquez de rien. Ce n'est jamais sans une certaine inquiétude que je vois arriver chez nous un homme du continent ; car nous sommes encore si sauvages, nous autres Corses, que ce n'est vraiment qu'en tremblant que nous exerçons, vis-à-vis des Français surtout, cette vieille hospitalité qui sera bientôt, au reste, la seule tradition qui nous restera de nos pères.

— Et vous avez tort de craindre, monsieur, répondis-je ; il est difficile de mieux aller au-devant de tous les besoins d'un voyageur que ne l'a fait madame de Franchi ; d'ailleurs, continuai-je en jetant à mon tour un coup d'œil autour de l'appartement, ce n'est point ici que je me plaindrai de cette prétendue sauvagerie que vous me signalez avec un peu de bonne volonté, et, si je ne voyais pas de mes fenêtres cet admirable paysage, je pourrais me croire dans une chambre de la Chaussée-d'Antin.

— Oui, reprit le jeune homme, c'était une manie de mon pauvre frère Louis : il aimait à vivre à la française ; mais je doute qu'en sortant de Paris, cette pauvre parodie de la civilisation qu'il quittera lui suffise comme elle lui suffisait avant son départ.

— Et monsieur votre frère a quitté la Corse depuis longtemps ? demandai-je à mon jeune interlocuteur.

— Depuis dix mois, monsieur.

— Vous l'attendez bientôt ?

— Oh ! pas avant trois ou quatre ans.

— C'est une absence bien longue pour deux frères qui, sans doute, ne s'étaient jamais quittés ?

— Oui, et surtout qui s'aimaient comme nous nous aimions.

— Sans doute, il viendra vous voir avant la fin de ses études ?

— Probablement : il nous l'a promis du moins.

— En tout cas, rien n'empêcherait que, de votre côté, vous n'allassiez lui faire une visite ?

— Non... moi, je ne quitte pas la Corse.

Il y avait, dans l'accent dont était faite cette réponse, cet amour de la patrie qui confond le reste de l'univers dans un même dédain.

Je souris.

— Cela vous semble étrange, reprit-il en souriant à son tour, qu'on ne veuille pas quitter un misérable pays comme le nôtre. Que voulez-vous ! je suis une espèce

de production de l'île, comme le chêne vert et le laurier-rose; il me faut mon atmosphère imprégnée des parfums de la mer et des émanations de la montagne; il me faut mes torrents à traverser, mes rocs à gravir, mes forêts à explorer; il me faut l'espace, il me faut la liberté; si l'on me transportait dans une ville, il me semble que j'y mourrais.

— Mais comment y a-t-il donc une si grande différence morale entre vous et votre frère?

— Avec une si grande ressemblance physique, ajouteriez-vous si vous le connaissiez.

— Vous vous ressemblez beaucoup?

— C'est au point que, lorsque nous étions enfants, mon père et ma mère étaient forcés de mettre à nos habits un signe pour nous distinguer l'un de l'autre.

— Et en grandissant? demandai-je.

— En grandissant, nos habitudes ont amené une légère différence de teint, voilà tout. Toujours enfermé, toujours penché sur ses livres et sur ses dessins, mon frère est devenu plus pâle, tandis qu'au contraire toujours à l'air, toujours courant la montagne ou la plaine, moi, j'ai bruni.

— J'espère, lui dis-je, que vous me ferez juge de cette différence, en me chargeant de vos commissions pour M. Louis de Franchi.

— Oui, certainement, et avec un grand plaisir, si vous voulez bien avoir cette complaisance. Mais pardon

je m'aperçois que vous êtes plus avancé que moi de toute votre toilette, et que, dans un quart d'heure, on va se mettre à table.

— Est-ce pour moi que vous allez prendre la peine de changer de costume ?

— Quand il en serait ainsi, vous n'auriez de reproche à faire qu'à vous-même ; car vous m'auriez donné l'exemple ; mais, en tout cas, je suis en costume de cavalier, et il faut que je me mette en costume de montagnard. J'ai, après le souper, une course à faire, dans laquelle mes bottes et mes épérons me gêneraient fort.

— Vous sortez après le souper ? lui demandai-je.

— Oui, reprit-il, un rendez-vous...

Je souris.

— Oh ! pas dans le sens où vous le prenez ; c'est un rendez-vous d'affaires.

— Me croyez-vous assez présomptueux pour croire que j'aie droit à vos confidences ?

— Pourquoi pas ? Il faut vivre de manière à pouvoir dire tout haut tout ce qu'on fait. Je n'ai jamais eu de maîtresse, je n'en aurai jamais. Si mon frère se marie et a des enfants, il est probable que je ne me marierai même pas. Si, au contraire, il ne prend point de femme, il faudra bien que j'en prenne une ; mais alors ce sera pour que la race ne s'éteigne pas. Je vous l'ai dit, ajouta-t-il en riant, je suis un véritable sauvage, et je suis venu au monde cent ans trop tard. Mais je continue à

bavarder comme une corneille, et, à l'heure du souper, je ne serai pas prêt.

— Mais nous pouvons continuer la conversation, repris-je ; votre chambre n'est-elle pas en face de celle-ci ? Laissez la porte ouverte et nous causerons.

— Faites mieux, venez chez moi ; je m'habillerai dans mon cabinet de toilette pendant ce temps... Vous êtes amateur d'armes, ce me semble ; eh bien, vous regarderez les miennes ; il y en a quelques-unes qui ont une certaine valeur, historique s'entend.

IV

L'offre correspondait trop bien au désir que j'avais de comparer les chambres des deux frères pour que je ne l'acceptasse pas. Je m'empressai donc de suivre mon hôte, qui, ouvrant la porte de son appartement, passa devant moi pour me montrer le chemin.

Cette fois, je crus entrer dans un véritable arsenal.

Tous les meubles étaient du xv^e et du xvi^e siècle : le lit sculpté à baldaquin, soutenu par de grandes colonnes torses, était drapé en damas vert à fleurs d'or ; les rideaux des fenêtres étaient de la même étoffe ; les murailles étaient couvertes de cuir d'Espagne, et, dans tous les intervalles, des meubles soutenaient des trophées d'armes gothiques et modernes.

Il n'y avait pas à se tromper sur les inclinations de celui qui habitait cette chambre : elles étaient aussi bellicieuses que celles de son frère étaient paisibles.

— Tenez, me dit-il en passant dans son cabinet de toilette, vous voilà au milieu de trois siècles : regardez. Moi, je m'habille en montagnard, je vous en ai prévenu ; car, aussitôt le souper, il faut que je sorte.

— Et quelles sont, parmi ces épées, ces arquebuses et ces poignards, les armes historiques dont vous parlez ?

— Il y en a trois ; procédons par ordre. Cherchez au chevet de mon lit un poignard isolé à large coquille, au pommeau formant un cachet,

— J'y suis. Eh bien ?

— C'est la dague de Sampietro.

— Du fameux Sampietro, l'assassin de Vanina ?

— L'assassin ! non, le meurtrier.

— C'est la même chose, il me semble.

— Dans le reste du monde peut-être, pas en Corse.

— Et ce poignard est authentique ?

— Voyez ! il porte les armes de Sampietro ; seulement, la fleur de lis de France n'y est point encore ; vous savez que Sampietro n'a été autorisé à mettre la fleur de lis dans son blason qu'après le siège de Perpignan.

— Non, j'ignorais cette circonstance. Et comment ce poignard est-il passé en votre possession ?

— Oh ! il est dans la famille depuis trois cents ans. Il

a été donné à un Napoléon de Franchi par Sampietro lui-même.

— Et savez-vous à quelle occasion ?

— Oui. Sampietro et mon aïeul tombèrent dans une embuscade génoise et se défendirent comme des lions ; le casque de Sampietro se détacha, et un Génois à cheval allait le frapper de sa masse, lorsque mon ancêtre lui enfonça son poignard au défaut de la cuirasse ; le cavalier, se sentant blessé, piqua son cheval et s'enfuit emportant le poignard de Napoleone, si profondément enfoncé dans la blessure, que celui-ci ne put l'en arracher ; or, comme mon aïeul tenait, à ce qu'il paraît, à ce poignard, et qu'il regrettait de l'avoir perdu, Sampietro lui donna le sien. Napoleone n'y perdit point, car celui-ci est de fabrique espagnole, comme vous pouvez voir, et perce deux pièces de cinq francs superposées.

— Puis-je tenter l'essai ?

— Parfaitement.

Je mis deux pièces de cinq francs sur le parquet et je frappai un coup vigoureux et sec.

Lucien ne m'avait pas trompé.

Lorsque je relevai le poignard, les deux pièces étaient fixées à la pointe, percées de part en part.

— Allons, allons, dis-je, c'est bien le poignard de Sampietro. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'ayant une pareille arme, il se soit servi d'une corde pour tuer sa femme.

— Il ne l'avait plus, me dit Lucien, puisqu'il l'avait donné à mon aïeul.

— C'est juste.

— Sampietro avait plus de soixante ans lorsqu'il revint exprès de Constantinople à Aix pour donner cette grande leçon au monde, que ce n'est pas aux femmes à se mêler des affaires d'État.

Je m'inclinai en signe d'adhésion et remis le poignard à sa place.

— Et maintenant, dis-je à Lucien, qui s'habillait toujours, voici le poignard de Sampietro à son clou, passons à un autre.

— Vous voyez deux portraits à côté l'un de l'autre?

— Oui, Paoli et Napoléon.

— Eh bien, près du portrait de Paoli est une épée.

— Parfaitement.

— C'est la sienne.

— L'épée de Paoli! Et aussi authentique que le poignard de Sampietro?

— Au moins, car, comme lui, elle a été donnée, non pas à un de mes aïeux, mais à une de mes aïeules.

— A une de vos aïeules?

— Oui. Peut-être avez-vous entendu parler de cette femme qui, au moment de la guerre de l'indépendance, vint se présenter à la tour de Sullacaro, accompagnée d'un jeune homme.

— Non, dites-moi cette histoire.

— Oh ! elle est courte.

— Tant pis.

— Nous n'avons pas le temps d'être bavards.

— J'écoute.

— Eh bien, cette femme et ce jeune homme se présentèrent donc à la tour de Sullacaro, demandant à parler à Paoli. Mais, comme Paoli était occupé à écrire, on leur refusa l'entrée, et, comme la femme insistait, les deux sentinelles l'écartèrent. Cependant Paoli, qui avait entendu du bruit, ouvrit la porte, et demanda qui l'avait causé.

— C'est moi, dit cette femme, car je voulais te parler.

— Et que venais-tu me dire ?

— Je venais te dire que j'avais deux fils. J'ai appris hier que le premier avait été tué pour la défense de la patrie, et j'ai fait vingt lieues pour t'amener le second.

— C'est une scène de Sparte que vous me racontez-là.

— Oui, cela y ressemble beaucoup.

— Et quelle était cette femme ?

— C'était mon aïeule. Paoli détacha son épée et la lui donna.

— Tiens, j'aime assez cette façon de faire des excuses à une femme.

— Elle était digne de l'un et de l'autre, n'est-ce pas ?

— Et maintenant, ce sabre ?

— Est celui que Bonaparte portait à la bataille des Pyramides.

— Sans doute, il est entré dans votre famille de la même manière que le poignard et l'épée?

— Absolument. Après la bataille, Bonaparte donna l'ordre à mon grand-père, officier dans les guides, de charger, avec une cinquantaine d'hommes, un noyau de mamelucks qui tenaient encore autour d'un chef blessé. Mon grand-père obéit, dispersa les mamelucks et ramena le chef au premier consul. Mais, lorsqu'il voulut rengainer, la lame de son sabre était tellement hachée par les damas des mamelucks, qu'elle ne put jamais rentrer au fourreau. Mon grand-père alors jeta loin de lui sabre et fourreau, comme devenus inutiles ; ce que voyant Bonaparte, il lui donna le sien.

— Mais, dis-je, à votre place, j'aimerais autant avoir le sabre de mon grand-père, tout haché qu'il était, que celui du général en chef, tout intact qu'il s'est conservé.

— Aussi regardez en face et vous le trouverez. Le premier consul le ramassa, fit incruster à la poignée le diamant que vous y voyez, et le renvoya à ma famille avec l'inscription que vous pouvez lire sur la lame.

Effectivement, entre les deux fenêtres, à moitié sorti du fourreau où il ne pouvait plus rentrer, pendait le sabre, haché et tordu, avec cette simple inscription

Bataille des Pyramides, 21 juillet 1798.

En ce moment, le même serviteur qui m'avait introduit, et qui était venu m'annoncer l'arrivée de son jeune maître, reparut sur le seuil.

— Excellence, dit-il en s'adressant à Lucien, madame de Franchi vous fait prévenir que le souper est servi.

— C'est bien, Griffo, répondit le jeune homme, dites à ma mère que nous descendons.

En ce moment, il sortit du cabinet, habillé, comme il le disait, en montagnard, c'est-à-dire avec une veste ronde de velours, une culotte et des guêtres; de son autre costume, il n'avait gardé que la cartouchière qui serrait sa taille.

Il me trouva occupé à regarder deux carabines pendues en face l'une de l'autre, et portant toutes deux cette date incrustée sur la crosse :

24 septembre 1849, — onze heures du matin.

— Et ces carabines, demandai-je, sont-ce aussi des armes historiques ?

— Oui, dit-il, pour nous, du moins. L'une est celle de mon père.

Il s'arrêta.

— Et l'autre ? demandai-je.

— Et l'autre, dit-il en riant, l'autre est celle de ma mère. Mais descendons, vous savez qu'on nous attend.

Et, passant le premier pour m'indiquer le chemin, il me fit signe de le suivre.

V

J'avoue que je descendis préoccupé de cette dernière phrase de Lucien : « Celle-ci, c'est la carabine de ma mère. »

Cela me fit regarder, avec plus d'attention encore que je ne l'avais fait à la première entrevue, madame de Franchi.

Son fils, en entrant dans la salle à manger, lui baisa respectueusement la main, et elle reçut cet hommage avec la dignité d'une reine.

— Pardon, ma mère, dit Lucien ; mais je crains de vous avoir fait attendre.

— En tout cas, ce serait ma faute, madame, dis-je en m'inclinant ; M. Lucien m'a dit et montré des choses si curieuses, que, par mes questions sans fin, je l'ai mis en retard.

— Rassurez-vous, me dit-elle, je descends à l'instant même ; mais, continua-t-elle en s'adressant à son fils, j'avais hâte de te voir pour te demander des nouvelles de Louis.

— Votre fils serait-il souffrant ? demandai-je à madame de Franchi.

— Lucien le craint, dit-elle.

— Vous avez reçu une lettre de votre frère ? demandai-je.

— Non, dit-il, et voilà surtout ce qui m'inquiète.

— Mais comment savez-vous qu'il est souffrant ?

— Parce que, ces jours passés, j'ai souffert moi-même.

— Pardon de ces éternelles questions, mais cela ne m'explique pas...

— Ne savez-vous point que nous sommes jumeaux ?

— Si fait, mon guide me l'a dit.

— Ne savez-vous pas que, lorsque nous sommes venus au monde, nous nous tenions encore par le côté ?

— Non, j'ignorais cette circonstance.

— Eh bien, il a fallu un coup de scalpel pour nous séparer ; ce qui fait que, tout éloignés que nous sommes maintenant, nous avons toujours un même corps, de sorte que l'impression, soit physique, soit morale, que l'un de nous deux éprouve a son contre-coup sur l'autre. Eh bien, ces jours-ci, sans motif aucun, j'ai été triste, morose, sombre. J'ai ressenti des serremments de cœur cruels : il est évident que mon frère éprouve quelque profond chagrin.

Je regardai avec étonnement ce jeune homme, qui m'affirmait une chose si étrange sans paraître éprouver aucun doute ; sa mère, au reste, semblait éprouver la même conviction.

Madame de Franchi sourit tristement et dit :

— Les absens sont dans la main de Dieu. Le principal est que tu sois sûr qu'il vit.

— S'il était mort, dit tranquillement Lucien, je l'aurais revu.

— Et tu me l'aurais dit, n'est-ce pas, mon fils ?

— Oh ! à l'instant même, je vous le jure, ma mère.

— Bien... Pardon, monsieur, continua-t-elle en se retournant de mon côté, de ne pas avoir su réprimer devant vous mes inquiétudes maternelles : c'est que non-seulement Louis et Lucien sont mes fils, mais encore ce sont les derniers de notre nom... Veuillez vous asseoir à ma droite... Lucien, mets-toi là.

Et elle indiqua au jeune homme la place vacante à sa gauche.

Nous nous assimes à l'extrémité d'une longue table, au bout opposé de laquelle étaient mis six autres couverts, destinés à ce qu'on appelle en Corse la famille, c'est-à-dire à ces personnages qui, dans les grandes maisons, tiennent le milieu entre les maîtres et les domestiques.

La table était copieusement servie.

Mais j'avoue que, quoique doué pour le moment d'une faim dévorante, je me contentai de l'assouvir matériellement, sans que mon esprit préoccupé me permit de savourer aucun des plaisirs délicats de la gastronomie. En effet, il me semblait, en entrant dans

cette maison, être entré dans un monde étranger, où je vivais comme dans un rêve.

Qu'était-ce donc que cette femme qui avait sa carabine comme un soldat ?

Qu'était-ce donc que ce frère qui éprouvait les mêmes douleurs qu'éprouvait son autre frère, à trois cents lieues de lui ?

Qu'était-ce que cette mère qui faisait jurer à son fils que, s'il revoyait son autre fils mort, il le lui dirait ?

Il y avait dans tout ce qui m'arrivait, on en conviendra, ample matière à rêverie.

Cependant, comme je m'aperçus que le silence que je gardais était impoli, je relevai le front en secouant la tête, comme pour en écarter toutes ces idées.

La mère et le fils virent à l'instant même que je voulais en revenir à la conversation.

— Et, me dit Lucien, comme s'il eût repris une conversation interrompue, vous vous êtes donc décidé à venir en Corse ?

— Oui, vous le voyez : depuis longtemps, j'avais ce projet, et je l'ai enfin mis à exécution.

— Ma foi, vous avez bien fait de ne pas trop tarder ; car, dans quelques années, avec l'envahissement successif des goûts et des mœurs français, ceux qui viendront ici pour y chercher la Corse ne la trouveront plus.

— En tout cas, repris-je, si l'ancien esprit national recule devant la civilisation et se réfugie dans quelque coin de l'île, ce sera certainement dans la province de Sartène et dans la vallée du Tavoro.

— Vous croyez cela ? me dit en souriant le jeune homme.

— Mais il me semble que ce que j'ai autour de moi, ici même, et sous les yeux, est un beau et noble tableau des vieilles mœurs corses.

— Oui, et cependant, entre ma mère et moi, en face de quatre cents ans de souvenirs, dans cette même maison à créneaux et à machicoulis, l'esprit français est venu chercher mon frère, nous l'a enlevé, l'a transporté à Paris, d'où il va nous revenir avocat. Il habitera Ajaccio au lieu d'habiter la maison de ses pères ; il plaidera ; s'il a du talent, il sera nommé procureur du roi peut-être ; alors il poursuivra les pauvres diables qui ont *fait une peau*, comme on dit dans le pays ; il confondra l'assassin avec le meurtrier, comme vous le faisiez tantôt vous-même ; il demandera, au nom de la loi, la tête de ceux qui auront fait ce que leurs pères regardaient comme un déshonneur de ne pas faire ; il substituera le jugement des hommes au jugement de Dieu, et, le soir, quand il aura recruté une tête pour le bourreau, il croira avoir servi le pays, avoir apporté sa pierre au temple de la civilisation..., comme dit notre préfet... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et le jeune homme leva les yeux au ciel comme dut le faire Annibal après la bataille de Zama.

— Mais, lui répondis-je, vous voyez bien que Dieu a voulu contre-balancer les choses, puisque, tout en faisant votre frère sectateur des nouveaux principes, il vous a fait, vous, partisan des vieilles habitudes.

— Oui ; mais qui me dit que mon frère ne suivra pas l'exemple de son oncle au lieu de suivre le mien ? Et moi-même, tenez, est-ce que je ne me laisse pas aller à des choses indignes d'un de Franchi !

— Vous ? m'écriai-je avec étonnement.

— Eh ! mon Dieu, oui, moi. Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes venu chercher dans la province de Sartène ?

— Dites.

— Vous êtes venu avec votre curiosité d'homme du monde, d'artiste ou de poète : je ne sais pas ce que vous êtes, je ne vous le demande pas ; vous nous le direz en nous quittant, si cela vous fait plaisir ; sinon, notre hôte, vous garderez le silence : vous êtes parfaitement libre... Eh bien, vous êtes venu dans l'espoir de voir quelque village en vendette, d'être mis en relation avec quelque bandit bien original, comme ceux que M. Mérimée a peints dans *Colomba*.

— Eh bien, il me semble que je ne suis pas si mal tombé, répondis-je ; ou j'ai mal vu, ou votre maison est la seule dans le village qui ne soit pas fortifiée.

— Ce qui prouve que, moi aussi, je dégénère ; mon père, mon grand-père, mon aïeul, un de mes ancêtres quelconque, eût pris parti pour l'une ou l'autre des deux factions qui divisent le village depuis dix ans. Eh bien, moi, savez-vous ce que je suis dans tout cela, au milieu des coups de fusil, au milieu des coups de stylet, au milieu des coups de couteau ? Je suis arbitre. Vous êtes venu dans la province de Sartène pour voir des bandits, n'est-ce pas ? Eh bien, venez avec moi ce soir, je vous en montrerai un.

— Comment ! vous permettez que je vous accompagne ?

— Oh ! mon Dieu, oui, si cela peut vous amuser, il ne tient qu'à vous.

— Par exemple, j'accepte, et avec grand plaisir.

— Monsieur est bien fatigué, dit madame de Franchi en jetant un coup d'œil à son fils, comme si elle eût partagé la honte qu'il éprouvait à voir la Corse dégénérer ainsi.

— Non, ma mère, non, il faut qu'il vienne, au contraire ; et, lorsque, dans quelque salon parisien, on parlera devant monsieur de ces terribles vendettes et de ces implacables bandits corses qui font encore peur aux petits enfants de Bastia et d'Ajaccio, du moins il pourra lever les épaules et dire ce qu'il en est.

— Mais pour quel motif était venue cette grande querelle qui, autant que j'en puis juger par ce que vous me dites, est sur le point de s'éteindre.

— Oh ! dit Lucien, dans une querelle ce n'est pas le motif qui fait quelque chose, c'est le résultat. Si une mouche, en volant de travers, a causé la mort d'un homme, il n'y en a pas moins un homme mort.

Je vis qu'il hésitait lui-même à me dire la cause de cette guerre terrible qui, depuis dix ans, désolait le village de Sullacaro.

Mais, comme on le comprend bien, plus il se faisait discret, plus je me fis exigeant.

— Cependant, dis-je, cette querelle a eu un motif. Ce motif est-il un secret ?

— Mon Dieu, non. La chose est née entre les Orlandi et les Colona.

— A quelle occasion ?

— Eh bien, une poule s'est échappée de la basse-cour des Orlandi et s'est envolée dans celle des Colona.

» Les Orlandi ont été réclamer leur poule ; les Colona ont soutenu qu'elle était à eux ; les Orlandi ont menacé les Colona de les conduire devant le juge de paix et de leur déférer le serment.

» Alors la vieille mère, qui tenait la poule, lui a tordu le cou et l'a jetée à la figure de sa voisine en lui disant :

» — Eh bien, puisqu'elle est à toi, mange-la.

» Alors un Orlandi a ramassé la poule par les pattes, et a voulu en frapper celle qui l'avait jetée à la figure de sa sœur. Mais, au moment où il levait la main, un

Colora, qui, par malheur, avait son fusil tout chargé, lui a envoyé une balle à bout portant et l'a tué.

— Et combien d'existences ont payé cette rixe ?

— Il y a eu neuf personnes tuées.

— Et cela pour une misérable poule qui valait douze sous.

— Sans doute ; mais, je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas la cause, c'est le résultat qu'il faut voir.

— Et parce qu'il y a eu neuf personnes de tuées, il faut qu'il y en ait une dixième ?

— Mais vous voyez bien que non, reprit Lucien, puisque je me suis fait arbitre.

— Sans doute à la prière d'une des deux familles ?

— Oh ! mon Dieu, non : à celle de mon frère, à qui on a parlé chez le garde des sceaux. Je vous demande un peu de quoi diable ils se mêlent à Paris, de s'occuper de ce qui se passe dans un misérable village de la Corse. C'est le préfet qui nous aura joué ce tour, en écrivant à Paris que, si je voulais dire un mot, tout cela finirait comme un vaudeville, par un mariage et un couplet au public ; alors on se sera adressé à mon frère, qui a pris la balle au bond, et qui m'a écrit en disant qu'il avait donné sa parole pour moi. Que voulez-vous ! ajouta le jeune homme en relevant la tête, on ne pouvait pas dire là-bas qu'un de Franchi avait engagé la parole de son frère, et que son frère n'a pas fait honneur à l'engagement.

— Alors vous avez tout arrangé ?

— J'en ai peur !

— Et nous allons voir, ce soir, le chef de l'un des deux partis, sans doute ?

— Justement ; la nuit passée, j'ai été voir l'autre.

— Et est-ce à un Orlandi ou à un Colona que nous allons faire visite ?

— A un Orlandi.

— Le rendez-vous est loin d'ici ?

— Dans les ruines du château de Vicentello d'Istria.

— Ah ! c'est vrai !... on m'a dit que ces ruines étaient dans les environs.

— A une lieue, à peu près.

— Ainsi, en trois quarts d'heure, nous y serons.

— Tout au plus trois quarts d'heure.

— Lucien, dit madame de Franchi, fais attention que tu parles pour toi. A toi, montagnard, il faut trois quarts d'heure à peine ; mais monsieur ne passera point par les chemins où tu passes, toi.

— C'est vrai ; il nous faudra une heure et demie au moins.

— Il n'y a donc pas de temps à perdre, dit madame de Franchi en jetant les yeux sur la pendule.

— Ma mère, dit Lucien, vous permettez que nous vous quittions ?

Elle lui tendit la main, que le jeune homme baisa avec le même respect qu'il avait fait en arrivant.

— Si cependant, reprit Lucien, vous préférez achever tranquillement votre souper, remonter dans votre chambre, et vous chauffer les pieds en fumant votre cigare...

— Non pas ! non pas ! m'écriai-je. Diable ! vous m'avez promis un bandit ; il me le faut.

— Eh bien, allons donc prendre nos fusils, et en route !

Je saluai respectueusement madame de Franchi, et nous sortîmes, précédés par Griffo, qui nous éclairait.

Nos préparatifs ne furent pas longs.

Je ceignis une ceinture de voyage que j'avais fait faire avant de partir de Paris, à laquelle pendait une espèce de couteau de chasse, et qui renfermait d'un côté ma poudre, et de l'autre mon plomb.

Quant à Lucien, il reparut avec sa cartouchière, un fusil à deux coups de Manton, et un bonnet pointu, chef-d'œuvre de broderie sorti des mains de quelque Pénélope de Sullacaro.

— Irai-je avec Votre Excellence ? demanda Griffo.

— Non, c'est inutile, reprit Lucien ; seulement, lâche Diamante ; il serait possible qu'il nous fit lever quelque faisan, et, par ce clair de lune-là, on pourrait tirer comme en plein jour.

Un instant après, un grand chien épagneul bondissait en hurlant de joie autour de nous.

Nous fîmes dix pas hors de la maison.

— A propos, dit Lucien en se retournant, prévien dans le village que, si l'on entend quelques coups de fusil dans la montagne, c'est nous qui les aurons tirés.

— Soyez tranquille, Excellence.

— Sans cette précaution, reprit Lucien, peut-être aurait-on pu croire que les hostilités étaient recommencées, et aurions-nous entendu l'écho de nos fusils retentir dans les rues de Sullacaro. Nous fîmes quelques pas encore, puis nous primes à notre droite une petite ruelle qui conduisait directement à la montagne.

VI

Quoique nous fussions arrivés au commencement de mars à peine, le temps était magnifique, et l'on aurait pu dire qu'il était chaud, sans une charmante brise qui, tout en nous rafraîchissant, nous apportait cet âcre et vivace parfum de la mer.

La lune se levait, claire et brillante, derrière le mont de Cagna, et l'on eût dit qu'elle versait des cascades de lumière sur tout le versant occidental qui sépare la Corse en deux parties, et fait en quelque sorte, d'une seule île, deux pays différents toujours en guerre, ou du moins en haine l'un contre l'autre.

A mesure que nous montions, et que les gorges où coule le Tavaro s'enfonçaient dans une nuit dont l'œil

cherchait en vain à pénétrer l'obscurité, nous voyions la Méditerranée calme, et pareille à un vaste miroir d'acier bruni, se dérouler à l'horizon.

Certains bruits particuliers à la nuit, soit qu'ils disparaissent le jour sous d'autres bruits, soit qu'ils s'éveillent véritablement avec les ténèbres, se faisaient entendre, et produisaient, non pas sur Lucien, qui, familier avec eux, pouvait les reconnaître, mais sur moi, à qui ils étaient étrangers, des sensations de surprise singulières et qui entretenaient dans mon esprit cette émotion continuelle qui donne un intérêt puissant à tout ce qu'on voit.

Arrivés à une espèce de petit embranchement où la route se divisait en deux, c'est-à-dire en un chemin qui paraissait faire le tour de la montagne, et un sentier à peine visible qui piquait droit sur elle, Lucien s'arrêta.

— Voyons, me dit-il, avez-vous le pied montagnard?

— Le pied, oui, mais pas l'œil.

— C'est-à-dire que vous avez des vertiges?

— Oui; le vide m'attire irrésistiblement.

— Alors nous pouvons prendre par ce sentier, qui ne nous offrira pas de précipices, mais seulement des difficultés de terrain.

— Oh ! pour les difficultés de terrain, cela m'est égal.

— Prenons donc ce sentier, il nous épargne trois quarts d'heure de marche.

— Prenons ce sentier.

Lucien s'engagea le premier à travers un petit bois de chênes verts dans lequel je le suivis.

Diamante marchait à cinquante ou soixante pas de nous, battant le bois à droite et à gauche, et, de temps en temps, revenant par le sentier, remuant gaiement la queue pour nous annoncer que nous pouvions, sans danger et confiants dans son instinct, continuer tranquillement notre route.

On voyait que, comme les chevaux à deux fins de ces demi-fashionables, agents de change le matin, lions le soir, et qui veulent à la fois une bête de selle et de cabriolet, Diamante était dressé à chasser le bipède et le quadrupède, le bandit et le sanglier.

Pour n'avoir pas l'air d'être tout à fait étranger aux mœurs corSES, je fis part de mon observation à Lucien.

— Vous vous trompez, dit-il; Diamante chasse effectivement à la fois l'homme et l'animal; mais l'homme qu'il chasse n'est point le bandit, c'est la triple race du gendarme, du voltigeur et du volontaire.

— Comment, demandai-je, Diamante est donc un chien de bandit?

— Comme vous le dites. Diamante appartenait à un Orlandi, à qui j'envoyais quelquefois, dans la campagne, du pain, de la poudre, des balles, les différentes choses enfin dont un bandit a besoin. Il a été tué par un Colona, et j'ai reçu le lendemain son chien, qui, ayant

l'habitude de venir à la maison, m'a facilement pris en amitié.

— Mais il me semble, dis-je, que, de ma chambre, ou plutôt de celle de votre frère, j'ai aperçu un autre chien que Diamante ?

— Oui, celui-là, c'est Brusco ; il a les mêmes qualités que celui-ci ; seulement, il me vient d'un Colona qui a été tué par un Orlandi : il en résulte que, lorsque je vais faire visite à un Colona, je prends Brusco, et que, quand, au contraire, j'ai affaire à un Orlandi, je détache Diamante. Si on a le malheur de les lâcher tous les deux en même temps, ils se dévorent. Aussi, continua Lucien en riant de son sourire amer, les hommes peuvent se raccommo-der, eux, faire la paix, communier de la même hostie, les chiens ne mangeront jamais dans la même écuelle.

— A la bonne heure, repris-je à mon tour en riant, voilà deux vrais chiens corses ; mais il me semble que Diamante, comme tous les cœurs modestes, se dérobe à nos louanges ; depuis que la conversation roule sur lui, nous ne l'avons pas aperçu.

— Oh ! que cela ne vous inquiète pas, dit Lucien. Je sais où il est.

— Et où est-il sans indiscrétion ?

— Il est au *Mucchio*.

J'allais encore hasarder une question au risque de fatiguer mon interlocuteur, lorsqu'un hurlement se fit en-

tendre, si triste, si prolongé et si lamentable, que je tressaillis et que je m'arrêtai en portant la main sur le bras du jeune homme.

— Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je.

— Rien ; c'est Diamante qui pleure.

— Et qui pleure-t-il ?

— Son maître... Croyez-vous donc que les chiens soient des hommes, pour oublier ceux qui les ont aimés ?

— Ah ! je comprends, dis-je.

Diamante fit entendre un second hurlement plus prolongé, plus triste et plus lamentable encore que le premier.

— Oui, continuai-je, son maître a été tué, m'avez-vous dit, et nous approchons de l'endroit où il a été tué.

— Justement, et Diamante nous a quittés pour aller au Mucchio.

— Le Mucchio alors, c'est la tombe ?

— Oui, c'est-à-dire le monument que chaque passant, en y jetant une pierre et une branche d'arbre, dresse sur la fosse de tout homme assassiné. Il en résulte qu'au lieu de s'affaisser comme les autres fosses sous les pas de ce grand niveleur qu'on appelle le temps, le tombeau de la victime grandit toujours, symbole de la vengeance qui doit lui survivre et grandir incessamment au cœur de ses plus proches parents.

Un troisième hurlement retentit, mais, cette fois, si près de nous, que je ne pus m'empêcher de frissonner, quoique la cause me fût parfaitement connue.

En effet, au détour d'un sentier, je vis blanchir, à une vingtaine de pas de nous, un tas de pierres formant une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. C'était le Mucchio.

Au pied de cet étrange monument, Diamante était assis, le cou tendu, la gueule ouverte. Lucien ramassa une pierre, et, ôtant son bonnet, s'approcha du Mucchio.

J'en fis autant, me modelant de tous points sur lui.

Arrivé près de la pyramide, il cassa une branche de chêne vert, jeta d'abord la pierre, puis la branche ; puis enfin fit avec le pouce ce signe de croix rapide, habitude corse s'il en fût, et qui échappait à Napoléon lui-même en certaines circonstances terribles.

Je l'imitai jusqu'au bout.

Puis nous nous remîmes en route, silencieux et pensifs.

Diamante resta en arrière.

Au bout de dix minutes, à peu près, nous entendîmes un dernier hurlement, et presque aussitôt Diamante, la tête et la queue basses, passa près de nous, piqua une pointe d'une centaine de pas, et se remit à faire son métier d'éclaireur.

VII

Cependant nous avançons toujours, et, comme m'en avait prévenu Lucien, le sentier devenait de plus en plus escarpé.

Je mis mon fusil en bandoulière, car je vis que j'allais bientôt avoir besoin de mes deux mains. Quant à mon guide, il continuait de marcher avec la même aisance, et ne paraissait même pas s'apercevoir de la difficulté du terrain.

Après quelques minutes d'escalade à travers les roches, et à l'aide de lianes et de racines, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme dominée par quelques murailles en ruines. Ces ruines étaient celles du château de Vicentello d'Istria, qui formaient le but de notre voyage.

Au bout de cinq minutes d'une nouvelle escalade, plus difficile encore et plus escarpée que la première, Lucien, arrivé sur la dernière terrasse, me tendit la main et me tira à lui.

— Allons, allons, me dit-il, vous ne vous en tirez pas mal pour un Parisien.

— Cela tient à ce que le Parisien que vous venez d'aider à faire sa dernière enjambée a déjà fait quelques excursions de ce genre.

— C'est vrai, dit Lucien en riant; n'avez-vous pas près de Paris une montagne qu'on appelle Montmartre?

— Oui; mais, outre Montmartre, que je ne renie pas, j'ai encore gravi quelques autres montagnes qu'on appelle le Righi, le Faulhorn, la Gemmi, le Vésuve, Stromboli, l'Etna.

— Oh! mais, maintenant, voilà que, tout au contraire, c'est vous qui allez me mépriser de ce que je n'ai jamais gravi que le monte Rotondo. En tout cas, nous voici arrivés. Il y a quatre siècles, mes aïeux vous auraient ouvert leur porte, et vous auraient dit : « Soyez le bienvenu dans notre château. » Aujourd'hui, leur descendant vous montre cette brèche et vous dit : « Soyez le bienvenu dans nos ruines. »

— Ce château a-t-il donc appartenu à votre famille depuis la mort de Vicentello d'Istria? demandai-je alors, reprenant la conversation où nous l'avions laissée.

— Non; mais, avant sa naissance, c'était la demeure de notre aïeule à tous, la fameuse Savilia, veuve de Lucien de Franchi.

— N'y a-t-il pas dans Filippini une terrible histoire sur cette femme?

— Oui... S'il faisait jour, vous pourriez encore voir d'ici les ruines du château de Valle; c'est là qu'habitait le seigneur de Giudice, aussi haï qu'elle était aimée, aussi laid qu'elle était belle. Il en devint amou-

reux, et, comme elle ne se hâtait pas de répondre à cet amour selon ses désirs, il la fit prévenir que, si elle ne se décidait pas à l'accepter pour époux dans un temps donné, il saurait bien l'enlever de force. Savilia fit semblant de céder et invita Giudice à venir dîner avec elle. Giudice, au comble de la joie et oubliant qu'il n'était parvenu à ce résultat flatteur qu'à l'aide de la menace, se rendit à l'invitation, accompagné de quelques serviteurs seulement. Derrière eux, on referma la porte, et, cinq minutes après, Giudice, prisonnier, était enfermé dans un cachot.

Je passai par le chemin indiqué, et je me trouvai dans une espèce de cour carrée.

A travers les ouvertures creusées par le temps, la lune jetait sur le sol, jonché de décombres, de grandes flaques de lumière. Toutes les autres portions de terrain demeuraient dans l'ombre projetée par les murailles restées debout.

Lucien tira sa montre.

— Ah ! dit-il, nous sommes de vingt minutes en avance. Asseyons-nous ; vous devez être fatigué.

Nous nous assîmes, ou plutôt nous nous couchâmes sur une pente gazonneuse faisant face à une grande brèche.

— Mais il me semble, dis-je à mon compagnon, que vous ne m'avez pas raconté l'histoire entière.

— Non, continua Lucien ; car, tous les matins et

tous les soirs, Savilia descendait dans le cachot attendant à celui où était enfermé Giudice, et, là, séparée de lui par une grille seulement, elle se déshabillait, et, se montrant nue au captif :

« — Giudice, lui disait-elle, comment un homme aussi laid que toi a-t-il jamais pu croire qu'il posséderait tout cela.

Ce supplice dura trois mois, se renouvelant deux fois par jour. Mais, au bout de trois mois, grâce à une femme de chambre qu'il séduisit, Giudice parvint à s'enfuir. Il revint alors avec tous ses vassaux, beaucoup plus nombreux que ceux de Savilia, prit le château d'assaut, et, s'étant à son tour emparé de Savilia, l'exposa nue dans une grande cage de fer, à un carrefour de la forêt appelé Bocca di Cilaccia, offrant lui-même la clef de cette cage à tous ceux que sa beauté tentait en passant : au bout de trois jours de cette prostitution publique, Savilia était morte.

— Eh bien, mais, remarquai-je, il me semble que vos aïeux n'entendaient pas mal la vengeance, et qu'en se tuant tout bonnement d'un coup de fusil ou d'un coup de poignard, leurs descendants sont un peu dégénérés.

— Sans compter qu'ils en arriveront à ne plus se tuer du tout. Mais, au moins, reprit le jeune homme, cela ne s'est point passé ainsi dans notre famille. Les deux fils de Savilia, qui étaient à Ajaccio sous la garde de

leur oncle, furent élevés comme de vrais Corses, et continuèrent de faire la guerre aux fils de Giudice. Cette guerre dura quatre siècles, et a fini seulement, comme vous avez pu le voir sur les carabines de mon père et de ma mère, le 21 septembre 1819, à onze heures du matin.

— En effet, je me rappelle cette inscription, dont je n'ai pas eu le temps de vous demander l'explication ; car, au moment même où je venais de la lire, nous descendîmes pour dîner.

— La voici : De la famille des Giudice, il ne restait plus, en 1819, que deux frères ; de la famille des Franchi, il ne restait plus que mon père, qui avait épousé sa cousine. Trois mois après ce mariage, les Giudice résolurent d'en finir d'un seul coup avec nous. L'un des frères s'embusqua sur la route d'Olmedo pour attendre mon père, qui revenait de Sartène, tandis que l'autre, profitant de cette absence, devait donner l'assaut à notre maison. La chose fut exécutée selon ce plan, mais tourna tout autrement que ne s'y attendaient les agresseurs. Mon père, prévenu, se tint sur ses gardes ; ma mère, avertie, rassembla nos bergers, de sorte qu'au moment de cette double attaque chacun était en défense : mon père sur la montagne, ma mère dans ma chambre même. Or, au bout de cinq minutes de combat, les deux frères Giudice tombaient, l'un frappé par mon père, l'autre frappé par ma mère. En voyant choir

son ennemi, mon père tira sa montre : *Il était onze heures !* En voyant tomber son adversaire, ma mère se retourna vers la pendule : *Il était onze heures !* Tout avait été fini dans la même minute, il n'existait plus de Giudice, la race était détruite. La famille Franchi, victorieuse, fut désormais tranquille, et, comme elle avait dignement accompli son œuvre pendant cette guerre de quatre siècles, elle ne se mêla plus de rien ; seulement, mon père fit graver la date et l'heure de cet étrange événement sur la crosse de chacune des carabines qui avaient fait le coup, et les accrocha de chaque côté de la pendule, à la même place où vous les avez vues. Sept mois après, ma mère accoucha de deux jumeaux, l'un desquels est votre serviteur, le Corse Lucien, et l'autre le philanthrope Louis, son frère.

En ce moment, sur une des portions de terrain éclairée par la lune, je vis se projeter l'ombre d'un homme et celle d'un chien.

C'était l'ombre du bandit Orlandi et celle de notre ami Diamante.

En même temps, nous entendîmes le timbre de l'horloge de Sullacaro qui sonnait lentement neuf heures.

Maître Orlandi était, à ce qu'il paraît, de l'opinion de Louis XV, qui avait, comme on le sait, pour maxime que l'exactitude est la politesse des rois.

Il était impossible d'être plus exact que ne l'était ce

roi de la montagne, auquel Lucien avait donné rendez-vous à neuf heures sonnantes.

En l'apercevant, nous nous levâmes tous deux.

VIII

— Vous n'êtes pas seul, monsieur Lucien ? dit le bandit.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Orlandi ; monsieur est un ami à moi qui a entendu parler de vous et qui désirait vous faire visite. Je n'ai pas cru devoir lui refuser ce plaisir.

— Monsieur est le bienvenu à la campagne, dit le bandit en s'inclinant et en faisant ensuite quelques pas vers nous.

Je lui rendis son salut avec la plus ponctuelle politesse.

— Vous devez déjà être arrivés depuis quelque temps ? continua Orlandi.

— Oui, depuis vingt minutes.

— C'est cela : j'ai entendu la voix de Diamante qui hurlait au Mucchio, et déjà, depuis un quart d'heure, il est venu me rejoindre. C'est une bonne et fidèle bête, n'est-ce pas, monsieur Lucien ?

— Oui, c'est le mot, Orlandi, bonne et fidèle, reprit Lucien en caressant Diamante.

— Mais, puisque vous saviez que M. Lucien était là, demandai-je, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Parce que nous n'avions rendez-vous qu'à neuf heures, répondit le bandit, et que c'est être aussi inexact d'arriver un quart d'heure plus tôt que d'arriver un quart d'heure plus tard.

— Est-ce un reproche que vous me faites ? Orlandi, dit en riant Lucien.

— Non, monsieur ; vous pouviez avoir vos raisons pour cela, vous ; d'ailleurs, vous êtes en compagnie, et c'est probablement à cause de monsieur que vous avez faussé vos habitudes ; car, vous aussi, monsieur Lucien, vous êtes exact, et je le sais mieux que personne ; vous vous êtes, Dieu merci ! dérangé assez souvent pour moi.

— Ce n'est pas la peine de me remercier de cela, Orlandi ; car cette fois-ci sera probablement la dernière.

— N'avons-nous pas quelques mots à échanger à ce sujet, monsieur Lucien ? demanda le bandit.

— Oui, et, si vous voulez me suivre...

— A vos ordres.

Lucien se retourna vers moi.

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? me dit-il.

— Comment donc ! faites.

Tous deux s'éloignèrent, et, montant sur la brèche

par laquelle Orlandi nous était apparu, s'arrêtèrent là debout, se détachant en vigueur sur la lueur de la lune, qui semblait baigner les contours de leurs deux silhouettes sombres d'un fluide d'argent.

Alors seulement, je pus regarder Orlandi avec attention.

C'était un homme de haute taille, portant la barbe dans toute sa longueur et vêtu exactement de la même façon que le jeune de Franchi, à l'exception cependant que ses habits portaient la trace d'un fréquent contact avec le maquis dans lequel vivait leur propriétaire, les ronces à travers lesquels plus d'une fois il avait été obligé de fuir, et la terre sur laquelle il couchait chaque nuit.

Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, d'abord parce qu'ils étaient à une vingtaine de pas de moi, ensuite parce qu'ils parlaient le dialecte corse.

Mais je m'apercevais facilement à leurs gestes que le bandit réfutait, avec une grande chaleur, une suite de raisonnements que le jeune homme exposait avec un calme qui faisait honneur à l'impartialité qu'il mettait dans cette affaire.

Enfin, les gestes d'Orlandi devinrent moins fréquents et plus énergiques ; sa parole elle-même sembla s'alan-guir ; sur une dernière observation, il baissa la tête ; puis enfin, au bout d'un instant, tendit la main au jeune homme.

La conférence, selon toute probabilité, était finie ; car tous deux revinrent vers moi.

— Mon cher hôte, me dit le jeune homme, voici Orlandi qui désire vous serrer la main pour vous remercier.

— Et de quoi ? lui demandai-je.

— Mais de vouloir bien être un de ses parrains. Je me suis engagé pour vous.

— Si vous vous êtes engagé pour moi, vous comprenez que j'accepte sans même savoir de quoi il est question.

Je tendis la main au bandit, qui me fit l'honneur de la toucher du bout des doigts.

— De cette façon, continua Lucien, vous pourrez dire à mon frère que tout est arrangé selon ses désirs, et même que vous avez signé au contrat.

— Il y a donc un mariage ?

— Non, pas encore ; mais peut-être cela viendra-t-il.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres du bandit.

— La paix, dit-il, puisque vous la voulez absolument, monsieur Lucien, mais pas d'alliance : ceci n'est point porté au traité.

— Non, dit Lucien, c'est seulement écrit, selon toute probabilité, dans l'avenir. Mais parlons d'autre chose. N'avez-vous rien entendu pendant que je causais avec Orlandi ?

— De ce que vous disiez ?

— Non, mais de ce que disait un faisan dans les environs d'ici.

— En effet, il me semble que j'ai entendu coqueter ; mais j'ai cru que je me trompais.

— Vous ne vous trompiez pas : il y a un coq branché dans le grand châtaignier que vous savez, monsieur Lucien, à cent pas d'ici. Je l'ai entendu tout à l'heure en passant.

— Eh bien, mais, dit gaiement Lucien, il faut le manger demain.

— Il serait déjà à bas, dit Orlandi, si je n'avais pas craint qu'on ne crût au village que je tirais sur autre chose qu'un faisan.

— J'ai prévenu, dit Lucien. A propos, ajouta-t-il en se retournant vers moi et en rejetant sur son épaule son fusil qu'il venait d'armer, à vous l'honneur.

— Un instant ! je ne suis pas si sûr que vous de mon coup, moi ; et je tiens beaucoup à manger ma part de votre faisan : ainsi, tirez-le.

— Au fait, dit Lucien, vous n'avez pas comme nous l'habitude de la chasse de nuit, et vous tireriez certainement trop bas ; d'ailleurs, si vous n'avez rien à faire demain dans la journée, vous prendrez votre revanche.

IX

Nous sortîmes des ruines par le côté opposé où nous étions entrés, Lucien marchant le premier.

Au moment où nous mettions le pied dans le maquis, le faisan, se dénonçant lui-même, se mit à coqueter de nouveau.

Il était à quatre-vingts pas de nous, à peu près, caché dans les branches d'un châtaignier dont l'approche était de tous côtés défendue par un épais maquis.

— Comment arriverez-vous à lui sans qu'il vous entende ? demandai-je à Lucien. Cela ne me paraît pas facile.

— Non, me répondit-il ; si je pouvais seulement le voir, je le tirerais d'ici.

— Comment d'ici ? avez-vous un fusil qui tue les faisans à quatre-vingts pas ?

— A plomb, non ; à balle, oui.

— Ah ! à balle, n'en parlons plus, c'est autre chose ; et vous avez bien fait de vous charger du coup.

— Voulez-vous le voir ? demanda Orlandi.

— Oui, dit Lucien, j'avoue que cela me ferait plaisir.

— Attendez, alors.

Et Orlandi se mit à imiter le gloussement de la poule faisane.

Au même instant, sans apercevoir le faisan, nous vîmes un mouvement dans les feuilles du châtaignier le faisan montait de branche en branche, tout en répondant par son coquetage aux avances que lui faisait Orlandi.

Enfin, il parut à la cime de l'arbre parfaitement visible, et se détachant en vigueur sur le blanc mat du ciel.

Orlandi se tut et le faisan demeura immobile.

Au même instant, Lucien abaissa son fusil, et, après avoir ajusté une seconde, lâcha le coup.

Le faisan tomba comme une pelote.

— Va chercher ! dit Lucien à Diamante.

Le chien s'élança dans le maquis, et, cinq minutes après, revint le faisan dans la gueule.

La balle avait traversé le corps de celui-ci.

— Voilà un beau coup, dis-je, et dont je vous fais mon compliment, surtout avec un fusil double.

— Oh ! dit Lucien, il y a moins de mérite à ce que j'ai fait que vous ne le pensez ; un des canons est rayé et porte la balle comme une carabine.

— N'importe ! même avec une carabine le coup mériterait encore une mention honorable.

— Bah ! dit Orlandi, avec une carabine, M. Lucien touche à trois cents pas une pièce de cinq francs.

— Et tirez-vous le pistolet aussi bien que le fusil ?

— Mais, dit Lucien, à peu près ; à vingt-cinq pas, je

couperai toujours six balles sur douze à la lame d'un couteau.

J'ôtai mon chapeau et je saluai Lucien.

— Et votre frère, lui demandai-je, est-il de votre force ?

— Mon frère ? reprit-il. Pauvre Louis ! il n'a jamais touché ni un fusil ni un pistolet. Aussi ma crainte est-elle toujours qu'il ne se fasse à Paris quelque mauvaise affaire ; car, brave comme il est, et pour soutenir l'honneur du pays, il se ferait tuer.

Et Lucien poussa le faisan dans la poche de sa grande poche de velours.

— Maintenant, dit-il, mon cher Orlandi, à demain.

— A demain, monsieur Lucien.

— Je connais votre exactitude ; à dix heures, vous, vos amis et vos parents, vous serez au bout de la rue n'est-ce pas ? Du côté de la montagne, à la même heure, te au bout opposé de la rue, Colona se trouvera de son côté avec ses parents et ses amis. Nous, nous serons sur les marches de l'église.

— C'est dit, monsieur Lucien ; merci de la peine. Et vous, monsieur, continua Orlandi en se tournant de mon côté et en me saluant, merci de l'honneur.

Et, sur cet échange de compliments, nous nous séparâmes. Orlandi, rentrant dans le maquis, et nous reprenant le chemin du village.

Quant à Diamante, il resta un moment indécis entre

Orlandi et nous, regardant alternativement à droite et à gauche. Après cinq minutes d'hésitation, il nous fit l'honneur de nous donner la préférence.

J'avoue que je n'avais pas été sans inquiétude, lorsque j'escaladais la double muraille de roches dont j'ai parlé, sur la manière dont je descendrais ; la descente, on le sait, étant, en général, bien autrement difficile que la montée.

Je vis avec un certain plaisir que Lucien, devinant sans doute ma pensée, prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus.

Cette route m'offrait encore un autre avantage, c'était celui de la conversation qu'interrompaient naturellement les endroits escarpés.

Or, comme la pente était douce et le chemin facile, je n'eus pas fait cinquante pas, que je me laissai aller à mes interrogations habituelles.

— Ainsi, dis-je, la paix est faite ?

— Oui, et, comme vous avez pu voir, ce n'est pas sans peine. Enfin, je lui ai fait comprendre que toutes les avances étaient faites par les Colona. D'abord, ils avaient eu cinq hommes tués, tandis que les Orlandi n'en avaient eu que quatre. Les Colona avaient consenti hier à la réconciliation, tandis que les Orlandi n'y consentaient qu'aujourd'hui. Enfin, les Colona s'engageaient à rendre publiquement une poule vivante aux Orlandi, concession qui prouvait qu'ils reconnais-

sent avoir eu tort. Cette dernière considération l'a déterminé.

— Et c'est demain que cette touchante réconciliation doit avoir lieu ?

— Demain, à dix heures. Vous voyez que vous n'êtes pas encore trop malheureux. Vous espériez voir une vendette !

Le jeune homme reprit en riant d'un rire amer :

— Bah ! la belle chose qu'une vendette. Depuis quatre cents ans, en Corse, on n'entend parler que de cela. Vous verrez une réconciliation. Ah ! c'est bien autrement rare qu'une vendette.

Je me mis à rire.

— Vous voyez bien, me dit-il, que vous riez de nous, et vous avez raison ; nous sommes, en vérité, de drôles de gens.

— Non, lui dis-je, je ris d'une chose étrange, c'est de vous voir furieux contre vous-même d'avoir si bien réussi.

— N'est-ce pas ? Ah ! si vous aviez pu me comprendre, vous eussiez admiré mon éloquence. Mais revenez dans dix ans, et, soyez tranquille, tout ce monde parlera français.

— Vous êtes un excellent avocat.

— Non pas, entendons-nous, je suis arbitre. Que diable voulez-vous ! le devoir d'un arbitre, c'est la conciliation. On me nommerait arbitre entre le bon Dieu

et Satan, que je tâcherais de les raccommoder, quoiqu'au fond du cœur je serais bien convaincu qu'en m'écoutant, le bon Dieu ferait une sottise.

Comme je vis que ce genre d'entretien ne faisait qu'aigrir mon compagnon de route, je laissai tomber la conversation, et, comme, de son côté, il n'essaya pas de la relever, nous arrivâmes à la maison sans avoir prononcé un mot de plus.

X

Griffo attendait.

Avant que son maître lui adressât une parole, il avait fouillé dans la poche de sa veste et en avait tiré le faisan. Il avait entendu et reconnu le coup de fusil.

Madame de Franchi n'était pas encore couchée ; seulement, elle s'était retirée dans sa chambre en chargeant Griffo de prier son fils d'entrer chez elle avant de se coucher.

Le jeune homme s'informa si je n'avais besoin de rien, et, sur ma réponse négative, me demanda la permission de se rendre aux ordres de sa mère.

Je lui donnai toute liberté et je montai dans ma chambre.

Je la revis avec un certain orgueil. Mes études sur les analogies ne m'avaient pas trompé, et j'étais fier

d'avoir deviné le caractère de Louis comme j'eusse deviné celui de Lucien.

Je me déshabillai donc lentement, et, après avoir pris les *Orientales* de Victor Hugo dans la bibliothèque du futur avocat, je me mis au lit, plein de la satisfaction de moi-même.

Je venais de relire pour la centième fois *le Feu du ciel* lorsque j'entendis des pas qui montaient l'escalier et qui s'arrêtaient tout doucement à ma porte ; je me doutai que c'était mon hôte qui venait avec l'intention de me souhaiter le bonsoir, mais qui, craignant sans doute que je ne fusse déjà endormi, hésitait à ouvrir la porte.

— Entrez, dis-je en posant mon livre sur la table de nuit.

Effectivement, la porte s'ouvrit et Lucien parut.

— Excusez, me dit-il, mais il me semble, en y réfléchissant, que j'ai été si maussade ce soir, que je n'ai pas voulu me coucher sans vous faire mes excuses ; je viens donc faire amende honorable. et, comme vous paraissez encore avoir bon nombre de questions à me faire, me mettre à votre entière disposition.

— Merci cent fois, lui dis-je ; grâce à votre obligeance, au contraire, je suis à peu près édifié sur tout ce que je voulais savoir, et il ne me reste à apprendre qu'une chose que je me suis promis de ne pas vous demander.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle serait véritablement par trop indis-
crète. Cependant, je vous en préviens, ne me pressez
pas ; je ne réponds pas de moi.

— Eh bien, alors, laissez-vous aller : c'est une mau-
vaise chose qu'une curiosité qui n'est point satisfaite ;
cela éveille naturellement des suppositions, et, sur trois
suppositions, il y en a toujours deux au moins qui sont
plus préjudiciables à celui qui en est l'objet que ne se-
rait la vérité.

— Rassurez-vous sur ce point : mes suppositions les
plus injurieuses à votre égard me mènent tout simple-
ment à croire que vous êtes sorcier.

Le jeune homme se mit à rire.

— Diable ! dit-il vous allez me rendre aussi curieux
que vous ; parlez-donc, c'est moi qui vous en prie.

— Eh bien, vous avez eu la bonté d'éclaircir tout ce
qui était obscur pour moi, moins un seul point : vous
m'avez montré ces belles armes historiques que je vous
demanderais la permission de revoir avant mon départ.

— Et d'une.

— Vous m'avez expliqué ce que signifiait cette dou-
ble et semblable inscription sur la crosse des deux ca-
rabines.

— Et de deux.

— Vous m'avez fait comprendre comment, grâce au
phénomène de votre naissance, vous éprouvez, quoique
à trois cents lieues de lui, les sensations que ressent

votre frère, comme de son côté, sans doute, il éprouve les vôtres.

— Et de trois.

— Mais, lorsque madame de Franchi, à propos de ce sentiment de tristesse que vous avez éprouvé, et qui vous fait croire à quelque événement fâcheux arrivé à votre frère, vous a demandé si vous étiez sûr qu'il ne fût pas mort, vous avez répondu : « Non, s'il était mort, je l'aurais revu. »

— Oui, c'est vrai, j'ai répondu cela.

— Eh bien, si l'explication de ces paroles peut entrer dans une oreille profane, expliquez-les-moi, je vous prie.

La figure du jeune homme avait pris, à mesure que je parlais, une teinte si grave, que je prononçai les derniers mots en hésitant.

Il se fit même, après que j'eus cessé de parler, un moment de silence entre nous deux.

— Tenez, lui dis-je, je vois bien que j'ai été indiscret ; prenons que je n'ai rien dit.

— Non, me dit-il ; seulement, vous êtes un homme du monde, et, par conséquent, vous avez l'esprit quelque peu incrédule. Eh bien, je crains de vous voir traiter de superstition une ancienne tradition de famille qui subsiste chez nous depuis quatre cents ans.

— Écoutez, lui dis-je, je vous jure une chose, c'est que personne, sous le rapport des légendes et des tra-

ditions, n'est plus crédule que moi, et il y a même des choses auxquelles je crois tout particulièrement : c'est aux choses impossibles.

— Ainsi, vous croiriez aux apparitions ?

— Voulez-vous que je vous dise ce qui m'est arrive à moi-même ?

— Oui, cela m'encouragera.

— Mon père est mort en 1807 ; par conséquent, je n'avais pas encore trois ans et demi ; comme le médecin avait annoncé la fin prochaine du malade, on m'avait transporté chez une vieille cousine qui habitait une maison entre cour et jardin.

» Elle m'avait dressé un lit en face du sien, m'y avait couché à mon heure ordinaire, et, malgré le malheur qui me menaçait et duquel je n'avais d'ailleurs pas la conscience, je m'étais endormi ; tout à coup on frappe trois coups violents à la porte de notre chambre ; je me réveille, je descends de mon lit et je m'achemine vers la porte.

» — Où vas-tu ? me demanda ma cousine.

» Réveillée comme moi par ces trois coups, elle ne pouvait maîtriser une certaine terreur, sachant bien que, puisque la première porte de la rue était fermée, personne ne pouvait frapper à la porte de la chambre où nous étions.

» — Je vais ouvrir à papa, qui vient me dire adieu, répondis-je.

» Ce fut elle alors qui sauta à bas du lit et qui me recoucha malgré moi ; car je pleurais fort, criant toujours :

» — Papa est à la porte, et je veux voir papa avant qu'il s'en aille pour toujours.

— Et depuis, cette apparition s'est-elle renouvelée ? demanda Lucien.

— Non, quoique bien souvent je l'aie appelée ; mais, peut-être aussi, Dieu accorde-t-il à la pureté de l'enfant des privilèges qu'il refuse à la corruption de l'homme.

— Eh bien, me dit en souriant Lucien, dans notre famille, nous sommes plus heureux que vous.

— Vous revoyez vos parents morts ?

— Toutes les fois qu'un grand événement va s'accomplir ou s'est accompli.

— Et à quoi attribuez-vous ce privilège accordé à votre famille ?

— Voici ce qui s'est conservé chez nous comme tradition : je vous ai dit que Savilia mourut laissant deux fils.

— Oui, je me le rappelle.

— Ces deux fils grandirent, s'aimant de tout l'amour qu'ils eussent reporté sur leurs autres parents, si leurs autres parents eussent vécu. Ils se jurèrent donc que rien ne pourrait les séparer, pas même la mort ; et, à la suite de je ne sais quelle puissante conjuration, ils écrivirent, avec leur sang, sur un morceau de parche-

min qu'ils échange^{rent}, le serment réciproque que le premier mort apparaîtrait à l'autre, d'abord au moment de sa propre mort, puis ensuite dans tous les moments suprêmes de sa vie. Trois mois après, l'un des deux frères fut tue dans une embuscade, au moment même où l'autre cachetait une lettre qui lui était destinée ; mais, comme il venait d'appuyer sa bague sur la cire encore brûlante, il entendit un soupir derrière lui, et, se retournant, il vit son frère debout et la main appuyée sur son épaule, quoiqu'il ne sentit pas cette main. Alors, par un mouvement machinal, il lui tendit la lettre qui lui était destinée ; l'autre prit la lettre et disparut. La veille de sa mort, il le revit. Sans doute les deux frères ne s'étaient pas seulement engagés pour eux, mais encore pour leurs descendants ; car, depuis cette époque, les apparitions se sont renouvelées, non-seulement au moment de la mort de ceux qui trépassaient, mais encore à la veille de tous les grands événements.

— Et avez-vous jamais eu quelque apparition ?

— Non ; mais, comme mon père, pendant la nuit qui a précédé sa mort, a été prévenu par son père qu'il allait mourir, je présume que nous jouirons, mon frère et moi, du privilège de nos ancêtres, n'ayant rien fait pour démériter de cette faveur.

— Et ce privilège est accordé aux mâles de la famille seulement ?

— Oui.

— C'est étrange !

— C'est comme cela.

Je regardais ce jeune homme qui me disait, froid, grave et calme, une chose regardée comme impossible, et je répétais avec Hamlet :

There are more things in heav'n and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

A Paris, j'eusse pris ce jeune homme pour un mystificateur ; mais, au fond de la Corse, dans un petit village ignoré, il fallait tout bonnement le considérer ou comme un fou qui se trompait de bonne foi, ou comme un être privilégié plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes.

— Et, maintenant, me dit-il après un long silence, savez-vous tout ce que vous voulez savoir ?

— Oui, merci, répondis-je ; je suis touché de votre confiance en moi, et je vous promets de garder le secret.

— Oh ! mon Dieu, me dit-il en souriant, il n'y a point de secret là dedans, et le premier paysan du village vous aurait raconté cette histoire comme je vous la raconte ; seulement, j'espère qu'à Paris mon frère ne se sera point vanté de ce privilège, qui aurait probablement pour résultat de lui faire rire au nez par

les hommes, et de donner des attaques de nerfs aux femmes.

Et, à ces mots, il se leva, et, me souhaitant le bonsoir, se retira dans sa chambre.

Quoique fatigué, j'eus quelque peine à m'endormir ; encore mon sommeil, une fois venu, fut-il agité.

Je revoyais confusément, dans mon rêve, tous les personnages avec lesquels j'avais été mis en relation pendant cette journée, mais formant entre eux une action confuse et sans suite. Au jour seulement, je m'endormis d'un sommeil réel, et ne me réveillai qu'au son de la cloche qui semblait battre à mes oreilles.

Je tirai ma sonnette, car mon sensuel prédécesseur avait poussé le luxe jusqu'à avoir à la portée de sa main le cordon d'une sonnette, la seule sans doute qu'existât dans tout le village.

Aussitôt Griffio parut, de l'eau chaude à la main.

Je vis que M. Louis de Franchi avait assez bien dressé cet espèce de valet de chambre.

Lucien avait déjà demandé deux fois si j'étais réveillé, et avait déclaré qu'à neuf heures et demie, si je ne remuais pas, il entrerait dans ma chambre.

Il était neuf heures vingt-cinq minutes, aussi ne tardai-je pas à le voir paraître.

Cette fois, il était vêtu en Français, et même en Français élégant. Il portait une redingote noire, un gilet de fantaisie, et un pantalon blanc ; car, au commencement

de mars, on porte déjà depuis longtemps des pantalons blancs en Corse.

Il vit que je le regardais avec une certaine surprise.

— Vous admirez ma tenue, me dit-il ; c'est une nouvelle preuve que je me civilise.

— Oui, ma foi, répondis-je, et je vous avoue que je ne suis pas médiocrement étonné de trouver un tailleur de cette force à Ajaccio. Mais, moi, avec mon costume de velours, je vais avoir l'air de Jean de Paris auprès de vous.

— Aussi, ma toilette est-elle de l'Humann tout pur ; rien que cela, mon cher hôte. Comme nous sommes, mon frère et moi, absolument de la même taille, mon frère m'a fait cette plaisanterie de m'envoyer une garde-robe complète, que je n'endosse, comme vous le pensez bien, que dans les grandes occasions : quand M. le préfet passe ; quand M. le général commandant le quatre-vingt-sixième département fait sa tournée ; ou bien encore quand je reçois un hôte comme vous, et que ce bonheur se combine avec un événement aussi solennel que celui qui va s'accomplir.

Il y avait dans ce jeune homme une ironie éternelle conduite par un esprit supérieur, qui, tout en mettant son interlocuteur mal à l'aise avec lui, ne dépassait cependant jamais les bornes d'une parfaite convenance.

Je me contentai donc de m'incliner en signe de re-

merciment, tandis qu'il passait, avec toutes les précautions d'usage, un paire de gants jaunes moulés sur sa main par Boivin ou par Rousseau.

Dans cette tenue, il avait véritablement l'air d'un élégant Parisien.

Pendant ce temps, j'achevais moi-même ma toilette.

Dix heures moins un quart sonnèrent.

— Allons, me dit Lucien, si vous voulez voir le spectacle, je crois qu'il est temps que nous prenions nos stalles ; à moins, toutefois, que vous ne préféreriez déjeuner, ce qui serait bien plus raisonnable, ce me semble.

— Merci ; je mange rarement avant onze heures ou midi ; je puis donc faire face aux deux opérations.

— Alors, venez.

Je pris mon chapeau et je le suivis.

XI

Du haut de cet escalier de huit marches, par lequel on arrivait à la porte du château fort habité par madame de Franchi et son fils, on dominait la place.

Cette place, tout au contraire de la veille, était couverte de monde ; cependant toute cette foule se composait de femmes et d'enfants au-dessous de douze ans : pas un homme ne paraissait.

Sur la première marche de l'église se tenait un homme solennellement ceint d'une écharpe tricolore : c'était le maire.

Sous le portique, un autre homme vêtu de noir était assis devant une table, un papier griffonné à portée de sa main. Cet homme, c'était le notaire ; ce papier griffonné, c'était l'acte de réconciliation.

Je pris place à l'un des côtes de la table avec les parrains d'Orlandi. De l'autre côté étaient les parrains de Colona ; derrière le notaire se plaça Lucien , qui était également pour l'un et pour l'autre.

Au fond, dans le chœur de l'église, on voyait les prêtres prêts à dire la messe.

La pendule sonna dix heures.

Au même instant, un frémissement courut par la foule, et les yeux se portèrent aux deux extrémités de la rue, si l'on peut appeler rue l'intervalle inégal laissé par le caprice d'une cinquantaine de maisons bâties à la fantaisie de leurs propriétaires.

Aussitôt on vit apparaître, du côté de la montagne, Orlandi, et, du côté du fleuve, Colona : chacun était suivi de ses partisans ; mais, selon le programme arrêté, pas un seul ne portait ses armes ; on eût dit, moins les figures quelque peu rébarbatives, d'honnêtes marguilliers suivant un procession.

Les deux chefs des deux partis présentaient un contraste physique bien tranché.

Orlandi, comme j'en ai dit, était grand, mince, brun, agile.

Colona était court, trapu, vigoureux ; il avait la barbe et les cheveux roux ; barbe et cheveux étaient courts et frisés.

Tous deux portaient à la main une branche d'olivier, symbolique emblème de la paix qu'ils allaient sceller, et qui était une poétique invention du maire.

Colona tenait, de plus, par les pattes une poule blanche, destinée à remplacer, à titre de dommages-intérêts, la poule qui, dix ans auparavant, avait donné naissance à la querelle.

La poule était vivante.

Ce point avait été longtemps discuté et avait failli faire manquer l'affaire, Colona regardant comme une double humiliation de rendre vivante cette poule que sa tante avait jetée morte au visage de la cousine d'Orlandi.

Cependant, à force de logique, Lucien avait déterminé Colona à donner la poule, comme, à force de dialectique, il avait déterminé Orlandi à la recevoir.

Au moment où parurent les deux ennemis, les cloches, qui un instant avaient fait silence, sonnèrent à toute volée.

En s'apercevant, Orlandi et Colona firent un même mouvement, indiquant bien clairement une répulsion réciproque ; cependant ils continuèrent leur chemin.

Juste en face de la porte de l'église, ils s'arrêtèrent à quatre pas l'un de l'autre, à peu près.

Si, trois jours auparavant, ces deux hommes se fussent rencontrés à cent pas de distance, l'un des deux serait bien certainement resté sur la place.

Il se fit pendant cinq minutes, non-seulement dans les deux groupes, mais encore dans toute la foule, un silence qui, malgré le but conciliateur de la cérémonie, n'avait rien de pacifique.

Alors M. le maire prit la parole.

— Eh bien, dit-il, Colona, ne savez-vous pas que c'est à vous de parler le premier ?

Colona fit un effort sur lui-même, et prononça quelques mots en patois corse.

Je crus comprendre qu'il exprimait son regret d'avoir été dix ans en vendette avec son bon voisin Orlandi, et qu'il lui offrait en réparation la poule blanche qu'il tenait à la main.

Orlandi attendit que la phrase de son adversaire fût bien nettement terminée, et répondit par quelques autres mots corses qui étaient de sa part la promesse de ne se souvenir de rien que de la réconciliation solennelle qui avait lieu sous les auspices de M. le maire, sous l'arbitrage de M. Lucien, et sous la rédaction de M. le notaire.

Puis tous deux gardèrent de nouveau le silence.

— Eh bien, messieurs, dit le maire, il était con-

venu, ce me semble, qu'on se donnerait la main

Par un mouvement instinctif, les deux ennemis portèrent leurs mains derrière leur dos.

Le maire descendit la marche sur laquelle il était monté, alla chercher derrière son dos la main de Colona, revint prendre derrière le sien la main d'Orlandi; puis, après quelques efforts qu'il essayait de dissimuler à ses administrés sous un sourire, il parvint à joindre les deux mains.

Le notaire saisit le moment, il se leva et lut, tandis que le maire tenait toujours ferme les deux mains, qui firent d'abord ce qu'elles purent pour se dégager, mais qui enfin se résignèrent à rester l'une dans l'autre :

« Par-devant nous, Giuseppe-Antonio Sarrola, notaire royal à Sullacaro, province de Sartène,

» Sur la grande place du village, en face de l'église, en présence de M. le maire, des parrains et de toute la population ;

» Entre Gaetano-Orso Orlandi, dit Orlandini ;

» Et Marco-Vincenzio Colona, dit Schioppone ;

» A été arrêté solennellement ce qui suit :

» A partir de ce jourd'hui, 4 mars 1841, la vendette déclarée depuis dix ans entre eux cessera.

» A partir du même jour, ils vivront ensemble en bons voisins et compères, comme vivaient leurs parents avant

la malheureuse affaire qui a mis la désunion entre leurs familles et leurs amis.

» En toi de quoi, ils ont signé les présentes, sous le portique de l'église du village, avec M. Polo Arbori, maire de la commune, M. Lucien de Franchi, arbitre, les parrains de chacun des deux contractants, et nous notaire.

» Sullacaro, ce 4 mars 1841. »

Je vis avec admiration que, par excès de prudence, le notaire n'avait pas touché le moindre mot de la poule qui mettait Colona en si mauvaise position devant Orlandi.

Aussi la figure de Colona s'éclaircit-elle en raison inverse de ce que la figure d'Orlandi se rembrunissait. Ce dernier regarda la poule qu'il tenait à la main en homme qui éprouvait visiblement une violente tentation de l'envoyer à la figure de Colona. Mais un coup d'œil de Lucien de Franchi arrêta cette mauvaise intention dans son germe.

Le maire vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il monta à reculons en tenant toujours les deux mains l'une dans l'autre, et sans perdre un instant de vue les nouveaux réconciliés.

Puis, pour prévenir un nouveau débat qui ne pouvait manquer d'arriver au moment de signer, vu que chacun des deux adversaires regarderait évidemment comme une concession de signer le premier, il prit

la plume et signa lui-même, et, convertissant la honte en honneur, passa la plume à Orlandi, qui la prit de ses mains, signa et la passa à Lucien, lequel, usant du même subterfuge pacifique, la passa à son tour à Colona, qui fit sa croix.

Au moment même, les chants ecclésiastiques retentirent, comme on chante le *Te Deum* après une victoire.

Nous signâmes tous ensuite, sans distinction de rang ni de titre, comme la noblesse de France avait signé, cent vingt-trois ans auparavant, la protestation contre M. le duc du Maine.

Puis les deux héros de la journée entrèrent dans l'église et allèrent s'agenouiller de chaque côté du chœur, chacun à la place qui lui était destinée.

Je vis qu'à partir de ce moment, Lucien était parfaitement tranquille : tout était fini, la réconciliation était jurée, non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu.

Le reste de l'office divin s'écoula donc sans aucun événement qui mérite d'être rapporté.

La messe terminée, Orlandi et Colona sortirent avec le même cérémonial.

A la porte, sur l'invitation du maire, ils se touchèrent encore la main ; puis chacun reprit, avec son cortège d'amis et de parents, le chemin de sa maison, où, depuis trois ans, ni l'un ni l'autre n'était rentré.

Quant à Lucien et à moi, nous rentrâmes chez madame de Franchi, où le dîner nous attendait.

Il me fut facile de voir, au surcroît d'attentions dont j'étais l'objet, que Lucien avait lu mon nom par-dessus mon épaule au moment où je l'apposais au bas de l'acte, et que ce nom ne lui était pas tout à fait inconnu.

Le matin, j'avais annoncé à Lucien ma résolution de partir après le dîner ; j'étais impérieusement rappelé à Paris par mes répétitions d'un *Mariage sous Louis XV*, et, malgré les instances de la mère et du fils, je persistai dans ma première décision.

Lucien me demanda alors la permission d'user de mon offre en écrivant à son frère, et madame de Franchi, qui, sous sa force antique, n'en cachait pas moins le cœur d'une mère, me fit promettre que je remettrais moi-même cette lettre à son fils.

Le dérangement, au reste, n'était pas grand : Louis de Franchi, en véritable Parisien qu'il était, demeurait rue du Helder, n° 7.

Je demandai à voir une dernière fois la chambre de Lucien, lequel m'y conduisit lui-même, et, me montrant de la main tout ce qui en faisait partie :

— Vous savez, me dit-il, que, si quelque objet vous agréait, il faut le prendre, car cet objet est à vous.

J'allai décrocher un petit poignard placé dans un coin assez obscur pour m'indiquer qu'il n'avait aucune valeur, et, comme j'avais vu Lucien jeter un regard de

curiosité sur ma ceinture de chasse et en louer l'arrangement, je le priai de l'accepter : il eut le bon goût de la prendre sans me faire répéter ma prière une seconde fois.

En ce moment, Griffo parut sur la porte.

Il venait m'annoncer que le cheval était sellé et que le guide m'attendait.

J'avais mis de côté l'offrande que je destinais à Griffo; c'était une espèce de couteau de chasse, avec deux pistolets collés le long de la lame et dont les batteries étaient cachées dans la poignée.

Je n'ai jamais vu ravissement pareil au sien.

Je descendis et je trouvai madame de Franchi au bas de l'escalier; elle m'attendait, pour me souhaiter le bon voyage, à la même place où elle m'avait souhaité la bienvenue. Je lui baisai la main; je me sentais un grand respect pour cette femme si simple et en même temps si digne.

Lucien me conduisit jusqu'à la porte.

— Dans un tout autre jour, dit-il, je selierais mon cheval et je vous reconduirais jusqu'au delà de la montagne; mais, aujourd'hui, je n'ose pas quitter Sullacaro, de peur que l'un ou l'autre de nos deux nouveaux amis ne fasse quelque sottise.

— Et vous faites bien, lui dis-je; quant à moi, croyez que je me félicite d'avoir vu une cérémonie aussi nouvelle en Corse que celle à laquelle je viens d'assister.

— Oui, oui, dit-il, félicitez-vous-en; car vous avez vu une chose qui a dû faire tressaillir nos aïeux dans leurs tombeaux.

— Je comprends; chez eux, la parole était assez sacrée pour qu'ils n'eussent pas eu besoin qu'un notaire intervînt dans la réconciliation?

— Ceux-là ne se fussent pas réconciliés du tout.

Il me tendit la main.

— Ne me chargez-vous pas d'embrasser votre frère? lui dis-je.

— Oui, sans doute, si cela ne vous dérange pas trop.

— Eh bien, alors, embrassons-nous; je ne puis rendre que ce que j'aurai reçu.

Nous nous embrassâmes.

— Ne vous reverrai-je pas un jour? lui demandai-je.

— Oui, si vous revenez en Corse.

— Non, mais si vous venez à Paris, vous.

— Je n'irai jamais, me répondit Lucien.

— En tout cas, vous trouverez des cartes à mon nom sur la cheminée de votre frère. N'oubliez pas l'adresse.

— Je vous promets que, si un événement quelconque me conduisait sur le continent, vous auriez ma première visite.

— Ainsi, c'est convenu.

Il me tendit une dernière fois la main, et nous nous quittâmes; mais, tant qu'il put me voir descendant

la rue qui conduisait à la rivière, il me suivit des yeux.

Tout était assez tranquille dans le village, quoiqu'on y pût remarquer encore cette espèce d'agitation qui suit les grands événements, et je m'éloignais en fixant, à mesure que je passais devant elle, les yeux sur chaque porte, comptant toujours en voir sortir mon filleul Orlandi, qui, en vérité, me devait bien un remerciement et ne me l'avait pas fait.

Mais je dépassai la dernière maison du village, et je m'avançai dans la campagne sans avoir rien vu qui lui ressemblât.

Je croyais avoir été tout à fait oublié, et je dois dire qu'au milieu des graves préoccupations que devait éprouver Orlandi dans une pareille journée, je lui pardonnais sincèrement cet oubli, quand, tout à coup, en arrivant au maquis de Bicchisano, je vis sortir du fourré un homme qui se plaça au milieu du chemin, et que je reconnus à l'instant même pour celui que, dans mon impatience française et dans mon habitude des convenances parisiennes, je taxais d'ingratitude.

Je remarquai qu'il avait déjà eu le temps d'endosser le même costume que celui sous lequel il m'était apparu dans les ruines de Vicentello, c'est-à-dire qu'il portait sa cartouchière, à laquelle était accroché le pistolet de rigueur, et qu'il était armé de son fusil.

Lorsque je fus à vingt pas de lui, il mit le chapeau

à la main, tandis que, de mon côté, je donnais de l'éperon à mon cheval pour ne pas le faire attendre.

— Monsieur, me dit-il, je n'ai pas voulu vous laisser partir ainsi de Sullacaro sans vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu faire à un pauvre paysan comme moi en lui servant de témoin; et, comme, là-bas, je n'avais ni le cœur à l'aise ni la langue libre, je suis venu vous attendre ici.

— Je vous remercie, lui dis-je; mais il ne fallait pas vous déranger de vos affaires pour cela, et tout l'honneur a été pour moi.

— Et puis, continua le bandit, que voulez-vous, monsieur! on ne perd pas en un instant l'habitude de quatre ans. L'air de la montagne est terrible; quand on l'a respiré une fois, on étouffe partout. Tout à l'heure dans ces misérables maisons, je croyais à chaque instant que le toit allait me tomber sur la tête.

— Mais, répondis-je, vous allez cependant reprendre votre vie habituelle. Vous avez une maison, m'a-t-on dit, un champ, une vigne?

— Oui, sans doute; mais ma sœur gardait la maison, et les Lucquois étaient là pour labourer mon champ et vendanger mon raisin. Nous autres Corses, nous ne travaillons pas.

— Que faites-vous, alors?

— Nous inspectons les travailleurs, nous nous promenons le fusil sur l'épaule, nous chassons.

— Eh bien, mon cher monsieur Orlandi, lui dis-je en lui tendant la main, bonne chasse ! Mais rappelez-vous que mon honneur, comme le vôtre, est engagé à ce que vous ne tiriez désormais que sur les mouflons, les daims, les sangliers, les faisans et les perdrix, et jamais sur Marco-Vincenzo Colona, ni sur personne de sa famille.

— Ah ! Excellence, me répondit mon filleul avec une expression de physionomie que je n'avais encore remarquée que sur le visage des plaideurs normands, la poule qu'il m'a rendue était bien maigre !

Et, sans ajouter un mot de plus, il se jeta dans le maquis, où il disparut.

Je continuai mon chemin en méditant sur cette cause de rupture probable entre les Orlandi et les Colona.

Le soir, je couchai à Albiteccia. Le lendemain, j'arrivai à Ajaccio.

Huit jours après, j'étais à Paris.

XII

Le jour même de mon arrivée, je me présentai chez M. Louis de Franchi ; il était sorti.

Je laissai ma carte, avec un petit mot qui lui annonçait que j'arrivais en droite ligne de Sullacaro, et que j'étais chargé pour lui d'une lettre de M. Lucien,

son frère. Je lui demandais son heure, ajoutant que j'avais pris l'engagement de lui remettre cette lettre à lui-même.

Pour me conduire au cabinet de son maître, où je devais écrire ce billet, le domestique me fit successivement traverser la salle à manger et le salon.

Je jetai les yeux autour de moi, avec une curiosité que l'on doit comprendre, et je reconnus les mêmes goûts dont j'avais déjà eu un aperçu à Sullacaro ; seulement, ces goûts étaient relevés de toute l'élégance parisienne. M. Louis de Franchi me parut avoir un charmant logement de garçon.

Le lendemain, comme je m'habillais, c'est-à-dire vers les onze heures du matin, mon domestique m'annonça à son tour M. de Franchi. J'ordonnai de le faire entrer au salon, de lui offrir les journaux, et de lui annoncer que dans un instant j'étais à ses ordres.

En effet, cinq minutes après, j'entrais au salon.

Au bruit que je fis, M. de Franchi, qui, par courtoisie sans doute, s'était mis à lire un feuilleton de moi, qui, à cette époque, paraissait dans la *Presse*, leva la tête.

Je demeurai pétrifié de sa ressemblance avec son frère.

Il se leva.

— Monsieur, me dit-il, j'avais peine à croire à ma bonne fortune en lisant hier le petit billet que m'a re-

mis mon domestique lorsque je suis rentré. Je lui ai fait répéter vingt fois votre signalement, afin de m'assurer qu'il était d'accord avec vos portraits ; enfin, ce matin, dans ma double impatience de vous remercier et d'avoir des nouvelles de ma famille, je me suis présenté chez vous sans trop consulter l'heure ; ce qui me fait craindre d'avoir été peut-être bien matinal.

— Pardon, lui répondis-je, si je ne réponds pas d'abord à votre gracieux compliment ; mais, je vous l'avoue, monsieur, je vous regarde et je me demande si c'est à M. Louis ou à M. Lucien de Franchi que j'ai l'honneur de parler.

— Oui, n'est-ce pas ? la ressemblance est grande, ajouta-t-il en souriant, et, lorsque j'étais encore à Sal-lacaro, il n'y avait guère que mon frère et moi qui pussions ne pas nous y tromper ; cependant, s'il n'a pas, depuis mon départ, fait abjuration de ses habitudes cor-ses, vous avez dû le voir constamment dans un costume qui met entre nous quelque différence.

— Et justement, repris-je, le hasard a fait que, lorsque je l'ai quitté, il était, moins le pantalon blanc, qui n'est pas encore de mise à Paris, vêtu exactement comme vous l'êtes : il en résulte que je n'ai pas même, pour séparer votre présence de son souvenir, cette différence de costume dont vous me parlez. Mais, continuai-je en tirant la lettre de mon portefeuille, je comprends que vous avez hâte d'avoir des nouvelles de

votre famille; prenez donc cette lettre, que j'eusse laissée chez vous hier si je n'eusse promis à madame de Franchi de vous la remettre à vous-même.

— Et vous avez quitté tout le monde bien portant?

— Oui, mais dans l'inquiétude.

— Sur moi?

— Sur vous. Mais lisez cette lettre, je vous prie.

— Vous permettez?

— Comment donc !...

M. de Franchi décacheta la lettre, tandis que je préparais des cigarettes.

Cependant je le suivais des yeux pendant que son regard parcourait rapidement l'épître fraternelle; de temps en temps, il souriait en murmurant :

— Ce cher Lucien ! cette bonne mère !... Oui... oui... je comprends...

Je n'étais pas encore revenu de cette étrange ressemblance; cependant, comme me l'avait dit Lucien, je remarquais plus de blancheur dans le teint et une prononciation plus nette de la langue française.

— Eh bien, repris-je lorsqu'il eut fini, en lui présentant une cigarette qu'il alluma à la mienne; vous l'avez vu, comme je vous l'ai dit, votre famille était inquiète, et je vois avec bonheur que c'était à tort.

— Non, me dit-il avec tristesse, pas tout à fait. Je n'ai point été malade, il est vrai; mais j'ai eu un chagrin, assez violent même, lequel, je vous l'avoue, s'aug-

mentait encore de l'idée qu'en souffrant ici, je faisais là-bas souffrir mon frère.

— M. Lucien m'avait déjà dit ce que vous me dites là, monsieur; mais véritablement, pour que je crusse qu'une chose aussi extraordinaire était la vérité et non point une préoccupation de son esprit, il ne me fallait pas moins que la preuve que j'en ai en ce moment; ainsi, vous-même êtes convaincu, monsieur, que le malaise qu'éprouvait là-bas votre frère dépendait de la souffrance que vous ressentiez ici ?

— Oui, monsieur, parfaitement.

— Alors, repris-je, comme votre réponse affirmative a pour résultat de m'intéresser doublement à ce qui vous arrive, permettez-moi de vous demander, par intérêt et non par curiosité, si le chagrin dont vous me parliez tout à l'heure est passé et si vous êtes en voie de consolation.

— Oh ! mon Dieu ! vous le savez, monsieur, me dit-il, les douleurs les plus vives s'engourdissent avec le temps, et, si aucun accident ne vient envenimer la plaie de mon cœur, eh bien, elle saignera encore quelque temps, puis enfin elle se cicatrisera. En attendant, recevez de nouveau tous mes remerciements, et accordez-moi de temps en temps la permission de venir vous parler de Sullacaro.

— Avec le plus grand plaisir, lui dis-je; mais pourquoi, dans ce moment même, ne continuons-nous pas

une conversation qui m'est aussi agréable qu'à vous ? Tenez, voici mon domestique qui vient m'annoncer que le déjeuner est servi. Faites-moi le plaisir de manger une côtelette avec moi, et alors nous causerons tout à notre aise.

— Impossible, et à mon grand regret. J'ai reçu hier une lettre de M. le garde des sceaux, qui me prie de passer aujourd'hui, à midi, au ministère de la justice, et vous comprenez bien que, moi, pauvre petit avocat en herbe, je ne puis faire attendre un si grand personnage.

— Ah ! mais c'est probablement pour l'affaire des Orlandi et des Colona qu'il vous fait appeler.

— Je le présume, et, comme mon frère me dit que la querelle est terminée...

— Par-devant notaire, je puis vous en donner des nouvelles certaines ; j'ai signé au contrat comme parrain d'Orlandi.

— En effet, mon frère me dit quelques mots de cela.

— Écoutez, me dit-il en tirant sa montre, il est midi moins quelques minutes ; je vais d'abord annoncer à M. le garde des sceaux que mon frère a acquitté ma parole.

— Oh ! religieusement, je vous en réponds.

— Ce cher Lucien ! je savais bien que, quoique ce ne fût pas dans ses sentiments, il le ferait.

— Oui, et il faut lui en savoir gré ; car, je vous en réponds, la chose lui a coûté.

— Nous reparlerons de tout cela plus tard ; car, vous le comprenez bien, il y a un grand bonheur pour moi à revoir, avec les yeux de la pensée, évoqués par vous, ma mère, mon frère, mon pays ! Ainsi, si vous voulez bien me dire votre heure...

— C'est assez difficile maintenant. Pendant les premiers jours qui vont suivre mon retour, je vais être quelque peu vagabond. Mais dites-moi vous-même où je puis vous trouver.

— Écoutez, me dit-il, c'est demain la mi-carême, n'est-ce pas ?

— Demain ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Allez-vous au bal de l'Opéra ?

— Oui et non. Oui, si vous me demandez cela pour m'y donner rendez-vous ; non, si je n'ai aucun intérêt à y aller.

— Il faut que j'y aille, moi ; je suis obligé d'y aller.

— Ah ! ah ! fis-je en souriant, je vois bien, comme vous le disiez tout à l'heure, que le temps engourdit les plus vives douleurs, et que la plaie de votre cœur se cicatrisera.

— Vous vous trompez ; car j'y vais probablement chercher de nouvelles angoisses.

— Alors, n'y allez pas.

— Eh ! mon Dieu ! fait-on ce qu'on veut dans ce

monde ? Je suis entraîné malgré moi ; je vais où la fatalité me pousse. Il vaudrait mieux que je n'y allasse pas, je le sais bien, et cependant j'irai.

— Ainsi donc, demain à l'Opéra ?

— Oui.

— A quelle heure ?

— A minuit et demi, si vous le voulez.

— Où cela ?

— Au foyer. A une heure, j'ai rendez-vous devant la pendule.

— C'est convenu.

Nous nous serrâmes la main, et il sortit vivement.

Midi était près de sonner.

Quant à moi, j'occupai l'après-midi et toute la journée du lendemain à ces courses indispensables à un homme qui vient de faire un voyage de dix-huit mois.

Et le soir, à minuit et demi, j'étais au rendez-vous.

Louis se fit attendre quelque temps ; il avait suivi dans les corridors un masque qu'il avait cru reconnaître ; mais le masque s'était perdu dans la foule, et il n'avait pu le rejoindre.

Je voulus parler de la Corse ; mais Louis était trop distrait pour suivre un si grave sujet de conversation ; ses yeux étaient constamment fixés sur la pendule, et tout à coup il me quitta en s'écriant :

— Ah ! voilà mon bouquet de violettes, dit-il.

Et il fendit la foule pour arriver jusqu'à une femme

qui, effectivement, tenait un énorme bouquet de violettes à la main.

Comme, heureusement pour les promeneurs, il y avait au foyer des bouquets de toute espèce, je fus bientôt accosté moi-même par un bouquet de camellias qui voulut bien m'adresser ses félicitations sur mon heureux retour à Paris.

Au bouquet de camellias succéda un bouquet de roses-pompons.

Au bouquet de roses-pompons un bouquet d'héliotropes.

Enfin, j'en étais à mon cinquième bouquet lorsque je rencontrai D...

— Ah! c'est vous, mon cher, me dit-il, soyez le bienvenu, car vous arrivez à merveille; nous soupçons ce soir chez moi avec un tel et un tel, — il me nomma trois ou quatre de nos amis communs, — et nous comptons sur vous.

— Mille fois merci, très-cher, répondis-je; mais, malgré mon grand désir d'accepter votre invitation, je ne le puis, attendu que je suis avec quelqu'un.

— Mais il me semble qu'il va sans dire que tout le monde aura le droit d'amener son quelqu'un; il est parfaitement convenu qu'il y aura sur la table six carafes d'eau qui n'auront d'autre destination que de tenir les bouquets frais.

— Eh! cher ami, voilà ce qui vous trompe, je n'ai

pas de bouquets à mettre dans vos carafes : je suis avec un ami.

— Eh bien, mais vous savez le proverbe : « Les amis de nos amis... »

— C'est un jeune homme que vous ne connaissez pas.

— Eh bien, nous ferons connaissance.

— Je lui proposerai cette bonne fortune.

— Oui, et, s'il refuse, amenez-le de force.

— Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets...

Et à quelle heure se met-on à table ?

— A trois heures ; mais, comme on y restera jusqu'à six, vous avez de la marge.

— C'est bien.

Un bouquet de myosotis, qui peut-être avait entendu la dernière partie de notre conversation, prit alors le bras de D..., et s'éloigna avec lui.

Quelques instants après, je rencontrai Louis, qui, selon toute probabilité, en avait fini avec son bouquet de violettes.

Comme mon domino était doué d'un esprit assez médiocre, je l'envoyai intriguer un de mes amis, et je repris le bras de Louis.

— Eh bien, lui dis-je, avez-vous appris ce que vous voulez savoir ?

— Oh ! mon Dieu, oui : vous savez bien qu'en général on ne nous dit au bal masqué que les choses qu'on devrait nous laisser ignorer.

— Mon pauvre ami, lui dis-je. Pardon de vous appeler ainsi ; mais il me semble que je vous connais depuis que je connais votre frère... Voyons... Vous êtes malheureux, n'est-ce pas?... Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! mon Dieu, rien qui vaille la peine d'être redit.

Je vis qu'il voulait garder son secret, et je me tus.

Nous fîmes deux ou trois tours en silence ; moi, assez indifférent, car je n'attendais personne ; lui, l'œil toujours au guet et examinant chaque domino qui passait à la portée de notre vue.

— Tenez, lui dis-je, savez-vous ce que vous devriez faire ?

Il tressaillit comme un homme qu'on arrache à ses pensées.

— Moi?... Non !... Que dites-vous ? Pardon...

— Je vous propose une distraction dont vous me paraîsez avoir besoin.

— Laquelle ?

— Venez souper avec moi chez un ami !

— Oh ! non, par exemple... Je serais un trop maussade convive.

— Bah ! on dira des folies, et cela vous égayera.

— D'ailleurs, je ne suis pas invité.

— C'est ce qui vous trompe : vous l'êtes.

— C'est fort gracieux à votre amphytrion, mais, parole d'honneur, je ne me sens pas digne...

En ce moment, nous croisions D... Il paraissait fort occupé de son bouquet de myosotis.

Cependant il me vit.

— Eh bien, me dit-il, c'est convenu, n'est-ce pas ?
A trois heures.

— Moins convenu que jamais, cher ami ; je ne puis pas être des vôtres.

— Allez au diable, alors !

Et il continua son chemin.

— Quel est ce monsieur ? me demanda Louis pour me dire visiblement quelque chose.

— Mais c'est D..., un de nos amis, garçon de beaucoup d'esprit, quoiqu'il soit gérant d'un de nos premiers journaux.

— Monsieur D... ! s'écria Louis, monsieur D... ! vous le connaissez ?

— Sans doute ; je suis depuis deux ou trois ans en relation d'intérêts et surtout d'amitié avec lui.

— Serait-ce chez lui que vous deviez souper ce soir ?

— Justement.

— Alors c'était chez lui que vous m'offriez de me conduire ?

— Oui.

— En ce cas, c'est autre chose, j'accepte, oh ! j'accepte avec grand plaisir.

— A la bonne heure ! ce n'est pas sans peine.

— Peut-être ne devrais-je pas y aller, reprit Louis en souriant avec tristesse; mais vous savez ce que je vous disais avant-hier : on ne va pas où l'on devrait aller, on va où le destin nous pousse; et la preuve, c'est que j'aurais mieux fait de ne pas venir ce soir ici.

En ce moment, nous croisâmes de nouveau D...

— Mon cher ami, lui dis-je, j'ai changé d'avis.

— Et vous êtes des nôtres?

— Oui.

— Ah! bravo! Cependant, je dois vous prévenir d'une chose.

— De laquelle?

— C'est que quiconque soupe avec nous ce soir doit y souper encore après-demain.

— Et en vertu de quelle loi?

— En vertu d'un pari fait avec Château-Renaud.

Je sentis tressaillir vivement Louis, dont le bras était passé sous le mien.

Je me retournai; mais, quoiqu'il fût plus pâle qu'un instant auparavant, son visage était resté impassible.

— Et quel est ce pari? demandai-je à D...

— Oh! ce serait trop longtemps à vous dire ici. Puis il y a une personne intéressée dans ce pari qui pourrait le lui faire perdre si elle en entendait parler.

— A merveille! A trois heures.

— A trois heures.

Nous nous séparâmes de nouveau : en passant devant

la pendule, je jetai les yeux sur le cadran : il était deux heures trente-cinq minutes.

— Connaissez-vous ce M. de Château-Renaud ? me demanda Louis avec une voix dont il essayait vainement de dissimuler l'émotion.

— De vue seulement ; je l'ai rencontré parfois dans le monde.

— Alors ce n'est pas un de vos amis ?

— Ce n'est pas même une simple connaissance.

— Ah ! tant mieux ! me dit Louis.

— Pourquoi cela ?

— Pour rien.

— Mais, vous-même, le connaissez-vous ?

— Indirectement.

Malgré l'évasif de la réponse, il me fut facile de voir qu'il y avait entre M. de Franchi et M. de Château-Renaud quelque chose de ces relations mystérieuses dont une femme est le conducteur. Un sentiment instinctif me fit comprendre alors qu'il vaudrait mieux pour mon compagnon que nous rentrassions chacun chez nous.

— Tenez, lui dis-je, monsieur de Franchi, voulez-vous en croire mon conseil ?

— En quoi, dites ?

— N'allons pas souper chez D...

— A quel propos ? Ne nous attend-il pas, ou plutôt ne lui avez-vous pas dit que vous lui ameniez un convive ?

— Si fait, ce n'est point pour cela.

— Et pourquoi alors?

— Parce que je crois tout simplement qu'il vaut mieux que nous n'y allions pas.

— Mais enfin, vous avez une raison pour avoir changé d'avis; tout à l'heure vous insistiez pour m'y conduire presque malgré moi.

— Nous n'aurions qu'à rencontrer M. de Château-Renaud.

— Tant mieux ! on le dit fort aimable, et je serais enchanté de faire avec lui plus ample connaissance.

— Eh bien, soit, repris-je. Allons-y donc, puisque vous le voulez.

— Nous descendîmes prendre nos paletots.

D... demeurait à deux pas de l'Opéra; il faisait beau : je pensai que le grand air calmerait toujours quelque peu l'esprit de mon compagnon. Je lui proposai d'aller à pied : il accepta,

XIII

Nous trouvâmes au salon plusieurs de mes amis, des habitués du foyer de l'Opéra, des locataires de la loge infernale, de B..., L..., V..., A... De plus, comme je m'en étais douté, deux ou trois dominos démasqués qui

tenaient leurs bouquets à la main en attendant le moment de les planter dans les carafes.

Je présentai Louis de Franchi aux uns et aux autres; il est inutile de dire qu'il fut gracieusement accueilli des uns et des autres.

Dix minutes après, D... rentra à son tour, ramenant le bouquet de myosotis, lequel se démasqua avec un abandon et une facilité qui indiquaient la jolie femme d'abord, et ensuite la femme habituée à ces sortes de parties.

Je présentai M. de Franchi à D...

— Maintenant, dit de B..., si toutes les présentations sont faites, je demande qu'on se mette à table.

— Toutes les présentations sont faites; mais tous les convives ne sont pas arrivés, répondit D...

— Et qui nous manque-t-il donc?

— Il nous manque encore Château-Renaud.

— Ah! c'est juste. N'y a-t-il pas un pari, demanda V...?

— Oui, un pari pour un souper de douze personnes, qu'il ne nous amène pas une certaine dame qu'il s'est engagé à nous amener.

— Et quelle est donc cette dame, demanda le bouquet de myosotis, qui est si farouche, qu'on engage à son endroit de semblables paris?

Je regardai de Franchi; il était calme en apparence, mais pâle comme la mort.

— Ma foi, répondit D..., je ne crois pas qu'il y ait grande indiscretion à vous nommer le masque, d'autant plus que, selon toute probabilité, vous ne le connaissez pas. C'est madame...

Louis posa la main sur le bras de D...

— Monsieur, lui dit-il, en faveur de notre nouvelle connaissance, accordez-moi une grâce.

— Laquelle, monsieur ?

— Ne nommez pas la personne qui doit venir avec M. de Château-Renaud : vous savez que c'est une femme mariée.

— Oui, mais dont le mari est à Smyrne, aux Indes, au Mexique, je ne sais où. Quand on a un mari si loin, vous le savez, c'est comme si on n'en avait pas.

— Son mari revient dans quelques jours ; je le connais ; c'est un galant homme, et je voudrais, si c'est possible, lui épargner le chagrin d'apprendre, à son retour, que sa femme a fait une pareille inconséquence.

— Alors, monsieur, excusez-moi, dit D... J'ignorais que vous connussiez cette dame ; je doutais même qu'elle fût mariée ; mais, puisque vous la connaissez, puisque vous connaissez son mari...

— Je les connais.

— Nous y mettrons la plus grande discrétion. Messieurs et mesdames, que Château-Renaud vienne ou ne vienne pas, qu'il vienne seul ou accompagné, qu'il

perde ou gagne son pari, je vous demande le secret sur toute cette aventure.

Le secret fut promis d'une seule voix, non pas probablement par un sentiment bien profond des convenances sociales, mais parce qu'on avait très-faim, et, par conséquent, qu'on était pressé de se mettre à table.

— Merci, monsieur, dit de Franchi à D... en lui tendant la main ; je vous assure que vous venez de faire acte de galant homme.

On passa dans la salle à manger, et chacun prit sa place. Deux places restèrent vacantes : c'étaient celles de Château-Renaud et de la personne qu'il devait amener.

Le domestique voulut enlever les couverts.

— Non, dit le maître de la maison, laissez ; Château-Renaud a jusqu'à quatre heures. A quatre heures, vous desservirez ; à quatre heures sonnantes, il aura perdu.

Je ne quittais pas du regard M. de Franchi ; je le vis tourner les yeux vers la pendule ; elle marquait trois heures quarante minutes.

— Aïlez-vous bien ? demanda Louis froidement.

— Cela ne me regarde pas, dit en riant D... ; cela regarde Château-Renaud, j'ai fait régler ma pendule sur sa montre, afin qu'il ne se plaigne pas d'avoir été surpris.

— Eh ! messieurs, dit le bouquet de myosotis, pour Dieu ! puisqu'on ne peut pas parler de Château-Renaud

et de son inconnue, n'en parlons pas; car nous allons tomber dans les symboles, dans les allégories et dans les énigmes; ce qui est mortellement ennuyeux.

— Vous avez raison, Est..., répondit V...; il y a tant de femmes dont on peut parler et qui ne demandent pas mieux qu'on parle d'elles.

— A la santé de celles-là, dit D...

Et l'on commença à remplir les verres de champagne glacé. Chaque convive avait sa bouteille près de lui.

Je remarquai que Louis effleurait à peine son verre de ses lèvres.

— Buvez donc, lui dis-je; vous voyez bien qu'il ne viendra pas.

— Il n'est encore que quatre heures moins un quart, dit-il. A quatre heures, tout en retard que je serai, je vous promets de rattraper celui qui sera le plus en avance.

— A la bonne heure.

Pendant que nous échangeons ces paroles à voix basse, la conversation devenait générale et bruyante; de temps en temps, D... et Louis jetaient les yeux sur la pendule, qui continuait à poursuivre sa marche impassible, malgré l'impatience des deux personnes qui consultaient son aiguille.

A quatre heures moins cinq minutes, je regardai Louis.

— A votre santé! lui dis-je.

Il prit son verre en souriant et le porta à ses lèvres.

Il en avait bu la moitié, à peu près, quand un coup de sonnette retentit.

J'aurais cru qu'il ne pouvait pas devenir plus pâle, je me trompais.

— C'est lui, dit-il.

— Oui; mais ce n'est peut-être pas elle, répondis-je.

— C'est ce que nous allons voir à l'instant.

Le coup de sonnette avait éveillé l'attention de tout le monde, et le silence le plus profond avait immédiatement succédé à la bruyante conversation qui courait tout autour de la table et qui, de temps en temps, sautait par-dessus.

On entendit alors comme un débat dans l'antichambre.

D... se leva aussitôt et alla ouvrir la porte.

— J'ai reconnu sa voix, me dit Louis en me saisissant le poignet qu'il serra avec force.

— Allons, allons, du courage, soyez homme, répondis-je; il est évident que, si elle vient souper ainsi chez un homme qu'elle ne connaît pas et avec des gens qu'elle ne connaît pas davantage, c'est une catin, et une catin n'est pas digne de l'amour d'un galant homme.

— Mais, je vous en supplie, madame, disait D... dans l'antichambre, entrez donc; je vous assure que nous sommes tout à fait entre amis.

— Mais entre donc, ma chère Émilie, disait M. de

Château-Renaud ; tu ne te démasqueras pas si tu veux.

— Le misérable ! murmura Louis de Franchi.

En ce moment, une femme entra, traînée plutôt que conduite par D..., qui croyait accomplir son office de maître de maison, et par Château-Renaud.

— Quatre heures moins trois minutes, dit tout bas Château-Renaud à D...

— Très-bien, mon cher, vous avez gagné.

— Pas encore, monsieur, dit la jeune femme inconnue en s'adressant à Château-Renaud, et en se redressant de toute sa hauteur ; car je comprends votre insistance maintenant... vous aviez parié de m'amener souper ici, n'est-ce pas ?

Château-Renaud se tut. Elle s'adressa à D...

— Puisque cet homme ne répond pas, répondez, vous, monsieur, dit-elle : n'est-ce pas que M. de Château-Renaud avait parié qu'il m'amènerait souper chez vous ?

— Je ne puis pas vous cacher, madame, que M. de Château-Renaud m'avait flatté de cet espoir.

— Eh bien, M. de Château-Renaud a perdu ; car j'ignorais où il me conduisait et je croyais aller souper chez une de mes amies ; or, comme je ne suis pas venue volontairement, M. de Château-Renaud doit, ce me semble, perdre le bénéfice de la gageure.

— Mais, maintenant que vous y êtes, chère Émilie, reprit M. de Château-Renaud, vous resterez, n'est-ce

pas ? Voyez, nous avons bonne compagnie en hommes et joyeuse compagnie en femmes.

— Maintenant que j'y suis, dit l'inconnue, je remercierai monsieur, qui me paraît le maître de la maison, du bon accueil qu'il veut bien me faire ; mais, comme malheureusement je ne puis répondre à sa gracieuse invitation, je prierai M. Louis de Franchi de me donner le bras et de me reconduire chez moi.

Louis de Franchi ne fit qu'un bond, et se trouva, en une seconde, entre M. de Château-Renaud et l'inconnue.

— Je vous ferai observer, madame, dit-il les dents serrées par la colère, que c'est moi qui vous ai amenée, et que, par conséquent, c'est à moi de vous reconduire.

— Messieurs, dit l'inconnue, vous êtes ici cinq hommes, je me mets sous la sauvegarde de votre honneur ; vous empêcherez bien, je l'espère, M. de Château-Renaud de me faire violence.

Château-Renaud fit un mouvement ; nous nous levâmes tous.

— C'est bien, madame, dit-il, vous êtes libre ; je sais à qui je dois m'en prendre.

— Si c'est à moi, monsieur, dit Louis de Franchi avec un air de hauteur impossible à exprimer, vous me trouverez demain toute la journée, rue du Helder n° 7.

— C'est bien, monsieur ; peut-être n'aurai-je pas

l'honneur de me présenter chez vous moi-même ; mais j'espère qu'en mon lieu et place, vous voudrez bien recevoir deux de mes amis.

— Il vous manquait, monsieur, dit Louis de Franchi en haussant les épaules, de donner un pareil rendez-vous devant une femme. Venez, madame, continua-t-il en prenant le bras de l'inconnue, et croyez que je vous remercie du fond du cœur de l'honneur que vous me faites.

Et tous deux sortirent au milieu d'un profond silence.

— Eh bien, quoi, messieurs ? dit Château-Renaud quand la porte se fut refermée : j'ai perdu, voilà tout. A après-demain soir, tous tant que nous sommes ici, aux Frères-Provençaux.

Et il s'assit à l'une des deux places vides, et tendit son verre à D..., qui le remplit bord à bord.

Cependant, comme on le comprend bien, malgré la bruyante hilarité de M. de Château-Renaud, le reste du souper fut assez maussade.

XIV

Le lendemain, ou plutôt le jour même, j'étais à dix heures du matin à la porte de M. Louis de Franchi.

Comme je montais l'escalier, je rencontrai deux jeu-

nes gens qui descendaient : l'un était évidemment un homme du monde ; l'autre, décoré de la Légion d'honneur, paraissait, quoique habillé en bourgeois, être un militaire.

Je me doutai que ces deux messieurs sortaient de chez M. Louis de Franchi, et je les suivis des yeux jusqu'au bas de l'escalier, puis je continuai mon chemin et je sonnai.

Le domestique vint m'ouvrir ; son maître était dans son cabinet.

Lorsqu'il entra pour m'annoncer, Louis, qui était assis et occupé à écrire, retourna la tête.

— Eh ! justement, dit-il en tordant le billet commencé et en le jetant au feu, ce billet était à votre intention, et j'allais envoyer chez vous. C'est bien, Joseph, je n'y suis pour personne.

Le domestique sortit.

— N'avez-vous pas rencontré deux messieurs sur l'escalier ? continua Louis en avançant un fauteuil.

— Oui, dont l'un est décoré.

— C'est cela même.

— Je me suis douté qu'ils sortaient de chez vous.

— Et vous avez deviné juste.

— Venaient-ils de la part de M. de Château-Renaud ?

— Ce sont ses témoins.

— Ah ! diable ! il a pris la chose au sérieux, à ce qu'il paraît.

— Il ne pouvait guère faire autrement, vous en conviendrez, répondit Louis de Franchi.

— Et ils venaient?...

— Me prier de leur envoyer deux de mes amis pour causer d'affaires avec eux; c'est alors que j'ai pensé à vous.

— Je suis très-honoré de votre souvenir; mais je ne puis me présenter seul chez eux.

— J'ai fait prier un de mes amis, le baron Giordano Martelli, de venir déjeuner avec moi. A onze heures, il sera ici. Nous déjeunerons ensemble, et, à midi, vous aurez la bonté de passer chez ces messieurs, qui ont promis de se tenir chez eux jusqu'à trois heures. Voici leurs noms et leurs adresses.

Louis me présenta deux cartes.

L'un s'appelait le baron René de Châteaugrand, l'autre M. Adrien de Boissy.

Le premier demeurait rue de la Paix, n° 12;

Le second, qui, ainsi que je m'en étais douté, appartenait à l'armée, était lieutenant aux chasseurs d'Afrique, et demeurait rue de Lille, n° 29.

Je tournai et retournai les cartes dans ma main.

— Eh bien, qu'y a-t-il qui vous embarrasse? demanda Louis.

— Je voudrais savoir bien franchement de vous si vous regardez cette affaire comme sérieuse. Vous comprenez que toute notre conduite se réglera là-dessus.

— Comment donc ! comme très-sérieux ! D'ailleurs, vous avez dû l'entendre, je me suis mis à la disposition de M. de Château-Renaud, et c'est lui qui m'envoie ses témoins. Je n'ai donc qu'à me laisser faire.

— Oui, certainement... mais enfin...

— Achevez donc, reprit Louis en souriant.

— Mais enfin... faudrait-il savoir pourquoi vous vous battez. On ne peut pas voir deux hommes se couper la gorge sans savoir au moins le motif du combat. Vous le savez bien, la position du témoin est plus grave que celle du combattant.

— Aussi je vous dirai en deux mots la cause de cette querelle. La voici :

» A mon arrivée à Paris, un de mes amis, capitaine de frégate, me présenta à sa femme. Elle était belle, elle était jeune ; sa vue me fit une impression si profonde, que, craignant d'en devenir amoureux, je profitai le plus rarement que je pus de la permission qui m'était accordée de venir à toute heure dans la maison.

» Mon ami se plaignait de mon indifférence, et alors je lui dis franchement la vérité ; c'est-à-dire que sa femme était trop charmante en tout pour que je m'exposasse à la voir souvent. Il sourit, me tendit la main, et exigea que je vinsse dîner avec lui le jour même.

» — Mon cher Louis, me dit-il au dessert, je pars dans trois semaines pour le Mexique ; peut-être resterai-je absent trois mois, peut-être six mois, peut-être

plus longtemps. Nous autres marins, nous connaissons quelquefois l'heure du départ, mais jamais celle du retour. Je vous recommande Émilie en mon absence. Émilie, je vous prie de traiter Louis de Franchi comme votre frère.

» La jeune femme répondit en me tendant la main.

» J'étais stupéfait : je ne sus que répondre, et je dus paraître fort niais à ma future sœur.

» Trois semaines après, effectivement, mon ami partit.

» Pendant ces trois semaines, il avait exigé que je vinsse dîner en famille avec lui au moins une fois par semaine.

» Émilie resta avec sa mère : je n'ai pas besoin de dire que la confiance de son mari me l'avait rendue sacrée, et que, tout en l'aimant plus que ne devait le faire un frère, je ne la regardai jamais que comme une sœur.

» Six mois s'écoulèrent.

» Émilie demeurait avec sa mère ; et, en partant, son mari avait exigé qu'elle continuât de recevoir. Mon pauvre ami ne craignait rien tant que la réputation d'homme jaloux : le fait est qu'il adorait Émilie, et qu'il avait entière confiance en elle.

» Émilie continua donc de recevoir. D'ailleurs, les réceptions étaient intimes, et la présence de sa mère ôtait aux plus mauvais esprits tout prétexte de blâme ;

aussi, personne ne s'avisa-t-il de dire un mot qui pût porter atteinte à sa réputation.

» Il y a trois mois, à peu près, M. de Château-Renaud se fit présenter.

» Vous croyez aux pressentiments, n'est-ce pas ? A son aspect, je tressaillis ; il ne m'adressa point la parole ; il fut ce que doit être dans un salon un homme du monde, et cependant, lorsqu'il sortit, je le haïssais déjà.

» Pourquoi ? Je n'en savais rien moi-même.

» Ou plutôt je m'étais aperçu que cette impression que j'avais éprouvée en voyant pour la première fois Émilie, il l'avait éprouvée lui-même.

» De son côté, il me semblait qu'Émilie l'avait reçu avec une coquetterie inaccoutumée. Sans doute je me trompais ; mais, je vous l'ai dit, au fond du cœur, je n'avais pas cessé d'aimer Émilie, et j'étais jaloux.

» Aussi, à la prochaine soirée, ne perdis-je pas de vue M. de Château-Renaud : peut-être s'aperçut-il de mon affectation à le suivre des yeux, et il me sembla qu'en causant à demi-voix avec Émilie, il essayait de me tourner en ridicule.

» Si je n'avais écouté que la voix de mon cœur, dès ce soir-là, je lui eusse cherché une querelle sous un prétexte quelconque et me fusse battu avec lui ; mais je me contins en me répétant à moi-même qu'une telle conduite serait absurde.

» Que voulez-vous ! chaque vendredi fut pour moi désormais un supplice.

» M. de Château-Renaud est tout à fait un homme du monde, un élégant, un lion ; je reconnaissais sous beaucoup de rapports sa supériorité sur moi ; mais il me semblait qu'Émilie le mettait encore plus haut qu'il ne méritait d'être.

» Bientôt je crus remarquer que je n'étais point le seul qui s'aperçût de cette préférence d'Émilie pour M. de Château-Renaud , et cette préférence s'augmenta de telle façon et devint enfin si visible, qu'un jour Gior-dano, qui était comme moi un habitué de la maison, m'en parla.

» Dès lors, mon parti fut pris ; je résolus d'en parler à mon tour à Émilie, convaincu que j'étais encore qu'il n'y avait de sa part que de l'inconséquence, et que je n'avais qu'à lui ouvrir les yeux sur sa propre conduite pour qu'elle en réformât tout ce qui, jusque-là, avait pu la faire accuser de légèreté.

» Mais, à mon grand étonnement, Émilie prit mes observations en plaisanterie, prétendant que j'étais fou, et que ceux qui partageaient mes idées étaient aussi fous que moi.

» J'insistai.

» Émilie me répondit qu'elle ne s'en rapporterait pas à moi dans une pareille affaire, et qu'un homme amoureux était nécessairement un juge prévenu.

» Je demeurai stupéfait ; son mari lui avait tout dit.

» Dès lors, vous le comprenez, mon rôle, envisagé sous le point de vue d'amant malheureux et jaloux, devenait ridicule et presque odieux ; je cessai d'aller chez Émilie.

» Quoique ayant cessé d'assister aux soirées d'Émilie, je n'en avais pas moins de ses nouvelles ; je n'en savais pas moins ce qu'elle faisait, et je n'en étais pas moins malheureux ; car on commençait à remarquer les assiduités de M. de Château-Renaud près d'Émilie et à en parler tout haut.

» Je me résolus à lui écrire ; je le fis avec toute la mesure dont j'étais capable, la suppliant, au nom de son honneur compromis, au nom de son mari absent et plein de confiance en elle, de veiller sévèrement sur ce qu'elle faisait ; elle ne me répondit pas.

» Que voulez-vous ! l'amour est indépendant de la volonté ; la pauvre créature aimait, et, comme elle aimait, elle était aveugle ou plutôt voulait absolument l'être.

» Quelque temps après, j'entendis dire tout haut qu'Émilie était la maîtresse de M. de Château-Renaud.

» Ce que je souffris ne peut pas s'exprimer.

» Ce fut alors que mon pauvre frère éprouva le contre-coup de ma douleur.

» Cependant une douzaine de jours s'écoulèrent, et, sur ces entrefaites, vous arrivâtes.

» Le jour même où vous vous présentâtes chez moi, j'avais reçu une lettre anonyme. Cette lettre était de la part d'une dame inconnue qui me donnait rendez-vous au bal de l'Opéra.

» Cette dame me disait qu'elle avait certains renseignements à me communiquer sur une dame de mes amies, dont elle se contentait pour le moment de me dire le prénom.

» Ce prénom était *Émilie*.

» Je devais la reconnaître à un bouquet de violettes.

» Je vous dis alors que j'aurais dû ne point aller à ce bal ; mais, je vous le répète, j'étais poussé par la fatalité.

» J'y vins ; je trouvai mon domino à l'heure et à la place indiquées. Il me confirma ce qu'on m'avait déjà dit, que M. de Château-Renaud était l'amant d'Émilie, et, comme j'en doutais, ou plutôt comme je faisais semblant d'en douter, il me donna cette preuve que M. de Château-Renaud avait parié qu'il conduirait sa nouvelle maîtresse souper chez M. D...

» Le hasard a fait que vous connaissiez M. D... ; que vous étiez invité à ce souper ; que vous aviez la faculté d'y mener un ami ; que vous avez proposé de m'y conduire, et que j'ai accepté.

» Vous savez le reste.

» Maintenant, que puis-je faire autrement sinon que d'attendre et d'accepter les propositions qui me seront faites ?

Il n'y avait rien à répondre à cela : j'inclinai donc la tête.

— Mais, repris-je au bout d'un instant avec un sentiment de crainte, je crois me rappeler, je me trompe j'espère, que votre frère m'a dit que vous n'aviez jamais touché ni à un pistolet ni à une épée.

— C'est vrai.

— Mais alors vous êtes à la merci de votre adversaire.

— Que voulez-vous, Dieu y pourvoira !

XIV

En ce moment, le valet de chambre annonça le baron Giordano Martelli.

C'était, comme Louis de Franchi, un jeune Corse de la province de Sartène ; il servait dans le 44^e régiment, où deux ou trois faits d'armes admirables l'avaient fait nommer capitaine à l'âge de vingt-trois ans. Il va sans dire qu'il était vêtu en bourgeois.

— Eh bien, lui dit-il, après m'avoir salué, la chose en est donc arrivée enfin où elle en devait venir, et, d'après ce que tu m'écris, tu auras, selon toute probabilité, la visite des témoins de M. de Château-Renaud dans la journée.

— Je l'ai eue, dit Louis.

— Ces messieurs ont laissé leurs noms et leurs adresses ?

— Voici leurs cartes.

— Bien ! ton valet de chambre m'a dit que nous étions servis ; déjeunons, et nous irons ensuite leur rendre leur visite.

Nous passâmes dans la salle à manger, et il ne fut plus question de l'affaire qui nous réunissait.

Ce fut alors seulement que Louis m'interrogea sur mon voyage en Corse, et que je trouvai l'occasion de lui raconter tout ce que le lecteur sait déjà.

A cette heure que l'esprit du jeune homme était calmé par l'idée qu'il se battait le lendemain avec M. de Château-Renaud, tous les sentiments de patrie et de famille lui revenaient au cœur.

Il me fit vingt fois répéter ce que m'avaient dit son frère et sa mère. Il était surtout fort touché, connaissant les mœurs véritablement corses de Lucien, des soins qu'il avait mis à apaiser la querelle des Orlandi et des Colona.

Midi sonna.

— Je crois, sans vous chasser le moins du monde, messieurs, dit Louis, qu'il serait temps de rendre à ces messieurs leur visite ; en tardant davantage, ils pourraient croire que nous y mettons de la négligence.

— Oh ! sur ce point, rassurez-vous, repartis-je ; ils

sortent d'ici il y a deux heures à peine, et il vous a fallu le temps de nous prévenir.

— N'importe, dit le baron Giordano, Louis a raison.

— Maintenant, dis-je à Louis, il faut cependant que nous sachions quelle arme vous préférez de l'épée ou du pistolet.

— Oh ! mon Dieu, je vous l'ai dit, cela m'est parfaitement égal, attendu que je ne suis familier ni avec l'une ni avec l'autre. D'ailleurs, M. de Château-Renaud m'épargnera l'embarras du choix. Il se regardera sans doute comme l'offensé, et, à ce titre, il pourra prendre l'arme qui lui conviendra.

— Cependant l'offense est discutable. Vous n'avez rien fait autre chose que présenter le bras qu'on réclamait de vous.

— Écoutez, me dit Louis : toute discussion, à mon avis, pourrait prendre la tournure d'un désir d'arrangement. J'ai des goûts fort paisibles, comme vous le savez ; je suis loin d'être duelliste, puisque c'est la première affaire que j'ai ; mais c'est justement à cause de toutes ces raisons que je veux être beau joueur.

— Cela vous est bien aisé à dire, mon cher ; vous ne jouez que votre vie, vous, et vous nous laissez à nous, en face de toute votre famille, la responsabilité de ce qui arrivera.

— Oh ! quant à cela, soyez tranquilles, je connais ma mère et mon frère. Ils vous demanderont : « Louis

s'est-il conduit en galant homme ? » et, quand vous aurez répondu : « Oui, » ils diront : « C'est bien. »

— Mais enfin, que diable ! faut-il cependant que nous sachions quelle arme vous préférez.

— Eh bien, si l'on propose le pistolet, acceptez-le tout de suite.

— C'était mon avis aussi, dit le baron.

— Va donc pour le pistolet, répondis-je, puisque c'est votre avis à tous deux. Mais le pistolet est une vilaine arme.

— Ai-je le temps d'apprendre à tirer l'épée d'ici à demain ?

— Non. Cependant, avec une bonne leçon de Grisier, peut-être arriveriez-vous à vous défendre.

Louis sourit.

— Croyez-moi, dit-il, ce qui arrivera de moi demain matin est déjà écrit là-haut, et, quelque chose que nous y puissions faire, vous et moi, nous n'y changerons rien.

Sur ce, nous lui serrâmes la main et nous descendîmes.

Notre première visite fut naturellement pour le témoin de notre adversaire qui se trouvait le plus proche de nous.

Nous nous rendîmes donc chez M. René de Châteaugrand, qui demeurait, comme nous l'avons dit, rue de la Paix, n° 12.

La porte était interdite à quiconque ne se présenterait point de la part de M. Louis de Franchi.

Nous déclinâmes notre mission, présentâmes nos cartes, et fûmes introduits à l'instant même.

Nous trouvâmes dans M. de Châteaugrand un homme du monde parfaitement élégant. Il ne voulut point que nous nous donnassions la peine de passer chez M. de Boissy, nous disant qu'ils étaient convenus ensemble que le premier chez lequel nous nous présenterions enverrait chercher l'autre.

Il envoya donc aussitôt son laquais prévenir M. Adrien de Boissy que nous l'attendions chez lui.

Pendant ce moment d'attente, il ne fut pas une seconde question de l'affaire qui nous amenait. On parla courses, chasse, opéra.

M. de Boissy arriva au bout de dix minutes.

Ces messieurs ne mirent pas même en avant la prétention du choix des armes : l'épée ou le pistolet étant également familiers à M. de Château-Renaud, il s'en remettait du choix à M. de Franchi lui-même ou au hasard. On jeta un louis en l'air, face pour l'épée, pile pour le pistolet ; le louis retomba pile.

Il fut donc décidé que le combat aurait lieu le lendemain à neuf heures du matin, au bois de Vincennes ; que les adversaires seraient placés à vingt pas de distance ; qu'on frapperait trois coups dans les mains, et qu'au troisième coup, ils tireraient.

Nous allâmes rendre cette réponse à de Franchi.

Le même soir, je trouvai en rentrant chez moi les cartes de MM. de Châteaugrand et de Boissy.

XVI

Je m'étais présenté à huit heures du soir chez M. de Franchi, pour lui demander s'il n'avait pas quelque recommandation à me faire ; mais il m'avait prié d'attendre au lendemain, en me répondant d'un air étrange :

— La nuit porte conseil.

Le lendemain donc, au lieu d'aller le prendre à huit heures, ce qui nous donnait encore marge suffisante pour être au rendez-vous à neuf, j'étais chez Louis de Franchi à sept heures et demie.

Il était déjà dans son cabinet et écrivait.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte, il se retourna.

Il était très-pâle.

— Pardon, me dit-il, j'achève d'écrire à ma mère ; asseyez-vous, prenez un journal, si les journaux sont arrivés ; tenez, *la Presse*, par exemple, il y a un charmant feuilleton de M. Méry.

Je pris le journal indiqué et je m'assis, regardant avec étonnement l'opposition que faisait cette pâleur

presque livide du jeune homme avec sa voix douce, grave et calme.

J'essayai de lire; mais je suivais des yeux les caractères, sans qu'ils présentassent aucun sens distinct à mon esprit.

Au bout de cinq minutes :

— J'ai fini, dit-il.

Et, sonnait aussitôt son valet de chambre :

— Joseph, je n'y suis pour personne, pas même pour Giordano; faites-le entrer au salon; je désire, sans être interrompu par qui que ce soit, être dix minutes seul avec monsieur.

Le valet referma la porte.

— Tenez, me dit-il, mon cher Alexandre, Giordano est Corse, il a des idées corses; je ne puis donc me fier à lui dans ce que je désire; je lui demanderai le secret, et voilà tout; quant à vous, il faut que vous me promettiez d'exécuter de point en point mes instructions.

— Certainement! n'est-ce pas un devoir pour un témoin?

— Un devoir d'autant plus réel qu'ainsi vous épargnez peut-être à notre famille un second malheur.

— Un second malheur? demandai-je étonné.

— Tenez, me dit-il, voici ce que j'écris à ma mère; lisez cette lettre.

Je pris la lettre des mains de Franchi, et je lus avec un étonnement croissant :

« Ma bonne mère,

» Si je ne vous savais pas à la fois forte comme une Spartiate et soumise comme une chrétienne, j'emploierais tous les moyens possibles pour vous préparer à l'événement affreux qui va vous frapper; quand vous recevrez cette lettre, vous n'aurez plus qu'un fils.

» Lucien, mon excellent frère, aime ma mère pour nous deux!

» Avant-hier, j'ai été atteint d'une fièvre cérébrale, j'ai fait peu d'attention aux premiers symptômes; le médecin est arrivé trop tard! Ma bonne mère, il n'y a plus d'espoir pour moi, à moins d'un miracle, et quel droit ai-je d'espérer que Dieu fera ce miracle pour moi?

» Je vous écris dans un moment lucide; si je meurs, cette lettre sera mise à la poste un quart d'heure après ma mort; car, dans l'égoïsme de mon amour pour vous, je veux que vous sachiez que je suis mort en ne regrettant du monde entier que votre tendresse et celle de mon frère.

» Adieu, ma mère.

» Ne pleurez pas; c'était l'âme qui vous aimait et non pas le corps, et, partout où elle ira, l'âme continuera de vous aimer.

» Adieu, Lucien.

» Ne quitte jamais notre mère, et songe qu'elle n'a plus que toi.

» Votre fils,

» Ton frère,

» LOUIS DE FRANCHI. »

Après ces derniers mots, je me retournai vers celui qui les avait écrits.

— Eh bien, lui dis-je, qu'est-ce que cela signifie ?

— Ne comprenez-vous pas ? me demanda-t-il.

— Non.

— Je vais être tué à neuf heures dix minutes.

— Vous allez être tué ?

— Oui.

— Mais vous êtes fou ! Pourquoi vous frapper d'une pareille idée ?

— Je ne suis ni fou ni frappé, mon cher ami... Je suis prévenu, voilà tout.

— Prévenu ? et par qui ?

— Mon frère ne vous a-t-il pas raconté, demanda en souriant Louis, que les mâles de notre famille jouissent d'un singulier privilège ?

— C'est vrai, répondis-je en frissonnant malgré moi ; il m'a parlé d'apparitions.

— C'est cela. Eh bien, mon père m'est apparu cette

nuit ; c'est pour cela que vous m'avez trouvé si pâle ; la vue des morts pâlit les vivants.

Je le regardai avec un étonnement qui n'était point exempt de terreur.

— Vous avez vu votre père cette nuit, dites-vous ?

— Oui.

— Et il vous a parlé ?

— Il m'a annoncé ma mort.

— C'était quelque rêve terrible, dis-je.

— C'était une terrible réalité.

— Vous dormiez ?

— Je veillais... Ne croyez-vous donc pas qu'un père puisse visiter son fils ?

Je baissai la tête ; car, au fond du cœur, moi-même, je croyais à cette possibilité.

— Comment cela s'est-il passé ? demandai-je.

— Oh ! mon Dieu, de la façon la plus simple et la plus naturelle. Je lisais, en attendant mon père ; car je savais que, si je courais quelque danger mon père m'apparaîtrait, lorsque, à minuit, ma lampe a pâli d'elle-même, la porte s'est ouverte lentement, et mon père a paru.

— Mais comment ? demandai-je.

— Mais comme de son vivant : vêtu de l'habit qu'il portait habituellement ; seulement, il était très-pâle, et ses yeux étaient sans regard.

— Oh ! mon Dieu !...

— Alors, il s'approcha lentement de mon lit. Je me soulevai sur le coude.

» — Soyez le bienvenu, mon père, lui dis-je.

» Il s'approcha de moi, me regarda fixement, et il me sembla que cet œil atone s'animait par la force du sentiment paternel.

— Continuez... c'est terrible!...

— Alors, ses lèvres remuèrent, et, chose étrange, quoique ses paroles ne produisissent aucun son, je les entendais retentir au dedans de moi-même, distinctes et vibrantes comme un écho.

— Et que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit :

» — Pense à Dieu, mon fils!

» — Je serai donc tué dans ce duel? demandai-je.

» Je vis deux larmes couler de ces yeux sans regard sur le visage pâle du spectre.

» — Et à quelle heure?

» Il tourna le doigt vers la pendule. Je suivis la direction indiquée. La pendule marquait neuf heures dix minutes.

» — C'est bien, mon père, répondis-je alors. Que la volonté de Dieu soit faite. Je quitte ma mère, c'est vrai, mais pour vous rejoindre, vous.

» Alors un pâle sourire passa sur ses lèvres, et, me faisant un signe d'adieu, il s'éloigna.

» La porte s'ouvrit d'elle-même devant lui... Il disparut, et la porte se referma.

Ce récit était si simplement et si naturellement fait, qu'il était évident, ou que la scène que racontait de Franchi avait eu lieu effectivement, ou qu'il avait été, dans la préoccupation de son esprit, le jouet d'une illusion qu'il avait prise pour la réalité, et qui, par conséquent, était aussi terrible qu'elle.

J'essayai la sueur qui me coulait du front.

— Maintenant, continua Louis, vous connaissez mon frère, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que croyez-vous qu'il fasse s'il apprend que j'ai été tué en duel ?

— Il partira à l'instant même de Sullacaro pour venir se battre avec celui qui vous aura tué.

— Justement, et, s'il est tué à son tour, ma mère sera trois fois veuve, veuve de son mari, veuve de ses deux fils.

— Oh ! je comprends, c'est affreux !

— Eh bien, c'est ce qu'il faut éviter. Voilà pourquoi j'ai voulu écrire cette lettre. Croyant que je suis mort d'une fièvre cérébrale, mon frère ne s'en prendra à personne, et ma mère se consolera plus facilement, me croyant atteint par la volonté de Dieu, que, si elle me sait frappé par la main des hommes. A moins que...

— A moins que?... répétais-je.

— Oh ! non..., reprit Louis, j'espère que ce ne sera pas.

Je vis qu'il répondait à une crainte personnelle, et je n'insistai point.

En ce moment, la porte s'entr'ouvrit.

— Mon cher de Franchi, dit le baron de Giordano, j'ai respecté ta consigne tant que la chose a été possible ; mais il est huit heures ; le rendez-vous est à neuf ; nous avons une lieue et demie à faire, il faut partir.

— Je suis prêt, mon très-cher, dit Louis. Entre donc. J'ai dit à monsieur ce que j'avais à lui dire.

Il mit un doigt sur sa bouche en me regardant.

— Quant à toi, mon ami, continua-t-il en se retournant vers la table et en y prenant une lettre cachetée ; voici ton affaire. S'il m'arrivait malheur, lis ce billet, et conforme-toi, je te prie, à ce que je te demande.

— A merveille !

— Vous vous étiez chargé des armes ?

— Oui, répondis-je. Mais, au moment de partir, je me suis aperçu que l'un des chiens jouait mal. Nous prendrons, en passant, une boîte de pistolets chez Devisme.

Louis me regarda en souriant et me tendit la main. Il avait compris que je ne voulais pas qu'il fût tué avec mes pistolets.

— Avez-vous une voiture, demanda Louis, ou faut-il que Joseph aille en chercher une ?

— J'ai mon coupé, dit le baron, et, en nous pressant un peu, nous tiendrons trois. D'ailleurs, comme nous sommes un peu en retard, nous irons toujours plus vite avec mes chevaux qu'avec des chevaux de fiacre.

— Partons, dit Louis.

Nous descendîmes. A la porte, Joseph nous attendait.

— Irai-je avec monsieur? demanda-t-il.

— Non, Joseph, répondit Louis, non, c'est inutile, je n'ai pas besoin de vous.

Puis, restant un peu en arrière :

— Tenez, mon ami, dit-il en lui mettant dans la main un petit rouleau d'or; et, si parfois, dans mes moments de mauvaise humeur, je vous ai brusqué, pardonnez-le-moi.

— Oh! monsieur, s'écria Joseph les larmes aux yeux, qu'est-ce que cela signifie?

— Chut! dit Louis.

Et, s'élançant dans la voiture, il se plaça entre nous deux.

— C'était un bon serviteur, dit-il, en jetant un dernier regard sur Joseph, et, si vous pouvez lui être utile, l'un ou l'autre, je vous en serai reconnaissant.

— Est-ce que tu le renvoies? demanda le baron.

— Non, dit en souriant Louis, je le quitte, voilà tout.

Nous nous arrê tâmes à la porte de Devisme, juste le temps nécessaire pour prendre une boîte de pistolets,

de la poudre et des balles ; puis nous repartîmes au grand trot des chevaux.

XVII

Nous étions à Vincennes à neuf heures moins cinq minutes.

Une voiture arrivait en même temps que la nôtre : c'était celle de M. de Château-Renaud.

Nous nous enfonçâmes dans le bois par deux routes différentes. Nos cochers devaient se rejoindre dans la grande allée.

Quelques instants après, nous étions au rendez-vous.

— Messieurs, dit Louis en descendant le premier, vous le savez, pas d'arrangement possible.

— Cependant..., dis-je en m'approchant.

— Oh ! mon cher, rappelez-vous qu'après la confidence que je vous ai faite, vous avez moins que personne le droit d'en proposer ou d'en recevoir.

Je baissai la tête devant cette volonté absolue, qui, pour moi, était une volonté suprême.

Nous laissâmes Louis près de la voiture et nous nous avançâmes vers M. de Boissy et M. de Châteaugrand.

Le baron de Giordano tenait à la main la boîte de pistolets.

Nous échangeâmes un salut.

— Messieurs, dit le baron Giordano, dans les circonstances pareilles à celles où nous nous trouvons, les plus courts compliments sont les meilleurs ; car, d'un moment à l'autre, nous pouvons être dérangés. Nous nous étions chargés d'apporter les armes, les voici ; veuillez les examiner, nous venons de les prendre à l'instant même chez l'arquebusier, et nous vous donnons notre parole que M. Louis de Franchi ne les a pas même vues.

— Cette parole était inutile, monsieur, répondit le vicomte de Châteaugrand ; nous savons à qui nous avons affaire.

Et, prenant un pistolet, tandis que M. de Boissy prenait l'autre, les deux témoins en firent jouer les ressorts tout en examinant le calibre.

— Ce sont des pistolets de tir ordinaire, et qui n'ont jamais servi, dit le baron ; maintenant, sera-t-on libre de se servir ou non de la double détente.

— Mais, dit M. de Boissy, mon avis est que chacun doit faire comme il lui conviendra et selon son habitude.

— Soit, dit le baron Giordano. Toutes chances égales sont agréables.

— Alors vous préviendrez M. de Franchi, et nous préviendrons M. de Château-Renaud.

— C'est convenu ; maintenant, monsieur, c'est nous qui avons apporté les armes, continua le baron de Giordano, c'est à vous de les charger.

Les deux jeunes gens prirent chacun un pistolet, mesurèrent rigoureusement la même charge de poudre, prirent au nasard deux balles, et les enfoncèrent dans le canon avec le maillet.

Pendant cette opération, à laquelle je n'avais voulu prendre aucune part, je m'approchai de Louis, qui me reçut le sourire sur les lèvres.

— Vous n'oublierez rien de ce que je vous ai demandé, me dit-il, et vous obtiendrez de Giordano, auquel je le demande, au reste, par la lettre que je lui ai remise, qu'il ne raconte rien, ni à ma mère, ni à mon frère. Veillez aussi à ce que les journaux ne parlent point de cette affaire, ou, s'ils en parlent, à ce qu'ils ne mettent point les noms.

— Vous êtes donc toujours dans cette terrible conviction que le duel vous sera fatal ? lui demandai-je.

— J'en suis plus convaincu que jamais ; mais vous me rendrez cette justice au moins, n'est-ce pas ? que j'ai regardé venir la mort en vrai Corse.

— Votre calme, mon cher de Franchi, est si grand, qu'il me donne cet espoir que vous n'êtes pas bien convaincu vous-même.

Louis tira sa montre.

— J'ai encore sept minutes à vivre, dit-il ; tenez, voilà ma montre ; gardez-la, je vous prie, en souvenir de moi : c'est une excellente Bréguet.

Je pris la montre en serrant la main de Franchi.

— Dans huit minutes, lui dis-je, j'espère vous la rendre.

— Ne parlons plus de cela, me dit-il ; voici ces messieurs qui s'approchent.

— Messieurs, dit le vicomte de Châteaugrand, il doit y avoir ici, à droite, une clairière que j'ai pratiquée pour mon propre compte, l'an dernier ; voulez-vous que nous la cherchions ? Nous serons mieux que dans une allée, où nous pouvons être vus et dérangés.

— Guidez-nous, monsieur dit le baron Giordano Martelli ; nous vous suivons.

Le vicomte marcha le premier, et nous le suivîmes en formant deux groupes séparés. Bientôt, en effet, nous nous trouvâmes, après une trentaine de pas d'une descente presque insensible, au milieu d'une clairière qui avait autrefois, sans doute, été une mare dans le genre de celle d'Auteuil, et qui, tout à fait desséchée, formait une fondrière entourée de tous côtés d'une espèce de talus ; le terrain paraissait donc fait exprès pour servir de théâtre à une scène dans le genre de celle qui allait s'y passer.

— Monsieur Martelli, dit le vicomte, voulez-vous mesurer les pas avec moi ?

Le baron répondit par un salut d'assentiment ; puis, allant se mettre côte à côte avec M. de Châteaugrand, ils mesurèrent vingt pas ordinaires.

Je restai donc encore quelques secondes seul avec de Franchi.

— A propos, me dit-il, vous trouverez mon testament sur la table où j'écrivais lorsque vous êtes entré.

— C'est bien, répondis-je, soyez tranquille.

— Messieurs, quand vous voudrez, dit le vicomte de Châteaugrand.

— Me voici, répondit Louis. Adieu, cher ami ! merci de toute la peine que je vous ai donnée, sans compter, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, celle que je vous donnerai encore.

Je lui pris la main ; elle était froide, mais sans aucune agitation.

— Voyons, lui dis-je, oubliez l'apparition de cette nuit et vivez de votre mieux.

— Vous rappelez-vous le *Freyschutz* ?

— Oui.

— Eh bien, vous le savez, chaque balle a sa destination... Adieu.

Il rencontra sur sa route le baron Giordano, qui tenait à la main le pistolet qui lui était destiné ; il le prit, l'arma, et, sans même y jeter les yeux, alla se placer à son poste indiqué par un mouchoir.

M. de Château-Renaud était déjà au sien.

Il y eut un instant de morne silence, pendant lequel les deux jeunes gens saluèrent leurs témoins, puis ceux de leurs adversaires, et enfin se saluèrent l'un l'autre.

M. de Château-Renaud paraissait parfaitement avoir l'habitude de ce genre d'affaires, et il était souriant

comme un homme sûr de son adresse. Peut-être savait-il, d'ailleurs, que c'était la première fois que Louis de Franchi touchait un pistolet.

Louis était calme et froid ; sa belle tête avait l'air d'un buste de marbre.

— Eh bien, messieurs, dit Château-Renaud, vous le voyez, nous attendons.

Louis me jeta un dernier regard ; puis, avec un sourire, il leva les yeux au ciel.

— Allons, messieurs, dit Châteaugrand, préparez-vous.

Puis, frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Une fois... dit-il, deux fois... trois fois...

Les deux coups ne formèrent qu'une seule détonation.

Au même instant, je vis Louis de Franchi faire deux tours sur lui-même et tomber sur un genou.

M. de Château-Renaud resta debout ; le revers de sa redingote seulement avait été traversé.

Je me précipitai vers Louis de Franchi.

— Vous êtes blessé ? lui dis-je.

Il essaya de me répondre, mais inutilement ; une mousse sanglante parut sur ses lèvres.

En même temps, il laissa tomber le pistolet et porta la main au côté droit de sa poitrine.

A peine voyait-on sur la redingote un trou à fourrer le bout du petit doigt.

— Monsieur le baron, m'écriai-je, courez a la caserne et amenez le chirurgien du régiment.

Mais de Franchi rassembla ses forces, et, arrêtant Giordano, il lui fit signe de la tête que la chose était inutile.

En même temps, il tomba sur le second genou.

M. de Château-Renaud s'éloigna aussitôt ; mais ses deux témoins s'approchèrent du blessé.

Pendant ce temps, nous avions ouvert la redingote, déchiré le gilet et la chemise.

La balle entra au-dessous de la sixième côte droite, et sortait un peu au-dessus de la hanche gauche.

A chaque expiration du moribond, le sang jaillissait par les deux blessures.

Il était évident que la plaie était mortelle.

— Monsieur de Franchi, dit le vicomte de Château-grand, nous sommes désolés, croyez-le bien, du résultat de cette malheureuse affaire, et nous espérons que vous êtes sans haine contre M. de Château-Renaud.

— Oui, oui..., murmura le blessé, oui, je lui pardonne... ; mais qu'il parte... qu'il parte...

Puis, se retournant avec effort de mon côté :

— Souvenez-vous de votre promesse, me dit-il.

— Oh ! je vous jure qu'il sera fait comme vous désirez.

— Et maintenant, dit-il en souriant, regardez la montre.

Et il retomba en poussant un long soupir.

C'était le dernier.

Je regardai la montre : il était juste neuf heures dix minutes.

Puis je portai les yeux sur Louis de Franchi : il était mort.

Nous ramenâmes le cadavre chez lui, et, tandis que le baron de Giordano allait faire la déclaration au commissaire de police du quartier, je le montai avec Joseph dans sa chambre.

Le pauvre garçon pleurait à chaudes larmes.

En entrant, mes yeux se portèrent malgré moi sur la pendule. Elle marquait neuf heures dix minutes.

Sans doute on avait oublié de la remonter, et elle s'était arrêtée juste à cette heure.

Un instant après, le baron Giordano rentra avec les gens de justice, qui, prévenus par lui, venaient mettre les scellés.

Le baron voulait envoyer des lettres de faire part aux amis et connaissances du défunt; mais je le priai, auparavant, de lire la lettre que lui avait remise Louis de Franchi au moment de notre départ.

Cette lettre contenait la prière de cacher à Lucien la cause de sa mort, et l'invitation, pour que personne ne fût dans la confidence, de faire faire l'enterrement sans aucune pompe et sans aucun bruit.

Le baron Giordano se chargea de tous ces détails, et

moi, j'allai faire à l'instant même une double visite à MM. de Boissy et de Châteaugrand, pour les prier de garder le silence sur cette malheureuse affaire, et les engager à inviter M. de Château-Renaud, sans lui dire pour quelle cause on sollicitait son départ, à quitter Paris, au moins pour quelque temps.

Ils me promirent de seconder mon intention autant qu'il serait en leur pouvoir, et, tandis qu'ils se rendaient chez M. de Château-Renaud, j'allai mettre à la poste la lettre qui annonçait à madame de Franchi que son fils venait de mourir d'une fièvre cérébrale.

XVIII

Contre l'habitude de ces sortes d'affaires, ce duel fit peu de bruit.

Les journaux eux-mêmes, ces éclatantes et fausses trompettes de la publicité, se turent.

Quelques amis intimes seulement accompagnèrent le corps du malheureux jeune homme au Père-Lachaise. Seulement, quelques instances qu'on pût faire à M. de Château-Renaud, il refusa de quitter Paris.

J'avais eu un moment l'idée de faire suivre la lettre de Louis à sa famille d'une lettre de moi ; mais, quoique le but fût excellent, ce mensonge à l'endroit de la mort d'un fils et d'un frère m'avait répugné : j'étais

convaincu que Louis lui-même avait combattu longtemps, et qu'il avait fallu, pour l'y décider, l'importance des raisons qu'il m'avait données.

J'avais donc, au risque d'être accusé d'indifférence ou même d'ingratitude, gardé le silence, et j'étais convaincu que le baron Giordano en avait fait autant.

Cinq jours après l'événement, vers les onze heures du soir, je travaillais devant ma table, au coin de mon feu, seul, et dans une disposition d'esprit assez maussade, lorsque mon domestique entra, referma la porte vivement, et, d'une voix assez agitée, me dit que M. de Franchi demandait à me parler.

Je me retournai et le regardai fixement : il était fort pâle.

— Que me dites-vous là, Victor ? lui demandai-je.

— Oh ! monsieur, reprit-il, en vérité, je n'en sais rien moi-même.

— De quel M. de Franchi voulez-vous me parler ? Voyons !

— Mais de l'ami de monsieur... de celui que j'ai vu venir une ou deux fois chez lui...

— Vous êtes fou, mon cher ! Ne savez-vous pas que nous avons eu le malheur de le perdre il y a cinq jours ?

— Oui, monsieur ; et voilà pourquoi monsieur me voit si troublé. Il a sonné ; j'étais dans l'antichambre, j'ai été ouvrir la porte. Aussitôt j'ai reculé en le voyant.

Alors il est entré, a demandé si monsieur était chez lui; j'étais tellement troublé, que j'ai répondu que oui. Alors il m'a dit : « Allez lui annoncer que M. de Franchi demande à lui parler; » sur quoi, je suis venu.

— Vous êtes fou, mon cher ! l'antichambre était mal éclairée, sans doute, et vous avez mal vu; vous étiez tout endormi encore et vous avez mal entendu. Retournez, et demandez une seconde fois le nom.

— Oh ! c'est bien inutile, et je jure à monsieur que je ne me trompe pas; j'ai bien vu et bien entendu.

— Alors faites entrer.

Victor retourna tout tremblant vers la porte, l'ouvrit; puis, restant dans l'intérieur de ma chambre :

— Que monsieur prenne la peine d'entrer, dit-il.

Aussitôt j'entendis, malgré le tapis qui les assourdisait, des pas qui traversaient le salon et qui s'approchaient de ma chambre; puis, presque aussitôt, je vis effectivement apparaître sur ma porte M. de Franchi.

J'avoue que mon premier sentiment fut un sentiment de terreur; je me levai et fis un pas en arrière.

— Pardon de vous déranger à une pareille heure, me dit M. de Franchi, mais je suis arrivé depuis dix minutes, et vous comprenez que je n'ai pas voulu attendre à demain pour venir causer avec vous.

— Oh ! mon cher Lucien, m'écriai-je en courant à

lui et en le serrant dans mes bras; c'est vous, c'est donc vous!

Et, malgré moi, quelques larmes s'échappèrent de mes yeux.

— Oui, me dit-il, c'est moi.

Je calculai le temps écoulé : à peine si la lettre devait être arrivée, je ne dirai pas à Sullacaro, mais à Ajaccio.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je; mais alors vous ne savez rien!

— Je sais tout, dit-il.

— Comment, tout?

— Oui.

— Victor, dis-je en me retournant vers mon valet de chambre, assez mal rassuré encore, laissez-nous, ou plutôt revenez dans un quart d'heure, avec un plateau tout servi; vous souperez avec moi, Lucien, et vous coucherez ici, n'est-ce pas?

— J'accepte tout cela, dit-il; je n'ai pas mangé depuis Auxerre. Puis, comme personne ne me connaissait, ou plutôt, ajouta-t-il avec un sourire profondément triste, comme tout le monde semblait me reconnaître chez mon pauvre frère, on n'a pas voulu m'ouvrir, et je m'en suis allé laissant toute la maison en révolution.

— En effet, mon cher Lucien, votre ressemblance avec Louis est si grande, que, moi-même, tout à l'heure j'en ai été frappé.

— Comment ! s'écria Victor, qui n'avait pas encore pu prendre sur lui de s'éloigner, monsieur est donc le frère... ?

— Oui ; mais allez, et servez-nous.

Victor sortit ; nous nous trouvâmes seuls.

Je pris Lucien par la main, je le conduisis à un fauteuil, et je m'assis près de lui.

— Mais, lui dis-je de plus en plus étonné de le voir, vous étiez donc en route lorsque vous avez appris la fatale nouvelle ?

— Non, j'étais à Sullacaro.

— Impossible ! la lettre de votre frère est à peine arrivée maintenant.

— Vous avez oublié la ballade de *Burger*, mon cher Alexandre ; les morts vont vite !

Je frissonnai.

— Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ; je ne comprends pas.

— Oubliez-vous ce que je vous ai raconté des apparitions familières à notre famille ?

— Vous avez revu votre frère ? m'écriai-je.

— Oui.

— Et quand cela ?

— Pendant la nuit du 16 au 17.

— Et il vous a tout dit ?

— Tout.

— Il vous a dit qu'il était mort ?

— Il m'a dit qu'il avait été tué : les morts ne mentent plus.

— Il vous a dit comment ?

— En duel.

— Par qui ?

— Par M. de Château-Renaud ?

— Non, n'est-ce pas ? non, lui dis-je ; vous avez appris cela d'une autre façon ?

— Croyez-vous que je sois en disposition de plaisanter ?

— Pardon ! mais, en vérité, ce que vous me dites est si étrange, et tout ce qui vous arrive, à vous et à votre frère, est tellement en dehors de la loi de la nature...

— Que vous ne voulez pas y croire, n'est-ce pas ? je comprends ! mais, tenez, me dit-il en ouvrant sa chemise, et en me montrant une marque bleue empreinte sur sa peau, au-dessus de la sixième côte droite, croirez-vous à cela ?

— En vérité, m'écriai-je, c'est juste en cet endroit que votre frère a été touché.

— Et la balle est sortie ici, n'est-ce pas ?... continua Lucien en posant le doigt au-dessus de la hanche gauche.

— C'est miraculeux ! m'écriai-je.

— Et maintenant, continua-t-il, voulez-vous que je vous dise à quelle heure il est mort ?

— Dites!

— A neuf heures dix minutes.

— Tenez, Lucien, racontez-moi tout d'un seul trait : mon esprit se perd à vous interroger et à écouter vos réponses fantastiques ; j'aime mieux un récit.

XIX

Lucien s'accouda sur son fauteuil, me regarda fixement et continua :

— Oh ! mon dieu, c'est bien simple. Le jour où mon frère a été tué, j'étais sorti de bon matin à cheval, et j'allais visiter nos bergers du côté de Carboni, lorsqu'au moment où, après avoir regardé l'heure, je mettais ma montre dans mon gousset, je reçus un coup si violent au côté, que je m'évanouis. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché à terre entre les bras d'Orlandini, qui me jetait de l'eau au visage. Mon cheval était à quatre pas, le nez étendu vers moi, soufflant et renaclant.

» — Eh bien, me dit Orlandini, que vous est-il donc arrivé ?

» — Mon Dieu, lui dis-je, je n'en sais rien moi-même ; mais n'avez-vous pas entendu un coup de feu ?

» — Non.

» — C'est qu'il me semble que je viens de recevoir une balle ici.

» Et je lui montrai l'endroit où j'éprouvais la douleur.

» — D'abord, reprit-il, il n'y a eu aucun coup de fusil ni de pistolet tiré; ensuite, vous n'avez pas de trou à votre redingote.

» — Alors, répondis-je, c'est mon frère qui vient d'être tué.

» — Ah! ceci, répondit-il, c'est autre chose.

» J'ouvris ma redingote, et je trouvai la marque que je vous ai montrée tout à l'heure; seulement, au premier abord, elle était vive et comme saignante.

» Un instant je fus tenté, tant je me sentais brisé par la double douleur morale et physique que j'éprouvais, de rentrer à Sullacaro; mais je pensai à ma mère: elle ne m'attendait que pour souper, il fallait donner une raison à ce retour, et je n'avais pas de raison à lui donner.

» D'un autre côté, je ne voulais pas, sans une plus grande certitude, lui annoncer la mort de mon frère.

» Je continuai donc mon chemin, et rentrai seulement à six heures du soir.

» Ma pauvre mère me reçut comme d'habitude; il était évident qu'elle ne se doutait de rien.

» Aussitôt le souper, je remontai dans ma chambre.

» En passant dans le corridor que vous connaissez, le vent souffla ma bougie.

» J'allais descendre pour la rallumer, quand, par les

sentes de la porte, je vis de la lumière dans la chambre de mon frère.

» Je crus que Griffo avait eu affaire dans cette chambre et avait oublié d'emporter la lampe.

» Je poussai la porte : un cierge brûlait près du lit de mon frère, et, sur ce lit, mon frère était couché, nu et sanglant.

» Je restai, je l'avoue, un instant immobile de terreur ; puis je m'approchai.

» Je le touchai... Il était déjà froid.

» Il avait reçu une balle au travers du corps, au même endroit où j'avais ressenti le coup, et quelques gouttes de sang tombaient des lèvres violettes de la plaie.

» Il était évident pour moi que mon frère avait été tué.

» Je tombai à genoux, et, appuyant ma tête contre le lit, je fis ma prière en fermant les yeux.

» Lorsque je les rouvris, j'étais dans l'obscurité la plus profonde ; le cierge s'était éteint, la vision avait disparu.

» Je tâtai le lit, il était vide.

» Écoutez, je l'avoue, je me crois aussi brave qu'un autre ; mais, lorsque je sortis de la chambre, en tâtonnant, j'avais les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

» Je descendis pour prendre une autre bougie ; ma mère me vit et jeta un cri.

» — Qu'as-tu donc, me dit-elle, et pourquoi es-tu si pâle ?

» — Je n'ai rien, répondis-je.

» Et, prenant un autre chandelier, je remontai.

» Cette fois, la bougie ne s'éteignit point, et je rentrai dans la chambre de mon frère... Elle était vide.

» Le cierge avait complètement disparu : aucun poids n'avait affaissé les matelas du lit.

» A terre était ma première bougie, que je rallumai.

» Malgré cette absence de nouvelles preuves, j'en avais vu assez pour être convaincu.

» A neuf heures dix minutes du matin, mon frère avait été tué. Je rentrai et je me couchai fort agité.

» Comme vous pouvez le penser, je fus longtemps à m'endormir ; enfin la fatigue l'emporta sur l'agitation, et le sommeil s'empara de moi.

» Alors tout se continua dans la forme d'un rêve ; je vis la scène comme elle s'était passée ; je vis l'homme qui l'a tué ; j'entendis prononcer son nom : il s'appelle M. de Château-Renaud.

— Hélas ! tout cela n'est que trop vrai, répondis-je ; mais que venez-vous faire à Paris ?

— Je viens tuer celui qui a tué mon frère.

— Le tuer ?...

— Oh ! soyez tranquille, pas à la manière corse, derrière une haie ou par-dessus un mur : non, non, à la

manière française, avec des gants blancs, un jabot et des manchettes.

— Et madame de Franchi sait que vous êtes venu à Paris dans cette intention ?

— Oui.

— Et elle vous a laissé partir ?

— Elle m'a embrassé au front et m'a dit : « Va ! »

Ma mère est une vraie Corse.

— Et vous êtes venu !

— Me voici.

— Mais, de son vivant, votre frère ne voulait pas être vengé.

— Eh bien, dit Lucien en souriant avec amertume, il aura changé d'avis depuis qu'il est mort.

En ce moment, le valet de chambre entra portant le souper : nous nous mîmes à table.

Lucien mangea comme un homme libre de toute préoccupation.

Après le souper, je le conduisis à sa chambre. Il me remercia, me serra la main, et me souhaita une bonne nuit.

C'était le calme qui suit, dans les âmes fortes, une résolution inébranlablement prise.

Le lendemain, il entra chez moi aussitôt que mon domestique lui dit que j'étais visible.

— Voulez-vous, me dit-il, m'accompagner jusqu'à Vincennes ? C'est un pieux pèlerinage que je compte

accomplir; si vous n'avez pas le temps, j'irai seul.

— Comment, seul ! et qui vous indiquera la place ?

— Oh ! je la reconnaitrai bien ; ne vous ai-je pas dit que je l'avais vue en rêve ?

Je fus curieux de savoir jusqu'où irait cette singulière intuition.

— C'est bien, je vous accompagnerai, lui dis-je.

— Eh bien, apprêtez-vous tandis que j'écirai à Giordano ; vous me permettez de disposer de votre valet de chambre pour faire porter une lettre, n'est-ce pas ?

— Il est à vous.

— Merci.

Il sortit et rentra dix minutes après avec sa lettre, qu'il recommanda à mon domestique.

J'avais envoyé chercher un cabriolet ; nous y montâmes, et nous partîmes pour Vincennes.

En arrivant au carrefour :

— Nous approchons, n'est-ce pas ? dit Lucien.

— Oui, à vingt pas d'ici, nous serons à l'endroit où nous entrâmes dans la forêt.

— Nous y voilà, dit le jeune homme en arrêtant le cabriolet.

C'était à l'endroit même.

Lucien entra dans le bois sans hésitation, et comme si déjà vingt fois il y était venu. Il marcha droit à la fontrière, et, quand il fut arrivé, s'orienta un instant ; puis, s'avancant jusqu'à la place où son frère était tombé,

il s'inclina vers le sol; et, voyant sur la terre une place rougeâtre :

— C'est ici, dit-il :

Alors il baissa lentement la tête et baisa des lèvres le gazon.

Puis, se relevant l'œil en flamme, et traversant toute la profondeur de la fondrière pour atteindre la place d'où avait tiré M. de Château-Renaud :

— C'est ici qu'il était, dit-il en frappant du pied; c'est ici que vous le verrez couché demain.

— Comment, lui dis-je, demain ?

— Oui; ou il est un lâche, ou, demain, il me donnera ici ma revanche.

— Mais, mon cher Lucien, lui dis-je, l'habitude en France, vous le savez, est qu'un duel n'entraîne pas d'autres suites que les suites naturelles de ce duel. M. de Château-Renaud s'est battu avec votre frère, qu'il avait provoqué, mais il n'a rien à faire avec vous.

— Ah! vraiment, M. de Château-Renaud a eu le droit de provoquer mon frère, parce que mon frère offrait son appui à une femme qu'il avait, lui, lâchement trompée, et selon vous, il avait le droit de provoquer mon frère. M. de Château-Renaud a tué mon frère, qui n'avait jamais touché un pistolet; il l'a tué avec autant de sécurité que s'il avait tiré sur ce chevreuil qui nous regarde, et moi, moi, je n'aurais pas le droit de provoquer M. de Château-Renaud ? Allons donc !

Je baissai la tête sans répondre.

— D'ailleurs, continua-t-il, vous n'avez rien à faire dans tout cela. Soyez tranquille, j'ai écrit ce matin à Giordano, et, quand nous reviendrons à Paris, tout sera arrangé. Croyez-vous donc que M. de Château-Renaud refusera ma proposition.

— M. de Château-Renaud a malheureusement une réputation de courage qui ne me permet point, je l'avoue, d'élever le moindre doute à cet égard.

— Alors, tout est pour le mieux, dit Lucien. Allons déjeuner.

Nous revînmes à l'allée, et nous remontâmes en cabriolet.

— Cocher, dis-je, rue de Rivoli.

— Non pas, dit Lucien, c'est moi qui vous emmène déjeuner... Cocher, au café de Paris. N'est-ce point là que dînait ordinairement mon frère ?

— Je le crois.

— C'est là, d'ailleurs, que j'ai donné rendez-vous à Giordano.

— Alors, au café de Paris.

Une demi-heure après, nous étions à la porte du restaurant.

XX

L'entrée de Lucien dans la salle fut une nouvelle preuve de cette étrange ressemblance entre lui et son frère.

Le bruit de la mort de Louis s'était répandu, peut-être pas dans tous ses détails, c'est vrai, mais enfin il s'était répandu, et l'apparition de Lucien sembla frapper tout le monde de stupeur.

Je demandai un cabinet, en prévoyant que le baron Giordano devait venir nous rejoindre.

On nous donna alors la chambre du fond.

Lucien se mit à lire les journaux avec un sang-froid qui ressemblait à de l'insensibilité.

Au milieu du déjeuner, Giordano entra.

Les deux jeunes gens ne s'étaient pas vus depuis quatre ou cinq ans ; cependant, un serrement de main fut la seule démonstration d'amitié qu'ils se donnèrent.

— Eh bien, tout est arrangé, dit-il.

— M. de Château-Renaud accepte ?

— Oui, à la condition, cependant, qu'après vous on le laissera tranquille.

— Oh ! qu'il se rassure : je suis le dernier des Franchi. Est-ce lui que vous avez vu ou sont-ce les témoins ?

— C'est lui-même. Il s'est chargé de prévenir MM. de Boissy et de Châteaugrand. Quant aux armes, à l'heure et au lieu, ils seront les mêmes.

— A merveille... Mettez vous là, et déjeunez.

Le baron s'assit, et l'on parla d'autres choses.

Après le déjeuner, Lucien nous pria de le faire reconnaître par le commissaire de police qui avait mis les scellés, par le propriétaire de la maison qu'habitait son frère. Il voulait passer dans la chambre même de Louis cette dernière nuit qui le séparait de la vengeance.

Toutes ces démarches prirent une partie de la journée, et ce ne fut que vers cinq heures du soir que Lucien put entrer dans l'appartement de son frère. Nous le laissâmes seul ; la douleur a sa pudeur qu'il faut respecter.

Lucien nous donna rendez-vous pour le lendemain à huit heures, en me priant de tâcher d'avoir les mêmes pistolets et de les acheter même s'ils étaient à vendre.

Je me rendis aussitôt chez Devisme, et le marché fut conclu moyennant six cents francs. Le lendemain, à huit heures moins un quart, j'étais chez Lucien.

Quand j'entrai, il était à la même place et écrivait à la même table où j'avais trouvé son frère écrivant. Il avait le sourire sur les lèvres, quoiqu'il fût fort pâle.

— Bonjour, me dit-il ; j'écris à ma mère.

— J'espère que vous lui annoncez une nouvelle

moins douloureuse que celle qu'il y a aujourd'hui huit iours lui annonçait votre frère.

— Je lui annonce qu'elle peut prier tranquillement pour son fils et qu'il est vengé.

— Comment pouvez-vous parler avec cette certitude ?

— Mon frère ne vous avait-il pas d'avance annoncé sa mort ? Moi, d'avance, je vous annonce celle de M. de Château-Renaud.

Il se leva, et, en me touchant la tempe :

— Tenez, me dit-il, je lui mettrai ma balle là.

— Et vous ?

— Il ne me touchera même pas !

— Mais attendez au moins l'issue du duel pour envoyer cette lettre.

— C'est parfaitement inutile.

Il sonna. Le valet de chambre parut :

— Joseph, dit-il, portez cette lettre à la poste.

— Mais vous avez donc revu votre frère ?

— Oui, me dit-il.

C'était une étrange chose que ces deux duels à la suite l'un de l'autre, et dans lesquels, d'avance, un des deux adversaires était condamné. Sur ces entrefaites, le baron Giordano arriva. Il était huit heures. Nous partîmes.

Lucien avait si grande hâte d'arriver et poussa tellement le cocher, que nous étions au rendez-vous plus de dix minutes avant l'heure.

Nos adversaires arrivèrent à neuf heures juste. Ils étaient à cheval tous trois et suivis d'un domestique à cheval aussi.

M. de Château-Renaud avait la main dans son habit, et je crus d'abord qu'il portait son bras en écharpe.

A vingt pas de nous, ces messieurs descendirent et jetèrent la bride de leurs chevaux aux domestiques.

M. de Château-Renaud resta en arrière, mais jeta cependant les yeux sur Lucien ; tout éloigné que nous étions de lui, je le vis pâlir. Il se retourna, et, de la cravache qu'il portait à la main gauche, s'amusa à couper les petites fleurs qui poussaient sur le gazon.

— Nous voici, messieurs, dirent MM. de Château-grand et de Boissy. Mais vous savez nos conditions, c'est que ce duel est le dernier, et que, quelle qu'en soit l'issue, M. de Château-Renaud n'aura plus à répondre à personne du double résultat.

— C'est convenu répondîmes-nous, Giordano et moi. Lucien s'inclina en signe d'assentiment.

— Vous avez des armes, messieurs ? demanda le vicomte de Châteaugrand.

— Les mêmes.

— Et elles sont inconnues à M. de Franchi ?

— Beaucoup plus qu'à M. de Château-Renaud. M. de Château-Renaud s'en est servi une fois. M. de Franchi ne les a pas encore vues.

— C'est bien, messieurs. Viens, Château-Renaud.

Aussitôt nous nous enfonçâmes dans le bois sans prononcer une seule parole : chacun, à peine remis de la scène dont nous allions revoir le théâtre, sentait que quelque chose de non moins terrible allait se passer.

Nous arrivâmes à la fondrière.

M. de Château-Renaud, grâce à une grande puissance sur lui-même, paraissait calme ; mais ceux qui l'avaient vu dans ces deux rencontres pouvaient cependant apprécier la différence.

De temps en temps, il jetait à la dérobée un regard sur Lucien, et ce regard exprimait une inquiétude qui ressemblait à de l'effroi.

Peut-être était-ce cette grande ressemblance des deux frères qui le préoccupait, et croyait-il voir dans Lucien l'ombre vengeresse de Louis.

Pendant qu'on chargeait les pistolets, je le vis enfin tirer sa main de sa redingote ; sa main était enveloppée d'un mouchoir mouillé qui devait en apaiser les mouvements fébriles.

Lucien attendait l'œil calme et fixe, en homme qui est sûr de sa vengeance.

Sans qu'on lui indiquât sa place, Lucien alla prendre celle qu'occupait son frère ; ce qui força naturellement M. de Château-Renaud à se diriger vers celle qu'il avait déjà occupée.

Lucien reçut son arme avec un sourire de joie.

M. de Château-Renaud, en prenant la sienne, de

pâle qu'il était, devint livide. Puis il passa sa main entre sa cravate et son cou comme si sa cravate l'étouffait.

On ne peut se faire une idée du sentiment de terreur involontaire avec lequel je regardais ce jeune homme, beau, riche, élégant, qui, la veille au matin, croyait avoir encore de longues années à vivre, et qui, aujourd'hui, la sueur au front, l'angoisse au cœur, se sentait condamné.

— Y êtes-vous, messieurs? demanda M. de Château-grand.

— Oui, répondit Lucien.

M. de Château-Renaud fit un geste affirmatif.

Quant à moi, n'osant envisager cette scène en face, je me retournai.

J'entendis les deux coups frappés successivement dans la main, et, au troisième, la détonation des deux pistolets.

Je me retournai.

M. de Château-Renaud était étendu sur le sol, tué roide, sans avoir poussé un soupir, sans avoir fait un mouvement.

Je m'approchai du cadavre, mû par cette invincible curiosité qui vous pousse à suivre jusqu'au bout une catastrophe; la balle lui était entrée à la tempe, à l'endroit même qu'avait indiqué Lucien.

Je courus à lui; il était resté calme et immobile;

mais, en me voyant à sa portée, il laissa tomber son pistolet et se jeta dans mes bras.

— Oh ! mon frère, mon pauvre frère ! s'écria-t-il.

Et il éclata en sanglots.

C'étaient les premières larmes que le jeune homme eût versées.

FIN DES FRÈRES CORSES.



OTHON L'ARCHER

I

Vers la fin de l'année 1340, par une nuit froide mais encore belle de l'automne, un cavalier suivait le chemin étroit qui côtoie la rive gauche du Rhin. On aurait pu croire, attendu l'heure avancée et le pas rapide qu'il avait fait prendre à son cheval, si fatigué qu'il fût de la longue journée déjà faite, qu'il allait s'arrêter au moins pendant quelques heures dans la petite ville d'Oberwinter, dans laquelle il venait d'entrer ; mais, au contraire, il s'engagea du même pas, et en homme à qui elles sont familières, au milieu de rues étroites et tortueuses qui pouvaient abréger de quelques minutes son chemin, et reparut bientôt de l'autre côté de la ville, sortant par la porte opposée à celle par laquelle

il était entré. Comme, au moment où l'on baissait la herse derrière lui, la lune, voilée jusque-là, venait justement d'entrer dans un espace pur et brillant comme un lac paisible, au milieu de cette mer de nuages qui roulait au ciel ses flots fantastiques, nous profiterons de ce rayon fugitif pour jeter un coup d'œil rapide sur le nocturne voyageur.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, de moyenne taille, mais aux formes athlétiques et carrées, et qui semblait, tant ses mouvements étaient en harmonie avec ceux de son cheval, avoir été taillé dans le même bloc de rocher. Comme on était en pays ami et, par conséquent, éloigné de tout danger, il avait accroché son casque à l'arçon de sa selle, et n'avait, pour garantir sa tête de l'air humide de la nuit, qu'un petit capuchon de mailles doublé de drap, qui, lorsque le casque était en son lieu ordinaire, retombait en pointe entre les deux épaules. Il est vrai qu'une longue et épaisse chevelure qui commençait à grisonner rendait à son maître le même service qu'aurait pu faire la coiffure la plus confortable, enfermant, en outre, comme dans son cadre naturel, sa figure à la fois grave et paisible comme celle d'un lion.

Quant à sa qualité, ce n'eût été un secret que pour le peu de personnes qui à cette époque ignoraient la langue héraldique; car, en jetant les yeux sur son casque, on en voyait sortir, à travers une couronne de comte

qui en formait le cimier, un bras nu levant une épée nue, tandis que de l'autre côté de la selle brillaient, sur fond de gueules, au bouclier attaché en regard, les trois étoiles d'or posées deux et une de la maison de Hombourg, l'une des plus vieilles et des plus considérées de toute l'Allemagne.

Maintenant, si l'on veut en savoir davantage sur le personnage que nous venons de mettre en scène, nous ajouterons que le comte Karl arrivait de Flandre, où il était allé, sur l'ordre de l'empereur Louis V de Bavière, prêter le secours de sa vaillante épée à Édouard III d'Angleterre, nommé, dix-huit mois auparavant, vicaire général de l'empire, lequel, grâce aux trêves d'un an qu'il venait de signer avec Philippe de Valois par l'intercession de madame Jeanne, sœur du roi de France et mère du comte de Hainaut, lui avait rendu momentanément sa liberté.

Parvenu à la hauteur du petit village de Melhem, le voyageur quitta la route qu'il avait suivie depuis Coblençe pour prendre un sentier qui entraînait directement dans les terres. Un instant le cheval et le cavalier s'enfoncèrent dans un ravin, puis bientôt reparurent de l'autre côté, suivant, à travers la plaine, un chemin qu'ils semblaient bien connaître tous deux.

En effet, au bout de cinq minutes de marche, le cheval releva la tête et hennit comme pour annoncer son arrivée, et, cette fois, sans que son maître eût be-

soin de l'exciter ni de la parole ni de l'éperon, il redoubla d'ardeur, si bien qu'au bout d'un instant ils laissèrent dans l'ombre, à leur gauche, le petit village de Godesberg, perdu dans un massif d'arbres, et, quittant le chemin qui conduit de Rolandseck à Bone, en prenant une seconde fois à gauche, ils s'avancèrent directement vers le château situé au haut d'une colline, et qui porte le même nom que la ville, soit qu'il l'ait reçu d'elle, soit qu'il le lui ait donné.

Il était dès-lors évident que le château de Godesberg était le but de la route du comte Karl; mais ce qui était plus sûr encore, c'est qu'il allait arriver au lieu de sa destination au milieu d'une fête. A mesure qu'il gravissait le chemin en spirale qui partait du bas de la montagne et aboutissait à la grande porte, il voyait chaque façade à son tour jeter de la lumière par toutes ses fenêtres; puis, derrière les tentures chaudement éclairées, se mouvoir des ombres nombreuses dessinant des groupes variés. Il n'en continua pas moins sa route, quoiqu'il eût été facile de juger, au léger froncement de ses sourcils, qu'il eût préféré tomber au milieu de l'intimité de la famille que dans le tumulte d'un bal, de sorte que, quelques minutes après, il franchissait la porte du château.

La cour était pleine d'écuyers, de valets, de chevaux et de litières; car, ainsi que nous l'avons dit, il y avait fête à Godesberg. Aussi à peine le comte Karl eut-il

mis pied à terre, qu'une troupe de valets et de serviteurs se présenta pour s'emparer de son cheval, et le conduire dans les écuries. Mais le chevalier ne se séparait pas si facilement de son fidèle compagnon : aussi n'en voulut-il confier la garde à personne, et, le prenant lui-même par la bride, le conduisit-il dans une écurie isolée, où l'on mettait les propres chevaux du landgrave de Godesberg.

Les valets, quoique étonnés de cette hardiesse, le laissèrent faire ; car le chevalier avait agi avec une telle assurance, qu'il leur avait inspiré cette conviction qu'il avait le droit de faire ainsi.

Lorsque *Hans*, c'était le nom que le comte donnait à son cheval, eut été attaché à l'une des places vacantes, que sa litière eut été confortablement garnie de paille, son auge d'avoine et son râtelier de foin, le chevalier songea alors à lui-même, et, après avoir fait quelques caresses encore au noble animal, qui interrompit son repas déjà commencé pour répondre par un hennissement, il s'achemina vers le grand escalier, et, malgré l'encombrement formé dans toutes les voies par les pages et les écuyers, il parvint jusqu'aux appartements où se trouvait réunie pour le moment toute la noblesse des environs.

Le comte Karl s'arrêta un instant à l'une des portes du salon principal pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble le plus brillant de la fête. Elle était animée et

bruyante, toute bariolée de jeunes gens vêtus de velours et de nobles dames aux robes blasonnées ; et , parmi ces jeunes gens et ces nobles dames, le plus beau jeune homme était Othon, et la plus belle châtelaine madame Emma, l'un le fils et l'autre la femme du landgrave Ludwig de Godesberg, seigneur du château et frère d'armes du bon chevalier qui venait d'arriver.

Au reste, l'apparition de celui-ci avait fait son effet : seul au milieu de tous les invités, il apparaissait, comme Vilhelm à Lenore, tout couvert encore de son armure de bataille dont l'acier sombre contrastait étrangement avec les couleurs joyeuses et vives du velours et de la soie. Aussi tous les yeux se tournèrent-ils aussitôt de son côté, à l'exception cependant de ceux du comte Ludwig, qui, debout à la porte opposée, paraissait plongé dans une préoccupation si profonde, que ses regards ne changèrent pas un instant de direction.

Karl reconnut son vieil ami, et, sans s'inquiéter autrement de la chose qui le préoccupait, il fit le tour par les appartements voisins, et, après une lutte acharnée mais victorieuse avec la foule, il atteignit cette chambre reculée, à l'une des portes de laquelle il aperçut, en entrant par l'autre, le comte Ludwig n'ayant point changé d'attitude et toujours sombre et debout.

Karl s'arrêta de nouveau un instant pour examiner

cette étrange tristesse, plus étrange encore chez l'hôte lui-même, qui semblait avoir donné aux autres toute la joie et n'avoir gardé que les soucis; puis enfin il s'avança, et, voyant qu'il était arrivé jusqu'à son ami sans que le bruit de ses pas eût pu le tirer de sa préoccupation, il lui posa la main sur l'épaule.

Le landgrave tressaillit et se retourna. Son esprit et sa pensée étaient si profondément enfoncés dans un ordre d'idées différent de celui qui venait le distraire, qu'il regarda quelque temps, et sans le reconnaître à visage découvert, celui que, dans un autre temps, il eût nommé, visière baissée, au milieu de toute la cour de l'empereur. Mais Karl prononça le nom de Ludwig et tendit les bras; le charme fut rompu, Ludwig se jeta sur la poitrine de son frère d'armes, plutôt en homme qui y cherche un refuge contre une grande douleur qu'en ami joyeux de revoir un ami.

Cependant ce retour inattendu parut produire sur l'hôte soucieux de cette joyeuse fête une heureuse distraction. Il entraîna l'arrivant à l'autre extrémité de la chambre, et, là, le faisant asseoir sur une large stalle de chêne surmontée d'un dais de drap d'or, il prit place près de lui; et, tout en cachant sa tête dans l'ombre et lui prenant la main, il lui demanda le récit de ce qui lui était arrivé pendant cette longue absence de trois ans qui les avait séparés l'un et l'autre.

Karl lui raconta tout avec la prolixité guerrière d'un

vieux soldat ; comment les troupes anglaises, brabançonnnes et impériales, conduites par Édouard III lui-même, étaient venues mettre le siège devant Cambrai, brûlant et ravageant tout ; comment les deux armées s'étaient rencontrées à Buironfosse sans combattre , parce qu'un message du roi de Sicile, qui était très-savant en astrologie, était venu annoncer, au moment d'en venir aux mains, à Philippe de Valois, que toute bataille qu'il livrerait aux Anglais et dans laquelle commanderait Édouard en personne lui serait fatale (prédiction qui se réalisa plus tard à Crécy), et comment enfin des trêves d'un an avaient été conclues entre les deux rois rivaux en la plaine d'Esplechin , et cela, comme nous l'avons dit, à la requête et prière de madame Jeanne de Valois, sœur du roi de France.

Le landgrave avait écouté ce récit avec un silence qui pouvait jusqu'à un certain point passer pour de l'attention, quoique de temps en temps il se fût levé avec une inquiétude visible pour aller jeter un coup d'œil dans la salle de bal ; mais, comme, à chaque fois, il était revenu prendre sa place, le narrateur, momentanément interrompu, n'en avait pas moins continué son récit, comprenant cette nécessité dans laquelle se trouve un maître de maison de suivre des yeux l'ordonnance de la fête qu'il donne, afin que rien ne manque de ce qui peut la rendre agréable aux convives invités.

Cependant, attendu qu'à la dernière interruption le landgrave, comme s'il eût oublié son ami, ne revenait pas prendre place auprès de lui, celui-ci se leva ; il se rapprocha de nouveau de la porte du bal par laquelle entrait dans cette petite chambre retirée et sombre un flot de lumière, et, cette fois, celui qu'il venait rejoindre l'entendit, car il leva le bras sans détourner la tête.

Le comte Karl prit la place indiquée par ce geste, et le bras du landgrave retomba sur l'épaule de son frère d'armes, qu'il serra convulsivement contre lui.

Il se passait évidemment une lutte terrible et secrète dans le cœur de cet homme, et néanmoins Karl avait beau jeter les yeux sur cette foule joyeuse qui tourbillonnait devant lui, il ne remarquait rien qui pût indiquer la cause d'une pareille émotion ; mais elle était trop visible pour qu'un ami aussi dévoué que le comte ne s'en aperçût pas et n'en prit point quelque inquiétude. Cependant, celui-ci resta muet, comprenant que le premier devoir de l'amitié est la religion du secret pour les choses qu'elle veut cacher ; mais aussi, dans les cœurs habitués à se deviner, il existe un contact sympathique : de sorte que le landgrave, comprenant ce silence intime, regarda son ami, passa la main sur son front, poussa un soupir ; puis, après un dernier moment d'hésitation :

— Karl, lui dit-il d'une voix sourde et en lui mon-

trant du doigt son fils, ne trouves-tu pas qu'Othon ressemble étrangement à ce jeune seigneur qui danse avec sa mère?

Le comte Karl tressaillit à son tour. Ce peu de paroles était pour lui ce qu'est pour le voyageur perdu dans le désert un éclair illuminant la nuit; à sa lueur orageuse, si rapide qu'elle eût été, il avait vu le précipice, et cependant, quelque amitié qu'il eût pour le landgrave, la ressemblance était si frappante de l'adolescent à l'homme, que le comte ne put s'empêcher de lui répondre, quoiqu'il devinât l'importance de sa réponse :

— C'est vrai, Ludwig, on dirait deux frères.

Cependant, à peine eut-il prononcé ces mots, que, sentant un frisson courir par tout le corps de celui contre lequel il était appuyé, il se hâta d'ajouter :

— Après tout, qu'est-ce que cela prouve?

— Rien, répondit le landgrave d'une voix sourde; seulement, j'étais bien aise d'avoir ton avis là-dessus. Maintenant, viens me raconter la fin de ta campagne.

Et il le ramena sur cette même stalle où Karl avait commencé son récit, récit que le comte acheva, cette fois, sans être interrompu.

A peine cessait-il de parler, qu'un homme parut à la porte par laquelle Karl était entré. A sa vue, le landgrave se leva vivement et s'avança vers lui. Les deux

Hommes se parlèrent un instant à voix basse sans que Karl pût rien entendre de ce qu'ils disaient. Cependant il vit facilement, à leurs gestes, qu'il s'agissait d'une communication de la plus haute importance, et il en fut plus convaincu que jamais lorsqu'il vit revenir à lui le landgrave avec un visage plus sombre qu'auparavant.

— Karl, dit Ludwig, mais sans s'asseoir cette fois tu dois, après une route aussi longue que celle que tu as faite aujourd'hui, avoir plus besoin de repos que de bals et de fêtes. Je vais te faire conduire à ton appartement. Bonne nuit ; nous nous reverrons demain.

Karl vit que son ami désirait être seul ; il se leva sans répondre, lui serra silencieusement la main, l'interrogeant une dernière fois du regard ; mais le landgrave ne lui répondit que par un de ces sourires tristes qui indiquent au cœur que le moment n'est pas encore venu de lui confier le dépôt sacré qu'il réclame. Karl lui indiqua par un dernier serrement de main qu'à toute heure il le trouverait, et se retira dans l'appartement qui lui était destiné et jusqu'où, tout éloigné qu'il était, le bruit de la fête parvenait encore.

Le comte se coucha l'âme remplie d'idées tristes et l'oreille pleine de sons joyeux ; pendant quelque temps, cet étrange contraste écarta le sommeil par sa lutte. Mais enfin la fatigue l'emporta sur l'inquiétude, le corps vainquit l'âme. Peu à peu, les pensées et les ob-

jets devinrent moins distincts, ses sens s'engourdirent et ses yeux se fermèrent. Il y eut encore entre ce moment de sommolence et le sommeil réel un intervalle pareil à celui du crépuscule qui sépare le jour de la nuit, intervalle bizarre et indescriptible pendant lequel la réalité se confond avec le rêve, de manière qu'il n'y a ni rêve ni réalité ; puis un repos profond lui succéda.

Il y avait si longtemps que le chevalier ne dormait plus que sous une tente et dans son harnais de guerre, qu'il céda avec volupté aux douceurs d'un bon lit, si bien que, lorsqu'il se réveilla, il vit tout d'abord, au jour, que la matinée devait être assez avancée. Mais aussitôt un spectacle inattendu et qui lui rappelait toute la scène de la veille s'offrit à sa vue et attira toute son attention. Le landgrave était assis dans un fauteuil, immobile et la tête inclinée sur sa poitrine, comme s'il attendait le réveil de son ami, et cependant sa rêverie était si profonde, qu'il ne s'était pas aperçu de ce réveil. Le comte le regarda un instant en silence ; puis, voyant que deux larmes roulaient sur ses joues creuses et pâlies, il n'y put tenir plus longtemps, et, tendant les bras vers lui :

— Ludwig ! s'écria-t-il, au nom du ciel ! qu'y a-t-il donc ?

— Hélas ! hélas ! répondit le landgrave, il y a que je n'ai plus ni femme ni fils !

Et, à ces mots, se levant avec effort, il vint, en chancelant comme un homme ivre, tomber dans les bras que le comte ouvrait pour le recevoir.

II

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il faut que nos lecteurs consentent à remonter avec nous dans le passé.

Il y avait seize ans que le landgrave était marié : il avait épousé la fille du comte de Ronsdorf, qui avait été tué en 1316, pendant les guerres entre Louis de Bavière, pour lequel il avait pris parti, et Frédéric le Beau d'Autriche, et dont les propriétés étaient situées sur la rive droite du Rhin, au delà et au pied de cette chaîne de collines appelée les Sept Monts. La douairière de Ronsdorf, femme d'une haute vertu et d'une réputation intacte, était alors restée veuve avec sa fille unique âgée de cinq ans ; mais, comme elle était de race princière, elle avait soutenu pendant son veuvage la splendeur primitive de sa maison, de sorte que sa suite continua d'être une des plus élégantes des châteaux environnants.

Quelque temps après la mort du comte, la maison de la douairière de Ronsdorf s'augmenta d'un jeune page, fils, disait-elle, d'une de ses amies morte sans fortune.

C'était un bel enfant, plus âgé qu'Emma de trois ou quatre ans à peine ; et, dans cette occasion, la comtesse ne démentit point sa réputation de généreuse bonté. Le petit orphelin fut reçu par elle comme un fils, élevé près de sa fille, et partagea avec celle-ci les caresses de la douairière, et cela d'une manière si égale, qu'il était difficile de distinguer lequel des deux était l'enfant de ses entrailles ou l'enfant de son adoption.

Ils grandirent ainsi l'un auprès de l'autre, et beaucoup disaient l'un pour l'autre, lorsque, au grand étonnement de la noblesse des bords du Rhin, le jeune comte Ludwig de Godesberg, âgé de dix-huit ans alors, fut fiancé à la petite Emma de Ronsdorf, qui n'en avait encore que dix ; seulement, il fut convenu entre le vieux margrave et la douairière que les fiancés attendraient cinq ans encore avant d'être époux.

Pendant ce temps, Emma et Albert grandissaient ; l'un devenait un beau chevalier et l'autre une gracieuse jeune fille ; la comtesse de Ronsdorf avait, au reste, surveillé avec un soin extrême les progrès de leur amitié, et reconnu avec plaisir que, si vive que fût leur affection, elle n'avait aucun des caractères de l'amour. Cependant Emma avait treize ans et Albert dix-huit : leur cœur, comme une rose en bouton, allait s'ouvrir au premier souffle de l'adolescence : c'était ce moment que redoutait pour eux la comtesse. Malheureusement, en ce moment même, elle tomba malade ; quelque temps

on espéra que la force de la jeunesse (la comtesse douairière avait à peine trente-quatre ans) triompherait de l'opiniâtreté de la maladie.

On se trompait, elle était mortellement atteinte. Elle le sentit elle-même, fit venir son médecin, et l'interrogea avec tant d'insistance et de fermeté, qu'il ne put se refuser à lui dire que la science des hommes était insuffisante, et qu'il n'y avait plus pour elle de secours à attendre que du ciel. La comtesse reçut cette nouvelle en chrétienne, fit venir Albert et Emma, leur ordonna de s'agenouiller devant son lit, et, la voix basse, et sans autre témoin que Dieu, elle leur révéla un secret que personne n'entendit. Seulement, on remarqua avec étonnement qu'à heure de l'agonie, au lieu que ce fût la mourante qui bénit les enfants, ce furent les enfants qui bénirent la mourante, et qu'ils eurent l'air de lui pardonner d'avance sur la terre une faute dont elle allait sans doute recevoir l'absolution dans le ciel.

Le même jour où cette confidence avait été faite, la comtesse trépassa saintement, et Emma, qui avait encore une année à attendre avant de devenir, de fiancée, épouse, alla passer cette année au couvent de Nonenwerth, bâti au milieu du Rhin, sur l'île du même nom situé en face du petit village de Honnef. Quant à Albert, il resta à Ronsdorf, et la douleur qu'il montra de la perte de sa bienfaitrice fut égale à celle qu'il eût éprouvée pour une mère.

Le temps fixé s'écoula. Emma avait atteint sa quinzième année, et elle avait continué de fleurir, au milieu de ses larmes, et dans son île sainte, comme une de ces fraîches roses des eaux qui flottent à la surface des lacs, tout étincelantes de rosée. Ludwig rappela au vieux landgrave l'engagement pris par la douairière et ratifié par sa fille : c'est que, depuis un an, le jeune homme avait constamment dirigé ses promenades vers le Rolandwerth, jolie colline qui domine le fleuve et du haut de laquelle on voit, étendue au-dessous de soi et coupant le courant comme ferait la proue d'un vaisseau, l'île gracieuse au milieu de laquelle s'élève encore aujourd'hui le monastère, devenu une auberge.

Là, il passait des heures entières les yeux fixés sur le cloître; car souvent une jeune fille, qu'il reconnaissait à son habit de novice qu'elle devait quitter bientôt, venait elle-même s'asseoir sous les arbres qui bordent le Rhin, et là, restait des heures entières immobile et plongée dans une rêverie qui avait peut-être pour cause le même objet qui attirait Ludwig. Il n'était donc pas étonnant que le jeune homme se souvint le premier que le deuil était expiré, et qu'il rappelât au landgrave que, par un hasard favorable, cette époque correspondait avec celle fixée pour la célébration de son mariage.

Par une espèce de convention tacite, chacun regardait Albert, qui avait alors vingt ans à peine, mais qui

s'était toujours fait remarquer par une gravité au-dessus de son âge, comme le tuteur d'Emma ; ce fut donc à lui que le landgrave rappela que l'époque était venue de remplacer les vêtements de deuil par les habits de fête. Albert se rendit au couvent, prévint Emma que le jeune Ludwig réclamait la promesse faite par sa mère. Emma rougit et tendit la main à Albert en lui répondant qu'elle était prête à le suivre partout où il la conduirait.

Le voyage n'était pas long, il n'y avait que la moitié du Rhin à traverser et deux lieues à faire le long de ses rives ; ce n'était donc point le trajet qui devait retarder le moment tant désiré par le jeune comte. Aussi, trois jours après l'expiration de sa quinzième année, Emma, accompagnée d'une suite digne de l'héritière de Ronsdorf, et conduite par Albert, fut-elle remise aux mains de son seigneur et maître le comte Ludwig de Godesberg.

Deux années, pendant lesquelles la jeune comtesse mit au monde un fils qui fut appelé Othon, s'écoulèrent dans un bonheur parfait. Albert, qui avait trouvé une nouvelle famille, avait passé ces deux années tantôt à Ronsdorf, tantôt à Godesberg, et, pendant ce temps, avait atteint l'âge où un homme de noble race doit faire ses premières armes. Il avait, en conséquence, pris du service comme écuyer parmi les troupes de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, l'un des plus braves che-

valiers de son époque, et l'avait suivi au siège de Cassel, où il était venu donner bonne aide au roi Philippe de Valois, qui avait entrepris de rétablir le comte Louis de Crécy dans ses États, d'où il avait été chassé par les bonnes gens de Flandre.

Il s'était donc trouvé à la bataille où ceux-ci furent caillés en pièces sous les murs de Cassel, et, pour son coup d'essai, il avait fait une telle déconfiture de vilains, que Jean de Luxembourg l'avait nommé chevalier sur le champ de bataille. La victoire avait, au reste, été si décisive, qu'elle avait terminé la campagne du coup, et que, la Flandre se trouvant pacifiée, Albert était revenu au château de Godesberg, tout fier qu'il était de de montrer à Emma sa chaîne d'or et ses éperons.

Il trouva le comte absent pour le service de l'empereur ; les Turcs avaient fait une invasion en Hongrie, et, à l'appel de Louis V, Ludwig était parti avec son frère d'armes le comte Karl de Hombourg ; il n'en fut pas moins bien reçu au château de Godesberg, où il demeura près de six mois. Au bout de ce temps, fatigué de son inaction et voyant les souverains de l'Europe assez tranquilles entre eux, il était parti pour guerroyer contre les Sarrasins d'Espagne, à qui Alphonse XI, roi de Castille et de Léon, faisait la guerre. Là, il avait fait des prodiges de valeur en combattant contre Muley-Mohamed ; mais, ayant été blessé grièvement devant Grenade, il était revenu une seconde fois à Godesberg,

où il avait retrouvé le mari d'Emma, qui venait de se mettre en possession du titre et des biens du vieux landgrave, lequel était passé de vie à trépas vers le commencement de l'année 1332.

Le jeune Othon grandissait; c'était un beau garçon de cinq ans, à la tête blonde, aux joues roses et aux yeux bleus. Le retour d'Albert fut une fête pour toute la famille et surtout pour l'enfant, qui l'aimait beaucoup. Albert et Ludwig se revirent avec plaisir; tous deux venaient de combattre contre les infidèles, l'un au midi, l'autre au nord; tous deux avaient été vainqueurs, et tous deux rapportaient de nombreux récits pour les longues soirées d'hiver: aussi une année s'écoula-t-elle comme un jour; mais, au bout de cette année, le caractère aventureux d'Albert l'emporta de nouveau, il visita les cours de France et d'Angleterre, suivit le roi Édouard dans sa campagne contre l'Écosse, rompit une lance avec James Douglas; puis, se retournant contre la France, il était revenu prendre l'île de Cadsant avec Gauthier de Mauny; se retrouvant alors sur le continent, il en avait profité pour faire une visite à ses anciens amis, et était rentré pour la troisième fois au château de Godesberg, où il avait trouvé un nouvel hôte.

C'était un des parens du landgrave, nommé Godofroy, qui, n'ayant rien à espérer de la fortune paternelle, avait tenté de s'en faire une dans les armes. Lui aussi

avait été combattre les infidèles, mais en terre sainte ; les liens de parenté, le renonç qu'il avait acquis dans la croisade, un certain luxe qui annonçait que sa foi avait porté plutôt le caractère de l'exaltation que celui du désintéressement, lui avaient ouvert les portes du château de Godesberg comme à un hôte distingué ; puis bientôt, Hombourg et Albert s'étant éloignés, il était arrivé à rendre sa société à peu près indispersable au landgrave Ludwig, qui l'avait retenu lorsqu'il avait voulu s'en aller. Godefroy était donc établi au château, non plus comme hôte, mais sur le pied de commensal.

L'amitié a sa jalousie comme l'amour : soit prévention, soit réalité, Albert crut voir que Ludwig le recevait avec plus de froideur que de coutume ; il s'en plaignit à Emma, qui lui dit que, de son côté, elle s'apercevait de quelques changements dans les manières de son mari à son égard.

Albert resta quinze jours à Godesberg ; puis, sous prétexte que Ronsdorf réclamait sa présence pour des réparations indispensables, il traversa le fleuve et la petite gorge de montagnes qui séparaient seuls un domaine de l'autre, et quitta le château.

Au bout de quinze jours, il reçut des nouvelles d'Emma. Elle ne comprenait rien au caractère de son mari ; de doux et bienveillant qu'elle l'avait toujours connu, il était devenu déflant et taciturne. Il n'y avait

pas jusqu'au jeune Othon qui n'eût à souffrir de ses brusqueries inconnues jusqu'alors, et cela était d'autant plus sensible à la mère et à l'enfant qu'ils avaient été jusqu'alors, de la part du landgrave, les objets de l'affection la plus vive et la plus profonde. Au reste, à mesure que cette affection diminuait, ajoutait Emma, Godefroy paraissait faire des progrès étranges dans la confiance du landgrave, comme s'il héritait de cette partie de sentiments que celui-ci enlevait à sa femme et à son fils pour les reporter sur un homme qui lui était presque étranger.

Albert plaignit du fond de son cœur cette haine de soi-même qui fait que l'homme heureux, comme s'il était tourmenté de son bonheur, cherche tous les moyens de le modérer ou de l'éteindre comme il ferait d'un fou trop violent auquel il craindrait de voir consumer son cœur. Les choses en étaient arrivées à ce point lorsqu'il reçut, comme toute la noblesse des environs, une invitation pour se rendre au château de Godesberg, le landgrave donnant une fête pour l'anniversaire de la naissance d'Othon, qui venait d'entrer dans sa seizième année.

Cette fête, à la fin de laquelle nous avons introduit nos lecteurs dans le château, produisait, comme nous l'avons dit, un contraste singulier avec la tristesse de celui qui la donnait; c'est que, dès le commencement du bal, Godefroy avait fait remarquer au landgrave,

comme une chose qui le frappait pour la première fois, la ressemblance d'Othon avec Albert.

En effet, à l'exception de cette fleur de jeunesse qui brillait sur le visage de l'adolescent et qu'avait brûlé chez l'homme le soleil d'Espagne, c'étaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, et il n'y avait pas même jusqu'à certaines expressions de physionomie dont la ressemblance indique le même sang qu'on ne pût remarquer entre eux avec une attention un peu soutenue.

Cette révélation avait été un coup de poignard pour le landgrave; depuis longtemps, grâce à Godefroy, il suspectait la pureté des relations d'Emma et d'Albert; mais l'idée que ces relations coupables existaient déjà avant son mariage, l'idée plus poignante encore et à laquelle cette ressemblance singulière donnait une nouvelle force, qu'Othon, qu'il avait tant aimé, était l'enfant de l'adultère, brisait son cœur et le rendait presque insensé. Ce fut en ce moment, comme nous l'avons raconté, qu'arriva le comte Karl, et nous avons vu que emporté par la vérité, celui-ci avait encore augmenté la douleur de son malheureux ami en avouant que cette ressemblance d'Albert et d'Othon était incontestable; cependant, comme nous l'avons vu, il s'était retiré sans attacher à la tristesse de Ludwîg toute l'importance qu'elle avait acquise véritablement.

C'est que cet homme qui était venu parler si mysté-

rieusement au landgrave, dans la petite chambre où il s'était retiré avec Karl, était ce même Godefroy dont la présence avait fait naître dans l'heureuse famille le premier trouble qui eût obscurci son bonheur. Il venait lui dire qu'il croyait être sûr, d'après quelques paroles qu'il avait entendues, qu'Emma avait accordé un rendez-vous à Albert, qui devait partir dans la nuit même pour l'Italie, où il allait commander un corps de troupes qu'y envoyait l'empereur ; la certitude de cette trahison était, au reste, facile à acquérir : le rendez-vous était donné à l'une des portes du château, et Emma devait traverser tout le jardin pour s'y rendre.

Une fois entré dans la voie du soupçon, on ne s'arrête plus ; aussi le landgrave, voulant, à quelque prix que ce fût, acquérir une certitude, étouffa-t-il ce sentiment généreux et instinctif qui fait que tout homme de cœur répugne à s'abaisser au métier d'espion ; il rentra dans sa chambre avec Godefroy, et, entr'ouvrant la fenêtre qui donnait sur le jardin, il attendit avec anxiété cette dernière preuve qui devait amener chez lui une décision encore incertaine. Godefroy ne s'était pas trompé.

Vers les quatre heures du matin, Emma descendit le perron, traversa furtivement le jardin et s'enfonça dans un massif d'arbres qui cachait la porte. Cette disparition dura dix minutes, à peu près ; puis elle revint jusqu'au perron en compagnie d'Albert, au bras du-

quel elle était appuyée. A la lueur de la lune, le landgrave les vit s'embrasser, et il lui sembla même distinguer sur le visage renversé de l'épouse les larmes que lui faisait répandre le départ de son amant.

Dès lors il n'y eut plus de doute pour Ludwig, et il prit aussitôt la résolution d'éloigner de lui l'épouse coupable et l'enfant de l'adultère. Une lettre remise à Godfroy ordonnait à Emma de le suivre, et l'ordre fut donné au chef des gardes d'arrêter Othon au point du jour et de le conduire à l'abbaye de Kirberg, près de Cologne, où il changerait l'avenir brillant du chevalier contre l'étroite cellule d'un moine.

Cet ordre venait d'être accompli, et Emma et Othon étaient depuis une heure sortis du château, l'une pour se rendre au monastère de Nonenwerth et l'autre à l'abbaye de Kirberg, lorsque le comte Karl se réveilla, et, comme nous l'avons raconté, trouva près de lui son vieil ami, pareil à un chêne dont le vent a enlevé les feuilles et la foudre brisé les branches.

Hombourg écouta avec une attention grave et affectueuse le récit que Ludwig lui fit de tout ce qui s'était passé. Puis, sans essayer de consoler ni le père ni l'époux :

— Ce que je ferai sera bien fait, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Oui, répondit le landgrave ; mais que peux-tu faire ?

— Cela me regarde, reprit le comte Karl.

Et, embrassant son ami, il s'habilla, ceignit son épée, sortit de la chambre, descendit aux écuries, sella lui-même son fidèle Hans, et reprit lentement, et dans des idées bien différentes, le chemin en spirale que, la veille, il avait franchi d'une course si rapide et dans un espoir si doux.

Arrivé au bas de la colline, le comte Karl prit le chemin de Rolandseck, qu'il suivit lentement et plongé dans une rêverie profonde, laissant à son cheval liberté entière de le conduire d'une course lente ou rapide; cependant, arrivé à un chemin creux au fond duquel était une petite chapelle où priait un prêtre, il regarda autour de lui, et, voyant probablement que le lieu était tel qu'il pouvait le désirer, il s'arrêta.

En ce moment, le prêtre, qui sans doute avait fini sa prière, se relevait et allait partir. Mais Karl l'arrêta, lui demandant s'il n'y avait pas d'autre chemin pour se rendre du couvent au château, et, sur sa réponse négative, il le pria de s'arrêter, attendu que probablement, avant qu'il fût longtemps, un homme allait avoir besoin de son ministère. Le prêtre comprit, à la voix calme du vieux chevalier, qu'il avait dit vrai, et, sans demander qui était condamné, pria pour celui qui allait mourir.

Le comte Karl était un de ces types de la vieille chevalerie qui commençaient déjà à disparaître au

xv^e siècle, et que Froissard décrit avec tout l'amour que porte l'antiquaire à un débris des temps passés. Pour lui, tout relevait de l'épée et dépendait de Dieu, et, dans sa conscience, l'homme était certain de ne pas errer en remettant chaque chose à son jugement. Or, le récit du landgrave lui avait inspiré, sur les intentions de Godefroy, des doutes que la réflexion avait presque changés en certitude ; d'ailleurs, personne, excepté ce conseiller funeste, n'avait jamais mis en doute l'amour et la fidélité d'Emma pour son époux. Il avait été l'ami du comte de Ronsdorf comme il était celui du landgrave de Godesberg. Leur honneur à tous deux faisait une part du sien ; c'était donc à lui d'essayer de leur rendre cette splendeur ternie un moment par un calomniateur ; en conséquence de cette résolution, il avait pris, sans en rien dire à personne, le parti de venir l'attendre sur le chemin qu'il devait suivre, et, là, de lui faire avouer sa trahison ou de lui faire rendre l'âme, et, au besoin même, de mener à bout cette double entreprise.

Alors il baissa la visière de son casque, fit arrêter Hans au milieu de la route, et cheval et cavalier demeurèrent une heure immobiles comme une statue équestre. Au bout de ce temps, il vit apparaître, à l'extrémité du chemin creux, un chevalier armé de toutes pièces. Celui-ci s'arrêta un instant, voyant le passage gardé ; mais, s'étant assuré que celui qui le gardait était

seul, il se contenta de s'asseoir sur ses arçons, de s'assurer que son épée sortait facilement du fourreau, et continua sa route. Arrivé à quelques pas du comte, et voyant que celui-ci ne paraissait pas avoir l'intention de se déranger, il s'arrêta à son tour.

— Messire chevalier, lui dit-il, êtes-vous le seigneur de céans, et votre intention est-elle de fermer le chemin à tout voyageur qui passe?

— Non pas à tous, messire, répondit Karl, mais à un seul, et celui-là est un lâche et un traître, à qui j'ai à demander raison de sa trahison et de sa lâcheté.

— La chose alors ne pouvant me regarder, continua Godefroy, je vous prierai de ranger votre cheval à droite ou à gauche, afin qu'il y ait, sur le milieu de la route, place pour deux hommes du même rang.

— Vous vous trompez, messire, répondit le comte Karl avec la même tranquillité, et cela, au contraire, ne regarde que vous; quant à partager le haut du pavé avec un misérable calomniateur, c'est ce que ne fera jamais un noble et loyal chevalier.

Le prêtre s'élança alors entre les deux hommes.

— Frères, leur dit-il, voudriez-vous vous égorger?

— Vous vous trompez, messire prêtre, répondit le comte; cet homme n'est pas mon frère, et je ne tiens pas précisément à ce qu'il meure. Qu'il avoue avoir calomnié la comtesse Ludwig de Godesberg, et je le laisse libre d'aller faire pénitence où il voudra.

— Il ne lui manquait plus, comme preuve d'innocence, dit en riant Godefroy, qui prenait le cavalier pour Albert, que d'être si bien défendue par son amant.

— Vous vous trompez, répondit le chevalier en secouant sa tête masquée de fer, je ne suis pas celui que vous croyez; je suis le comte Karl de Hombourg. Je n'ai donc contre vous que la haine que j'ai pour tout traître, que le mépris que j'ai pour tout calomniateur. Avouez que vous avez menti, et vous êtes libre.

— Ceci, répondit en riant Godefroy, est une affaire qui ne regarde que Dieu et moi.

— Que Dieu la juge donc ! s'écria le comte Karl en se préparant au combat.

— Ainsi soit-il ! murmura Godefroy en abaissant d'une main sa visière et en tirant de l'autre son épée.

Le prêtre se remit en prières.

Godefroy était brave, et il avait donné plus d'une preuve de son courage en Palestine ; mais alors il combattait pour Dieu, au lieu de combattre contre Dieu. Aussi, quoique le combat fût long et acharné, quoiqu'il fût un courageux et habile homme d'armes, il ne put résister à la force que donnait au comte Karl la conscience de son droit : il tomba percé d'un coup d'épée qui était entré dans la cuirasse et avait profondément pénétré dans la poitrine. Quant au cheval de Godefroy,

effrayé de la chute de son maître, il reprit la route par laquelle il était venu et disparut bientôt derrière le sommet du chemin creux.

— Mon père, dit tranquillement le comte Karl au prêtre tremblant de frayeur, je crois que vous n'avez pas de temps à perdre pour accomplir votre sainte mission. Voilà la confession que je vous avais promise ; hâtez-vous de la recevoir.

Et, remettant son épée dans le fourreau, il reprit sa monumentale immobilité.

Le prêtre s'approcha du moribond, qui s'était relevé sur un genou et sur une main, mais qui n'avait pu faire davantage. Il lui détacha son casque ; le blessé avait le visage pâle et les lèvres pleines de sang. Karl crut un instant qu'il ne pourrait point parler ; mais il se trompait. Godefroy s'assit, et le prêtre, agenouillé près de lui, écouta la confession qu'il lui fit d'une voix basse et entrecoupée. Aux derniers mots, le blessé sentit que sa fin était proche, et, avec l'aide du prêtre, s'étant mis à genoux, il leva les deux mains au ciel en disant à trois reprises :

— Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi !

Mais, à la troisième, il poussa un profond soupir et retomba sans mouvement. Il était mort.

— Mon père, dit le comte Karl au prêtre, n'êtes-vous pas autorisé à révéler la confession qui vient de vous être faite ?

— Oui, répondit le prêtre, mais à une seule personne : au landgrave de Godesberg.

— Montez donc sur mon cheval, continua le chevalier en mettant pied à terre, et allons le trouver.

— Que faites-vous, mon frère? répondit le prêtre, habitué à voyager d'une manière plus humble.

— Montez, montez, mon père, dit en insistant le chevalier; il ne sera pas dit qu'un pauvre pécheur comme moi ira à cheval, lorsque l'homme de Dieu marchera à pied.

Et, à ces mots, il l'aida à se mettre en selle; et, quelque résistance que pût faire l'humble cavalier, il le conduisit par la bride jusqu'au château de Godesberg. Puis, arrivé là, il remit, contre son habitude, Hans aux mains des valets, amena le prêtre devant le landgrave, qu'il retrouva dans la même chambre, au même endroit et assis dans le même fauteuil, quoique sept heures se fussent écoulées depuis qu'il était sorti du château. Au bruit que firent les arrivants, le landgrave leva son front pâle et les regarda d'un air étonné.

— Tiens, frère, lui dit Karl, voilà un digne serviteur de Dieu, qui a une confession *in extremis* à te révéler.

— Qui donc est mort? s'écria le comte en devenant plus pâle encore.

— Godefroy, répondit le chevalier.

— Et qui l'a tué? murmura le landgrave.

— Moi, dit Karl.

Et il se retira tranquillement, fermant la porte derrière lui et laissant le landgrave seul avec le prêtre.

Or, voici ce que raconta le prêtre au landgrave :

Godefroy avait connu en Palestine un chevalier allemand des environs de Cologne, que l'on nommait Ernest de Huningen : c'était un homme grave et sévère, qui était entré depuis quinze ans dans l'ordre de Malte, et que l'on renommait pour sa religion, sa loyauté et son courage.

Godefroy et Ernest combattaient l'un près de l'autre à Saint-Jean-d'Acre, lorsque Ernest fut blessé mortellement. Godefroy le vit tomber, le fit emporter hors de la mêlée et revint à l'ennemi.

La bataille finie, il rentra sous sa tente pour changer de vêtement ; mais à peine y était-il, qu'on vint le prévenir que messire Ernest de Huningen était au plus mal et désirait le voir avant que de mourir.

Il se rendit à ce désir, et trouva le blessé soutenu par une fièvre brûlante qui devait consumer en peu de temps le reste de sa vie. Aussi, comme il sentait lui-même sa position, Ernest lui expliqua en peu de mots le service qu'il attendait de lui.

A l'âge de vingt ans, Ernest avait aimé une jeune fille et en avait été aimé ; mais, cadet de famille, sans titre et sans fortune, il n'avait pu l'obtenir. Les amants, au désespoir, oublièrent qu'ils ne pourraient jamais

être époux, et un fils naquit, qui ne pouvait porter le nom ni de l'un ni de l'autre.

Quelque temps après, la jeune fille avait été forcée par ses parents d'épouser un seigneur noble et riche. Ernest était parti, s'était arrêté à Malte pour prononcer des vœux, et, depuis ce temps, il combattait en Palestine. Dieu avait récompensé son courage. Après avoir vécu saintement, il mourait en martyr.

Ernest présenta un papier à Godefroy ; c'était la donation de tout ce qu'il possédait à son fils Albert : soixante mille florins, à peu près. Quant à la mère, comme elle était morte depuis six ans, il avait cru pouvoir lui révéler son nom, pour que ce nom le guidât dans ses recherches. C'était la comtesse de Ronsdorf.

Godefroy était revenu en Allemagne dans l'intention d'accomplir les dernières volontés de son ami. Mais, en arrivant chez son parent le landgrave, en apprenant la situation des choses, il vit du premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer du secret qu'il possédait. Le landgrave n'avait qu'un fils, et, Othon et Emma éloignés, Godefroy se trouvait le seul héritier du comte.

Nous avons vu comment il avait mis ce projet à exécution, au moment où il rencontra, dans le chemin creux de Rolandswerth, le comte Karl de Hombourg.

— Karl Karl s'écria le landgrave en s'élançant

comme un insensé dans le corridor où l'attendait son frère d'armes, Karl ! ce n'était pas son amant : c'était son frère !

Et aussitôt il donna l'ordre que l'on ramenât à Godesberg Emma et Othon. Deux messagers partirent, l'un remontant le Rhin, l'autre le descendant.

Pendant la nuit, le premier revint; Emma, malheureuse depuis longtemps, offensée de la veille, demandait à finir sa vie dans le monastère où s'était écoulée sa jeunesse, et faisait répondre qu'au besoin elle invoquerait l'inviolabilité du lieu.

Au point du jour, le second messenger revint; il était accompagné des hommes d'armes qui devaient conduire Othon à Kirberg; mais Othon n'était point parmi eux. Comme ils descendaient nuitamment le Rhin, Othon, qui savait dans quelle intention on l'emmenait, avait choisi le moment où tout l'équipage était occupé à diriger la barque dans un courant rapide, s'était élancé au plus profond du fleuve et avait disparu.

III

Cependant le malheur du landgrave n'était point encore si grand qu'il le croyait. Othon s'était élancé dans le fleuve, pour y chercher non pas la mort, mais la liberté. Elevé sur ses rives, le vieux Rhin était un

ami contre lequel il avait trop souvent essayé ses jeunes forces pour le craindre. Il plongea donc au plus profond, nagea sous l'eau tant que sa respiration le lui permit, et, lorsqu'il reparut à la surface pour reprendre haleine, la barque était si éloignée et la nuit si noire, que les gardes qui l'accompagnaient purent croire qu'il était resté englouti dans le fleuve.

Othon se hâta de gagner la rive. La nuit était froide, ses habits étaient ruisselants, il avait besoin d'un feu et d'un lit. Il se dirigea donc vers la première maison dont il vit les fenêtres briller dans l'ombre, se présenta comme un voyageur égaré, et, comme il était impossible de reconnaître s'il était mouillé par la pluie du ciel ou par l'eau du fleuve, il n'excita aucun soupçon, et l'hospitalité lui fut accordée avec toute la franchise et la discrétion allemandes.

Le lendemain, il partit au jour et se dirigea sur Cologne. C'était le saint jour du dimanche, et, comme il y entra à l'heure de la messe, il vit chacun se diriger vers l'église. Il suivit la foule; car lui aussi avait à prier Dieu... d'abord pour son père à cause de l'erreur et de l'isolement dans lesquels il l'avait laissé... puis pour sa mère enfermée dans un monastère... enfin pour lui, libre mais sans appui, et perdu dans ce monde immense, qui ne lui avait encore montré pour tout horizon que celui du château natal. Cependant il se cacha derrière une colonne pour faire sa prière; si près de Godesberg, il

pouvait être reconnu par quelques-uns des seigneurs qui étaient venus à la fête de la veille, ou par l'archevêque de Cologne lui-même, messire Walerand de Juliers, qui était un des plus vieux et des plus fidèles amis de son père.

Lorsque Othon eut fait sa prière, il regarda autour de lui et vit avec étonnement qu'au nombre des spectateurs se trouvait une si grande quantité d'archers de différents pays, que sa première pensée fut que la messe que l'on disait était célébrée en l'honneur de saint Sébastien, protecteur de la corporation. Il s'en informa aussitôt à celui qui se trouvait le plus proche de lui, et il apprit alors qu'ils se rendaient à la fête de l'arc, que donnait tous les ans à la même époque le prince Adolphe de Clèves, l'un des seigneurs les plus riches et les plus renommés parmi ceux dont les châteaux s'élèvent depuis Strasbourg jusqu'à Nimègue.

Othon sortit aussitôt de l'église, se fit indiquer le tailleur le mieux assorti de la ville, changea ses habits de velours et de soie contre un justaucorps de drap vert serré avec une ceinture de cuir, acheta un arc du meilleur bois d'érable qu'il put trouver, choisit une trousse garnie de ses douze flèches; puis, ayant demandé à quelle hôtellerie se réunissaient plus particulièrement les archers, et ayant appris que c'était au *Héron d'or*, il se dirigea vers cette auberge, qui était située sur la route de Verdingen, en dehors de la porte de l'Aigle.

Il y trouva une trentaine d'archers réunis et faisant grande chère. Il s'assit au milieu d'eux, et, quoiqu'il fût inconnu de tous, tous le reçurent bien, grâce à sa jeunesse et à sa bonne mine. D'ailleurs, il avait été au-devant d'un bienveillant accueil en disant tout d'abord qu'il se rendait à Clèves pour la fête de l'arc et désirait faire route avec d'aussi braves et aussi joyeux compagnons. La proposition avait donc été reçue à l'unanimité.

Comme les archers avaient encore trois jours devant eux, et comme le dimanche est un jour saint consacré au repos, ils ne se mirent en route que le lendemain au matin, suivant les rives du fleuve et devisant joyeusement de faits de chasse et de guerre.

Tout en faisant route, les archers remarquèrent qu'Othon n'avait point de plume à sa toque, ce qui était contre l'uniforme, chacun ayant une plume, dépouille et trophée en même temps de quelque oiseau victime de son adresse, et ils le raillèrent sur son arc neuf et ses flèches neuves. Othon avoua en souriant que ni arc ni flèches n'avaient encore servi, mais qu'à la première occasion il tâcherait, grâce à eux, de se procurer l'ornement indispensable qui manquait à son chapeau. En conséquence, il banda son arc. Chacun attendit avec curiosité une occasion de juger l'adresse de son nouveau camarade.

Les occasions ne manquaient pas ; un corbeau croas-

sait à la dernière branche desséchée d'un chêne, et les archers montrèrent en riant ce but à Othon ; mais le jeune homme répondit que le corbeau était un animal immonde, dont les plumes étaient indignes d'orner la toque d'un franc archer. La chose était vraie. Aussi les joyeux voyageurs se contentèrent-ils de cette réponse.

Un peu plus loin, ils aperçurent un épervier immobile à la pointe d'un rocher, et la même proposition fut faite au jeune homme. Mais, cette fois, il répondit que l'épervier était un oiseau de race, dont les hommes de race avaient seuls le droit de disposer, et que lui, fils d'un paysan, ne se permettrait pas de tuer un pareil oiseau sur les terres d'un seigneur aussi puissant que l'était le comte de Woringen, dont, en ce moment, ils traversaient les propriétés. Quoiqu'il y eût du vrai au fond de cette réponse, et que pas un des archers peut-être n'eût osé se permettre l'action qu'ils conseillaient à Othon, tous accueillirent cette réponse avec un sourire plus ou moins moqueur ; car ils commençaient à prendre cette idée, que le jeune camarade, peu sûr de son adresse, cherchait à retarder le moment d'en donner une preuve aussi décisive que celle qu'on lui demandait.

Othon avait vu le sourire des archers et l'avait compris ; mais il n'avait paru y faire aucune attention, et continuait sa route, riant et causant, lorsque tout à coup, à cinquante pas à peu près de la troupe bruyante, un

héron se leva des bords du fleuve. Othon alors se retourna vers l'archer qui était le plus près de lui et qu'on lui avait désigné comme un des plus habiles tireurs.

— Frère, lui dit-il, j'aurais grande envie pour ma toque d'une plume de cet oiseau; vous qui êtes le plus habile parmi nous tous, rendez-moi donc le service de l'abattre.

— Au vol ? répondit l'archer étonné.

— Sans doute, au vol, continua Othon ; voyez comme il s'élève lourdement ; à peine a-t-il fait dix pas depuis qu'il a quitté la terre, et il n'est qu'à une demi-portée de trait.

— Tire, Robert, tire ! crièrent tous les archers.

Robert fit un signe de tête indiquant qu'il se rendait à l'invitation générale plutôt par obéissance pour les ordres de l'honorable société que dans l'espoir de réussir. Il n'en visa pas moins avec toute l'attention dont il était capable, et la flèche, lancée par un bras robuste et par un œil exercé, partit, suivie de tous les regards, et passa si près de l'oiseau, qu'il en poussa un cri d'effroi auquel répondirent les acclamations de tous les archers.

— Bien tiré ! dit Othon. Maintenant, à vous, Hermann, ajouta-t-il en se tournant vers l'archer qui se trouvait à sa gauche.

Soit que celui auquel il s'adressait se fût attendu à cette invitation, soit qu'il eût été entraîné par l'exemple, il était prêt au moment où Othon lui adressa la pa-

role. et à peine avait-il achevé, qu'une autre flèche, aussi habile **et** aussi rapide que la première, poursuivit le fuyard, qui poussa un nouveau cri au sifflement que fit entendre, en passant à quelques pouces seulement de lui, ce second messenger de mort. Les archers applaudirent de nouveau.

— A mon tour, dit Othon.

Tous les regards se tournèrent de son côté ; car le héron, sans être hors de portée, commençait à atteindre une distance assez considérable, et, ayant d'air ce qu'il fallait à ses larges ailes, il filait avec une rapidité qui devait bientôt le mettre hors de tout danger. Othon avait sans doute aussi calculé tout cela ; car ce ne fut qu'après avoir bien mesuré des yeux la distance qu'il leva avec une attention lente sa flèche à la hauteur de l'animal ; puis, lorsqu'il l'eut amenée à la ligne de l'œil, il retira la corde presque derrière sa tête, à la manière des archers anglais, faisant plier son arc comme une baguette de saule. Un instant, il demeura immobile comme une statue ; puis tout à coup, on entendit un léger sifflement, car la flèche était partie si rapide, que personne ne l'avait vue. Tous les yeux se portèrent sur l'oiseau, qui s'arrêta comme si un éclair invisible l'eût frappé, et qui tomba, percé de part en part, d'une hauteur telle, qu'on n'eût pas même cru que la flèche aurait pu l'y suivre.

Les archers étaient stupéfaits ; une pareille preuve

d'adresse était à peine croyable pour eux-mêmes ; quant à Othon, qui s'était arrêté pour juger de l'effet du coup, à peine eut-il vu tomber l'animal, qu'il se remit en marche sans paraître remarquer l'étonnement de ses compagnons. Arrivé au héron, il lui arracha du cou ces plumes fines et élégantes qui forment une aigrette naturelle, et les attacha à son bonnet. Quant aux archers, ils avaient compté la distance : l'oiseau était tombé à trois cent vingt pas.

Cette fois, l'admiration n'avait point éclaté en applaudissements ; les archers s'étaient regardés les uns les autres, étonnés d'une telle preuve d'adresse ; puis ils avaient compté les pas, comme nous l'avons dit, et, lorsque Othon avait eu fini d'orner sa toque du bouquet de plumes si miraculeusement acquis, Frantz et Hermann, les deux archers qui avaient tiré avant lui, lui avaient tendu la main, mais avec un sentiment de déférence qui indiquait que, non-seulement ils le reconnaissaient pour leur camarade, mais encore qu'ils le regardaient comme leur maître :

La troupe voyageuse, qui ne s'était arrêtée à Worringen que pour déjeuner, arriva, vers les quatre heures du soir, à Neufs. On dina en toute hâte ; car, à trois lieues de Neufs, était l'église de *Roche*, près de laquelle de religieux archers ne pouvaient passer sans y faire un pèlerinage. Othon, qui avait adopté la vie et les habitudes de ses nouveaux compagnons, les suivit

dans cette excursion, et, vers le jour tombant, ils arrivèrent à la roche sainte : c'était une immense pierre ayant l'aspect d'une église.

C'est qu'autrefois cette pierre fut effectivement la première église chrétienne bâtie sur les bords du Rhin par un chef de la Germanie, qui mourut en odeur de sainteté, laissant sept filles belles et vertueuses pour prier autour de son tombeau.

C'était le temps des grandes migrations barbares. Des peuples inconnus, poussés par une main invisible, descendaient des plateaux de l'Asie et venaient changer la face du monde européen. Une biche avait conduit Attila à travers les Palus-Méotides, et il descendait vers l'Allemagne, précédé par la terreur qu'inspirait son nom. Le Rhin, effrayé au bruit des pas de ces nations fauves, hésitait à poursuivre son cours vers les sables où il s'engloutit, et frémissait dans toute sa longueur comme un immense serpent. Bientôt les Huns apparurent sur la rive droite, et, le même jour, on vit l'incendie s'allumer sur tout l'horizon, c'est-à-dire depuis Colonia Agrippina (1) jusqu'à Aliso (2). Le danger était instant ; il n'y avait aucune pitié à attendre de pareils ennemis, et, le lendemain matin, au moment où elles leur virent lancer à l'eau les radeaux qu'ils avaient construits pendant la nuit avec les arbres d'une forêt

(1) Nom antique de Cologne.

(2) Wesel.

qui avait disparu, les jeunes filles se retirèrent dans l'église et s'agenouillèrent autour du tombeau de leur père, le priant, par le saint amour qu'il leur avait porté pendant sa vie, de les protéger même après sa mort.

La journée et la nuit se passèrent en prières, et elles espéraient déjà être sauvées, lorsqu'au point du jour elles entendirent les barbares s'approcher. Ils commencèrent à frapper avec le pommeau de leurs épées à la porte de chêne qui fermait l'église; mais, voyant qu'elle résistait, les uns retournèrent au bourg pour y prendre des échelles afin d'escalader les fenêtres; les autres allèrent couper un sapin qu'ils dépouillèrent de ses branches et dont ils firent un béliet pour enfoncer la porte. Puis, lorsqu'ils se furent procuré les instruments nécessaires à leurs projets sacrilèges, ils s'acheminèrent avec eux vers l'église qui servait d'asile aux sept sœurs; mais, lorsqu'ils arrivèrent près d'elle, il n'y avait plus ni portes ni fenêtres. L'église était bien encore là; mais elle était devenue un rocher et s'était faite toute de pierre; seulement, du milieu de cette masse de granit, on entendait sortir un chant bas, triste et doux comme le chant des morts. C'était le cantique d'actions de grâces des sept vierges qui remerciaient le Seigneur.

Les archers firent leur prière à l'église de roche, puis revinrent coucher à Strump.

Le lendemain, ils se remirent en route ; la journée se passa sans autre incident qu'un renfort successif. Les archers venaient de toutes les parties de l'Allemagne à cette fête annuelle, dont le prix était, pour cette fois, une toque de velours vert, entourée de deux branches de frêne en or, nouées par une agrafe de diamant. Il devait être donné par la fille unique du margrave lui-même, la jeune princesse Hélène, qui venait d'entrer dans sa quatorzième année. Le concours de tant d'adroits archers n'avait donc rien d'étonnant.

La petite troupe, qui se montait maintenant à quarante ou cinquante hommes, voulait arriver à Clèves le lendemain matin, le tir devant commencer aussitôt la dernière messe, c'est-à-dire à onze heures. En conséquence, les archers avaient résolu de venir coucher à Kervenheim. La journée était forte, aussi s'arrêta-t-on à peine pour déjeuner et pour dîner. Cependant, quelque diligence que fissent les voyageurs, ils n'atteignirent cette ville qu'après la fermeture des portes. Il s'agissait de passer la nuit dehors, et le moins mal possible ; on avisa un château en ruine sur une montagne voisine ; c'était le château de Windeck.

Chacun fut d'avis de profiter de cette circonstance favorable, excepté le plus vieux des archers, qui s'y opposa de tout son pouvoir ; mais, comme il était seul de son avis, sa voix n'eut aucune influence, et force lui

fut d'accompagner ses jeunes camarades sous peine de rester seul ; il les suivit.

La nuit était sombre ; pas une étoile ne brillait au ciel, des nuages lourds et chargés de pluie glissaient au-dessus de la tête de nos voyageurs, comme les vagues d'une mer aérienne. Un pareil abri, si incomplet qu'il fût, était donc un bienfait du ciel.

Les archers gravissaient la colline en silence, et cependant, au bruit de leurs pas, ils entendaient, tout le long du sentier, couvert de ronces, fuir les animaux sauvages, dont la présence multipliée indiquait que ces ruines solitaires étaient gardées contre la présence des hommes par quelque superstitieuse terreur. Tout à coup ceux qui marchaient en tête virent se dresser devant eux comme un fantôme la première tour, sentinelle gigantesque chargée, en d'autres temps, de défendre l'entrée du château.

Le vieil archer proposa de s'arrêter à cette tour et de se contenter de son abri. En conséquence, on fit halte ; un des archers battit le briquet, alluma une branche de sapin et franchit la porte.

Alors on s'aperçut que les toits s'étaient écroulés, que les murailles seules étaient debout, et, comme la nuit menaçait d'être pluvieuse, il n'y eut qu'une voix pour continuer la route jusqu'au corps de logis ; cependant on laissa de nouveau le vieil archer libre de s'arrêter en cet endroit. Mais il refusa une seconde fois,

préférant suivre ses compagnons partout où ils iraient que de rester seul par une pareille nuit et dans un semblable voisinage.

La troupe se remit donc en chemin ; seulement, pendant cette halte de quelques minutes, chacun avait brisé une branche de sapin et s'était fait une torche résineuse, de sorte que la montagne, d'obscur qu'elle était auparavant, était devenue tout à coup resplendissante, et qu'on commençait à distinguer, à l'extrémité du cercle de lumière, la masse triste, vague et sombre du château, qui, à mesure qu'on approchait, se dessinait d'une manière plus précise, montrant ses colonnes massives et ses voûtes surbaissées, dont les premières pierres avaient peut-être été posées par Charlemagne lui-même, lorsqu'il étendait des montagnes pyrénées aux marais bataves cette ligne de forteresses destinées à briser l'invasion des hommes du Nord.

A l'approche des archers et à la vue des flambeaux, les hôtes du château s'enfuirent à leur tour : c'étaient des hiboux et des orfraies au vol nocturne, qui, après avoir fait deux ou trois cercles silencieux au-dessus de la tête de ceux qui venaient les troubler, s'éloignèrent en hurlant. A cette vue et à ces cris sinistres, les plus braves ne furent pas exempts d'un mouvement de terreur ; car ils savaient qu'il est certains dangers contre lesquels ne peuvent rien ni le courage ni le nombre. Ils n'en pénétrèrent pas moins dans la première cour et

se trouvèrent au centre d'un grand carré formé par des bâtiments dont quelques-uns tombaient en ruine, tandis que d'autres, au contraire, se trouvaient dans un état de conservation d'autant plus remarquable qu'ils faisaient contraste avec les débris qui couvraient la terre en face d'eux.

Les archers entrèrent dans le corps de bâtiment qui leur paraissait le plus habitable, et se trouvèrent bientôt dans une grande salle qui paraissait avoir été autrefois celle des gardes. Des débris de volets fermaient les fenêtres de manière à briser la plus grande force du vent. Des bancs de chêne, adossés contre les murailles et régnant tout autour de la chambre, pouvaient encore servir au même usage auquel ils avaient été destinés. Enfin une immense cheminée leur offrait un moyen d'éclairer et de réchauffer à la fois leur sommeil. C'était tout ce que pouvaient désirer des hommes faits pour les durs travaux de la chasse et de la guerre, et habitués à passer les nuits n'ayant pour tout oreiller que les racines, et pour tout abri que les feuilles d'un arbre.

Le pire de tout cela était de n'avoir point à souper. La course avait été longue, et, depuis midi, le dîner était loin; mais c'était encore là un de ces inconvénients auxquels des chasseurs devaient être accoutumés. En conséquence, on serra la boucle des ceinturons, on fit grand feu dans la cheminée, on se chauffa

largement ne pouvant faire mieux ; puis, le sommeil commençant à descendre sur les voyageurs, chacun s'établit le plus confortablement qu'il put pour passer la nuit, après avoir toutefois pris la précaution, sur l'avis du vieil archer, de faire veiller successivement quatre personnes que désignerait le hasard, afin que le sommeil du reste de la troupe fût tranquille. On tira au sort, et le sort tomba sur Othon, sur Hermann, sur le vieil archer et sur Frantz.

Les veilles furent fixées à deux heures chacune ; en ce moment, neuf heures et demie sonnaient à l'église de Kervenheim ; Othon commença la sienne, et, au bout d'un instant, il se trouva seul éveillé au milieu de ses nouveaux camarades.

C'était le premier moment de tranquillité qu'il trouvait pour parler avec lui-même. Trois jours auparavant, à la même heure, il était heureux et fier, faisant les honneurs du château de Godesberg à la chevalerie la plus noble des environs ; et maintenant, sans qu'il fût pour rien dans le changement survenu, et dont il ignorait presque la cause, il se trouvait déshérité de l'amour paternel, banni sans savoir le terme de son bannissement, et mêlé parmi une troupe d'hommes, braves et loyaux sans doute, mais sans naissance et sans avenir, et veillant sur leur sommeil, lui, fils de prince, habitué à dormir tandis qu'on veillait sur le sien !

Ces réflexions lui firent paraître sa veillée courte.

Dix heures, dix heures et demie et onze heures sonnèrent successivement sans qu'il se fût aperçu de la marche du temps, et sans que rien fût venu troubler ses réflexions. Cependant la fatigue physique commençait à lutter avec la préoccupation morale, et, lorsque onze heures et demie sonnèrent, il était temps qu'arrivât la fin de sa veille; car ses yeux se fermaient malgré lui.

En conséquence, il réveilla Hermann, qui devait lui succéder, en lui annonçant que son tour était venu.

Hermann se réveilla de fort mauvais humeur : il rêvait qu'il faisait rôtir un chevreuil qu'il venait de tuer, et, au moment de faire, du moins en rêve, un bon souper, il se retrouvait à jeun, l'estomac vide et sans aucune chance de le remplir ! Fidèle à la consigne donnée, il n'en céda pas moins sa place à Othon et prit la sienne.

Othon se coucha ; ses yeux, à demi ouverts, distinguèrent pendant quelque temps, d'une manière incertaine, les objets qui l'entouraient, et, parmi ces objets, Hermann debout contre une des colonnes massives de la cheminée ; bientôt tout se confondit dans une vapeur grisâtre, où chaque chose perdit sa forme et sa couleur ; enfin il ferma les yeux tout à fait et s'endormit.

Hermann était, comme nous l'avons dit, resté debout contre un des supports massifs de la cheminée,

écoutant le bruit du vent dans les hautes tourelles et plongeant, aux lueurs mourantes du feu, ses regards dans les angles les plus sombres de l'appartement. Ses yeux étaient fixés sur une porte fermée et qui semblait devoir conduire aux appartements intérieurs du château, lorsque minuit sonna.

Hermann, tout brave qu'il était, compta avec un certain frémissement intérieur, et les yeux toujours fixés sur le même point, les onze coups du battant, lorsqu'au moment où frappait le douzième, la porte s'ouvrit, et une jeune fille belle, pâle et silencieuse, parut sur le seuil, éclairée par une lumière cachée derrière elle. Hermann voulut appeler; mais, comme si elle eût deviné son intention, la jeune fille porta un doigt à sa bouche pour lui commander le silence, et, de l'autre main, lui fit signe de la suivre.

IV

Hermann hésita un moment; mais, songeant aussitôt qu'il était honteux à un homme de trembler devant une femme, il fit quelques pas vers la mystérieuse inconnue, qui, le voyant venir à elle, rentra dans la chambre, prit une lampe posée sur une table, alla ouvrir une autre porte, et, du seuil de celle-ci, se retourna pour faire un nouveau signe à l'archer, resté debout à

l'entrée de la seconde chambre. Le signe était accompagné d'un si gracieux sourire, que les dernières craintes d'Hermann disparurent. Il s'élança derrière la jeune fille, qui, entendant ses pas pressés, se retourna une dernière fois pour lui faire signe de marcher derrière elle en conservant quelques pas de distance. Hermann obéit.

Ils s'avancèrent ainsi en silence à travers une suite d'appartements déserts et sombres, jusqu'à ce que enfin, le guide mystérieux poussât la porte d'une chambre ardemment éclairée, dans laquelle était dressée une table avec deux couverts. La jeune fille entra la première, posa la lampe sur la cheminée et alla s'asseoir, sans dire une parole, sur l'une des chaises qui attendaient les convives. Puis, voyant que Hermann, intimidé et hésitant, était resté debout sur le seuil de la porte :

— Soyez le bienvenu, lui dit-elle, au château de Windeck.

— Mais dois-je accepter l'honneur que vous m'offrez? répondit Hermann.

— N'avez-vous pas faim et soif, seigneur archer? reprit la jeune fille. Mettez-vous à cette table, et buvez et mangez; c'est moi qui vous y invite.

— Vous êtes sans doute la châtelaine? dit Hermann en s'asseyant.

— Oui, répondit avec un signe de tête la jeune fille.

— Et vous habitez seule ces ruines? continua l'archer en regardant autour de lui avec étonnement.

— Je suis seule.

— Et vos parents ?

La jeune fille lui montra du doigt deux portraits suspendus à la muraille, l'un d'homme, l'autre de femme, et dit à voix basse :

— Je suis la dernière de la famille.

Hermann la regarda, sans savoir encore que penser de l'être étrange qu'il avait devant lui.

En ce moment, ses yeux rencontrèrent les yeux de la jeune fille qui étaient humides de tendresse. Hermann ne songeait plus à la faim ni à la soif ; il voyait devant lui, pauvre archer, une noble dame, oubliant sa naissance et sa fierté pour le recevoir à sa table ; il était jeune, il était beau, il ne manquait pas de confiance en lui-même ; il crut que cette heure qui se présente, dit-on, à tout homme de faire fortune une fois dans sa vie se présentait à lui dans ce moment.

— Mangez donc, lui dit la jeune fille en lui servant un morceau de la hure d'un sanglier. Buvez donc, dit la jeune fille en lui versant un verre de vin vermeil comme du sang.

— Comment vous nommez-vous, ma belle hôtesse ? dit Hermann enhardi et levant son verre.

— Je me nomme Bertha.

— Eh bien, à votre santé, belle Bertha ! continua l'archer.

Et il but le vin d'un seul trait.

Bertha ne répondit rien, mais sourit tristement.

L'effet de la liqueur fut magique, les yeux d'Hermann étincelèrent à leur tour, et, profitant de l'invitation de la châtelaine, il attaqua le souper avec un acharnement qui prouvait que ce n'était pas à un ingrat qu'il avait été offert, et qui pouvait excuser l'oubli où il était tombé en ne faisant pas le signe de la croix, comme c'était son habitude de le faire chaque fois qu'il se mettait à table. Bertha le regardait sans l'imiter.

— Et vous, lui dit-il, ne mangez-vous pas ?

Bertha fit signe que non, et lui versa une seconde fois du vin. C'était déjà une habitude à cette époque que les belles dames regardassent comme une chose indigne d'elles de boire et de manger, et Hermann avait vu souvent, dans les diners auxquels il avait assisté comme serviteur, les châtelaines rester ainsi, tandis que les chevaliers mangeaient autour d'elles, afin de faire croire que, pareilles aux papillons et aux fleurs dont elles avaient la légèreté et l'éclat, elles ne vivaient que de parfums et de rosée. Il crut qu'il en était ainsi de Bertha, et continua de manger et de boire comme si elle lui tenait entière compagnie. D'ailleurs, sa gracieuse hôtesse ne restait pas inactive, et, voyant que son verre était vide, elle le lui remplit pour la troisième fois.

Hermann n'éprouvait plus ni crainte ni embarras ; le vin était délicieux et bien réel, car il faisait sur le cœur

du convive nocturne son effet accoutumé ; Hermann se sentait plein de confiance en lui-même, et, en récapitulant tous les mérites qu'il se trouvait à cette heure, il ne s'étonnait plus de la bonne fortune qui lui arrivait ; et la seule chose qui l'étonnât, c'est qu'elle eût tant tardé. Il était dans cette heureuse disposition quand ses yeux tombèrent sur un luth posé sur une chaise, comme si l'on s'en était servi dans la journée même ; alors il pensa qu'un peu de musique ne gâterait rien à l'excellent repas qu'il venait de faire. En conséquence, il invita gracieusement Bertha à prendre son luth et à lui chanter quelque chose.

Bertha étendit la main, prit l'instrument, et en tira un accord si vibrant, que Hermann sentit tressaillir jusqu'à la dernière fibre de son cœur ; et il était à peine remis de cette émotion lorsque, d'une voix douce et à la fois profonde, la jeune fille commença une ballade dont les paroles avaient avec la situation où il se trouvait une telle analogie, qu'on eût pu croire que la mystérieuse virtuose improvisait.

C'était une châtelaine amoureuse d'un archer.

L'allusion n'avait point échappé à Hermann, et, s'il lui fût resté quelques doutes, la ballade les lui eût ôtés ; aussi, au dernier couplet, se leva-t-il, et, faisant le tour de la table, il alla se placer derrière Bertha, et si près d'elle, que, lorsque sa main glissa des cordes de l'instrument, elle tomba entre les mains d'Hermann. Her-

mann tressaillit, car cette main était glacée ; mais aussitôt il se remit.

— Hélas ! lui dit-il, madame, je ne suis qu'un pauvre archer sans naissance et sans fortune ; mais, pour aimer, j'ai le cœur d'un roi.

— Je ne demande qu'un cœur, répondit Bertha.

— Vous êtes donc libre ? hasarda Hermann.

— Je suis libre, reprit la jeune fille.

— Je vous aime, dit Hermann.

— Je t'aime, répondit Bertha.

— Et vous consentez à m'épouser ? s'écria Hermann.

Bertha se leva sans répondre, alla vers un meuble, et, ouvrant un tiroir, elle y prit deux anneaux qu'elle présenta à Hermann ; puis, revenant au meuble, elle en tira, toujours en silence, une couronne de fleurs d'oranger et un voile de fiancée. Alors elle attacha le voile sur sa tête, l'y fixa avec la couronne, et, se retournant :

— Je suis prête, dit-elle.

Hermann frissonna presque malgré lui ; cependant il s'était trop avancé pour ne pas aller jusqu'au bout. D'ailleurs, que risquait-il, lui, pauvre archer, qui ne possédait pas un coin de terre, et pour qui la seule argenterie armoriée dont la table était couverte eût été une fortune ?

Il tendit donc la main à sa fiancée, en lui faisant à son tour signe de la tête qu'il était prêt à la suivre.

Bertha prit de sa main froide la main trébuchante d'Hermann, et, ouvrant une porte, elle entra dans un corridor sombre, qui n'était plus éclairé que par la lueur blafarde que la lune, sortie des nuages, projetait à travers les fenêtres étroites placées de distance en distance. Puis, au bout du corridor, ils trouvèrent un escalier qu'ils descendirent dans des ténèbres complètes : alors, Hermann, saisi d'un frisson involontaire, s'arrêta et voulut retourner en arrière ; mais il lui sembla que la main de Bertha serrait la sienne avec une force surnaturelle ; de sorte que, moitié honte, moitié entraînement, il continua de la suivre.

Cependant ils descendaient toujours : au bout d'un instant, il sembla à Hermann, d'après l'impression humide qu'il éprouvait, qu'ils étaient dans une région souterraine ; bientôt il n'en douta plus ; ils avaient cessé de descendre, et ils marchaient sur un terrain uni, et qu'il était facile de reconnaître pour le sol d'un caveau.

Au bout de dix pas, Bertha s'arrêta, et, se tournant à droite :

— Venez, mon père, dit-elle.

Et elle se remit en marche.

Au bout de dix autres pas, elle s'arrêta de nouveau, et, se tournant à gauche :

— Venez, ma mère, dit-elle.

Et elle continua sa route jusqu'à ce que, ayant fait dix autres pas encore, elle dit une troisième fois :

— Venez, mes sœurs.

Et, quoique Hermann ne pût rien distinguer, il lui sembla entendre derrière lui un bruit de pas et un frémissement de robes. En ce moment, sa tête toucha la voûte ; mais Bertha poussa la pierre du bout du doigt, et la pierre se souleva.

Elle donnait entrée dans une église splendidement éclairée ; ils sortaient d'une tombe et se trouvaient devant un autel.

Au même moment, deux dalles se soulevèrent dans le chœur, et Hermann vit paraître le père et la mère de Bertha dans le même costume qu'ils portaient sur les deux tableaux de la chambre où il avait soupé, et, derrière eux, dans la nef, sortir de la même manière les nonnes de l'abbaye attenante au château, et qui, depuis un siècle, tombait en ruine.

Tout était donc réuni pour le mariage, fiancés, parents et invités. Le prêtre seul manquait : Bertha fit un signe, et un évêque de marbre couché sur son tombeau se leva lentement et vint se placer devant l'autel. Hermann alors se repentit de son imprudence, et eût donné bien des années de sa vie pour être dans la salle des gardes et couché près de ses compagnons ; mais il était entraîné par une puissance surhumaine, et pareil à un homme en proie à un rêve affreux, et qui ne peut ni crier ni fuir.

Pendant ce temps, Othon s'était réveillé, et ses yeux

s'étaient portés tout naturellement vers la place où devait veiller Hermann; Hermann n'y était plus, et personne n'était debout à sa place; Othon se leva; un de ses derniers souvenirs était, au moment où il s'endormait, d'avoir vu vaguement une porte s'ouvrir et une femme apparaître; il avait pris cela pour le commencement d'un songe, mais l'absence d'Hermann donnait à ce songe une apparence de réalité; ses yeux se tournèrent aussitôt vers la porte, qu'il se rappelait parfaitement avoir vue fermée pendant que lui-même était en sentinelle, et qu'il revoyait ouverte.

Cependant Hermann, fatigué, pouvait avoir cédé au sommeil. Othon prit une branche de sapin, l'alluma au foyer, alla d'un dormeur à l'autre, et ne reconnut pas celui qu'il cherchait. Alors il réveilla le vieil archer, dont c'était le tour de faire sentinelle; Othon lui raconta ce qui s'était passé, et le pria de veiller tandis que lui irait à la recherche de son compagnon perdu. Le vieil archer secoua la tête, puis :

— Il aura vu la châtelaine de Windeck, dit-il; en ce cas, il est perdu.

Othon pressa le vieillard de s'expliquer; mais celui-ci n'en voulut pas dire davantage. Cependant ces quelques paroles, au lieu d'éteindre chez Othon le désir de tenter la recherche, lui donnèrent une nouvelle ardeur, il voyait dans toute cette aventure quelque chose de mystérieux et de surnaturel que son courage s'enor-

gueillissait d'avance d'approfondir ; d'ailleurs, il aimait Hermann ; les deux jours de marche qu'il avait faits avec lui se lui avaient révélé comme un brave et joyeux compagnon qu'il était fâché de perdre ; puis, enfin, il avait grande confiance en une médaille miraculeuse rapportée de Palestine par un de ses ancêtres qui lui avait fait toucher le tombeau du Christ, don que sa mère lui avait fait dans son enfance, et qu'il avait toujours religieusement porté sur sa poitrine.

Quelque observation que pût lui faire le vieil archer, Othon n'en persista donc pas moins dans la résolution prise, et, à la lueur de sa torche, il entra dans la chambre voisine dont la porte était restée ouverte. Tout y était dans son état habituel ; seulement, une seconde porte était ouverte comme la première ; il pensa que Hermann, entré par l'une, était sorti par l'autre ; il prit la même route que lui, et, comme lui, traversa cette longue suite d'appartements que Hermann avait traversés. Elle se terminait par la salle du festin.

En approchant de cette salle, il lui sembla entendre parler ; il s'arrêta aussitôt, tendit l'oreille, et, après un instant d'attention, ne conserva plus aucun doute ; seulement, ce n'était pas la voix d'Hermann ; mais, pensant que ceux qui parlaient pourraient lui en donner des nouvelles, il s'approcha de la porte.

Arrivé sur le seuil, il s'arrêta surpris par l'étrange spectacle qui se présenta à ses yeux. La table était res-

tée servie et illuminée ; seulement, les convives étaient changés : les deux portraits s'étaient détachés de la toile, étaient descendus de leur cadre, et, assis de chaque côté de la table, causaient gravement comme il convenait à des personnes de leur âge et de leur condition. Othon crut que sa vue le trompait ; il avait sous les yeux des personnages qui semblaient, par leurs habitudes, avoir appartenu à une génération disparue depuis plus d'un siècle, et qui parlaient l'allemand du temps de Karl le Chauve. Othon n'en prêta qu'une attention plus profonde à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait.

— Malgré toutes vos raisons, mon cher comte, disait la femme, je n'en soutiendrai pas moins que le mariage que fait en ce moment notre fille Bertha est une mésalliance dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans notre famille ; fi donc ! un archer...

— Madame, répondit le mari, vous avez raison ; mais, depuis plus de dix ans, personne n'était venu dans ces ruines, et elle sert un maître moins difficile que nous, et pour qui une âme est une âme... D'ailleurs, on peut porter l'habit d'un archer et n'être pas un vilain pour cela. Témoin ce jeune Othon qui vient pour s'opposer à leur union, qui nous écoute insolemment, et que je vais pourfendre de mon épée s'il ne rejoint à l'instant même ses camarades.

A ces mots, se tournant vers la porte où se tenait le jeune homme muet et immobile d'étonnement, il tira

son épée, et vint à lui d'un pas lent et automatique, comme s'il marchait à l'aide de ressorts habilement combinés, et non de muscles vivants.

Othon le regarda venir avec un effroi dont il n'était pas le maître. Il n'en songeait pas moins à se mettre en défense, et à soutenir le combat, quel que fût l'adversaire. Cependant, voyant à quel étrange ennemi il avait affaire, il comprit qu'il n'aurait pas trop pour se défendre des armes spirituelles et temporelles; en conséquence, avant de tirer son épée, il fit le signe de la croix.

Au même moment, les flambeaux s'éteignirent, la table disparut, et le vieux chevalier et son épouse s'évanouirent comme des visions.

Othon resta un moment étourdi; puis, ne voyant et n'entendant plus rien, il entra dans la salle, tout à l'heure si pleine de lumière et maintenant si sombre, et, à la lueur de sa torche de résine, il vit que les convives fantastiques avaient repris leur place dans leur cadre; les yeux seuls du vieux chevalier semblaient vivants encore et suivaient Othon en le menaçant.

Othon continua sa route. D'après ce qu'il avait entendu, il jugeait qu'un danger pressant menaçait Hermann, et, voyant une porte ouverte, il suivit l'indication donnée et entra dans le corridor. Arrivé au bout du passage, il atteignit l'escalier, descendit les premières marches, et bientôt se trouva de plain-pied avec le

cimetière de l'abbaye, au delà duquel il voyait l'église illuminée ; une porte descendant aux souterrains était ouverte et paraissait conduire aussi à l'église ; mais Othon aima mieux passer à travers le cimetière que sous le cimetière.

Il entra donc dans le cloître, et se dirigea vers l'église ; la porte en était fermée ; mais il n'eut qu'à la pousser, et la serrure se détacha du chêne, tant la porte tombait elle-même de vétusté.

Alors il se trouva dans l'église, il vit tout, les religieux, les fiancés, les parents, et, prêt à passer au doigt d'Hermann pâle et tremblant l'anneau nuptial, l'évêque de marbre qui venait de se lever du tombeau. Il n'y avait pas de doute, c'était le mariage dont parlaient le vieux chevalier et sa femme.

Othon étendit la main vers un bénitier ; puis, portant ses doigts humides à son front, il fit le signe de la croix.

Au même instant, tout s'évanouit comme par magie, évêque, fiancés, parents, religieuses ; les flambeaux s'éteignirent, l'église trembla comme si, en rentrant dans leur tombe, les morts en ébranlaient les fondements ; un coup de tonnerre se fit entendre, un éclair traversa le chœur, et, comme s'il était frappé de la foudre, Hermann tomba sans connaissance sur les dalles du sanctuaire.

Othon alla à lui, éclairé encore par sa torche près de s'éteindre, et, le prenant sur son épaule, il essaya de

l'emporter. En ce moment, la branche de résine était arrivée à sa fin ; Othon la jeta loin de lui et chercha à regagner la porte ; mais l'obscurité était si profonde, qu'il n'en put venir à bout, et qu'il s'en alla pendant plus d'une demi-heure se heurtant de pilier en pilier, le front couvert de sueur et les cheveux hérissés au souvenir des choses infernales qu'il avait vues. Enfin il trouva la porte tant cherchée.

Au moment où il mettait le pied dans le cloître, il entendit son nom et celui d'Hermann répétés par plusieurs voix ; puis, au même instant, des torches étincellèrent aux fenêtres du château, enfin quelques-unes apparurent au bas de l'escalier et se répandirent sous les arcades du cloître ; Othon répondit alors par un seul cri, dans lequel s'éteignit le reste de ses forces, et tomba épuisé près d'Hermann évanoui.

Les archers portèrent les deux jeunes gens dans la salle des gardes, où bientôt il rouvrirent les yeux. Hermann et Othon racontèrent alors chacun à son tour ce qui leur était arrivé ; quant au vieil archer, entendant ce coup de tonnerre qui venait sans orage, il avait réveillé à l'instant tous les dormeurs, et s'était mis à la recherche des aventureux jeunes gens, qu'il avait retrouvés, comme nous l'avons vu, dans un état peu différent l'un de l'autre.

Nul ne se rendormit, et, aux premiers rayons du jour, la troupe sortit silencieusement des ruines du château

de Windeck, et reprit sa route pour Clèves, où elle arriva sur les neuf heures du matin.

V

La lice préparée pour le tir de l'arc était une plaine qui s'étendait du château de Clèves jusqu'aux bords du Rhin. Du côté du château, une estrade était dressée et attendait le prince et sa suite ; de l'autre côté et sur la rive, le peuple de tous les villages environnants était déjà rangé, attendant le spectacle dont il allait jouir et dont il était d'autant plus fier que le triomphateur du jour devait sortir de ses rangs. Un groupe d'archers arrivés des autres parties de l'Allemagne attendait déjà à l'une des extrémités de la prairie, tandis qu'à l'autre, le but que devait atteindre les flèches présentait à cent cinquante pas de distance, au milieu d'une pancarte blanche, un point noir entouré de deux cercles, l'un rouge et l'autre bleu.

A dix heures, on entendit sonner les trompettes : les portes du château s'ouvrirent, et une riche cavalcade en sortit : elle se composait du prince Adolphe de Clèves, de la princesse Hélène et du comte souverain de Ravenstein. Une suite nombreuse de pages et de valets à cheval comme leurs maîtres, quoique la distance qui séparait le château de la prairie fût à peine

d'un demi-mille, suivait les seigneurs et semblait, en se déroulant sur le sentier étroit qui descendait de la colline à la plaine, un long serpent diapré qui venait se désaltérer au fleuve.

De longues acclamations accueillirent le roi et la reine de la fête au moment où ils montèrent sur l'estrade qui leur était préparée. Quant à Othon, ils avaient déjà pris place, que pas un cri n'était encore sorti de sa bouche, tant il était tombé dans une contemplation muette et profonde à la vue de la jeune princesse Hélène.

C'était, en effet, une des plus gracieuses créations que pût produire cette Allemagne du Nord, si féconde en types pâles et gracieux. Comme les plantes qui poussent à l'ombre en trempant leurs racines dans un sol humide, Hélène manquait peut-être de ces vives couleurs de la jeunesse qui éclosent sous un soleil plus ardent ; mais, en revanche, elle avait toute la souplesse et toute la grâce de ces jolies fleurs des lacs que l'on voit sortir de l'eau le jour pour regarder un instant autour d'elles et prendre part à la fête de la vie, mais qui se referment au crépuscule et se couchent la nuit sur ces larges feuilles rondes aux tiges invisibles que la nature leur a données pour berceau. Elle suivait son père et était elle-même suivie par le comte de Ravensstein, qui devait, disait-on, recevoir bientôt le titre de fiancé ; derrière eux marchaient des pages portant, sur un coussin de velours rouge, la toque destinée à

servir de prix au vainqueur. Enfin, les officiers du prince Adolphe achevèrent de remplir les places d'honneur réservées sur l'estrade, et, après que la princesse Hélène eut répondu par un gracieux signe de tête au murmure d'admiration qui l'avait accueillie, son père fit signe que l'on pouvait commencer.

Il y avait cent vingt archers, à peu près, et les conditions étaient ainsi imposées :

Ceux qui, à la première épreuve, auraient manqué complètement la pancarte blanche devaient se retirer immédiatement et renoncer à concourir ;

Ceux qui, à la seconde épreuve, auraient mis leurs flèches hors du cercle rouge devaient se retirer à leur tour ;

Enfin, il ne devait rester pour la lutte définitive que ceux qui, après la troisième épreuve, se seraient maintenus dans le cercle bleu.

De cette manière, on évitait la confusion entre les concurrents ; puis, ce qui était encore possible, que le hasard, au lieu de l'adresse, ne fit un vainqueur d'un médiocre archer.

Aussitôt le signal donné, tous les archers tendirent leurs arcs et préparèrent leurs flèches. Chacun s'était fait inscrire, et le rang avait été réglé par ordre alphabétique. Un héraut appela les noms, et, selon qu'ils étaient appelés, les tireurs s'avancèrent, et lancèrent leurs flèches.

Une vingtaine d'archers succombèrent à cette première épreuve et se retirèrent, honteux et accompagnés des rires des spectateurs, dans une enceinte réservée où devaient bientôt les rejoindre de nouveaux compagnons d'infortune.

Au second tour, le nombre fut plus considérable encore, car plus la tâche devenait difficile, plus il devait y avoir d'exclus. Enfin, au troisième, il ne resta pour disputer le prix que onze tireurs, parmi lesquels se trouvaient Frantz, Hermann et Othon. C'était l'élite des archers depuis Strasbourg jusqu'à Nimègue. Aussi l'attention redoubla-t-elle, et les tireurs eux-mêmes, qui n'avaient plus droit à la lutte, oubliant leur défaite, partagèrent-ils cette attente générale, faisant chacun des vœux pour que le sort qui les avait abandonnés protégeât un ami, un compatriote ou un frère.

Une nouvelle convention fut faite alors entre les archers eux-mêmes, c'est qu'une quatrième épreuve allait être tentée : toute flèche qui ne toucherait pas, cette fois, le noir lui-même devait exclure son tireur et réduire encore le nombre des concurrents. Sept tireurs succombèrent; Frantz et Hermann avaient fait le coup qu'en terme de tir on appelle *baillet*, c'est-à-dire qu'ils avaient mis leurs flèches moitié noir. Mildar et Othon avaient fait coup franc et en plein but.

Ce Mildar, que nous nommons pour la première fois, était un archer du comte de Ravenstein, dont la répu-

tation avait remonté le Rhin, depuis l'endroit où il se perd dans les sables d'Ortrecht, jusqu'à celui où il sort faible ruisseau de la chaîne du Saint-Gothard; depuis longtemps, Frantz et Hermann, qui avaient leur renommée à soutenir, désiraient se rencontrer avec ce terrible adversaire qu'on leur opposait toujours. Le procès venait d'être jugé sans qu'ils fussent éconduits; l'avantage était resté à Mildar, qu'Othon seul avait constamment balancé.

Plus le nombre des tireurs diminuait, plus l'intérêt des spectateurs était augmenté. Aussi les quatre archers qui restaient dans la lice étaient-ils le but de tous les regards. Trois étaient déjà célèbres pour avoir disputé et emporté bien des prix; mais le quatrième et le plus jeune était complètement inconnu à tout le monde; chacun se demandait son nom, et nul ne pouvait en faire connaître d'autre que celui qu'il avait choisi lui-même : *Othon l'archer*.

Selon l'ordre alphabétique, Frantz devait tirer le premier. Il s'avança jusqu'à la limite marquée par une corde de gazon, choisit sa meilleure flèche, ajusta lentement en levant son arc de bas en haut, visa quelques secondes avec toute l'attention dont il était capable, puis lâcha la corde, et la flèche alla s'enfoncer en plein noir. Des acclamations partirent de toutes parts : Frantz se retira sur le côté pour faire place à ses camarades.

Hermann s'avança le second, prit les mêmes précau-

tions que son devancier, et obtint le même résultat.

C'était le tour de Mildar. Il vint prendre sa place au milieu du silence le plus profond, choisit avec un soir extrême une flèche dans sa trousse, la posa en équilibre sur son doigt, de manière à voir si le fer de la pointe ne pesait pas plus que l'ivoire de l'encoche; puis, satisfait de l'examen, il l'ajusta sur la corde; en ce moment, le comte de Ravenstein son patron se leva, et, tirant une bourse de sa poche :

— Mildar, lui dit-il, si tu touches plus près de la broche que tes deux adversaires, cette bourse est à toi.

Puis il jeta la bourse, qui vint rouler aux pieds de l'archer. Mais celui-ci était si préoccupé, qu'il sembla faire à peine attention à ce que lui disait son maître. La bourse tomba retentissante près de lui sans qu'il détournât la tête; quelques regards cherchèrent un instant dans l'herbe cet or brillant au milieu des mailles de soie qui le renfermaient, puis se reportèrent aussitôt vers Mildar.

L'attente du comte de Ravenstein ne fut pas trompée; la flèche de Mildar brisa la broche elle-même, et alla s'enfoncer au centre du but; un cri partit de tous côtés; le comte de Ravenstein battit des mains. Hélène, au contraire, pâlit si visiblement, que son père, inquiet, se pencha vers elle en lui demandant si elle souffrait; mais celle-ci, pour toute réponse, secoua sa blonde tête en souriant, et le prince Adolphe, rassuré,

reporta les yeux vers les tireurs. Mildar ramassait la bourse.

Restait Othon, que son nom avait rejeté le dernier et à qui l'adresse de Mildar ne paraissait laisser aucune chance. Cependant lui aussi avait souri comme la princesse, et, dans ce sourire, on avait pu voir qu'il ne se regardait pas encore comme battu.

Mais ceux qui paraissaient prendre l'intérêt le plus vif à cette lutte d'adresse étaient Frantz et Hermann. Frantz et Hermann vaincus, avaient reporté tout leur espoir sur leur jeune camarade. Eux n'avaient pas une bourse d'or à jeter à ses pieds, comme l'avait fait le comte de Ravensstein, mais ils s'approchèrent d'Othon et lui serrèrent la main.

— Songe à l'honneur des archers de Cologne, lui dirent-ils, quoiqu'en conscience nous ne sachions pas comment tu pourras le défendre.

— Je puis, répondit Othon, si l'on veut ôter la flèche de Mildar, enfoncer la mienne dans le trou que la sienne a fait.

Frantz et Hermann se regardèrent avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction. Othon avait fait cette proposition d'un ton si calme et avec un tel sang-froid, qu'ils ne doutaient pas, d'après les preuves d'adresse que leur avait données Othon, qu'il ne fût en état de faire ce qu'il avançait. Or, comme une grande rumeur courait dans toute l'assemblée, ils firent signe qu'ils voulaient parler,

et le silence se rétablit. Alors, Hermann, se tournant vers l'estrade où était le prince de Clèves, éleva la voix et lui transmit la demande d'Othon. Elle était si juste et si extraordinaire, qu'elle lui fut accordée à l'instant même, et, cette fois, ce fut Mildar qui sourit, mais avec un air de doute qui prouvait qu'il regardait la chose comme impossible.

Alors Othon posa à terre sa toque, son arc et ses flèches, et alla lui-même d'un pas lent et mesuré examiner le coup; il était bien ainsi que le marqueur l'avait dit; arrivé au but, Mildar, qui l'avait suivi, arracha lui-même sa flèche. Frantz et Hermann voulurent en faire autant, mais Othon les arrêta d'un regard : ils comprirent que leur jeune camarade désirait se servir de leurs traits comme de deux guides, et répondirent par un signe d'intelligence. Othon cueillit alors une petite marguerite des champs, l'enfonça dans la cavité formée par la flèche de Mildar, afin, au milieu du rond noir, d'être guidé par un point blanc; cette précaution prise, il revint à sa place, sans humilité comme sans orgueil, convaincu que, perdit-il le prix, il l'avait disputé assez longtemps pour n'avoir pas de honte à le voir passer aux mains d'un autre.

Arrivé à la limite, il attendit un instant que chacun eût repris sa place. Puis, l'ordre rétabli, il ramassa son arc, parut prendre au hasard une des flèches, quoiqu'un œil exercé eût remarqué qu'il avait été chercher sous

les autres celle qu'il avait prise, secoua la tête pour écarter ses longs cheveux blonds, que le mouvement qu'il avait fait avait ramenés sur ses yeux ; puis, calme et souriant comme l'Apollon Pythien, il posa sa flèche sur son arc, la leva lentement à la hauteur du but et de son œil, ramena sa main droite en arrière, jusqu'à ce que la corde de l'arc touchât presque son épaule, demeura un instant immobile comme un archer de pierre ; puis tout à coup on vit passer la flèche comme un éclair et en même temps disparaître la marguerite. Othon avait tenu ce qu'il avait promis, et sa flèche avait remplacé au centre du but la flèche de Mildar.

Un cri de surprise sortit de toutes les bouches, la chose tenait du miracle. Othon se tourna vers le prince et salua. Hélène rougit de plaisir et Ravenstein de dépit.

Alors le prince Adolphe de Clèves se leva et déclara qu'à partir de ce moment il comptait deux vainqueurs, que par conséquent il y aurait deux prix : l'un serait la toque brodée par sa fille, l'autre, la chaîne d'or qu'il portait lui-même au cou. Cependant, comme cette lutte d'adresse l'intéressait ainsi que toute l'assemblée, il désirait que chacun des adversaires proposât une dernière épreuve à son choix, que l'autre serait obligé d'admettre. Othon et Mildar acceptèrent en hommes qui l'eussent demandée, si on ne la leur eût pas offerte, et la foule, joyeuse de voir prolonger un spectacle si inté-

ressant pour elle, battit des mains par un mouvement unanime, en remerciant le prince de sa générosité.

L'ordre alphabétique donnait à Mildar le choix de la dernière épreuve. Il alla au bord du fleuve, coupa deux branches de saule, revint en planter une à une demi distance du but primitif; puis, s'étant rendu jusqu'à la limite, il la fendit avec sa flèche.

Othon dressa l'autre et en fit autant.

C'était à son tour : il prit deux flèches, en passa une à sa ceinture, posa l'autre sur son arc, la lança de manière à lui faire décrire un cercle, et, tandis que la première retombait presque verticalement, il la brisa avec la seconde.

La chose parut si miraculeuse à Mildar, qu'il déclara que, ne s'étant jamais adonné à un pareil exercice, il regardait comme impossible de réussir. En conséquence, il s'avouait vaincu, et laissait le choix à son adversaire entre la toque brodée par la princesse Hélène, ou la chaîne d'or du prince Adolphe de Clèves.

Othon choisit la toque, et alla s'agenouiller devant la princesse, au milieu d'une triple acclamation de la multitude.

VI

Lorsque Othon se releva, le front paré de la toque qu'il venait de gagner, son visage était rayonnant de

Joie et de bonheur. Les cheveux d'Hélène avaient presque touché les siens, leurs haleines s'étaient confondues, c'était la première fois qu'il aspirait le souffle d'une femme.

Son justaucorps vert allait si bien à sa taille souple et déliée, ses yeux étaient si brillants de ce premier orgueil qu'éprouve l'homme à son premier triomphe, il était si beau et si fier de son bonheur enfin, que le prince Adolphe de Clèves pensa à l'instant même combien il lui serait avantageux de s'attacher un pareil serviteur. En conséquence, se tournant vers le jeune homme, qui était prêt à redescendre les degrés de l'estrade :

— Un instant, mon jeune maître, lui dit-il, j'espère que nous ne quitterons point comme cela.

— Je suis aux ordres de Votre Seigneurie, répondit le jeune homme.

— Comment vous nommez-vous ?

— Je me nomme Othon, monseigneur.

— Eh bien, Othon, continua le prince, vous me connaissez puisque vous êtes venu à la fête que je donne. Vous savez que mes serviteurs et mes gens me considèrent comme un bon maître. Êtes-vous sans condition ?

— Je suis libre, monseigneur, répondit Othon.

— Eh bien, alors, voulez-vous entrer à mon service ?

— En quelle qualité ? répondit le jeune homme.

— Mais en celle qui me paraît convenir à votre condition et à votre adresse : comme archer.

Othon sourit avec une expression indéfinissable pour ceux qui ne devaient voir en lui qu'un habile tireur d'arc, et allait sans doute répondre selon son rang et non selon son apparence, lorsqu'il vit les yeux d'Hélène se fixer sur lui avec une telle expression d'anxiété, que les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. En même temps, la jeune fille joignit les mains en signe de prière ; Othon sentit son orgueil se fondre à ce premier rayon d'amour, et, se tournant vers le prince :

— J'accepte, lui dit-il.

Un éclair de joie passa sur la figure d'Hélène.

— Eh bien, c'est chose dite, continua le prince ; à compter de ce jour, vous êtes à mon service. Prenez cette bourse, ce sont les arrhes du marché.

— Merci, monseigneur, répondit Othon en souriant, j'ai encore quelque argent qui me vient de ma mère. Lorsque je n'en aurai plus, je réclamerai de Votre Seigneurie la paye qui me sera due en raison de mon service. Seulement, puisque Votre Seigneurie est si bien disposée pour moi, je réclamerai d'elle une autre grâce,

— Laquelle ? dit le prince.

— C'est, reprit Othon, d'engager en même temps que moi ce brave garçon que Votre Seigneurie voit là-bas appuyé sur son arc, et qui s'appelle Hermann :

c'est un bon camarade que je ne voudrais pas quitter.

— Eh bien, dit le prince, va lui faire, de ma part, la même offre que je t'ai faite, et, s'il accepte, donne-lui cette bourse dont tu n'as pas voulu ; il ne sera peut-être pas si fier que toi, lui.

Othon salua le prince, descendit de l'estrade, et alla offrir à Hermann la proposition et la bourse ; il reçut l'une avec joie et l'autre avec reconnaissance ; puis aussitôt les deux jeunes gens revinrent prendre place à la suite du prince.

Cette fois, il ne donnait plus la main à sa fille ; c'était le comte de Ravenstein qui avait sollicité cet honneur et l'avait obtenu : le noble cortège fit quelques pas à pied pour atteindre la place où étaient les chevaux ; celui de la princesse Héléna était sous la garde d'un simple valet, le page qui devait tenir l'étrier à la princesse étant resté plus longtemps qu'il n'aurait dû le faire parmi la foule des spectateurs, où l'avait conduit la curiosité.

Othon vit son absence, et, oubliant que c'était se trahir, puisqu'un jeune homme noble devait seul remplir la fonction de page ou d'écuyer, il s'élança pour le remplacer.

— Il paraît, mon jeune maître, lui dit le comte de Ravenstein en l'écartant du bras, que la victoire te fait oublier ton rang. Pour cette fois, nous te pardonnons ton orgueil en faveur de ta bonne volonté.

Le sang monta au visage d'Othon si rapidement, qu'il lui passa comme une flamme devant les yeux ; mais il comprit que dire un mot ou faire un signe, c'était se perdre : il resta donc immobile et muet. Hélène le remercia d'un coup d'œil. Il y avait déjà entre ces deux jeunes cœurs, qui venaient de se rencontrer à peine, une intelligence aussi profonde et aussi sympathique que s'ils eussent toujours été frères.

Le cheval du page était resté libre, et le valet le menait en bride. Le prince l'aperçut, et derrière lui Othon, qui venait avec Hermann.

— Othon, lui dit le prince, sais-tu monter à cheval ?

— Oui, monseigneur, répondit en souriant celui-ci.

— Eh bien, prends le cheval du page, il n'est pas juste qu'un triomphateur marche à pied.

Othon salua de la tête, en signe d'obéissance et de remerciement. Puis, s'approchant du coursier, il se mit en selle sans l'aide de l'étrier, avec tant de justesse et de grâce, qu'il était évident que ce nouvel exercice lui était aussi familier que celui dans lequel il venait de donner, il n'y avait qu'un instant, une si grande preuve d'adresse.

La cavalcade continua son chemin vers le château ; arrivé à la porte d'entrée, Othon remarqua l'écusson qui la surmontait, et sur lequel étaient sculptées et peintes les armes de la maison de Clèves, qui étaient d'azur à un cygne d'argent sur une mer de sinople : il

se rappela alors que ce cygne se rattachait à une vieille tradition de la maison de Clèves, qu'il avait souvent entendu raconter dans son enfance ; au-dessus de cette porte était un balcon lourd et massif qu'on appelait le balcon de la princesse Béatrix, et, entre la porte et le balcon, une sculpture du commencement du XIII^e siècle qui représentait un chevalier endormi dans une barque traînée par un cygne ; enfin, cette figure héraldique se trouvait reproduite de tous côtés, s'enlaçant gracieusement à l'ornementation plus moderne de certaines parties du château nouvellement bâties.

Le reste de la journée se passa en fêtes. Othon, en sa qualité de vainqueur, fut, pendant toute cette journée, l'objet de l'attention générale ; et, tandis que le prince donnait de son côté un riche banquet, les camarades d'Othon lui offrirent un diner dont lui, Othon, fut le prince. Mildar seul refusa d'y prendre part.

Le lendemain, on apporta à Othon un costume complet d'archer aux ordres du prince. Othon regarda quelque temps cette livrée qui, toute militaire qu'elle était, n'en restait pas moins une livrée ; mais, en songeant à Hélène, il prit courage, quitta les habits qu'il avait fait faire à Cologne, et revêtit ceux qui lui étaient destinés à l'avenir.

Le même jour, le service commença : c'était la garde sur les tourelles et les galeries. Le tour d'Othon vint, et le jeune archer fut placé en sentinelle sur une ter-

rasse située en face des fenêtres du château. Il remercia le ciel de ce hasard ; à travers les fenêtres ouvertes pour aspirer un rayon du soleil qui venait de percer les nuages, il espérait apercevoir Héléna.

Son attente ne fut pas trompée : Héléna parut bientôt avec son père et le comte de Ravenstein ; ils s'arrêtèrent à regarder le jeune archer ; il sembla même à Othon que les nobles seigneurs daignaient s'occuper de lui. En effet, il était l'objet de leur entretien. Le prince Adolphe de Clèves faisait remarquer au comte de Ravenstein la bonne mine de son nouveau serviteur, et le comte de Ravenstein faisait observer au prince Adolphe de Clèves que son nouveau serviteur, au mépris de toutes les lois divines et humaines, portait les cheveux longs comme un noble, tandis qu'il aurait dû avoir des cheveux courts comme il convenait à un homme d'obscure condition. Héléna hasarda un mot pour sauver des ciseaux la chevelure blonde et bouclée de son protégé ; mais le prince Adolphe de Clèves, frappé de la justesse de l'observation de son futur gendre, jaloux des prérogatives réservées à la noblesse, répondit que les autres archers auraient droit de se plaindre si on s'écartait en faveur d'Othon d'une règle à laquelle ils étaient soumis.

Othon était loin de se douter de ce qui se tramait à cette heure contre cette parure aristocratique que sa mère aimait tant ; il passait et repassait devant les fe-

nêtres, plongeant un regard avide dans l'intérieur des appartements qu'habitait celle qu'il aimait déjà de toute son âme : alors c'étaient des rêves de bonheur et des projets de vengeance qui s'offraient ensemble à son esprit, enlacés comme un serpent mortel à un arbre chargé de fruits délicieux. Puis, de temps en temps enfin, un souvenir de la colère paternelle obscurcissait son front, et passait comme un nuage entre l'avenir et le soleil naissant de son amour.

En descendant sa garde, Othon trouva le barbier du château qui l'attendait : il était envoyé par le comte et venait pour lui couper les cheveux.

Othon lui fit répéter deux fois cet ordre ; car, ne pouvant chasser les souvenirs si vivants de sa récente splendeur, il ne voulait pas croire que ce fût à lui que cet ordre était adressé. Mais, en y réfléchissant, il comprit que ce que le prince exigeait était tout simple : pour le prince, Othon n'était qu'un archer, plus adroit que les autres, il est vrai, mais l'adresse n'anoblissait point, et les nobles seuls avaient le droit de porter les cheveux longs. Il fallait donc qu'Othon quittât le château ou obéît.

Telle était l'importance que les jeunes seigneurs attachaient alors à cette partie de leur parure, qu'Othon resta en suspens : il lui semblait que, pour son honneur et celui de sa famille, il ne devait pas souffrir une telle dégradation. D'ailleurs, du moment qu'il l'aurait souff-

forte, aux yeux d'Hélène, il devenait véritablement un simple archer, et mieux valait penser à s'éloigner d'elle que d'être ainsi classé devant elle. Il en était là de ses réflexions, lorsque le prince passa donnant le bras à sa fille.

Othon fit un mouvement vers le prince, et le prince, qui vit que le jeune homme voulait lui parler, s'arrêta.

— Monseigneur, dit le jeune archer, pardonnez-moi si j'ose vous adresser une pareille question : mais est-ce réellement par votre ordre que cet homme est venu pour me couper les cheveux ?

— Sans doute, répondit le prince étonné. Pourquoi cela ?

— C'est que Votre Seigneurie ne m'a point parlé de cette condition lorsqu'elle m'a offert de prendre du service parmi ses archers.

— Je ne t'ai point parlé de cette condition, dit le prince, parce que je n'ai pas pensé que tu eusses l'espérance de conserver une parure qui n'est point de ton état. Es-tu d'origine noble pour porter des cheveux longs comme un baron ou un chevalier ?

— Et cependant, dit le jeune homme éludant la question, si j'eusse su que Votre Seigneurie exigeât de moi un pareil sacrifice, peut-être eussé-je refusé ses offres, quelque désir que j'eusse eu de les accepter.

— Il est encore temps de retourner en arrière, mon

jeune maître, répondit le prince, qui commençait à trouver étrange une pareille obstination de la part d'un homme du peuple. Mais prends garde que cela ne te serve pas à grand'chose, et que le premier seigneur sur ces terres duquel tu passeras n'exige le même sacrifice sans t'offrir le même dédommagement.

— Pour tout autre que vous, monseigneur, répondit Othon en souriant avec une expression de dédain qui étonna le prince et fit trembler Hélène, ce serait chose facile à entreprendre, mais difficile à mener à bien. Je suis archer, et, continua-t-il en posant les mains sur ses flèches, je porte, comme Votre Seigneurie peut le voir, la vie de douze hommes à ma ceinture.

— Les portes du château sont ouvertes, répondit le comte, reste ou pars, à ta volonté. Je n'ai rien à changer à l'ordre que j'ai donné; décide-toi librement. Tu sais les conditions à cette heure, et tu ne pourras pas dire que j'ai surpris ton engagement.

— Je suis décidé, monseigneur, répondit Othon en s'inclinant avec un respect mêlé de dignité, et en prononçant ces paroles avec un accent qui prouvait qu'en effet sa résolution était prise.

— Tu pars ? dit le prince.

Othon ouvrit la bouche pour répondre ; mais, avant de prononcer les mots qui devaient le séparer pour jamais d'Hélène, il voulut jeter un dernier regard sur elle : une larme tremblait dans les yeux de la jeune fille.

Othon vit cette larme.

— Tu pars ? reprit une seconde fois le prince, étonné d'attendre si longtemps la réponse d'un de ses serviteurs.

— Non, monseigneur, je reste, dit Othon.

— C'est bien, dit le prince, je suis aise de te voir plus raisonnable.

Et il continua son chemin.

Hélène ne répondit rien ; mais elle regarda Othon avec une telle expression de reconnaissance, que, lorsque le père et la fille furent hors de sa vue, le jeune homme se retourna joyeusement vers le barbier, qui attendait sa réponse.

— Allons, mon maître, lui dit-il, à la besogne.

Et, le poussant dans la première chambre qu'il trouva ouverte sur la galerie, il s'assit et livra sa tête au pauvre frater, qui commença l'opération pour laquelle il avait été mandé, sans rien comprendre à tout ce qui venait de se passer devant lui. Il n'en procéda pas moins avec une telle activité, qu'au bout d'un instant les dalles étaient couvertes de cette charmante chevelure dont les flots blonds et bouclés encadraient, cinq minutes auparavant, avec tant de grâce le visage du jeune homme.

Othon était resté seul, et, quel que fût son dévouement aux moindres ordres d'Hélène, il ne pouvait regarder sans regret les boucles soyeuses avec lesquelles aimait tant à jouer sa mère, lorsqu'il crut entendre au bout du cor-

ridor un léger bruit; il prêta l'oreille, et reconnut le pas de la jeune fille. Alors, quoique le sacrifice eût été fait pour elle, il eut honte de se montrer à elle le front dépouillé de ses cheveux, et se jeta précipitamment dans un renfoncement devant lequel pendait une tapisserie. Il y était à peine, qu'il vit paraître Héléna; elle marchait lentement et comme si elle eût cherché quelque chose. En passant devant la porte, ses yeux se portèrent sur le parquet. Alors regardant autour d'elle et voyant qu'elle était seule, elle s'arrêta un instant, écouta; puis, aussitôt, rassurée par le silence, elle entra doucement, se baissa, toujours écoutant et regardant; puis, ayant ramassé une boucle des cheveux du jeune archer, elle la cacha dans sa poitrine et se sauva.

Quant à Othon, il était tombé à genoux devant la tapisserie, la bouche ouverte et les mains jointes.

Deux heures après, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le comte de Ravenstein commanda à sa suite de se tenir prête à quitter le lendemain avec lui le château de Clèves. Chacun s'étonna de cette résolution subite; mais, le même soir, le bruit se répandit, parmi les serviteurs du prince, que, pressée par son père de répondre à la demande qui lui avait été faite de sa main, la jeune comtesse avait déclaré qu'elle préférerait entrer dans un couvent plutôt que d'être jamais la femme du comte de Ravenstein.

VII

Huit jours après les événements que nous avons racontés dans notre dernier chapitre, et au moment où le prince Adolphe de Clèves allait se lever de table, on annonça qu'un héraut du comte de Ravenstein venait d'entrer dans la cour du château, apportant les défiances de son maître. Le prince se tourna vers sa fille avec une expression dans laquelle se mêlaient d'une manière profonde la tendresse et le reproche. Hélène rougit et baissa les yeux ; puis, après un moment de silence, le prince ordonna que le messenger fût introduit.

Le héraut entra : c'était un noble jeune homme, vêtu aux couleurs du comte et portant ses armes sur la poitrine ; il salua profondément le prince, et, avec une voix à la fois pleine de fermeté et de courtoisie, il accomplit sa mission de guerre.

Le comte de Ravenstein, sans indiquer les motifs de sa déclaration, défiait le prince Adolphe partout où il pourrait le rencontrer, soit seul à seul, soit vingt contre vingt, soit armée contre armée, de jour ou de nuit, sur la montagne ou dans la plaine.

Le prince écouta les défiances du comte, assis et couvert ; puis, lorsqu'elles furent faites, il se leva, prit sur une stalle, où il était jeté, son propre manteau de velours

doublé d'hermine, l'ajusta sur les épaules du héraut, détacha une chaîne d'or de son cou, la passa à celui du messager, et recommanda qu'on lui fit faire grande chère, afin qu'il quittât le château en disant que, chez le prince Adolphe de Clèves, un défi de guerre était reçu comme une invitation de fête.

Cependant le prince, sous cette apparente tranquillité, cachait une inquiétude profonde. Il était arrivé à cet âge où l'armure commence à peser aux épaules du guerrier. Il n'avait ni fils ni neveu à qui confier la défense de sa querelle; des amis seulement, parmi lesquels, au milieu de ces temps de trouble où chacun avait affaire, soit pour son propre compte, soit pour la cause de l'empereur, il ne se dissimulait pas qu'il obtiendrait difficilement, non passympathie, mais secours. Il n'en n'envoya pas moins de tous côtés des lettres qui en appelaient aux alliances et aux amitiés. Puis il s'occupa activement de réparer son château, d'en fortifier les endroits faibles et d'y faire entrer le plus de vivres possible.

De son côté, le comte de Ravenstein avait mis à profit les huit jours d'avance qu'il avait eus sur son adversaire. Aussi, quelques jours après le message reçu, et avant que les alliés du prince de Clèves eussent eu le temps d'arriver à son secours, on entendit tout à coup une voix qui criait : « Aux armes ! » Cette voix était celle d'Othon, qui se trouvait de garde sur les

murailles, et qui venait d'apercevoir à l'horizon, et du côté de Nimègue, un nuage de poussière, au milieu duquel brillaient des armes, comme les étincelles dans la fumée.

Le prince, sans penser que l'attaque serait si prompte, se tenait cependant prêt à toute heure. Il fit fermer les portes, baisser les herses, et ordonna à la garnison de monter sur les remparts. Quant à Hélène, elle descendit dans la chapelle de la comtesse Béatrix et se mit à prier.

Cependant, lorsque les troupes du comte de Ravenstein ne furent plus qu'à une demie-lieue du château, le même héraut, qui était déjà venu au nom de son maître, se détacha de l'armée précédé d'un trompette et s'approcha jusqu'au pied des murailles. Arrivé là, le trompette sonna trois fois, et le héraut, de la part du comte, défit de nouveau le prince en personne, ou tout champion qui voudrait combattre à sa place, accordant trois jours, pendant lesquels il devait, chaque matin, venir, dans la prairie qui séparait les remparts du fleuve, requérir le combat singulier; après lequel temps, si son défi n'était pas tenu, il offrirait le combat général; puis, ce nouveau défi porté, il s'avança jusqu'à la porte et cloua dans le chêne le gant du comte avec son poignard.

Le prince, pour toute réponse, jeta le sien du haut de la muraille. Puis, comme la nuit s'avancait, assiégés

et assiégeants firent leurs dispositions, les uns d'attaque et les autres de défense.

Cependant Othon, relevé de son poste et voyant que le danger n'était pas imminent, était descendu des remparts dans le château ; car, en parcourant le quartier réservé aux archers et aux serviteurs du prince, il arrivait parfois qu'il apercevait Hélène dans quelque corridor. Alors la jeune fille, quoiqu'elle ignorât qu'elle eût été vue par le jeune archer le jour où elle ramassait la boucle de cheveux, souriait parfois et rougissait toujours. Puis, sous un prétexte quelconque, elle adressait, mais rarement, la parole à Othon : ces jours-là, c'était fête dans le cœur de l'archer, et, aussitôt qu'elle l'avait quitté, il allait se cacher dans quelque coin retiré et solitaire du château, où il écoutait en souvenir les paroles de la jeune châtelaine, et revoyait, en fermant les yeux, le sourire ou la rougeur qui les avait accompagnées.

Cette fois, ce fut en vain ; il eut beau plonger ses regards à travers toutes les fenêtres, parcourir tous les corridors, il ne la vit ni ne la rencontra. Se doutant alors qu'elle priait dans l'église du château, il y descendit ; l'église était solitaire. Il ne restait plus que la chapelle de la comtesse Béatrix où elle pût être ; mais cette chapelle était la chapelle réservée, et les serviteurs n'y entraient jamais que lorsqu'ils y étaient appelés.

Othon hésita un instant à la suivre dans ce sanctuaire ; mais, pensant que la gravité des circonstances pouvait lui servir d'excuse, il se dirigea enfin du côté où il espérait la trouver, et, soulevant la tapisserie qui pendait devant la porte, il aperçut Hélène agenouillée au pied de l'autel.

Pour la première fois, Othon entra dans cet oratoire : c'était une retraite obscure et religieuse où le jour ne pénétrait qu'à travers les vitraux colorés, et où tout disposait l'âme à la prière. Une seule lampe suspendue au-dessus de l'autel brûlait devant un tableau qui représentait toujours cette même tradition d'un chevalier entraîné par un cygne ; seulement, ici, la tête du chevalier était entourée d'une auréole brillante, et aux deux colonnes qui encadraient le tableau étaient suspendus, d'un côté, un glaive de croisé dont la poignée et le fourreau étaient d'or, et, de l'autre, un cor d'ivoire incrusté de perles et de rubis ; puis, entre les colonnes et, au-dessus du tableau, comme c'est encore aujourd'hui la coutume en Allemagne, était suspendu un bouclier surmonté d'un casque : c'étaient le même bouclier et le même casque que l'on voyait sur le tableau, et il était facile de les reconnaître ; car, sur la toile comme sur l'acier, on voyait briller le même blason, qui était d'or à une croix de gueules couronnée d'épines sur un mont de sinople. Ce glaive, ce cor, ce casque et ce bouclier étaient donc très-probablement

ceux du chevalier au cygne, et ce chevalier, sans aucun doute, était un de ces anciens preux qui avaient pris part aux croisades.

Othon s'approcha doucement de la jeune fille : elle priait à voix basse devant le chevalier, comme elle aurait pu faire devant le Christ ou devant un martyr, e'tenait à la main un rosaire à grains d'ébène incrustés de nacre, au bout duquel pendait une petite clochette qui ne rendait plus aucun son, le battant s'en étant détaché par vétusté sans doute et n'ayant point été remplacé.

Au bruit que fit Othon en heurtant une chaise, la jeune fille se retourna, et, loin que sa figure marquât aucun ressentiment d'avoir été suivie ainsi, elle le regarda avec un sourire triste mais doux.

— Vous le voyez, lui dit-elle, chacun de nous fait selon l'esprit que Dieu a mis en lui. Mon père se prépare à combattre, et, moi, je prie. Vous espérez triompher par le sang ; moi, j'espère vaincre par les larmes.

— Et quel saint priez-vous ? répondit Othon cédant à la curiosité que lui inspirait la vue de cette image reproduite ainsi, tantôt sur la pierre et tantôt sur la toile, Est-ce saint Michel ou saint Georges ? Dites-moi son nom, que je puisse prier le même saint que vous.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille ; c'est Rodolphe d'Alost ; et le peintre s'est trompé lors-

qu'il lui a mis l'auréole ; c'était la palme qui lui appartenait, car il était martyr et non pas saint.

— Et cependant, reprit Othon, vous le priez comme s'il était assis à la droite de Dieu ; que pouvez-vous espérer de lui ?

— Un miracle comme celui qu'il a fait pour notre aïeule en occasion pareille. Mais, hélas ! le rosaire de la comtesse Béatrix est muet aujourd'hui, et le son de la clochette bénite n'ira pas une seconde fois réveiller Rodolphe en terre sainte.

— Je ne puis vous donner ni crainte ni espoir, répondit Othon, car je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ne connaissez-vous point cette tradition de notre famille ? répondit Hélène.

— Je ne connais que ce que j'en vois : ce chevalier, qui traverse le Rhin dans une barque conduite par un cygne, a sans doute délivré la comtesse Béatrix de quelque danger ?

— D'un danger pareil à celui qui nous menace en ce moment, et voilà pourquoi je le prie. Dans un autre temps, je vous raconterai cette histoire, continua Hélène en se levant pour se retirer.

— Et pourquoi pas maintenant ? répondit Othon en faisant un geste respectueux pour arrêter la jeune fille. Le temps et le lieu sont bien choisis pour une légende guerrière et pour une tradition sainte.

— Asseyez-vous donc là, et écoutez, répondit la jeune

filles, qui ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte pour rester avec Othon.

Othon fit un signe de la tête, indiquant qu'il se rappelait la distance qu'Hélène voulait bien oublier, et resta debout auprès d'elle.

— Vous savez, dit la jeune fille, que Godefroy de Bouillon était l'oncle de la princesse Béatrix de Clèves, notre aïeule.

— Je sais cela, répondit en s'inclinant le jeune homme.

— Mais, ce que vous ignorez, continua Hélène, c'est que le prince Robert de Clèves, qui avait épousé la sœur du héros brabançon, résolut de suivre son beau-frère à la croisade, et, malgré les prières de sa fille Béatrix, prépara tout pour accomplir cette sainte résolution. Godefroy, si pieux qu'il fût, avait d'abord voulu le détourner de ce projet, car, en partant pour la terre sainte, Robert laissait seule et sans appui sa fille unique, âgée de quatorze ans à peine. Mais rien ne put arrêter le vieux soldat, et, à tout ce qu'on put lui dire, il répondit par la devise qu'il avait déjà inscrite sur sa bannière :

» *Dieu le veut !*

» Godefroy de Bouillon devait prendre, en passant, son beau-frère : le chemin de la croisade était tracé à travers l'Allemagne et la Hongrie, et cela ne l'écartait point de sa route ; d'ailleurs, il voulait dire adieu à sa

jeune nièce Béatrix. Il laissa donc son armée, qui se composait de dix mille hommes à cheval et de soixante et dix mille fantassins, sous les ordres de ses frères Eustache et Beaudoin, leur adjoignit pour ce commandement provisoire son ami Rodolphe d'Alost, et descendit le Rhin de Cologne à Clèves.

» Il n'avait pas vu la jeune Béatrix depuis six ans. Pendant cette intervalle, elle était devenue, d'enfant, jeune fille; on citait partout sa beauté naissante, qui devint si merveilleuse par la suite, qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on veut parler dans le pays d'une femme accomplie sous ce rapport, on dit : « Belle comme la » princesse Béatrix. »

» Godefroy tenta de nouveaux efforts auprès de son beau-frère pour obtenir de lui qu'il restât près de son enfant. Mais ce fut en vain, le prince avait déjà pris toutes les mesures pour accompagner le futur souverain de Jérusalem. Un écuyer, nommé Gérard, renommé par sa force et son courage, et qui possédait toute la confiance de son maître, fut choisi par lui pour protéger la jeune princesse, et reçut à cet effet tous les droits d'un tuteur et tout le pouvoir d'un mandataire.

» Quant à Godefroy, qui, dans un moment de prescience sans doute, voyait avec peine tous ces arrangements, il donna pour tout don à sa nièce un chaplet que je tenais entre les mains lorsque vous êtes entré tout à l'heure : il avait été rapporté de terre sainte par

Pierre l'Ermite lui-même ; il avait touché le saint tombeau de Notre-Seigneur, et avait été béni par le révérend père gardien du saint sépulcre. Pierre l'Ermite l'avait donné à Godefroy de Bouillon comme un talisman sacré auquel étaient attachées des propriétés miraculeuses, et Godefroy assura à la jeune fille que, si quelque danger la menaçait, elle n'avait qu'à prendre ce chapelet, dire avec lui sa prière d'un cœur religieux et fervent, et qu'alors il entendrait, quelque part qu'il fût, le son de la clochette qui y était attachée, fut-il séparé d'elle par des montagnes et par des mers. Béatrix reçut avec reconnaissance le précieux rosaire dont son père, son oncle et elle connaissaient seuls la vertu, et demanda au prince la permission de fonder une chapelle qui renfermerait dignement dans son écrin de marbre un aussi riche joyau. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette demande lui fut accordée.

» Les croisés partirent. Une inscription que vous verrez à la porte du château, et que l'on dit gravée par la main de Godefroy lui-même, indique que ce fut le 3 septembre de l'année 1096. Ils traversèrent paisiblement et sans opposition l'Allemagne et la Hongrie, atteignirent les frontières de l'empire grec, et, après avoir séjourné quelque temps à Constantinople, entrèrent en Bithynie. Ils se rendaient à Nicée, et il n'y avait pas à se tromper de route, car la route leur était indiquée par les ossements de deux armées qui avaient précédé

la leur, l'une conduite par Pierre l'Ermite, et l'autre par Gaultier Sans-Argent.

» Ils arrivèrent devant Nicée. Vous connaissez les détails de ce siège. Au troisième assaut, le prince Robert de Clèves fut tué. Cette nouvelle mit six mois à traverser l'espace et à venir habiller de deuil la jeune princesse Béatrix.

» L'armée continua sa route marchant vers le midi, au milieu de telles fatigues et de telles souffrances, que, à chaque ville que les croisés apercevaient, ils demandaient si ce n'était point là enfin la cité de Jérusalem où ils allaient; enfin la chaleur devint si grande, que les chiens des seigneurs expiraient en laisse et que les faucons mouraient sur le poing. En une seule halte, cinq cents personnes trépassèrent, dit-on, par la grande soif qu'elles éprouvaient et ne pouvaient apaiser. Dieu ait leurs âmes!

» Pendant toute cette longue et douloureuse marche, les souvenirs d'Occident revenaient aux malheureux croisés, plus frais et plus chers que jamais. Ils avaient été ranimés chez Godefroy par la mort de son beau-frère, Robert de Clèves. Aussi, peu de jours se passaient-ils sans que le général chrétien parlât à son jeune ami, Robert d'Alost, de sa charmante nièce Béatrix. Sûr qu'elle ne disposerait pas de sa main sans sa permission, il avait l'espoir, si l'entreprise sainte ne l'enchaînait pas en Palestine pour un trop long temps,

d'unir Rodolphe à Béatrix, et il avait si souvent et si chaudement parlé d'elle au jeune guerrier, que celui-ci en était devenu amoureux sur le portrait qu'il lui en avait fait, et que si, par hasard, pendant une journée, Godefroy ne parlait pas de Béatrix à Rodolphe, c'était Rodolphe qui en parlait à Godefroy.

• On arriva enfin devant Antioche. Après un siège de six mois, la ville fut prise ; mais aux marches sous un soleil ardent, à la soif dans le désert, succéda bientôt un autre fléau non moins terrible : la faim. Il n'y avait pas moyen de rester plus longtemps dans cette ville qu'on avait souhaitée comme un port. Jérusalem était devenue non-seulement un but, mais encore une nécessité. Les croisés sortirent d'Antioche en chantant le psaume : *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dispersés*, et marchèrent sur Jérusalem, qu'ils aperçurent enfin en arrivant sur les hauteurs d'Emmaüs.

Ils étaient quarante mille seulement de neuf cent mille qu'ils étaient partis.

• Le lendemain, le siège commença : trois assauts se succédèrent sans résultat ; le dernier durait depuis trois jours, lorsque, enfin, le vendredi 15 juillet 1099, au jour et à l'heure mêmes où Jésus-Christ fut crucifié, deux hommes atteignirent le haut des remparts. Mais l'un tomba et l'autre resta debout ; celui qui resta debout fut Godefroy de Bouillon, et celui qui tomba, Rodolphe

d'Alost, le fiancé de Béatrix. Le rêve doré du vainqueur était évanoui.

» Godefroy de Bouillon fut élu roi sans cependant cesser d'être soldat. Au retour d'une expédition contre le sultan de Damas, l'émir de Césarée vint à lui et lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroy prit une pomme de cèdre et la mangea. Quatre jours après, le 18 juillet de l'an 1100, il expirait après onze mois de règne et quatre ans d'absence.

» Il demanda que son tombeau fût élevé près du tombeau de son jeune ami Rodolphe d'Alost, et ses dernières volontés furent exécutées.

VIII

» Ces nouvelles venaient les unes après les autres retentir en Occident, et, de tous les échos qu'elles éveillaient, le plus douloureux était celui qui pleurait au cœur de Béatrix : elle avait tour à tour appris la mort du prince de Clèves son père, de Rodolphe d'Alost son fiancé, et de Godefroy de Bouillon son oncle. La moins douloureuse de ces trois nouvelles était celle de la mort de Rodolphe, qu'elle n'avait point connu ; mais les deux autres morts la faisaient deux fois orpheline : en perdant Godefroy de Bouillon, elle crut perdre un second père.

» Une nouvelle douleur vint se joindre à celle-ci : pendant les cinq ans qui s'étaient écoulés depuis le départ pour la croisade jusqu'à la mort de Godefroy, Béatrix avait grandi en beauté : c'était alors une gracieuse jeune fille de dix-neuf ans, et elle s'était aperçue que cet écuyer auquel elle avait été confiée n'était point insensible aux sentiments qu'elle inspirait à tous ceux qui s'approchaient d'elle. Cependant, tant qu'il lui était resté un défenseur, Gérard avait renfermé son amour en son âme. Mais, dès qu'il vit Béatrix orpheline et sans appui, il s'enhardit au point de lui déclarer qu'il l'aimait. Béatrix reçut cet aveu comme devait le recevoir la fille d'un prince ; mais Gérard, avant de jeter le masque, avait pris sa résolution : il répondit à la jeune fille qu'il lui accordait un an et un jour pour son deuil, mais que, passé ce temps, elle eût à se préparer à le recevoir pour époux.

» Une transformation complète s'était opérée : le serviteur parlait en maître. Béatrix était faible, isolée et sans défense : nul secours ne lui pouvait venir des hommes, elle se réfugia en Dieu, et Dieu lui envoya, sinon l'espérance, du moins la résignation. Quant à Gérard, il fit, le même jour, fermer les portes du château, et mit à chacune double garde, de peur que Béatrix ne tentât de s'échapper.

» Vous vous rappelez que Béatrix avait fait bâtir cette chapelle pour enfermer le rosaire miraculeux que lui

avait donné son oncle. Si Godefroy eût encore vécu, elle eût été sans crainte; car elle avait le cœur plein de foi, et il lui avait dit qu'en quelque lieu qu'il fût, séparé par des montagnes ou par des mers, il entendrait le bruit de la clochette sainte et viendrait à son secours, mais Godefroy était mort, et, à chaque *Pater*, la clochette avait beau sonner, il n'y avait plus d'espérance que ce son amenât vers elle un défenseur.

► Les jours s'écoulèrent, puis les mois, puis l'année; Gérard ne s'était point un instant relâché de sa garde, de sorte que nul ne savait l'extrémité où était réduite Béatrix. D'ailleurs, à cette époque, la fleur de la noblesse était en Orient, et à peine restait-il sur les bords du Rhin deux ou trois chevaliers qui eussent osé, tant la force et le courage de Gérard étaient connus, prendre la défense de la belle captive.

► Le dernier jour s'était levé. Béatrix venait, ainsi que d'habitude, d'achever sa prière; le soleil était brillant et pur, comme si la lumière céleste n'éclairait que du bonheur. La jeune fille vint s'asseoir sur son balcon, et, de là, ses yeux se portèrent vers l'endroit du rivage où elle avait perdu de vue son père et son oncle. A ce même endroit, ordinairement désert, il lui sembla apercevoir un point mouvant dont elle ne pouvait, à cause de l'éloignement, distinguer la forme; mais, du moment qu'elle l'eut aperçu, chose étrange, il lui sembla que ce point se mouvait ainsi pour elle, et, avec cette

superstition que les affligés ont seuls, elle mit tout son espoir, sans savoir quel espoir pouvait lui rester encore, en ce point inconnu, qui, à mesure qu'il descendait le Rhin, commençait à prendre une forme. Les yeux de Béatrix étaient fixés sur lui avec tant de persistance, que la fatigue plus encore que la douleur lui faisait verser des larmes. Mais, à travers ces larmes, elle commençait à distinguer une barque. Quelques instants après, elle vit que cette barque était conduite par un cygne et montée par un chevalier qui se tenait debout à la proue, le visage tourné vers elle, comme elle-même avait le visage tourné vers lui, tandis qu'à la poupe hennissait un cheval harnaché en guerre. A mesure que la barque approchait, les détails devenaient visibles : le cygne était attaché avec des chaînes d'or, le chevalier était armé de toutes pièces, à l'exception de son casque et de son bouclier, qui étaient posés près de lui ; de sorte qu'il fut bientôt facile de voir que c'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, au teint hâlé par le soleil d'Orient, mais dont les cheveux blonds et flottants trahissaient l'origine septentrionale.

Béatrix était tellement plongée dans la contemplation, qu'elle n'avait point vu les remparts se garnir de soldats, attirés comme elle par cet étrange spectacle, et cette contemplation était d'autant plus profonde qu'il n'y avait plus à s'y tromper à cette heure, la barque ve-

nait bien droit au château ; car, aussitôt qu'e. le fut en face, le cygne prit terre, le chevalier se couvrit la tête de son casque, passa son écu au bras gauche, sauta sur le rivage, tira son cheval après lui, s'élança en selle, et, faisant un signe de la main à l'oiseau obéissant, il s'avança vers le château, tandis que la barque reprenait, en remontant le fleuve, la route qu'elle avait suivie en le descendant.

• Arrivé à cinquante pas de la porte principale, le chevalier prit un cor d'ivoire qu'il portait en sautoir, et, l'approchant de ses lèvres, il en tira trois sons puissants et prolongés comme pour commander le silence, puis ensuite, d'une voix forte :

• — Moi, cria-t-il, soldat du Ciel et noble de la terre, à toi Gérard, châtelain du château, ordonnons, au nom des lois divines et humaines, de renoncer à tes prétentions sur la main de la princesse Béatrix, que tu tiens prisonnière au mépris de sa naissance et de son rang, et de quitter à l'instant même ce château, où tu es entré comme serviteur et où tu oses commander en maître ; faute de quoi, nous te défiions à outrance, à la lance et à l'épée, à la hache et au poignard, comme un traître et un déloyal que tu es, ce que nous prouverons avec l'aide de Dieu et de Notre-Dame du mont Carmel ; en signe de quoi, voici notre gant.

• Alors le chevalier tira son gant, qu'il jeta a terre, et l'on vit briller à l'un de ses doigts le diamant que

vous avez dû remarquer à la main de mon père, et qui est si beau, qu'il vaut à lui seul la moitié d'une comté.

» Gérard était brave; aussi, pour toute réponse, la porte principale s'ouvrit. Un page sortit qui vint ramasser le gant, et derrière le page s'avança le châtelain, revêtu de son armure de guerre et monté sur un cheval de bataille.

» Pas une parole ne fut échangée entre les deux adversaires. Le chevalier inconnu abaissa la visière de son casque, Gérard en fit autant. Les champions prirent chacun de son côté le champ qu'ils crurent nécessaire, mirent leur lance en arrêt, et revinrent l'un sur l'autre au galop de leurs chevaux.

» Gérard, je vous l'ai dit, passait pour un des hommes les plus forts et les plus braves de l'Allemagne. Il avait une cuirasse forgée par le meilleur ouvrier de Cologne. Le fer de sa lance avait été trempé dans le sang d'un taureau mis à mort par des chiens, au moment où ce sang bouillait encore des dernières agonies de l'animal, et cependant sa lance se brisa comme du verre contre l'écu du chevalier, tandis que la lance du chevalier perçait du même coup le bouclier, la cuirasse et le cœur de son adversaire. Gérard tomba, sans prononcer une seule parole, sans avoir le temps de se repentir, et comme s'il eût été foudroyé; le chevalier se retourna vers Béatrix : elle était à genoux et remerciait Dieu.

» Le combat avait été si court et la stupéfaction qui l'avait suivi si grande, que les hommes d'armes de Gérard n'avaient pas même pensé, en voyant tomber leur maître, à fermer la porte du château. Le chevalier entra donc sans résistance dans la première cour, mit pied à terre, passa la bride de son cheval à un crochet de fer, et s'avança vers le perron ; au moment où il mettait le pied sur la première marche, Béatrix parut sur la dernière : elle venait au devant de son libérateur.

» — Ce château est à vous, chevalier, lui dit-elle ; car vous venez de le conquérir. Regardez-le donc comme vôtre. Plus longtemps vous y demeurerez, plus ma reconnaissance sera grande.

» — Madame, répondit le chevalier, ce n'est pas moi, c'est Dieu qu'il faut remercier ; car c'est Dieu qui m'envoie à votre aide. Quant à ce château, c'est la demeure de vos pères depuis dix siècles, et je désire qu'il soit dix siècles encore cello de leurs descendants.

» Béatrix rougit, car elle était la dernière de sa famille.

» Cependant le chevalier avait accepté l'hospitalité offerte : il était jeune, il était beau. Béatrix était seule et maîtresse de son cœur. Au bout de trois mois, les deux jeunes gens s'aperçurent qu'il y avait entre eux d'un côté plus que de l'amitié, et de l'autre plus que de la reconnaissance. Le chevalier parla d'amour, et, comme il paraissait d'une naissance élevée, quoiqu'on

ne lui connût ni terres ni comté, Béatrix, riche pour deux, heureuse de faire quelque chose pour celui qui avait tant fait pour elle, lui offrit, avec sa main, cette principauté qu'il lui avait conservée d'une manière si courageuse, et surtout si inattendue. Le chevalier tomba aux pieds de Béatrix : la jeune fille voulut le relever.

» — Pardon, madame, dit le chevalier, car, ayant besoin de votre indulgence, je resterai ainsi jusqu'à ce que je l'obtienne.

» — Parlez, répondit Béatrix. Je vous écoute, prête à vous obéir d'avance, comme si vous étiez déjà mon maître et mon seigneur.

» — Hélas ! dit le chevalier, il va sans doute vous paraître étrange que, recevant un si grand bonheur de vous, je ne puisse l'accepter qu'à une condition.

» — Elle est accordée, répondit Béatrix. Maintenant, quelle est-elle ?

» — C'est que jamais vous ne me demanderez ni mon nom, ni d'où je viens, ni d'où j'avais appris le danger dont vous étiez menacée ; car, si vous me le demandiez, je vous aime tant, que je n'aurais point le courage de vous refuser, et, une fois que je vous l'aurais dit, je ne pourrais plus demeurer près de vous et nous serions séparés pour toujours. Telle est la loi qui m'est imposée par la puissance qui m'a guidé à travers les monts, les plaines et les mers, pendant le long voyage que j'ai fait pour venir vous délivrer.

» — Qu'importe votre nom ? qu'importe d'où vous venez ? qu'importe qui vous a dit que j'étais en péril ? J'abandonne le passé pour l'avenir. Votre nom, c'est le chevalier du Cygne. Vous veniez d'une terre bénie, et c'est Dieu qui vous envoyait. Qu'ai-je besoin de rien savoir de plus ? Voici ma main.

» Le chevalier la baisa avec transport, et, un mois après, le chapelain les unissait dans ce même oratoire où Béatrix, dans la crainte d'un autre mariage, avait, pendant une année et un jour, tant prié et tant pleuré.

» Le ciel bénit cette union : en trois ans, Béatrix rendit le chevalier père de trois fils, qui furent nommés Robert, Godefroy et Rodolphe. Puis trois ans s'écoulèrent encore dans l'union la plus parfaite, et dans un bonheur qui semblait appartenir à un autre monde que celui-ci.

» — Ma mère, dit, un jour, le jeune Robert en rentrant au château, dis-moi donc le nom de mon père.

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en tressaillant.

» — Parce que le fils du baron d'Asperen me le demande.

» — Ton père s'appelle le chevalier du Cygne, dit Béatrix, et n'a point d'autre nom.

» L'enfant se contenta de cette réponse et retourna jouer avec ses jeunes amis. Une année s'écoula encore, non plus dans les transports de bonheur qui avaient

accompagné les premières, mais dans ce doux repos qui annonce l'intimité des âmes.

» — Ma mère, dit, un jour, le jeune Godefroy, quand il est arrivé en ce pays, dans une barque traînée par un cygne, d'où venait mon père ?

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en soupirant.

» — C'est que le fils du comte de Megen me l'a demandé.

» — Il venait d'un pays lointain et inconnu, dit la mère. Voilà tout ce que je sais.

» Cette réponse suffit à l'enfant, qui la transmit à ses jeunes camarades et continua de jouer sur les bords du fleuve avec l'insouciance de son âge.

» Une année s'écoula encore, mais pendant laquelle le chevalier surprit plus d'une fois Béatrix rêveuse et inquiète ; cependant il ne parut pas s'en apercevoir et redoubla pour elle de soins et de caresses.

» — Ma mère, dit, un jour, le jeune Rodolphe, quand il t'a délivrée du méchant Gérard, qui avait dit à mon père que tu avas besoin de secours ?

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en pleurant.

» — C'est que le fils du margrave de Gorkum me l'a demandé.

» — Dieu, répondit la mère ; Dieu, qui voit ceux qui souffrent et qui leur envoie ses anges pour les secourir.

» L'enfant n'en demanda point davantage. On l'avait habitué à regarder Dieu comme un père, et il ne s'étonna point qu'un père fit pour son enfant ce que Dieu avait fait pour sa mère.

» Mais la princesse Béatrix envisageait les choses autrement : elle avait réfléchi que le premier trésor des fils était le nom de leur père. Or, ses trois fils étaient sans nom. Souvent la question que chacun d'eux lui avait faite leur serait répétée par des hommes, et ils ne pourraient répondre à des hommes ce qu'ils avaient répondu à des enfants. Elle tomba donc dans une tristesse profonde et continue ; car, quelque chose qui pût arriver, elle était décidée à exiger de son époux le secret qu'elle avait promis de ne jamais demander.

» Le chevalier vit cette mélancolie croissante, et en devina la cause. Plus d'une fois, à l'aspect de Béatrix si malheureuse, il fut sur le point de lui tout dire ; mais, à chaque fois, il fut retenu par l'idée terrible que cette confidence serait suivie d'une séparation éternelle.

» Enfin Béatrix n'y put résister davantage, elle vint trouver le chevalier, et, tombant à ses genoux, elle le supplia, au nom de ses enfants, de lui dire qui il était, d'où il venait et qui l'avait envoyé.

» Le chevalier pâlit, comme s'il était près de mourir ; puis, abaissant ses lèvres sur le front de Béatrix et lui donnant un baiser :

• — Hélas ! cela devait être ainsi, murmura-t-il en soupirant ; ce soir, je te dirai tout.

IX

• Il était six heures du soir, à peu près, lorsque le chevalier et sa femme vinrent s'asseoir sur le balcon. Béatrix paraissait contrainte et embarrassée : le chevalier était triste.

Tous deux demeurèrent quelques instants en silence, et leurs regards se portèrent instinctivement vers l'endroit où était apparu le chevalier, le jour de son combat avec Gérard. Le même point se faisait apercevoir à la même place. Béatrix tressaillit, le chevalier soupira. Cette même impression qui frappait en même temps leurs deux âmes, les ramena l'un à l'autre : leurs yeux se rencontrèrent. Ceux du chevalier étaient humides et exprimaient un sentiment de tristesse si profonde, que Béatrix ne put le supporter et tomba à genoux.

• — Oh ! non ! non ! mon ami, lui dit-elle, pas un mot de ce secret qui doit nous coûter si cher. Oublie la demande que je t'ai faite, et, si tu ne laisses pas de nom à nos fils, ils seront braves comme leur père et s'en feront un.

• — Écoute, Béatrix, répondit le chevalier, toutes choses sont prévues par le Seigneur, et, puisqu'il a

permis que tu me fisses la demande que tu m'as faite, c'est que mon jour est venu. J'ai passé neuf ans près de toi, neuf ans d'un bonheur qui n'était pas fait pour ce monde ; c'est plus qu'aucun homme n'en a jamais obtenu. Remercie Dieu comme je le fais, et écoute ce que je vais te dire.

» — Pas un mot ! pas un mot ! s'écria Béatrix ; pas un mot, je t'en supplie !

» Le chevalier étendit la main vers le point qui, depuis quelques minutes, commençait à devenir plus distinct, et Béatrix reconnut la barque conduite par le cygne.

» — Tu vois bien qu'il est temps, dit-il ; écoute donc ce que tu as eu si longtemps le désir secret d'apprendre, et que je dois t'apprendre du moment que tu me l'as demandé.

» Béatrix laissa tomber en sanglotant sa tête sur les genoux du chevalier. Celui-ci la regarda avec une expression indéfinissable de tristesse et d'amour, et, lui laissant tomber les mains sur les épaules :

» — Je suis, lui dit-il, le compagnon d'armes de ton père, Robert de Clèves, l'ami de ton oncle Godefroy de Bouillon ; je suis le comte Rodolphe d'Alost, tué au siège de Jérusalem.

» Béatrix jeta un cri, releva sa tête pâlie, et fixa sur le chevalier des yeux effrayés et hagards. Elle voulut parler ; mais sa voix ne put proférer que des sons inar-

ticulés, comme ceux qu'on laisse échapper pendant un rêve.

» — Oui, je sais, continua le chevalier, ce que je te dis la est inouï. Mais souviens-toi, Béatrix, que j'étais tombé sur la terre des miracles. Le Seigneur fit pour moi ce qu'il fit pour la fille de Jaïre et le frère de Madeleine. Voilà tout!

» — Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Béatrix en se relevant sur ses genoux, ce que vous dites là n'est pas possible!

» — Je te croyais plus de foi, Béatrix, répondit le chevalier.

» — Vous êtes Rodolphe d'Alost? murmura la princesse.

» — Lui-même : Godefroy, tu le sais, m'avait laissé, ainsi qu'à ses deux frères, le commandement de l'armée pour venir chercher ton père. Lorsqu'il revint à nous, il était tellement émerveillé de ta jeune beauté, que, pendant toute la route, il ne parla que de toi. Si Godefroy t'aimait comme une fille, je puis dire qu'il m'aimait comme un fils; anssi, du moment où il t'avait revue, une seule idée s'était emparée de lui, celle de nous unir l'un à l'autre. J'avais vingt ans alors, une âme vierge comme celle d'une jeune fille. Le portrait qu'il me fit de toi enflamma mon cœur, et bientôt je t'aimais aussi ardemment que si je t'eusse connue depuis mon enfance. Toutes choses étaient si bien conve-

nues entre nous, qu'il ne m'appelait plus que son neveu.

» Ton père fut tué ; je le pleurai comme s'il eût été mon père. En mourant, il me donna sa bénédiction et me renouvela son consentement. Dès lors je te regardai comme mienne ; ton souvenir, inconnu mais toujours présent, fleurit au milieu de toutes mes pensées ; ton nom se mêla à toutes mes prières.

» Nous arrivâmes devant Jérusalem ; nous fûmes repoussés pendant trois assauts : le dernier dura soixante heures. Il fallait renoncer à tout jamais à la cité sainte ou l'emporter cette fois. Godefroy ordonna une dernière attaque. Nous primes ensemble la conduite d'une colonne ; nous marchâmes en tête ; nous dressâmes deux échelles, et nous montâmes côte à côte ; enfin nous touchions au haut du rempart ; je levais le bras pour saisir un créneau, lorsque je vis briller le fer d'une lance : une douleur aiguë succéda à cette espèce d'éclair, un frisson glacé me courut par tout le corps. Je prononçai ton nom, puis je tombai à la renverse sans plus rien sentir ni rien voir ; j'étais tué.

» Je n'ai aucune idée du temps que je restai endormi de ce sommeil sans rêve qu'on appelle la mort. Enfin, un jour, il me sembla sentir une main qui se posait sur mon épaule. Je crus vaguement que le jour de Josaphat était arrivé. Un doigt toucha mes paupières, j'ouvris les yeux, j'étais couché dans une tombe dont le

couvercle se tenait soulevé tout seul, et, devant moi debout, était un homme que je reconnus pour Godefroy, quoiqu'il eût un manteau de pourpre sur les épaules, une couronne sur la tête et une auréole autour du front ; il se pencha vers moi, me souffla sur la bouche, et je sentis rentrer dans ma poitrine la vie et le sentiment. Cependant il me semblait encore être attaché au sépulcre par des crampons de fer. Je voulus parler ; mais mes lèvres remuèrent sans proférer aucun son.

« — Réveille-toi, Rodolphe, le seigneur le permet, » dit Godefroy, « et écoute ce que je vais te dire. »

» Je fis alors un effort surhumain dans lequel se réunirent toutes les forces naissantes de ma nouvelle vie, et je prononçai ton nom.

« — C'est d'elle que je viens te parler, » me dit Godefroy.

» — Mais, interrompit Béatrix, Godefroy était mort aussi !

» — Oui, répondit Rodolphe, et voici ce qui était arrivé :

» Godefroy était mort empoisonné et avait demandé, avant de mourir, que son corps reposât près du mien ; ses volontés avaient été suivies, il avait été inhumé dans son costume royal ; seulement, au manteau de pourpre et au diadème, Dieu avait ajouté une auréole. Godefroy me raconta ces choses, qui étaient arrivées depuis ma propre mort à moi, et que, par conséquent, je ne pouvais savoir.

« — Et Béatrix ? » lui dis-je.

« — Nous voici arrivés à ce qui la regarde, » me répondit-il. « Je dormais donc, comme toi, dans ma tombe, attendant l'heure du jugement, lorsqu'il me sembla peu à peu, comme si je m'éveillais d'un sommeil profond, revenir au sentiment et à la vie. Le premier sens qui s'éveilla en moi fut celui de l'ouïe : je crus entendre le bruit d'une petite sonnette, et, à mesure que l'existence revenait en moi le son devenait plus distinct. Bientôt je le reconnus pour celui de la clochette que j'avais donnée à Béatrix. En même temps, la mémoire me revint et je me rappelai la propriété miraculeuse attachée au rosaire rapporté par Pierre l'Ermite. Béatrix était en danger, et le Seigneur avait permis que le son de la clochette sacrée pénétrât dans mon tombeau et me réveillât jusque dans les bras de la mort.

« J'ouvris les yeux et je me trouvai dans la nuit. Une crainte terrible s'empara alors de moi : comme je n'avais aucune conscience du temps écoulé, je crus avoir été enterré vivant ; mais, au même instant une odeur d'encens parfuma le caveau. J'entendis des chants célestes, deux anges soulevèrent la pierre de ma tombe, et j'aperçus le Christ assis près de sa sainte mère, sur un trône de nuages.

« Je voulus me prosterner ; mais je ne pus faire aucun mouvement.

» Cependant je sentis se dénouer les liens qui retenaient ma langue et je m'écriai :

« — Seigneur, Seigneur ! que votre saint nom soit béni ! »

» Le Christ ouvrit la bouche à son tour, et ses paroles arrivèrent à moi douces comme un chant.

« — Godefroy, mon noble et pieux serviteur, n'entends-tu rien ? » me dit-il.

« — Hélas ! monseigneur Jésus, » répondis-je, » j'entends le son de la clochette sainte, qui m'apprend que celle dont le père est mort pour vous, dont le fiancé est mort pour vous, et dont l'oncle est mort pour vous, est en danger à cette heure et n'a plus que vous pour la secourir.

» — Eh bien, que puis-je faire pour toi ? » dit le Christ. « Je suis le Dieu rémunérateur : demande, et ce que tu me demanderas te sera accordé.

» — O monseigneur Jésus ! » répondis-je, » je n'ai rien à demander pour moi-même ; car vous avez fait pour moi plus que pour personne. Vous m'avez choisi pour conduire la croisade et délivrer la ville sainte ; vous m'avez donné la couronne d'or là où vous aviez porté la couronne d'épines, et vous avez permis que je mourusse dans votre grâce. Je n'ai donc rien à vous demander pour moi, ô monseigneur Jésus ! maintenant surtout que de mes yeux mortels j'ai contemplé votre divinité. Mais, si j'osais vous prier pour un autre...

» — Ne t'ai-je pas dit que ce que tu demanderais te
» serait accordé ? Après avoir cru à ma parole pendant
» ta vie, douteras-tu de ma parole après ta mort ? »

» — Eh bien, monseigneur Jésus ! » lui répondis-je,
« vous qui lisez au plus profond du cœur des hommes,
» vous savez avec quel regret je suis mort ; pendant
» quatre ans, j'avais nourri un espoir bien doux : c'é-
» tait d'unir celui que j'aime comme un frère à celle
» que j'aime comme une fille ; la mort les a séparés.
» Rodolphe d'Alost est mort pour votre sainte cause.
» Eh bien, monseigneur Jésus, rendez-lui les jours
» qu'il devait vivre, et permettez qu'il aille au secours
» de sa fiancée, qu'un grand danger presse en ce mo-
» ment, si j'en crois le son de la clochette qui ne cesse
» de retentir, preuve qu'elle ne cesse de prier.

» — Qu'il soit fait ainsi que tu le désires, » dit le
Christ ; « que Rodolphe d'Alost se lève et aille au se-
» cours de sa fiancée. Je lui donne congé de la tombe
» jusqu'au jour où sa femme lui demandera qui il est,
» d'où il vient et qui l'a envoyé. Ces trois questions
» seront le signe auquel il reconnaîtra que je le rap-
» pelle à moi.

» — Seigneur ! Seigneur ! » m'écriai-je une seconde
fois, « que votre saint nom soit béni.

» A peine avais-je prononcé ces paroles, qu'il passa
» comme un nuage entre moi et le ciel, et que tout dis-
» parut.

» Alors je me levai de ma tombe et je vins à la tienne.
» J'appuyai la main sur ton épaule pour t'éveiller de la
» mort. Je touchai du doigt tes paupières pour t'ouvrir les
» yeux ; je soufflai mon souffle sur tes lèvres pour te
» rendre la vie et la parole. Et maintenant, Rodolphe
» d'Alost, lève-toi ! car c'est la volonté du Christ que tu
» ailles au secours de Béatrix, et que tu restes près
» d'elle jusqu'au jour où elle te demandera qui tu es,
» d'où tu viens, et quel est celui qui t'a envoyé. »

» Godefroy avait à peine cessé de parler, que je sentis se rompre les liens qui m'attachaient au sépulcre. Je me dressai dans ma tombe aussi plein de vie qu'avant que j'eusse reçu le coup mortel, et, comme on m'avait enseveli dans ma cuirasse, je me retrouvai tout armé, à l'exception de mon épée, que j'avais laissée échapper en tombant, et que probablement on n'avait pu retrouver.

» Alors Godefroy me ceignit de son propre glaive, qui était d'or, me suspendit à l'épaule le cor dont il avait l'habitude de se servir au milieu de la mêlée, et passa à mon doigt l'anneau qui lui avait été donné par l'empereur Alexis. Puis, m'ayant embrassé :

« — Frère, » me dit-il, « Dieu me rappelle à lui, je
» le sens. Remets sur moi la pierre de ma tombe, et, ce
» soin accompli, va, sans perdre un instant, au se-
» cours de Béatrix. »

» A ces mots, il se recoucha dans son sépulcre, ferma les yeux et murmura une seconde fois :

» — Seigneur, Seigneur ! que votre saint nom soit béni. »

» Je me penchai sur lui pour l'embrasser encore une fois ; mais il était sans souffle et déjà endormi dans le Seigneur.

» Je laissai retomber sur lui la pierre qu'un doigt divin avait soulevée ; j'allai m'agenouiller à l'autel, je fis ma prière, et, sans perdre un instant, je résolus de venir à ton secours. Sous le porche de l'église, je trouvai un cheval tout caparaçonné ; une lance était dressée contre le mur : je ne doutai point un instant que l'un et l'autre ne fussent pour moi. Je pris la lance, je montai à cheval, et, pensant que le Seigneur avait confié à son instinct le soin de me conduire, je lui jetai la bride sur le cou et lui laissai prendre la route qui lui convenait.

» Je traversai la Syrie, la Cappadoce, la Turquie, la Thrace, la Dalmatie, l'Italie et l'Allemagne ; enfin, après un an et un jour de voyage, j'arrivai sur les bords du Rhin. Là, je trouvai une barque à laquelle était attaché un cygne avec des chaînes d'or. Je montai dans la barque et elle me conduisit en face du château. Tu sais le reste, Béatrix.

» — Hélas ! s'écria Béatrix, voilà le cygne et la barque qui abordent au même endroit où ils ont abordé alors ; mais, cette fois, malheureuse que je suis, ils viennent te reprendre. Rodolphe, Rodolphe, pardonne-moi !

« — Je n'ai rien à te pardonner, Béatrix, dit Rodolphe en l'embrassant. Le temps est écoulé, Dieu me rappelle, et voilà tout. Remercions-le des neuf années de bonheur qu'il nous a accordées, et demandons-lui des années pareilles pour notre paradis.

» Alors, il appela ses trois fils, qui jouaient dans la prairie; ils accoururent aussitôt. Il embrassa d'abord Robert, qui était l'aîné, lui donna son écu et son épée, et le nomma son successeur. Puis il embrassa Godefroy, qui était le second, lui donna son cor et lui abandonna la comté de Louën; enfin, il embrassa à son tour Rodolphe, qui était le troisième, et lui donna l'anneau et le comté de Messe. Puis, ayant une dernière fois serré Béatrix dans ses bras, il lui ordonna de demeurer où elle était, recommanda à ses trois fils de consoler leur mère, qu'ils voyaient pleurer sans rien comprendre à ses larmes; puis il descendit dans la cour, où il retrouva son cheval tout sellé, traversa la prairie, en se retournant à chaque pas, monta dans la barque, qui reprit aussitôt le chemin par lequel elle était venue, et disparut bientôt dans l'ombre nocturne qui commençait à descendre du ciel.

» Depuis cette heure jusqu'à celle de sa mort, la princesse Béatrix revint tous les jours sur le balcon; mais elle ne vit jamais reparaitre ni la barque, ni le cygne, ni le chevalier.

» Et je venais prier Rodolphe d'Alost, continua Hé-

l'éna, de demander à Dieu qu'il fasse pour moi un miracle pareil à celui que, dans sa miséricorde, il voulut bien faire pour la princesse Béatrix.

— Ainsi soit-il, répondit Othon en souriant.

X

Le comte de Ravenstein avait tenu sa promesse. Au lever du soleil, on vit, dans la prairie qui séparait le fleuve du château, flotter sa bannière sur sa tente dressée. A la porte de sa tente était suspendu son écu, au cœur duquel brillaient ses armes, qui étaient de gueules à un lion d'or rampant sur un rocher d'argent; et, d'heure en heure, un trompette, sortant de la tente et se tournant successivement vers les quatre points de l'horizon, faisait entendre une fanfare de défi.

La journée se passa sans que personne répondit à l'appel du comte de Ravenstein; car, ainsi que nous l'avons dit, les amis, les alliés ou les parents du prince Adolphe de Clèves en avaient été prévenus trop tard, ou étaient occupés pour leur compte ou pour celui de l'empereur, de sorte que pas un n'était venu. Le vieux guerrier se promenait d'un air soucieux sur les remparts, Hélène priait dans la chapelle de la princesse Béatrix, et Othon offrait de parier qu'il mettrait trois flèches de suite dans le lion rampant du comte de Ra-

venstein. Quant à Hermann, il avait disparu sans que l'on sût pour quelle cause, et, à l'appel du matin, il n'avait pas répondu, ni personne pour lui.

La nuit vint sans apporter aucun changement à la situation respective des assiégés et des assiégeants. Hélène n'osait lever les yeux sur son père. Ce n'était qu'à cette heure que lui apparaissaient toutes les conséquences de son refus, et ce refus avait été si soudain et si inattendu, qu'elle tremblait à tout moment que le vieux prince ne lui en demandât les causes.

Le jour parut, aussi triste et aussi menaçant que la veille, et, avec le jour, les fanfares du comte de Ravenstein se réveillèrent. Le vieux prince montait d'heure en heure sur les remparts, se tournant comme le trompette vers les quatre coins de l'horizon, et jurant qu'au temps de sa jeunesse pareille chose ne fût pas arrivée sans que dix champions se fussent déjà présentés pour défendre une cause aussi sacrée que l'était la sienne. Hélène ne quittait point la chapelle de la princesse Béatrix. Othon paraissait toujours calme et insoucieux au milieu de l'inquiétude générale. Hermann n'avait pas reparu.

La nuit se passa pleine d'inquiétude et de trouble. Le jour qui se levait était le dernier. Le lendemain, allaient commencer les assauts et les escalades, et la vie de plusieurs centaines d'hommes allait payer le caprice d'une jeune fille. Aussi, lorsque les premiers

rayons du jour parurent à l'orient, Hélène, qui avait passé toute la nuit à pleurer et à prier dans la chapelle, était-elle résolue à se sacrifier pour terminer cette querelle.

Elle traversait donc la cour pour aller trouver son père, qui était, lui avait-on dit, dans la salle d'armes, lorsqu'elle apprit qu'à l'appel du matin, Othon avait manqué à son tour, et que l'on croyait que, ainsi qu'Hermann, il avait quitté le château. Cette nouvelle porta le dernier coup à la résistance d'Hélène. Othon abandonnant son père, Othon fuyant lorsque l'aide de tout homme, et surtout d'un homme aussi adroit que lui, était si nécessaire à la défense du château, c'était une de ces choses qui ne s'étaient pas même présentées à son esprit, et qui devaient avoir sur sa détermination une influence rapide et décisive.

Elle trouva son père qui s'armait. Le vieux guerrier en avait appelé à ses souvenirs de jeunesse, et, confiant en Dieu, il espérait que Dieu lui rendrait la force de ses belles années : il était donc décidé à combattre lui-même le comte de Ravenstein.

Hélène comprit, au premier coup d'œil, tout ce qu'une résolution pareille pouvait amener de malheurs. Elle tomba aux genoux de son père, lui disant qu'elle était prête à épouser le comte. Mais, en disant cela, il y avait tant de douleur dans sa voix et tant de larmes dans ses yeux, que le vieux prince vit bien que mieux valait

pour lui mourir que vivre, et voir sa fille unique souffrir éternellement une souffrance pareille à celle qu'elle éprouvait à cette heure.

Au moment où le prince relevait Héléna et la pressait sur son cœur, on entendit le défi que d'heure en heure faisait retentir le comte de Ravenstein. Le père et la fille tressaillirent en même temps et comme frappés du même coup. Un silence de mort succéda à ce bruit guerrier. Mais, cette fois, le silence fut court ; le son d'un cor répondit à l'appel qui venait d'être fait. Le prince et Héléna tressaillirent de nouveau, mais de joie. Il leur arrivait un défenseur.

Tous deux montèrent au balcon de la princesse Béatrix, pour voir de quel côté leur arrivait ce secours inespéré ; et cela leur fut chose facile, car tous les bras et tous les yeux étaient tendus vers la même direction. Un chevalier, armé de toutes pièces et visière baissée, descendait le Rhin dans une barque, ayant à ses côtés son écuyer, armé comme lui. Son cheval de guerre était à la proue, tout couvert de fer comme son maître, et répondait par des hennissements au double appel guerrier qu'il venait d'entendre. A mesure qu'il avançait, on pouvait distinguer ses armes, qui étaient de gueules à un cygne d'argent. Héléna ne revenait pas de sa surprise. Rodolphe d'Alost avait-il entendu ses prières, et un défenseur surnaturel renouvelait-il pour elle le miracle que Dieu avait fait en faveur de la princesse Béatrix ?

Quoi qu'il en fût, la barque continuait d'avancer au milieu de l'étonnement général. Enfin, elle prit terre à l'endroit même où s'était arrêtée, deux siècles et demi auparavant, celle du comte Rodolphe d'Alost. Le chevalier inconnu sauta sur le rivage, tira son cheval après lui, s'élança en selle, et, tandis que son écuyer restait sur le bateau, il alla saluer le prince Adolphe et la princesse Hélène, et, montant droit à la tente du comte de Ravenstein, il toucha son écu du fer de sa lance ; ce qui était un signe qu'il le défiait à fer émoulu et à outrance. L'écuyer du comte de Ravenstein sortit aussitôt et regarda quelles étaient les armes du chevalier inconnu. Il avait une lance à la main, une épée au côté, et une hache pendue à l'arçon de sa selle ; de plus, il portait au cou le petit poignard que l'on appelait le poignard de merci. Cet examen fini, l'écuyer rentra dans la tente ; quant au chevalier, après avoir salué une seconde fois ceux qu'il venait secourir, il prit du champ ce qu'il lui en fallait, et, s'arrêtant à cent pas de la tente, à peu près, il attendit son adversaire.

L'attente ne fut pas longue : le comte se tenait tout armé, de sorte qu'il n'avait que son casque à placer sur sa tête pour être prêt à entrer en lice. Il sortit donc bientôt de sa tente. On lui amena son cheval, et il s'élança dessus avec une ardeur qui prouvait le désir qu'il avait de ne pas retarder d'un instant le combat que venait lui offrir d'une manière si inattendue le

chevalier au cygne d'argent. Cependant, si pressé qu'il fût, il jeta un coup d'œil sur son ennemi, afin de reconnaître, s'il était possible, par quelque signe héraldique, à quel homme il avait affaire. Le chevalier portait au cimier de son casque, pour toute marque distinctive, une petite couronne d'or dont les fleurons étaient découpés en feuilles de vigne; ce qui indiquait qu'il était prince ou fils de prince.

Il y eut alors un moment de silence, pendant lequel chacun des deux champions apprêtait ses armes, et qui fut employé par les spectateurs à un examen rapide de chacun d'eux.

Le comte de Ravenstein, âgé de trente à trente-cinq ans, arrivé à toute la puissance de l'âge, carrément posé sur son cheval de guerre, était le type de la force matérielle. On sentait qu'on aurait autant de peine à l'arracher de ses arçons qu'à déraciner un chêne, et qu'il faudrait un rude bûcheron pour mener à bien une pareille besogne.

Le chevalier inconnu, au contraire, autant qu'on en pouvait juger par la grâce de ses mouvements, sortait à peine de l'adolescence; son armure, si bien fermée qu'elle fût, avait la souplesse d'une peau de serpent: on sentait pour ainsi dire, sous ce fer élastique, circuler un jeune sang: et, vainqueur ou vaincu, on comprenait qu'il devait attaquer ou se défendre par des ressources toutes différentes de celles que la nature

avait mises à la disposition du comte de Ravenstein.

La trompette du comte sonna; le cor du chevalier inconnu y répondit, et le prince Adolphe de Clèves, qui, de son balcon, dominait le combat comme un juge du camp, emporté par les souvenirs de sa jeunesse, cria d'une voix forte :

— Laissez aller!

Au même instant, les deux adversaires s'élancèrent l'un sur l'autre et se joignirent à peu près au milieu de la distance qu'ils avaient choisie. La lance du comte glissa sur le bord de l'écu du chevalier, et alla se briser contre la targe qu'il portait suspendue au cou, tandis que la lance du chevalier atteignit le cimier du casque de son adversaire, brisa les courroies qui l'attachaient sous le menton, et l'enleva du front du comte, qui resta la tête nue et désarmée; au même moment, quelques gouttes de sang roulant sur son visage indiquèrent que le fer de lance, en même temps qu'il lui arrachait son casque, lui avait effleuré le crâne.

Le chevalier au cygne d'argent s'arrêta pour donner au comte le temps de prendre un autre casque et une autre lance, indiquant par là qu'il ne voulait pas profiter d'un premier avantage et qu'il était prêt à recommencer le combat avec des chances égales.

Le comte comprit cette courtoisie et hésita un instant avant de se décider à en profiter. Cependant, comme son adversaire lui avait donné la preuve, par cette pre-

mière rencontre, qu'il n'était pas un adversaire à dédaigner, il jeta le tronçon inutile, prit des mains de son écuyer un casque nouveau, et, repoussant du bras la lance qu'il lui présentait, il tira son épée, indiquant qu'il préférerait continuer le combat à cette arme. Aussitôt le chevalier imita son ennemi en tout point, et, jetant à son tour sa lance et tirant son épée, il salua en signe qu'il attendait son bon plaisir. Les trompettes retentirent une seconde fois, et les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Dès les premiers coups, les spectateurs virent que leurs prévisions ne les avaient pas trompés : l'un des combattants comptait sur sa force et l'autre sur son adresse. Chacun agissait donc en conséquence, le premier frappant d'estoc, le second de pointe; le comte de Ravenstein essayant d'entamer l'armure de son adversaire, le chevalier inconnu cherchant tous les moyens de fausser celle de son ennemi.

C'était une lutte terrible; le comte de Ravenstein, frappant à deux mains comme un bûcheron, enlevait à chaque coup quelques éclats de fer; le cygne d'argent avait complètement disparu, le bouclier tombait, morceau par morceau, la couronne d'or était brisée; de son côté, le chevalier inconnu avait cherché toutes les voies par lesquelles la mort pouvait se glisser jusqu'au cœur de son adversaire; et, du gorgerin de son casque, des épaulières de sa cuirasse, des gouttes de sang cou-

lant sur l'armure du comte indiquaient que la pointe de l'épée avait pénétré par chaque ouverture qui lui avait été offerte. En continuant de cette sorte, l'issue du combat devenait une question de temps. L'armure du chevalier au cygne d'argent résisterait-elle jusqu'au moment où le comte de Ravenstein perdrait ses forces par les deux ou trois blessures qu'il paraissait avoir déjà reçues? Voilà ce que chacun se demandait en voyant la tactique adoptée par chacun des combattants. Enfin un dernier coup d'épée du comte de Ravenstein brisa entièrement le cimier du casque de son adversaire et lui laissa le haut de la tête à peu près désarmé. Dès lors toutes les chances parurent devoir être pour le comte : il y eut un instant d'angoisse terrible pour le prince et pour Héléna.

Mais leur crainte ne fut pas longue : leur jeune champion comprit qu'il était temps de changer de tactique ; il cessa à l'instant même de porter des coups pour ne plus s'occuper que de parer. Alors on vit une joute merveilleuse ; le chevalier au cygne d'argent s'arrêta, immobile comme une statue : son bras et son épée semblaient seuls vivants, et, dès lors, l'épée de son adversaire, rencontrant partout la sienne, ne toucha pas une seule fois son armure. Le comte était habile dans les armes ; mais toutes les ressources des armes paraissaient être connues à son ennemi. Les deux lames se suivaient comme si un aimant les eût attirées l'une vers

l'autre : c'était l'éclair croisant l'éclair, deux dards de serpents qui jouent.

Cependant une pareille lutte ne pouvait durer ; les blessures du comte, si légères qu'elles fussent, laissaient échapper du sang qui coulait jusque sur les housses de son cheval ; le sang s'amassait dans le casque, et, de temps en temps, le comte était obligé de souffler par les trous de sa visière. Il sentit que ses forces commençaient à diminuer et que ses regards se troublaient ; l'adresse de son adversaire lui était maintenant trop visiblement démontrée pour qu'il espérât rien de son épée ; aussi, prenant une résolution désespérée, d'une main il jeta loin de lui l'arme inutile, et de l'autre il arracha vivement la hache qui pendait à l'arçon de sa selle. Le chevalier en fit autant avec une justesse et une promptitude qui tenaient de la magie, et les deux adversaires se retrouvèrent prêts à recommencer un nouveau combat, qui, cette fois, ne pouvait manquer d'être décisif.

Mais, aux premiers coups qu'ils se portèrent, les deux champions s'aperçurent avec étonnement que les choses avaient changé de face : c'était le comte de Ravenstein qui se tenait sur la défensive, et c'était le chevalier au cygne d'argent qui attaquait à son tour, et cela avec une telle force et une telle rapidité, qu'il était impossible de suivre des yeux l'arme courte et massive qui flamboyait dans sa main. Le comte se montra un in-

stant digne de son nom et de sa renommée; mais enfin, étant arrivé trop tard à la parade, un coup de l'arme de son adversaire tomba d'aplomb sur son casque, brisa le cimier et la couronne de comte, et, quoique la hache ne pénétrât point jusqu'à la tête, elle fit l'effet d'une massue. Le comte, étourdi, baissa la tête jusque sur le cou de son cheval, qu'il saisit de ses deux mains, cherchant instinctivement un appui; puis il laissa tomber sa hache; et, vacillant un instant lui-même, il tomba à son tour sans que son adversaire eût eu besoin de redoubler.

Ses écuyers accoururent et ouvrirent son casque : le comte rendait le sang par le nez et par la bouche, et était complètement évanoui. Ils le transportèrent dans sa tente et, en le désarmant, lui trouvèrent, outre les blessures de la tête, cinq autres blessures en différents endroits du corps.

Quant au chevalier au cygne d'argent, il rattacha sa hache à l'arçon de sa selle, remit son épée au fourreau, reprit sa lance, et, s'avancant de nouveau vers le balcon de la comtesse Béatrix, il salua le prince Adolphe et sa fille; puis, au moment où ils croyaient que leur libérateur allait entrer au château, il se dirigea vers le rivage, descendit de cheval et rentra dans sa barque, qui remonta aussitôt le fleuve, emportant le vainqueur mystérieux.

Deux heures après, le comte, revenu à lui, ordonna

à l'instant même de lever le camp et de reprendre le chemin de Ravenstein.

Le soir, arriva le comte Karl de Hombourg avec une vingtaine d'hommes d'armes. Il venait au secours du prince Adolphe de Clèves, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait envoyé des messages à tous les amis et alliés qu'il avait dans les environs.

Le secours était maintenant inutile ; mais le vieux guerrier n'en fut pas moins grandement accueilli et dignement fêté.

XI

Pendant que les événements que nous avons racontés se passaient à Clèves, le landgrave Ludwig n'ayant plus près de lui que son vieil ami le comte Karl de Hombourg, était demeuré dans le château de Godesberg pleurant Emma, qui ne voulait pas revenir près de lui, et Othon, qu'il croyait mort. Vainement le comte essayait de lui rendre un double espoir en lui disant que sa femme lui pardonnerait et que son fils s'était sans doute échappé à la nage ; le pauvre landgrave ne voulait pas croire à cette parole d'espoir, et disait qu'ayant condamné sans miséricorde, il était à son tour condamné sans merci. Cet état violent ne pouvait durer ; mais une mélancolie profonde lui succéda, et le

landgrave s'enferma dans les appartements les plus reculés du château de Godesberg.

Hombourg était seul admis près de lui, et encore, des jours se passaient-ils quelquefois tout entiers sans qu'il pût parvenir jusqu'à son ami. Le bon chevalier ne savait plus que faire : tantôt il voulait aller rechercher Emma au couvent de Nonenwerth, mais il craignait qu'un nouveau refus ne redoublât les chagrins de l'époux ; tantôt il voulait se mettre en quête d'Othon, mais il tremblait qu'une recherche inutile ne portât au comble les angoisses du père.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent au château de Godesberg les dépêches du prince Adolphe de Clèves. Dans toute autre circonstance, le landgrave Ludwig se fût empressé de se rendre en personne à cette invitation de guerre ; mais il était tellement absorbé dans sa douleur, qu'il donna ses pouvoirs à Hombourg, et que le bon chevalier, après avoir lui-même, selon sa coutume, revêtu son ami Hans de son harnais de bataille, se mit à la tête de vingt hommes d'armes et s'achemina vers la principauté de Clèves, où il arriva le soir même du jour où avait eu lieu, entre le chevalier au cygne d'argent et le comte de Ravenstein, le combat que nous avons décrit.

Le comte Karl avait été reçu comme un ancien compagnon d'armes et avait trouvé le château en fête. Une seule circonstance dont nul ne pouvait se rendre

compte venait jeter son ombre sur la joie du prince : c'était la disparition du chevalier inconnu, qui s'était éloigné d'une manière si inattendue et si rapide, que le prince l'avait vu disparaître avant d'avoir trouvé un moyen de le retenir. Il ne fut, pendant toute la soirée, question que de cette étrange aventure, et chacun se retira sans y avoir rien pu comprendre.

L'esprit du prince avait tellement été fixé sur une seule pensée, depuis l'issue du combat, que ce ne fut que lorsqu'il se retrouva seul qu'il se rappela la disparition de ses deux archers, Hermann et Othon. Une conduite pareille au moment du danger lui parut si étrange de la part de ces deux hommes, qu'il résolut, s'ils reparaissaient au château sans pouvoir donner d'excuse valable, de les renvoyer honteusement aux yeux de tous. En conséquence, l'ordre fut donné aux gardes de nuit de prévenir le prince, dès le matin, dans le cas où Othon et Hermann seraient rentrés pendant la nuit.

Le lendemain, au point du jour, un serviteur entra dans la chambre du prince. Les deux déserteurs étaient rentrés dans le quartier des gardes vers les deux heures du matin.

Le prince s'habilla aussitôt, et ordonna que l'on fit venir Othon.

Dix minutes après, le jeune archer se présenta devant son maître. Il avait l'air aussi calme que s'il ne se

fût pas douté de la cause pour laquelle il était monté. Le prince le regarda sévèrement ; mais le motif qui fit baisser les yeux à Othon devant ce regard terrible fut visiblement un sentiment de respect et non de honte. Le prince ne comprenait rien à une pareille assurance.

Alors il interrogea Othon, et le jeune homme répondit à toutes les questions du prince avec respect, mais avec fermeté ; il avait été occupé pendant toute cette journée d'une affaire importante dans laquelle Hermann l'avait secondé : voilà tout ce qu'il pouvait dire. Quant à la faute d'Hermann, il la prenait sur son compte, attendu que c'était lui, Othon, qui avait usé de son influence sur ce jeune homme, qui lui devait la vie, pour le faire manquer à ses devoirs.

Le prince ne comprenait rien à cette obstination ; mais, comme à une faute contre les règles de la discipline militaire elle ajoutait une désobéissance au pouvoir seigneurial, il dit à Othon qu'il regrettait de se séparer d'un aussi adroit archer, mais qu'il était hors des règles établies au château qu'un serviteur s'éloignât ainsi, sans demander la permission de le faire, et rentrerait sans vouloir dire d'où il venait ; en conséquence, le jeune archer pouvait se regarder comme libre et prendre du service chez tel seigneur qui lui conviendrait. Deux larmes parurent au bord des paupières d'Othon, mais furent aussitôt séchées par la flamme qui lui

monta au visage; et, sans rien répondre, le jeune archer s'inclina et sortit.

Ce n'était pas sans peine que le prince avait pris une pareille résolution, et il avait dû en appeler au sentiment de colère qu'avait éveillé en lui l'obstination du coupable pour le punir aussi sévèrement. Aussi, pensant que le jeune homme se repentirait, le prince alla à la fenêtre qui donnait sur la cour que devait traverser Othon pour se rendre au quartier des archers, et se cacha derrière un rideau afin de n'être point aperçu, certain qu'il était de le voir revenir sur ses pas. Mais Othon s'éloigna lentement et sans détourner la tête; et le prince le suivait des yeux, perdant une espérance à chaque pas que faisait le jeune homme, lorsqu'il aperçut du côté opposé de la cour le comte Karl de Hombourg, qui venait de veiller lui-même à ce que le déjeuner de Hans lui fût servi à son heure accoutumée. Le vieux comte et le jeune archer marchaient donc au-devant l'un de l'autre, lorsqu'en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'arrêtèrent tous deux comme frappés de la foudre. Othon avait reconnu Karl; Karl avait reconnu Othon.

Le premier mouvement du jeune homme fut de s'éloigner; mais Hombourg lui jeta les bras autour du cou et le retint en l'appuyant contre son cœur avec toute la force de la vieille amitié qui, depuis trente ans, l'unissait à son père.

Le prince pensa que le bon chevalier devenait fou;

un comte embrassant un archer lui paraissait un spectacle si étrange, qu'il n'y pouvait croire : aussi ouvrit-il sa fenêtre en appelant Karl de toutes ses forces. A cette apparition, le jeune homme n'eut que le temps de faire promettre au vieux chevalier qu'il lui garderait le secret, et s'élança dans le quartier des gardes, tandis que Hombourg se rendait à l'invitation du prince.

Le prince interrogea Hombourg ; mais ce fut Hombourg qui à son tour ne voulut rien dire. Il se contenta de répondre qu'Othon ayant été longtemps au service du landgrave de Godesberg, il l'avait connu là tout enfant et s'était attaché à lui, de sorte que, lorsqu'il l'avait rencontré, il n'avait pas été maître d'un premier mouvement de joie : il convenait, au reste, avec la bonhomie qui lui était habituelle, que ce premier mouvement l'avait entraîné au delà des bornes du décorum. Le prince, qui regrettait sa sévérité envers Othon parce qu'il soupçonnait quelque mystère dans cette bizarre absence, saisit cette occasion de revenir sur ce qu'il avait fait : en conséquence, il appela un serviteur et lui ordonna d'aller dire à son archer qu'il pouvait rester au château, et qu'à la sollicitation du comte Karl de Hombourg, le prince lui pardonnait ; mais le serviteur revint en disant que le jeune homme avait disparu avec Hermann, et que nul n'avait pu lui dire ce qu'ils étaient devenus. Le prince fut quelque temps tellement préoccupé de cette disparition, qu'il en oublia le com-

bat de la veille; mais bientôt ce souvenir revint à son esprit, et avec lui le regret de laisser sans récompense le dévouement du chevalier inconnu. Il consulta le comte Karl sur ce qu'il avait à faire à ce sujet, et le vieux chevalier lui donna le conseil de proclamer que, la main d'Hélène appartenant de droit à son défenseur, le chevalier au cygne d'argent n'avait qu'à se présenter pour recevoir une récompense que rendaient précieuse, même pour un fils de roi, la beauté et la richesse d'Hélène. Le même soir, le comte Karl quitta le château malgré les instances du prince, des affaires de la dernière importance le rappelant, disait-il, auprès de son vieil ami le landgrave de Godesberg.

Othon attendait le chevalier à Kerweinheim : ce fut là qu'il apprit le désespoir du landgrave. Tout avait disparu devant l'idée de son père souffrant et malheureux, tout jusqu'à son amour pour Hélène. Aussi exigeait-il du comte qu'ils se remissent en route à l'instant même. Mais le comte avait une autre espérance : c'était de ramener à la fois au landgrave son épouse et son fils ; car il espérait qu'un mot du fils obtiendrait de la mère ce que n'avaient pu obtenir les prières de l'époux.

Hombourg ne se trompait pas : trois jours après, il regardait, à travers des larmes de joie, son vieil ami serrant entre ses bras sa femme et son enfant, qu'il avait crus perdus pour toujours.

Cependant le château de Clèves paraissait vide et

Othon, en partant, en avait enlevé la vie. Hélène priait sans cesse dans la chapelle de la princesse Béatrix, et le prince Adolphe de Clèves ne cessait de regarder au balcon s'il ne voyait pas revenir le chevalier au cygne d'argent : le père et la fille ne se rassemblaient plus qu'aux heures de repas. Chacun d'eux s'inquiétait de la tristesse de l'autre ; enfin le prince Adolphe résolut de mettre à exécution le conseil que lui avait donné le comte de Hombourg. Et, un soir que Hélène avait prié toute la journée et qu'elle se retirait pour prier encore, son père l'arrêta au moment où elle allait franchir le seuil de la porte.

— Hélène, lui dit-il, n'as-tu pas plus d'une fois, depuis le jour du combat qui t'a si heureusement délivrée du comte de Ravenstein, pensé au chevalier inconnu ?

— Si fait, monseigneur, répondit la jeune fille ; car je crois n'avoir pas adressé une prière à Dieu, depuis ce jour, sans lui avoir demandé de le récompenser, puisque vous ne pouvez le faire, vous.

— La seule récompense qui conviendrait à un aussi noble jeune homme que celui-là paraissait être, c'est la main de celle qu'il a sauvée, répondit le prince.

— Que dites-vous, mon père ! s'écria Hélène en rougissant.

— Je dis, répondit le prince reconnaissant dans l'expression du visage de sa fille plus de surprise que d'inquiétude, que je regrette de n'avoir pas mis plus

tôt à exécution le conseil que m'a donné Hombourg.

— Et quel est ce conseil ? demanda Héléna.

— Tu le sauras demain, répondit le comte.

Le lendemain, des hérauts partirent pour Dordrecht et pour Cologne, proclamant partout que le prince Adolphe, n'ayant pas trouvé de plus noble récompense à offrir à celui qui avait combattu pour sa fille que la main même de sa fille, faisait prévenir le chevalier au cygne d'argent que cette récompense l'attendait au château de Clèves.

Vers la fin du septième jour, comme le prince et sa fille étaient assis sur le balcon de la princesse Béatrix, Héléna posa vivement une de ses mains sur le bras de son père, tandis qu'elle lui montrait, de l'autre, un point noir qui apparaissait sur le fleuve, à la pointe de Dornick, c'est-à-dire à l'endroit même où avait disparu Rodolphe d'Alost.

Bientôt ce point devint visible. Héléna reconnut la première que c'était une barque montée par trois maîtres et six rameurs. Bientôt elle put distinguer que ces hommes étaient revêtus d'armures, avaient la visière baissée, et que celui qui se tenait au milieu des deux autres, portait au bras gauche un écu armorié. Dès lors ses yeux ne quittèrent plus le bouclier ; au bout d'un instant, il n'y eut plus de doute : ce bouclier portait pour armes un champ d'azur avec un cygne d'argent le prince lui-même, malgré sa vue affaiblie, commen-

çait à le distinguer. Le prince ne pouvait contenir sa joie ; Hélène tremblait de tous ses membres.

La barque prit terre : les trois chevaliers descendirent sur le rivage et s'acheminèrent vers le château. Le prince saisit Hélène par la main, et, la forçant de descendre, il la conduisit presque de force au-devant de son libérateur. Au haut du perron, les forces lui manquèrent, et le prince fut forcé de s'arrêter : en ce moment, les trois chevaliers s'avancèrent dans la cour.

— Soyez les bien reçus, qui que vous soyez, leur cria le prince, et, si l'un de vous est véritablement le brave chevalier qui est venu si courageusement à notre aide, qu'il s'approche et lève la visière de son casque, afin que je puisse l'embrasser à visage découvert.

Alors celui qui portait l'écu armorié s'arrêta un instant lui-même, s'appuyant sur l'épaule des deux chevaliers qui l'accompagnaient, car il paraissait aussi tremblant que la jeune fille ; mais bientôt il sembla se remettre, et, montant une à une les marches du perron, toujours escorté de ses deux compagnons, il s'arrêta sur l'avant-dernière, fléchit le genou devant Hélène, et après un dernier moment d'hésitation, leva la visière de son casque.

— Othon l'archer ! s'écria le prince stupéfait.

— J'en étais sûre, murmura la jeune fille en cachant son visage dans la poitrine de son père.

— Mais qui t'avait donné le droit de porter un casque couronné ? s'écria le prince.

— Ma naissance, répondit le jeune homme avec cette voix douce et ferme que le père d'Hélène lui connaissait.

— Qui me l'attestera ? continua Adolphe de Clèves doutant encore de la parole de son archer.

— Moi, son parrain, dit le comte Karl de Hombourg.

— Moi, son père, dit le landgrave Ludwig de Godesberg.

Et tous deux, en disant ces mots, levèrent à leur tour la visière de leur casque.

Huit jours après, les deux jeunes gens furent unis dans la chapelle de la princesse Béatrix.

Voilà l'histoire d'Othon l'archer telle que je l'ai entendu raconter sur les bords du Rhin.

VIA

~~960683~~

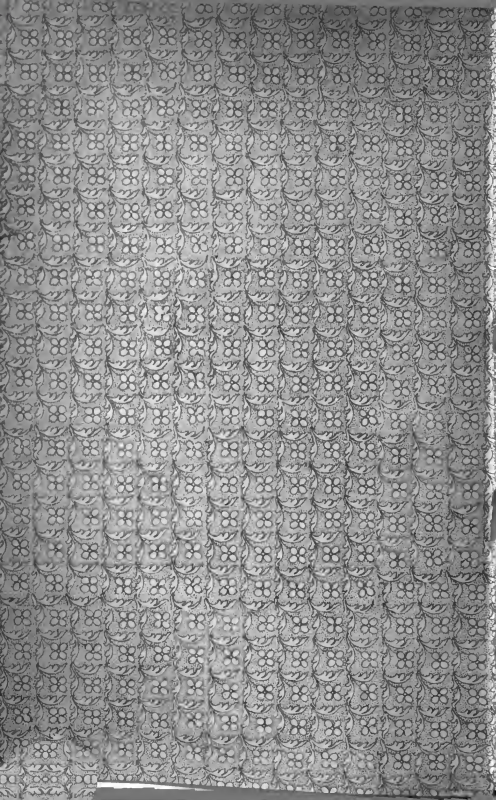
VA 1 1505040

TABLE

	Pages.
LES FRÈRES CORSES	4
OTRON L'ARCHER.	157



So



BIBLIOTHÈQUE E. W. FOULQUES

N."

N."

du rayon:

du volume :

